

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE INTELLECTUELLE DE L'EUROPE :
RÉSEAUX DU LIVRE, RÉSEAUX DES LECTEURS

Edité par Frédéric Barbier, István Monok

L'Europe en réseaux
Contribution à l'histoire de la culture écrite 1650–1918

Vernetztes Europa
Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650–1918

Edité par / Herausgegeben von
Frédéric Barbier, Marie-Elisabeth Ducreux, Matthias Middell,
István Monok, Éva Ring, Martin Svatoš

Volume IV

Ecole pratique des hautes études, Paris
Ecole des hautes études en sciences sociales, Paris
Centre des hautes études, Leipzig
Centre européen d'histoire du livre de la Bibliothèque nationale
Széchényi, Budapest

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE
INTELLECTUELLE
DE L'EUROPE :
RÉSEAUX DU LIVRE, RÉSEAUX
DES LECTEURS

Edité par Frédéric Barbier, István Monok



BIBLIOTHECA NATIONALIS HUNGARIAE

Országos Széchényi Könyvtár
Budapest
2008

Les articles du présent volume correspondent aux Actes du colloque international organisé à Leipzig (Université de Leipzig, Zentrum für höhere Studien) en 2005, sur le thème
« Netzwerke des Buchwesens : die Konstruktion Europas vom 15. bis zum 20. Jh. / Réseaux du livre, réseaux des lecteurs : la construction de l'Europe, XV^e-XX^e siècle ».

Secrétariat scientifique
Juliette Guilbaud (français)
Wolfram Seidler (allemand)

Graphiker
György Fábián

ISBN 978-963-200-550-8
ISBN 978-3-86583-269-6

© Országos Széchényi Könyvtár
1827 Budapest, Budavári palota F. épület
Fax.: +36 1 37 56 167
kiadvany@oszk.hu

Leipziger Universitätsverlag GmbH, Leipzig
Oststr. 41, D-04317 Leipzig
Fax.: +49 341 99 00 440
info@univerlag-leipzig.de

Table des matières

Frédéric Barbier
Avant-propos

7

Donatella Nebbiai
Les réseaux de Matthias Corvin

17

Pierre Aquilon
Précieux exemplaires Les éditions collectives des œuvres de Jean Gerson,
1483-1494

29

Juliette Guilbaud
Das jansenistische Europa und das Buch im 17. und 18. Jahrhundert

49

Radu G. Păun
Réseaux de livres et réseaux de pouvoirs dans le sud-est de l'Europe :
le monde des drogmans (XVII^e-XVIII^e siècles)

63

István Monok
Patrimoine en lecture – Tradition et renouvellement dans l'histoire
de la réception des idées européennes en Hongrie et en Transylvanie

109

Ilona Pavercsik
Anfänge norddeutscher Orientierung im ungarischen Buchhandel

123

Virginie Spenlé
Carl Heinrich von Heineken und die europäischen Netzwerke des
Kunsthandels

149

Claire Madl
Réseaux savants, réseaux de livres en Bohême autour de 1800

165

Frédéric Barbier
Was ist eine Hauptstadt? Die Entstehung Leipzigs als Hauptstadt
des deutschen Buchhandels (15. – Anfang des 20. Jahrhunderts)

191

Dorottya Lipták
Buchhändler- und Verlegerkontakte zwischen Leipzig und Budapest
vom Vormärz bis zum ersten Weltkrieg

213

Avant-propos

Frédéric Barbier

Du privé au public : les réseaux de la première révolution du livre

L'invention de Gutenberg, au milieu du XVe siècle, renouvelle radicalement les conditions de fonctionnement de la branche de la « librairie » en Europe. Non seulement l'économie du livre se trouve bouleversée¹, mais aussi tout ce qui, en amont, relève du champ littéraire et de l'écriture², tout comme en aval, ce qui relève du marché et de la réception. Mais l'invention de la typographie en caractères mobiles accentue aussi la rupture, de plus en plus sensible à travers l'Europe, entre une géographie plus novatrice, par rapport à laquelle d'autres géographies apparaîtront comme plus ou moins en retard et comme plus ou moins ouvertes à des processus de changement ou de rattrapage³. Avec l'irruption de la technique de reproduction au moyen de caractères et de presses, le capital se place au cœur du nouveau système de communication par l'imprimé : d'une part, les centres les mieux placés sont ceux qui bénéficient des meilleures conditions générales du point de vue de la population, de la richesse relative, du niveau de culture et des facilités d'échanges. Mais, assez vite, le développement de l'imprimerie renforce ces facteurs *a priori* favorables en concentrant les moyens de production dans les pôles déjà les plus développés.

Nous définirons comme constituant un réseau tout système intégré reliant un certain nombre d'acteurs par un ensemble de fonctions qui concourent à un objectif donné³. Que la fabrication et la circulation des livres fonctionnent en réseau à l'époque des manuscrits médiévaux est une

¹ Frédéric Barbier, « Gutenberg et l'invention de l'auteur », dans *Gutenberg Jahrbuch*, 2008, pp. 107-125.

² Frédéric Barbier, *L'Europe de Gutenberg. Le livre et l'invention de la modernité occidentale (XIII^e-XVI^e siècle)*, Paris, Librairie Belin, 2006.

³ Dans cette acception, le réseau combine les deux dimensions du réseau proprement dit (qui désigne une structure spatiale) et du système (qui implique un processus finalisé).

évidence, mais production et échanges se font, pour l'essentiel, en circuit fermé : dans les maisons religieuses, les moines du *scriptorium* fabriquent les manuscrits commandés par l'abbé pour la bibliothèque du monastère. De même, quand les manuscrits circulent, c'est au sein du petit monde des clercs et des savants, qui s'empruntent les uns aux autres les ouvrages dont ils ont connaissance et qu'ils souhaitent pouvoir un temps utiliser pour leur travail. Qu'un marché du livre manuscrit se constitue à partir du XIII^e siècle, surtout, mais pas exclusivement, en Italie et dans les villes universitaires, et que ce marché monte progressivement en puissance, n'est pas douteux – l'exemple de Mathias Corvin le montre bien ⁴. Mais le circuit commercial du livre ne représente, jusqu'au XV^e siècle, qu'une part probablement toujours minoritaire dans le fonctionnement de l'ensemble de la branche ⁵.

Avec la typographie en caractères mobiles, la conjoncture change en revanche de la manière la plus profonde. Dès lors que le facteur financier devient prédominant et qu'il s'agit, pour les professionnels et pour les investisseurs, de maximiser les profits, la convergence et l'intégration prennent une importance croissante – l'intégration, c'est-à-dire la disponibilité de réseaux efficaces et systématiquement organisés. S'agissant des réseaux de la production d'imprimés en Europe au XV^e siècle, la cartographie rétrospective ⁶ met d'abord en évidence le poids de la « dorsale européenne », entre Flandre et Lombardie, avec les trois pôles majeurs des Pays-Bas, de l'Allemagne moyenne et méridionale, et de l'Italie du nord et du centre jusqu'à hauteur de Rome. Nous sommes là au sein de l'Europe dense, où les densités démographiques sont les plus fortes et les échanges les plus fréquents, qu'il ⁷s'agisse des capitaux, des hommes, des connaissances ou des savoir-faire ⁷. L'efficacité des réseaux de tous types fonctionnant

⁴ Donatella Nebbiai, « Les réseaux de Matthias Corvin », *infra*, pp. 000-000.

⁵ Frédéric Barbier, « Aux XIII^e et XIV^e siècles : l'invention du marché du livre », dans *Revista portuguesa de história e da edição*, X, n° 20, 2006, pp. 69-95.

⁶ Par ex. : Philippe Niéto, « Géographie des impressions européennes du XV^e siècle », dans *Le Berceau du livre : autour des incunables* [Mélanges Pierre Aquilon], Genève, Librairie Droz, 2004, pp. 125-174.

⁷ Philippe Niéto, art. cité, p. 144. La statistique, qui porte sur le nombre d'éditions répertoriées par l'ISTC, serait à pondérer en fonction de la charge réelle de travail représentée par les titres considérés. Cette pondération aboutirait sans doute à faire que Venise passerait devant Paris à la fin du XV^e siècle.

dans cette géographie de la modernité autorise très vite des opérations de librairie particulièrement ambitieuses, comme celles d'un Anton Koberger à Nuremberg avec la Bible allemande de 1482 et surtout avec le *Liber chronicarum* de 1493⁸. Ajoutons que, si les réseaux sont par essence dynamiques, leur analyse ou leur représentation graphique sera le plus souvent d'ordre statique – pour l'historien, la diachronie est accessible d'abord par la comparaison de cartes synchroniques.

Les réseaux de la librairie d'Ancien Régime

Pour les acteurs de la nouvelle branche de l'imprimé, il faut bien évidemment d'abord disposer du *hardware*⁹, autrement dit réunir les capitaux, faire venir les fournitures de papier, avoir le matériel d'imprimerie indispensable et éventuellement les bois pour la décoration et l'illustration... Mais l'importance du *software* s'accroît aussi avec la typographie en caractères mobiles : il faut de plus en plus de textes à imprimer – de manuscrits –, et il faut aussi trouver à proximité du lieu de fabrication les compétences intellectuelles et matérielles pour ce faire, voire les talents artistiques. Enfin, on devra disposer de réseaux d'information et de distribution à la fois efficaces et avantageux. Au cœur de l'économie du livre, l'articulation du *hardware* et du *software* permet de comprendre pourquoi les réseaux deviennent moins autonomes qu'à l'époque du manuscrit : ils s'inscrivent, dans chaque ville ou dans chaque région, au point d'équilibre entre réseaux physiques (routes, etc.), réseaux virtuels (possibilités d'échange d'informations et de valeurs) et réseaux intellectuels et artistiques (par ex., le réseau des universités, des collèges et des écoles, mais aussi celui des bibliothèques). L'équilibre entre niveau de population, accessibilité de la ville et pertinence des fonctions urbaines (dont les fonctions de commandement) explique la position relative des différentes villes européennes sur la carte des réseaux de la librairie d'Ancien Régime, et son évolution.

⁸ *Biblia*, Nürnberg, Anton Koberger, 31 XII 1482, 2°. Hartmann Schedel, *Liberchronicarum*, Nürnberg, Anton Koberger, 12 VII 1493, 2°.

⁹ « Si le passé ne peut jamais prédessiner notre action, il faut (...) apprendre à dire l'histoire avec nos mots, dans nos mots, pour avoir chance d'inscrire notre action dans le temps » (Jean Céard, préface de Gilbert Gadoffre, *La Révolution culturelle dans la France des humanistes*, Genève, Droz, 1997, p. 7).

1- Car la production n'est pas tout. La carte des premiers centres d'impression entre 1495 et 1499 met en évidence les quatre villes majeures dans ce domaine en Europe à l'époque : Paris, Venise, Leipzig et Lyon¹⁰. Entre Rome et Westminster/Londres, tous les autres centres forment comme un semis à l'intérieur du quadrilatère ainsi défini. C'est que ces quatre centres sont aussi des pôles de diffusion du livre au-delà de la géographie de l'« Europe dure » qui est celle de Gutenberg : Paris diffuse dans tout le royaume de France ainsi qu'à l'étranger, par exemple pour les titres universitaires. Lyon touche la France du Sud-Ouest et toute la péninsule ibérique, sans oublier l'Italie. Venise, bien évidemment, diffuse vers la Méditerranée et vers la plupart des pôles de l'Europe humaniste. Leipzig, enfin, est le point de passage contrôlant, sur la *via regia*, les routes de l'Allemagne orientale, de l'Europe centrale et des pays slaves. Retenons la conséquence : dans le domaine de l'imprimé et des médias, la production déterminera, certes, la géographie différenciée de la librairie, mais celle-ci se donnera encore plus à comprendre à partir des logiques de la diffusion et de la réception. Ainsi, si on imprime au XV^e siècle relativement peu en Bohême et à Prague, c'est parce que le pays est abondamment fourni en livres à partir des centres allemands – et ce point explique aussi que les incunables tchèques soient, majoritairement, en langue vernaculaire, c'est à dire une langue pour laquelle il n'existe pratiquement pas de concurrence. Le recensement et l'examen systématique des exemplaires aujourd'hui conservés informent très puissamment sur le système et les réseaux de la diffusion¹¹.

Si la géographie des diffuseurs (libraires, etc.) est beaucoup moins bien connue que celle des producteurs, l'étude de la librairie d'Ancien Régime permet pourtant de mettre en évidence certaines des logiques autour desquelles les réseaux s'organisent et évoluent. La première concerne les transports et les échanges, leur coût et les difficultés qu'ils soulèvent : par suite de ces difficultés, la diffusion d'un texte à succès se fera non pas par accroissement des chiffres du tirage d'origine, mais, d'une part, par succession de tirages et de retirages, et surtout par la multiplication des éditions origi-

¹⁰ Philippe Niéto, art. cité, p. 156.

¹¹ Pierre Aquilon, « Précieux exemplaires Les éditions collectives des œuvres de Jean Gerson, 1483-1494 », *infra*, pp. 000-000.

nales et, très vite, des éditions « contrefaites ». Le cas se rencontre dès la dernière décennie du XVe siècle, avec le *Narrenschiff* de Sébastien Brant publié à Bâle en 1494, et contrefait avant 1501 à Nuremberg, Strasbourg, Reutlingen et Augsbourg, puis à Lübeck, Paris et Lyon ¹². On peut estimer que cette multiplication d'éditions réalisées pour la plupart dans la géographie de l'Allemagne méridionale permet d'atteindre pour ce titre une diffusion totale de, peut-être, treize mille exemplaires, un chiffre évidemment inaccessible au seul libraire ayant publié l'édition originale.

2- Une seconde observation valant pour toute la librairie européenne d'Ancien Régime porte sur l'hétérogénéité des réseaux de diffusion des livres. À l'époque de l'invention de l'imprimerie, il n'existe évidemment pas de réseaux spécialisés, et le semis des librairies ne se met que lentement en place à partir de la fin du XVe et au début du XVIe siècle. Les réseaux de professionnels souvent très qualifiés qui s'organisent alors ne fonctionnent que parce qu'ils adoptent une véritable « règle du jeu », en l'espèce de pratiques (*Usancen*) très précises permettant de réguler l'ensemble du système, mais aussi de conforter la cohésion de la « société des libraires ». Au cœur, l'institution des foires remplit précisément les deux rôles, économique et, pourrait-on dire, ethnologique : la foire de Francfort d'abord, puis celle de Leipzig, qui s'impose de plus en plus après la Guerre de trente ans – les foires non spécialisées, par exemple celles de Lyon, gardant un rôle toujours important, mais particulièrement mal connu.

Mais la spécialisation des réseaux de diffusion induit un certain nombre de conséquences : la fixation du commerce du livre dans des boutiques spécialisées est généralement bien vue des autorités, qui y trouvent le moyen de contrôler plus efficacement le média. Inversement, une poussée de la demande, notamment s'il s'agit de titres interdits ou contrefaits, aura pour résultat le développement plus ou moins anarchique des réseaux non spécialisés, donc non contrôlés : les imprimés sont acheminés par des voyageurs, par des personnes privées, par des intermédiaires de toutes, sortes, etc., comme c'est le cas partout en France au XVIII^e siècle ¹³. De plus, la spécialisation a évidemment un coût, lequel ne pourra être supporté que si le marché le permet : partout, les amateurs, collectionneurs et bibliophiles ont les moyens d'entretenir, pour une part, leurs propres réseaux privés, comme en Saxe ou encore en Bohême au XVIII^e siècle ¹⁴. L'exemple du jansénisme témoigne du rôle que tiennent, à l'époque moderne, des

personnalités qui n'exercent pas la librairie proprement dite, mais qui sont attentives à favoriser la diffusion des idées auxquelles elles tiennent – donc de la librairie correspondante¹⁵. Dans une géographie moins développée, vers l'Est de l'Europe ou encore dans la péninsule ibérique, les réseaux du livre seront d'abord constitués de personnes privées (amateurs et collectionneurs, voyageurs, guides¹⁶, étudiants, etc.), ou de magasins non spécialisés (les *Gemischtwarenhändler* recensés par les annuaires de la librairie austro-hongroise à la fin du XIXe siècle). Et à un certain niveau, les conditions financières de l'échange tel qu'il peut s'effectuer déterminent la qualité même du contenu des lectures¹⁷.

Une typologie des réseaux dans le temps

Dans le domaine de l'imprimé, le réseau d'Ancien Régime apparaît ainsi comme un réseau étroitement finalisé. L'imprimeur s'adresse à son réseau de fournisseurs lorsqu'il met en train une publication donnée (par ex., pour se procurer du papier), tandis que le libraire de fonds ou l'éditeur construit, de son côté, une structure spécifique destinée à assurer la diffusion d'un certain titre. À ce niveau, trois modèles différents peuvent être grossièrement distingués les uns des autres.

1- Le premier sera celui du réseau régional. Ainsi la veuve Henry donne-t-elle, à Lille, le *Calendrier général du gouvernement de la Flandre, du Hainaut et Cambrésis pour l'année 1786*¹⁸. Pour assurer la diffusion de son

¹² <http://www.ihmc.ens.fr/Document/InstrumentDeTravail.php> (mars 2008).

¹³ Frédéric Barbier, *Lumières du Nord. Imprimeurs, libraires et « gens du livre » dans le Nord au XVIII^e siècle (1701-1789) : dictionnaire prosopographique*, Genève, Droz, 2002.

¹⁴ Virginie Spenlé, « Carl Heinrich von Heineken und die europäischen Netzwerke des Kunsthands », *infra*, pp. 000-000. Claire Madl, « Réseaux savants, réseaux de livres en Bohême autour de 1800 », *infra*, pp. 000-000.

¹⁵ Juliette Guilbaud, « Das jansenistische Europa und das Buch im 17. und 18. Jahrhundert », *infra*, pp. 000-000.

¹⁶ Radu G. P?un, « Réseaux de livres et réseaux de pouvoirs dans le sud-est de l'Europe : le monde des drogmans (XVII^e-XVIII^e siècles) », *infra*, pp. 000-000.

¹⁷ István Monok, « Patrimoine en lecture – Tradition et renouvellement dans l'histoire de la réception des idées européennes en Hongrie et en Transylvanie », *infra*, pp. 000-000.

¹⁸ *Calendrier général du gouvernement de la Flandre, du Hainaut et Cambrésis pour l'année 1786...*, À Lille, de l'Imprimerie de la veuve Henry, rue d'Amiens, [1786], 394-[2] p., in-18 (*Coll. Quelleriana*). Frédéric Barbier, *Lumières du Nord*, *ouvr. cité*.

petit volume, elle le dépose chez un certain nombre de confrères établis dans les principales villes de la région et dont la liste figure au verso du titre : outre la veuve Henry à Lille, ce sont les librairies Delannoy et Simon à Douai, Weins et Letocard, tous deux à Dunkerque, J.-B. Henry à Valenciennes, de même que la veuve de Bernard Boucher et, enfin, Bertoud, deux professionnels de Cambrai. La capillarité du réseau des diffuseurs se retrouve, encore renforcée, dans le département de l'Eure-et-Loir à l'époque de Proust : on trouvera en effet des imprimés dans tous les chefs-lieux de canton, mais ils sont vendus dans des épicerie ou dans les « bibliothèques de gares », et non pas dans des librairies à proprement parler – sauf dans le cas de Chartres, la préfecture¹⁹.

[Le livre que je lisais,] *je l'avais acheté à Combray*²⁰, *en l'apercevant devant l'épicerie Borange, (...) mieux achalandée comme papeterie et librairie, retenu par des ficelles dans la mosaïque des brochures et des livraisons qui revêtaient les deux vantaux de sa porte...*²¹

2- Mais, voici, précisément, le second modèle qui apparaît, car la veuve Henry est elle-même dans le même temps insérée dans un réseau de beaucoup plus grande envergure. Certains exemplaires de son *Calendrier* possèdent en effet, au contreplat supérieur, une étiquette collée qui indique :

*On souscrit en tout temps pour le MERCURE DE FRANCE & le JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE, sous le Titre de Genève, chez la veuve HENRY, Imprimeur, rue d'Amiens, à Lille. Ces deux journaux paroissent chaque semaine : le premier est de 32 livres, le deuxième de 21 livres. On les reçoit francs de port*²².

Il s'agit ici d'une forme tout à fait moderne de librairie, caractéristique, pour les théoriciens allemands de l'histoire de la lecture, de cette « lecture

¹⁹ Frédéric Barbier, « La librairie en Eure-et-Loir au XIX^e siècle », dans *Le Commerce de la librairie au XIX^e siècle*, dir. Jean-Yves Mollier, Paris, IMEC/MSH, 1997, p. 121-167.

²⁰ Rappelons que la petite ville décrite par l'auteur sous le nom de Combray dans le roman correspond à Illiers (aujourd'hui Illiers-Combray), chef-lieu de canton de l'Eure-et-Loir.

²¹ Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, dans *À la recherche du temps perdu*, I, nelle éd., Paris, Gallimard, 1973, p. 84.

²² Coll. *Quelleriana*.

extensive » elle-même au cœur de la « révolution de la lecture » (*Leserevolution*) dans le dernier tiers du XVIII^e siècle. Avec l'hebdomadaire du *Mercure de France* comme avec le *Journal de Genève*, nous rencontrons en effet le plus important libraire de France, et peut-être d'Europe à l'époque – Charles-Joseph Panckoucke, propriétaire du titre à partir de 1778²³. L'établissement de Panckoucke à Paris permet à celui-ci de disposer, pour ses opérations, des réseaux de tous types que contrôle la capitale française et qui touchent le royaume et l'Europe dans son ensemble. Panckoucke lui-même est d'ailleurs moins un libraire qu'un homme d'affaires, dont l'activité est précisément accaparée par la gestion de ses réseaux, comme il l'expliquera en 1790 :

*Accablé par les détails de la manutention économique de mes propres affaires, je n'ai point le temps de lire les épreuves des journaux...*²⁴

Les opérations de ce type, les plus ambitieuses de la « librairie moderne », ne sont de fait envisageables que dans le cas de structures très concentrées, soit au niveau régional pour certains titres, soit au niveau national, comme l'illustre l'exemple de Paris.

Il en va différemment pour une grande partie de la géographie européenne, où la dispersion impose une tout autre structure, à laquelle correspondra notre troisième modèle²⁵. Lorsque en effet, aux lendemains de la Guerre de sept ans, Philipp Erasmus Reich lance la réorganisation de la « librairie allemande » autour de Leipzig, il met en place du même coup les conditions d'existence d'un marché du livre allemand indépendant des frontières politiques. Le principe est celui de la spécialisation fonctionnelle : la ville des plus grandes foires du livre s'impose comme le pôle de collecte et de redistribution de tout ce qui se publie et qui est susceptible d'intéresser le marché. Face à une structure politico-culturelle décentralisée, les bénéfices obtenus par la disponibilité d'un marché unifié et beaucoup plus vaste dépassent, et de loin, le coût résultant de la mise en place

²³ Suzanne Tucoo-Chala, *Charles-Joseph Panckoucke et la librairie française, 1736-1798*, Paris, Pau, Marimpouey jeune, 1977.

²⁴ *Mercure de France...*, octobre 1790, p. 156.

²⁵ Frédéric Barbier, « Was ist eine Hauptstadt? Die Entstehung Leipzigs als Hauptstadt des deutschen Buchhandels (15. – Anfang des 20. Jahrhunderts) », *infra*, pp. 000-000.

de la structure supplémentaire que représente la « librairie intermédiaire ». Ce nouvel équilibre économique vient à son heure : alors que s’amorce la « seconde révolution du livre », le coût des matières premières (au premier chef, le papier) tend à baisser, de même que celui des échanges et des transports. L’imprimé devient progressivement un produit industriel, dont le prix couvrira d’abord les coûts financiers de l’investissement dans les nouvelles usines et ceux du travail, mais incorporera aussi la plus-value apportée par le savoir-faire et par le contenu abstrait. La professionnalisation des éditeurs, des imprimeurs et des libraires, mais aussi l’organisation systématique de réseaux hautement spécialisés, répondent à cette conjoncture nouvelle en la renforçant. On comprend le succès d’un « modèle allemand », qui non seulement organise, à la fin du XIX^e siècle, la « librairie allemande » à travers le monde, mais d’après lequel s’organisent à leur tour certaines librairies nationales, notamment en Europe centrale ²⁶.

En conclusion : les réseaux et l'historien

Terminons par deux observations plus théoriques, sur la place et le rôle des réseaux dans la problématique et dans la recherche historiques, notamment s’agissant d’histoire du livre.

D’une part, les réseaux ont une histoire, dans la branche de la librairie comme dans les autres domaines : le réseau sera d’abord un réseau ponctuel, correspondant à l’activité d’une certaine maison et dont l’historien dessine la carte à partir, par exemple, de l’inventaire des dettes actives et passives de la maison – on pense au réseau des correspondants de la Société typographique de Neuchâtel, ou à ceux de la librairie parisienne des Desaint à la même époque ²⁷. Ces réseaux peuvent faire intervenir des professionnels de la librairie, mais aussi des spécialistes d’autres domaines, notamment des expéditeurs et des commissionnaires. Ils changent d’échelle avec leur organisation systématique en structure intégrée, comme c’est le cas en Allemagne à partir de la fin du XVIII^e siècle : cette tendance corres-

²⁶ Ilona Pavercsik, « Anfänge norddeutscher Orientierung im ungarischen Buchhandel », *infra*, pp. 000-000.

²⁷ La comptabilité des Desaint est pour partie conservée à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris : voir *Paris, capitale des livres. Le monde des livres et de la presse à Paris, du Moyen Âge au XX^e siècle*, Paris, PUF, Paris-Bibliothèques, 2007, n° 122.

pond à un contrôle accru des professionnels sur la branche et, pratiquement, à une situation de monopole aux mains d'organismes comme le *Börsenverein* et ses différentes composantes. Si l'information, les valeurs et les marchandises circulent de manière très libre et efficace au sein du réseau, le jeu de la concurrence est en revanche beaucoup plus limité par suite des accords contractuels passés entre les acteurs. En structurant le marché, le réseau des professionnels contribue, en fait, à limiter le jeu du libéralisme.

Enfin, dans une conjoncture où la distance devient un facteur de moins en moins important et où le *software* monte en puissance, le cœur du réseau est constitué par le système des règles et des pratiques qui encadrent les relations entre les acteurs et qui permettent le fonctionnement de l'ensemble. Cette dimension de la pratique fait tout l'intérêt de l'étude des réseaux. Là où la prosopographie suppose une cohérence *a priori* des populations étudiées, par exemple les libraires du XVIII^e siècle, l'étude des réseaux autorise la mise en relations d'acteurs qui n'appartiennent pas nécessairement aux mêmes catégories socio-professionnelles mais qui se trouvent engagés, de manière ponctuelle ou régulière, dans la même activité. Surtout, en mettant au cœur de son travail l'examen des conditions et des pratiques de fonctionnement du réseau, la recherche permet de réintroduire de la manière la plus pertinente la dimension diachronique qui reste au cœur du travail de l'historien.

Les réseaux de Matthias Corvin

Donatella Nebbiai

Connue pour la richesse et la beauté de ses manuscrits, la *Corviniana* est aussi une référence intellectuelle pour les humanistes qui l'ont fréquentée. Liés par des relations personnelles, ces savants en ont parlé dans leurs lettres, ils ont copié des textes et dressé des listes de ses livres. Dès le milieu du *Quattrocento*, à la faveur des conditions politiques, savoirs et idées se développent ainsi autour du roi qui commence à constituer sa collection. L'Italie et tout particulièrement Venise, haut lieu de l'humanisme et du marché du livre, ont alors joué un rôle important ; cette recherche se propose de le vérifier. Partant des travaux de Klára Csapodi-Gárdonyi et de Vittore Branca, je me propose d'étudier quelques bibliophiles vénitiens qui ont eu des rapports avec la cour hongroise au temps de Vitez. Leurs livres renvoient également aux vicissitudes de la *Corviniana* dans les années qui suivent immédiatement la mort du roi. Rappelons pour commencer les conditions historiques de la création de cette bibliothèque et les modèles dont elle s'inspire.

La Corviniana en son époque

Dans l'*Advis pour créer une bibliothèque* (1621), Naudé rappelle que les souverains, de l'Antiquité à François I^{er}, se sont toujours intéressés à ces collections. Ils les considèrent comme un puissant instrument de pouvoir et même, dit Naudé, comme la « clef de voûte qui sert de lustre et d'ornement à tout l'édifice ». Les initiateurs de cette conception, qui se répand à l'âge moderne, sont les seigneurs italiens du *Quattrocento*. Appelés à garantir un ordre fondé sur la raison humaine et non plus sur la coutume, ces princes vont faire de la bibliothèque la représentation historique de la puissance publique souveraine.

Au milieu du siècle, les conditions sont particulièrement favorables à la diffusion de ces idées. Après les accords de Lodi (1454), les cinq principaux

États de la péninsule (Venise, Milan, Toscane, État de l'Église et royaume de Naples), jusqu'alors déchirés par les conflits, retrouvent un nouvel équilibre politique, fondé sur la non-agression. Bien que fragile, la paix alors rétablie va se maintenir pendant près de trente ans. Elle favorise un développement culturel hors pair et l'essor de la production et de la circulation du livre manuscrit. Ce mouvement est soutenu par les humanistes qui entourent les seigneurs. Se référant à Pétrarque, les savants relancent les études latines et grecques, tout en imposant le retour aux modèles antiques d'écriture et de décor. Ils affirment que les bibliothèques, à l'instar des académies antiques, ont pour mission d'accueillir le public des érudits. C'est ainsi que le projet d'une bibliothèque publique, conçu par Niccoli, prend corps à Florence, grâce à Côme de Médicis qui fonde la future bibliothèque Laurentienne dans les locaux du couvent dominicain de Saint-Marc.

Formée d'après ces modèles, la *Corviniana* a toujours été au cœur de la politique culturelle de son créateur, depuis sa montée sur le trône en 1458 jusqu'à sa mort, survenue en 1490. Tout au long de cette période, quelques dates significatives permettent d'en suivre les grandes orientations. À partir de 1464, par exemple, date du couronnement officiel de Matthias, de nombreux manuscrits sont commandés en Italie du Nord. En 1471, après la tentative de coup d'État de Jean Vitez, les manuscrits appartenant à ses partisans sont intégrés dans la collection du roi qui conçoit alors le projet de constituer la *Corviniana*. L'année 1476, date du mariage de Matthias avec Béatrice d'Aragon, voit arriver en Hongrie des manuscrits copiés en Italie du Sud. La reine, elle-même bibliophile avertie, commence aussi à créer sa propre collection à côté de celle du monarque. Enfin à partir de 1471, surtout entre 1480 et 1490, le roi est le promoteur d'un mécénat actif, qui reflète sa politique dynastique. Il contrôle de près l'action de son entourage, auquel il commande notamment la copie de splendides recueils historiques et généalogiques, décorés de ses armes et de ses emblèmes et destinés à célébrer sa lignée. En revanche, au cours des premières années de son règne, Matthias acquiert surtout des livres de théologie, de philosophie, de sciences, d'astronomie, correspondant à ses intérêts personnels. Dès 1459, par exemple, il fait venir à la cour l'astronome de Dubrovnik Jean Gazuliè, auquel il demande des livres. À cette époque, les savants et conseillers qui l'entourent semblent peser davantage que par la suite sur ses choix politiques et culturels.

Ainsi jusqu'en 1471, Jean Vitez, chancelier et titulaire du siège épiscopal d'Esztergom, joue un rôle important à la cour, en s'appuyant sur son cercle de fidèles. Proche de la maison Hunyadi, précepteur de Matthias et de son frère, Vitez encourage dès le milieu du siècle les contacts de la cour avec l'Italie, dont il a fait venir des manuscrits. C'est sans doute à sa demande que le 2 août 1454, Ladislas, frère de Matthias Corvin, écrit à Borso d'Este pour lui demander des livres d'histoire. Vitez introduit également les *symposia* à la cour. Dans ces réunions savantes, où lectures et conversations se déroulent selon une véritable liturgie, le roi se met en scène devant son entourage. Enfin Vitez impose les Italiens à la cour. Ces savants exercent généralement des responsabilités importantes. L'astronome Galeotto Marzio (1427-1497) par exemple, formé à Padoue et lié à Regiomontanus et à Peurbach, exerce les fonctions de bibliothécaire et compose des traités en l'honneur de Matthias. Pour l'un de ces écrits, le *De incognitis vulgo*, Galeotto est accusé d'hérésie. Malgré le soutien du roi, l'astronome conçoit alors une haine tenace pour le cercle de l'archevêque d'Esztergom, qu'il considère responsable de sa disgrâce. Il n'y a pas lieu de s'étendre sur cet épisode. Retenons seulement que c'est en 1478, à Venise, que se déroule le procès. À cette ville d'intellectuels, de collectionneurs, de libraires remontent également de nombreux témoignages tant de la fortune que de la dispersion de la *Corviniana*. En voici quelques-uns des plus significatifs.

La Corviniana et le marché du livre à Venise (XVe-XVIe siècles)

Titulaire de l'une des plus célèbres imprimeries de l'Europe savante, Alde Manuce établit ainsi très vite des contacts avec des savants hongrois pour ses projets éditoriaux. En 1512, par exemple, il est en relation avec Étienne Brodarich, chancelier du roi Ladislas, à propos de l'édition des œuvres de Pannonius (Milano, Bibl. Ambrosiana, ms. E 36 inf., fol. 1). Pannonius s'est lui-même formé à Venise, où il a fréquenté l'école de l'helléniste Marc Musurus. Dès les toutes premières années du XVI^e siècle, dix ans après la mort de Matthias, Alde dépêche des informateurs en Hongrie, afin de mieux connaître les ressources de la *Corviniana*. On a conservé la lettre de l'un d'entre eux, Jean Chapelain, membre en 1502 de la suite de la reine Anne de Foix, épouse de Ladislas. Jean cite un catalogue des livres grecs de

Corvin, qu'il a précédemment envoyé au libraire mais qui ne semble pas avoir été conservé :

Scripsi jampridem ad te, vir doctissime, de serenissime regine nostre in Hungariam susceptione, cum nominibus quorundam librorum graecorum qui multi sunt in ea bibliotheca quam magnificentissimus rex Mathias olim construxerat...

Autre témoin de marque, Érasme († 1536) évoque les nombreux citoyens hongrois qui, dans les toutes premières années du siècle, venaient apporter des livres à Venise. Aucun nom n'est cité, mais l'un de ces personnages est peut-être Félix Petanciè. Historien originaire de Dubrovnik, auteur de traités de stratégie et de discours, il séjourne à Venise en 1501, lors de la signature des accords entre la Sérénissime, la Hongrie, et le Saint-Siège. Après la mort de Matthias, cet ancien directeur de l'atelier de copie de la *Corviniana* ne semble plus s'intéresser au sort de la collection. Toujours en 1501, un Vénitien, le juriste Jérôme Balbi, membre de l'entourage de Georges Szatzmári et précepteur du fils de Ladislas, s'approprie des manuscrits de la *Corviniana* et en particulier un très bel exemplaire de Pline. L'un des légats vénitiens à Bude, François Massario, en parle en 1529 dans une lettre à l'érudit Jean-Baptiste Ramusio, lettre où il rappelle le triste état de la collection :

Quanto alla libreria, dico esserli stato dentro et non si trovare alcuno buon libro. Tutti li buoni sono stati robati. Io trovo bene uno Virgilio vecchissimo de lettere longobarde et alcune opere di Eliano tradotte da Teodoro Gaza ; non so che siano impresse. Io le stamperia. Item uno bel Cicero de legibus. De libri greci io ne vedo molti squader-nati, vecchi, marci, rotti e dissipati, ma io non me ne intendo di Greco. Ci era uno Plinio molto corretto, ma il reverendo preposito don Ieronimo Balbo veneziano, homo dottissimo, l'ha avuto. Io l'ebbi qualche giorno nelle mani et trovai molte castigazioni bellissime. Mi sopraggiungono poi queste mie maledette egritudini [...]. Adesso questo D. Ieronimo Balbo va ambassador ora in Polonia ora in Inspruk e non sta mai fermo, talché non posso aver così il Plinio suo.

Autour des années 1560, de nombreux manuscrits originaux de la *Corviniana* sont désormais disponibles sur le marché vénitien. Jérôme Falletti, ambassadeur de la famille Este auprès de la Sérénissime, en achète plusieurs, réalisés pour la plupart par l'enlumineur Attavante pour le compte de ses mécènes. L'intermédiaire est Nicolas Zeni, alors propriétaire de l'une des plus importantes collections privées de la ville. L'inventaire de cette bibliothèque n'a pas été conservé, mais les lettres de Falletti, aujourd'hui

conservées à Modène, prouvent que Zeni possédait au moins une centaine de livres dont plusieurs provenaient de la *Corviniana*. Le propriétaire n'en mesurait peut-être pas entièrement la valeur. Falletti commence donc par en acheter quatre et les envoie au duc, tout en lui faisant part de son projet de se procurer aussi les autres :

Le mando quattro pezzi di libri che furono già del re Mattia accio' che Ella vegga di che qualità siano il rimanente, che sono fino 100 pezzi di quali si trovano appunto appresso al Chiar. mo messer Nicolò Zeni anco egli non si sappi ch'egli li abbi e gli voglia vendere...

À peu près aux mêmes années remonte le témoignage moins connu, mais tout aussi intéressant, du savant autrichien Gaspar von Nidbruck. En 1555, dans une lettre envoyée de Padoue à l'un de ses concitoyens, le juriste et helléniste Georges Tanner (Wien, Österreichische Nationalbibliothek, ms. n° 9737, fol. 254), Nidbruck relate les visites qu'il a effectuées dans les plus importantes bibliothèques vénitiennes. Le couvent dominicain de Saint-Jean et Saint-Paul de Venise possède alors, écrit-il, une bonne partie des ouvrages théologiques également disponibles, autrefois, dans la bibliothèque du roi Matthias Corvin. Nidbruck fait en particulier référence à une liste d'œuvres théologiques grecques établie par Tanner. Comme celle de Jean Chapelain, citée auparavant, cette liste paraît perdue. Dommage, parce qu'elle nous aurait permis de connaître une partie du contenu de la bibliothèque du roi :

Fui jam quater aut quinquies hoc nomine Venetiis [...] ; item monasterium S. Joannis et Pauli Dominicanorum bonam partem Matthiae Regis Ungariæ fortissimi et sapientissimi illius herois Græcorum illorum theologorum, quorum tuus catalogus meminit, habet.

Le couvent dominicain cité par Nidbruck est l'un des plus importants de Venise. En 1470, Matthias Corvin y envoie un frère, Paul de Transylvanie, pour qu'il fréquente des cours de théologie (cette année-là, en effet, les autorités de Venise lancent le projet de fonder une université dans la ville). Le projet n'aboutit pas, aussi Paul s'inscrit-il à Padoue, mais il continue évidemment à faire référence au couvent, où il meurt quelques années plus tard, en 1479. Mais surtout, l'histoire de la *Corviniana* nous amène à évoquer l'une des personnalités les plus significatives de Saint-Jean et Saint-Paul à la fin du XV^e siècle. Il s'agit de Joachim Torriani († 1500). Issu d'une noble famille de Vérone, ce théologien devient provincial puis, en

1487, général de l'ordre. Auteur d'un dictionnaire de grec et de latin, c'est aussi l'un des bibliophiles les plus connus de son temps.

À une époque où les couvents dominicains accueillent souvent des bibliothèques publiques (c'est notamment le cas de Florence), Torriani met tout en œuvre pour enrichir la collection du sien. Il la consulte d'ailleurs régulièrement : de nombreux manuscrits subsistants portent ses notes. En 1494, le dominicain essaie même, sans toutefois y parvenir, d'y faire intégrer les manuscrits légués par le cardinal Bessarion à Venise, avant que ceux-ci ne trouvent leur lieu d'accueil définitif à Saint-Marc. Enfin et surtout, juste après la mort de Corvin, probablement en 1492, le dominicain joue également un rôle direct dans la dispersion de la *Corviniana*, en se procurant trois de ses manuscrits. Avec toute la succession de Torriani, ils passent à Saint-Jean et Saint-Paul avant d'aboutir, au cours du XVIII^e siècle, à la Marciana où ils se trouvent encore aujourd'hui. Ce sont les manuscrits n^o 3585 (Suétone), n^o 4054 (Martien Capella), et n^o 2796 (Antoine Averulino, dit Philarète). Ce sont des livres importants et luxueux, tous copiés à la fin du siècle. Leur acquisition par le dominicain, bien que tardivement survenue, pourrait s'expliquer à la lumière d'événements qui remontent au milieu du siècle, soit aux années de sa jeunesse et de sa formation. Avant de rappeler ces épisodes, il convient d'évoquer le climat politique et intellectuel de la Sérénissime à cette époque.

Un réseau vénitien

Le pouvoir y est aux mains des représentants des plus grandes et des plus anciennes familles nobles de la ville, qui siègent en une série d'instances et de collèges se contrôlant mutuellement. Dans ce système politique très particulier, le contrôle des opinions est indispensable. Le patriciat crée donc des réseaux qui interviennent aussi bien sur la production et la distribution des livres que sur l'organisation des écoles. Les échanges de livres renforcent des relations personnelles qui se poursuivent, dans bien des cas, au-delà de la jeunesse et des études.

C'est dans l'une de ces écoles, Rialto, que le jeune Torriani, remarqué par les autorités de son ordre, s'initie à partir de 1451 à la philosophie et à la logique, devenant un spécialiste de Jean Duns Scot. Dirigée par le nominaliste Paul de la Pergola, Rialto exerce à cette époque une influence importante sur les orientations de l'humanisme vénitien, lequel est alors davan-

tage marqué par la philosophie et les sciences que par les lettres. Si l'école accueille principalement des jeunes patriciens de la ville, elle est aussi ouverte aux élèves issus d'autres milieux et d'autres origines. Tous suivent des enseignements scientifiques (mathématiques, alchimie, astronomie) et se préparent au cursus de théologie de l'université de Padoue.

Pour se procurer les livres, les étudiants ont recours à la bibliothèque de l'école (sa composition nous est inconnue faute de documents), mais utilisent aussi largement les services de nombreux libraires privés qui pratiquent le prêt sur gages. Gérant de véritables cabinets de lecture, ces libraires, souvent eux-mêmes issus du patriciat, jouent donc un rôle important pour la circulation des manuscrits et des idées, à une époque où la Sérénissime ne possède pas encore de bibliothèque publique. L'un des libraires attitrés de Rialto qu'il nous a été donné d'examiner pour cette recherche est Jérôme Molin, membre de l'une des plus anciennes familles de la ville. Nous avons conservé son registre de prêt, qui couvre la période de 1450 à 1458 (Venise, Archivio di Stato, Procuratori di San Marco, Misti, Carte Molin, Gerolamo). Il en ressort notamment que Torriani lui a emprunté, en 1453, un commentaire sur les *Bucoliques* de Virgile. Or trois autres jeunes, liés comme le dominicain à l'école de Rialto, ont recours aux services du même libraire : ce sont Ange Barovier, Nicolas de Modrush et Domenico Domenici. Sans doute rencontrent-ils aussi Torriani à la même époque. Mais surtout, on peut mettre en rapport leur carrière et leur collection de livres avec la *Corviniana* et ses manuscrits. Voici quelques éléments que des recherches ultérieures devraient permettre d'approfondir.

Maître verrier à Murano, Ange Barovier a suivi à Rialto des cours d'alchimie ; en 1454, il emprunte au libraire Molin un répertoire patristique. Mais Barovier est surtout connu pour ses relations avec Antoine Averulino, dit Philarète. Cet artiste, qui a réalisé les portes en bronze de Saint-Pierre de Rome (v. 1433-1445), est actif en Italie septentrionale (et particulièrement à Milan) à partir de 1456. Philarète parle d'Ange Barovier dans le livre IX de son traité *De architectura*, célébrant la beauté des vitraux que le maître a réalisés pour la basilique Saint-Marc à Venise. Or l'exemplaire le plus illustre du *De architectura* est justement l'un des *corvina* acquis par Torriani en 1492, tout de suite après la mort du roi (Venezia, Bibl. Marciana, n^o 2796). Peut-être le dominicain l'a-t-il retenu parce qu'il mentionnait son ancien confrère à l'école de Rialto ? Rien ne permet de

l'affirmer. Reste la beauté imposante de ce manuscrit, sans doute la pièce la plus remarquable acquise par le dominicain. Décoré à la fin du XV^e siècle, sans doute entre 1487 et 1489, c'est une œuvre de l'enlumineur milanais François de Castello, dont le style, que l'on retrouve dans d'autres manuscrits corviniens et même dans un incunable vénitien (Paris, BNF, inc. H 1660 : Aristote, éd. Torresanus et Blavis, 1483-1484), rappelle celui des sculptures de Philarète.

Parmi les relations du jeune Torriani à l'école de Rialto, on trouve encore Nicolas de Modrush, ou de Cattaro (Kotor, 1427-1480). C'est alors un simple sacristain de l'église Saint-Sauveur. En 1454, il emprunte au libraire vénitien dont on a parlé un livre d'arithmétique et un exemplaire du *Breviloquium* de saint Bonaventure, et lui vend une copie du *De anima* de Paul de Vénétie. Cinq ans plus tard, nous retrouvons Nicolas en Hongrie. Il est alors devenu un ecclésiastique et un diplomate de haut niveau, qui agit pour le compte de Pie II. Titulaire de l'archevêché de Modrush – où il est remplacé, à sa mort, par un fidèle de Corvin, Antoine de Zadar –, Nicolas représente même le roi auprès d'Étienne de Bosnie. Membre actif du cercle de Jean Vitez, il est accusé de conjuration et chassé de la cour. Galeotto Marzio, dont on a parlé plus haut, est alors l'un de ses plus actifs dénonciateurs. Auteur de commentaires bibliques et d'œuvres d'histoire militaire, Nicolas est surtout connu pour avoir composé un dialogue philosophique, le *De mortalium felicitate*. L'œuvre, qu'il achève autour de 1465 (donc tout de suite après son premier séjour en Hongrie), reprend des théories apprises par son auteur à l'école de Rialto, où d'ailleurs le dialogue est mis en scène. L'exemplaire offert par Nicolas à Jean Vitez nous est parvenu (Wien, Österreichische Nationalbibliothek, ms. lat. n^o 2431). La bibliothèque de Modrush est célèbre : trente manuscrits en subsistent, pour la plupart conservés à la Vaticane, où ils ont abouti en vertu du droit de dépouille. Ces volumes contiennent des textes patristiques, philosophiques ou littéraires. Ils ont été généralement commandés en Italie du Nord ou du Centre, auprès de copistes d'origine germanique entre 1464 et 1470 – donc à l'époque où Nicolas, tout en séjournant désormais dans la péninsule, gravite encore dans l'entourage de Vitez. L'un des plus notables est un exemplaire du *De astronomia* de Geber, initialement propriété de Jean Aurispa. Nicolas l'acquiert en 1467 du Vénitien Domenico Domenici (1416-1478), proche lui aussi au milieu du siècle de l'école de Rialto.

Issu d'une ancienne famille de la Sérénissime, Domenici fait ses premières études sous la direction d'un juriste, Jean Caldiera, et d'un médecin et homme de science, Pierre Tommasi. Il doit à ces maîtres sa double formation en droit canon et en théologie, formation qui le conduit vers une brillante carrière ecclésiastique. Évêque de Torcello en 1448, puis de Brescia en 1464, Domenici atteint ensuite les fonctions de protonotaire apostolique, puis de *referendarius*. À Venise, en 1455, il emprunte deux livres de théologie au cabinet de lecture de Jérôme Molin : un exemplaire des *Originalia* de Jean d'Erfurt et le commentaire sur les *Évangiles* de Jean Duns Scot. Mais cet ecclésiastique acquiert aussi de nombreux livres à titre personnel. Trente-cinq ont survécu, la plupart datés, portant ses armes et des reliures caractéristiques, ainsi que ses notes d'achat qui permettent de reconstituer chronologie et provenances. Outre l'exemplaire de Geber, que Domenici se procure en 1458 auprès de Jean Aurispa et qu'il revend ensuite à Nicolas de Modrush, l'évêque fait la plupart de ses achats à Venise, mais aussi à Florence ou à Rome, entre 1454 et 1476. À l'intérieur de sa collection émerge un remarquable ensemble de *Décades* de Tite-Live en quatre volumes (Bologna, Bibl. universitaire, mss. n^{os} 2233, 2241, 2245, 2289). Comme en témoignent ses notes figurant sur les volumes, Domenico les a achetés en 1469, peut-être sur le marché florentin. Ces *codices* n'ont pas de colophon mais, d'après une remarque d'Albinia de La Mare, leur écriture rappelle celle d'un copiste de cette ville, spécialisé dans la réalisation de copies de Tite-Live : Jean-François Marzi de San Gimignano, actif entre 1462 et 1492.

Notons encore que trois de ces Tite-Live (n^{os} 2233, 2241, 2245) ont été émendés (à une date qu'il est toutefois impossible de déterminer) par Barthélemy Fonzio. Sous l'impulsion de Thaddée Ugoletto, bibliothécaire de Corvin, cet humaniste florentin travaille à l'enrichissement de la collection du monarque. On est donc tenté de rapprocher cette série de manuscrits d'autres collections des *Décades* qui, réalisées à l'époque de Vitez, proviennent de la bibliothèque de Matthias Corvin : ces *codices* sont actuellement conservés à Munich, Vienne, Vérone et Besançon.

Tous propriétaires de bibliothèques considérables, les personnages évoqués au cours de cette étude renvoient à l'époque de la première formation de la *Corviniana*. Une analyse approfondie de leurs livres pourrait sans doute contribuer à mieux en connaître l'histoire, en relation notamment avec le cercle de Vitez. Le poids intellectuel de ce dernier auprès du jeune

monarque est ici pleinement confirmé. Liés dès leur jeunesse et à l'époque de leurs études à Venise, ces bibliophiles se sont échangés des livres, animant un réseau culturel qui reflète aussi pleinement leurs affinités sociales et politiques. Le patriciat vénitien utilise alors amplement les réseaux de ce type pour asseoir son pouvoir. Le dominicain Torriani est indéniablement le personnage le plus important : dès la mort de Corvin, il acquiert trois de ses plus illustres manuscrits. Mais s'il participe ainsi directement à la dispersion de la *Corviniana*, Torriani se démarque nettement des autres collectionneurs et marchands qui seront actifs en la République au cours du XVI^e siècle. Intellectuel et humaniste, le dominicain semble vouloir avant toute chose promouvoir le rôle intellectuel de son ordre, alors que Venise est en train de se doter d'une bibliothèque publique. Ses acquisitions traduisent un humanisme concret, où la recherche du savoir va avec l'engagement dans la société.

Bibliographie sommaire

Généralités

Franco Gaeta, « Dal comune alla corte rinascimentale », dans *Letteratura italiana. Il letterato e le istituzioni*, Torino, 1982, p. 149-251.

Il'â N. Golenisev-Kutuzov, *Il Rinascimento italiano e le letterature slave dei secoli XV e XVI*, Milano, 1973.

Georges de Lagarde, « Réflexions sur la cristallisation de la notion d'État au XVI^e siècle », dans *Umanesimo e scienza politica*, éd. Enrico Castelli, Milano, 1951, p. 247-256.

Gabriel Naudé, *Advis pour créer une bibliothèque*, Paris, 1627.

Nino Valeri, *L'Italia nell'età dei principati dal 1343 al 1516*, Milano, 1949.

Nino Valeri, « Le origini dello stato moderno in Italia », dans Girolamo Arnaldi *et alii*, *Storia d'Italia*, t. I, Torino, p. 744.

Bibliothèques humanistes et bibliothèques publiques

Luciano Gargan, « Gli umanisti e la biblioteca pubblica », dans *Le biblioteche nel mondo antico e medievale*, éd. Guglielmo Cavallo, Bari, 1988, p. 163-187.

Armando Petrucci, « Biblioteca, libri e scritture nella Napoli aragonese », *Le biblioteche nel mondo antico e medievale*, éd. Guglielmo Cavallo, Bari, 1988, p. 187-202.

La Corviniana

Jenő Ábel, *Analecta ad historiam renascentium in Hungariam litterarum spectantia*, Budapest, 1880.

Alessandro d'Alessandro, « Astrologia, religione e scienza nella cultura medica e filosofica di Galeotto Marzio », dans *Italia e Ungheria all'epoca dell'Umanesimo corviniano*, Firenze, 1994, p. 133-177 + pl.

Csaba Csapodi, *Bibliotheca corviniana*, Budapest, 1982.

Csaba Csapodi, *The Corvinian Library. History and Stock*, Budapest, 1973.

Klára Csapodi-Gárdonyi, *Die Bibliothek des Johannes Vitez*, Budapest, 1984 (« Studia humanitatis », 6).

Angela Daneu Lattanzi, « Di alcuni miniatori lombardi della seconda metà del secolo XV. Riesaminato Francesco da Castello », dans *Commentarii*, n° 23/III, 1972, p. 225-260.

Árpád Mikó, « Mathias Corvinus... », dans *Cultura e potere nel Rinascimento* [colloque, Chianciano-Pienza, 1997], éd. Luisa Secchi Tarugi, Firenze, 1999, p. 209-220.

Nel segno del corvo [catalogue d'exposition], Modena, 2002.

Klára Pajorin, « Il simposio alla corte di Mattia Corvino », dans *Italia e Ungheria all'epoca dell'umanesimo corviniano*, éd. Sante Graciotti, Cesare Vasoli, Firenze, 1994.

Cesare Vasoli, « Note su Galeotto Marzio », dans *Acta litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae*, n° 19, 1977, p. 51-69.

Réseaux vénitiens

Viktor Bibl, « Nidbruck und Tanner. Ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte der Magdeburger Centurien und zur Charakteristik König Maximilian II. », dans *Archiv für Österreichische Geschichte*, n° 85, 1898, p. 379-430.

Carlo Frati, « Evasio Leone e le sue ricerche intorno a Niccolò vescovo Modrussiese », dans *La Bibliofilia*, n° 18, 1916-1917, p. 1-35, 81-96, 183-185.

Margaret L. King, *Venetian Humanism in an Age of Patrician Dominance*, Princeton, 1986.

Fernando Lepori, « La scuola di Rialto dalla fondazione alla metà del Cinquecento », dans *Storia della cultura veneta*, n° III/2, Vicenza, 1980, p. 539-605.

Martin Lowry, *Le Monde d'Alde Manuce*, Paris, 1989.

Susy Marcon, « Per la biblioteca a stampa del domenicano Gioachino Torriano », dans *Miscellanea Marciana*, t. I, 1986, p. 223-248.

Susy Marcon, « I libri del generale domenicano Gioachino Torriano nel convento di veneziano di San Manipolo », dans *Miscellanea Marciana*, t. II-IV, 1987-1989, p. 81-121.

Angelo Mercati, « Notizie varie sopra Niccolò Modrussiese », dans *Opere minori*, t. IV, 1937, p. 205-267 (« Studi e testi », 79).

Elpidio Mioni, « La biblioteca greca di Marco Musuro », dans *Archivio Veneto*, s. 5a, n° 93, 1971, p. 5-28.

Jacopo Morelli, *Biblioteca manoscritta greca e latina*, Bassano, 1802.

Donatella Nebbiai, « Les livres et les amis de Gerolamo Molin », dans *La Bibliofilia*, n° 93, 1991, p. 117-175.

Pierre de Nolhac, *Les Correspondants d'Alde Manuce*, Roma, 1888 (1^{re} publ. dans *Studi e documenti di storia del diritto*, t. 9, 1888, p. 242).

Venezia e Ungheria nel Rinascimento [colloque, Venezia, 1970], éd. Vittore Branca, Firenze, 1973 ; notamment Klára Csapodi-Gárdonyi, « Rapporti fra la biblioteca di Mattia Corvino e Venezia », p. 215-226 ; Vittore Branca, « Mercanti e librai fra Italia e Ungheria », p. 335-352 ; György Bónis, « Gli scolari ungheresi di Padova alla corte degli Jagelloni », p. 227-244.

Claudia Villa, « Brixensia I. La biblioteca del vescovo Domenico Domenichi », dans *Italia medioevale e umanistica*, n° 20, 1977, p. 243-275.

Précieux exemplaires

Les éditions collectives des œuvres de Jean Gerson 1483-1494

Pierre Aquilon

Les sources d'archives concernant l'imprimerie et la librairie à la fin du Moyen Âge et au début des Temps modernes sont extrêmement pauvres et ne peuvent guère nous aider à construire une image cohérente de la circulation du livre à cette époque.

C'est donc aux exemplaires eux-mêmes, sollicités individuellement, qu'il faut demander compte de l'activité des officines d'où ils sont issus et de leurs premiers possesseurs même s'ils n'ont pas toujours été leurs premiers lecteurs. Par bonheur ces volumes ne sont pas avars de confidences et leurs caractéristiques – mentions de possession, de date et lieu d'achat, décor de la reliure –, méticuleusement relevées et, il faut insister sur ce point, datées, apportent de précieuses informations sur le commerce du livre dans la seconde moitié du XV^e siècle.

Les résultats d'une étude portant sur les éditions incunables du *Manipulus curatorum* de Guy de Montrocher m'ayant semblé intéressants¹, j'ai choisi d'appliquer à un autre objet, les cinq éditions incunables des *Opera* de Gerson, cette méthode de comptage, de localisation et, lorsque cela était possible, d'autopsie des exemplaires parvenus jusqu'à nous.

Trois raisons principales expliquent ce choix :

– la première c'est qu'il se situe dans cette tranche favorable du *GW*², (9256–12307) dans laquelle ont été mentionnés tous les exemplaires connus, y compris ceux qui figuraient dans les fichiers et qui ont disparu entre 1940

¹ « Un observatoire privilégié : le *Manipulus curatorum* de Guy de Montrocher », dans *Le berceau du livre imprimé : autour des incunables*. Actes des Rencontres Marie Pellechet (22-24 septembre 1997) et des journées d'étude des 29 et 30 septembre 2005 réunis par Pierre Aquilon et Thierry Claerr, Louvain, 2008.

² On trouvera la résolution des sigles à la fin du texte.

et 1945. Le recours à l'*ISTC* ainsi qu'aux volumes récents ou en préparation des *Catalogues régionaux des incunables des bibliothèques publiques de France* m'ont permis de compléter ponctuellement les données du *GW*

– la seconde c'est la personnalité même de l'auteur qui compte parmi les écrivains les plus importants de la fin du Moyen Âge. Né en 1363 dans les Ardennes, Jean Charlier de Gerson est mort à Lyon le 9 juillet 1429, quelques mois après la reprise d'Orléans par Jeanne d'Arc à laquelle il a consacré, s'il ne s'agit pas d'un apocryphe, l'un de ses derniers traités, le *De Puella Aurelianensi*. Il compte parmi les grandes figures du Concile de Constance et son œuvre, plus de 600 titres, qualifiée de « miroir de son temps », est dominée par deux orientations majeures : la réforme de l'Église et l'éducation chrétienne des divers « états du monde ». De nombreux manuscrits, excellents pour la plupart, l'ont transmise à travers l'Europe entière, en particulier l'espace germanique, manuscrits dont les imprimés vont très vite prendre le relais, dans une première phase un flux important d'œuvres séparées, puis à compter de 1483-1484, les éditions collectives³

– la troisième raison de ce choix, c'est précisément le phénomène éditorial que représentent les éditions des *Opera omnia*, pas moins de cinq en une décennie ; il convenait également de ne pas retenir des objets « bibliophiliques » dont les exemplaires « déplacés » trop nombreux auraient rendu illisible toute tentative d'analyse fondée sur leur localisation actuelle. Ce qui a longtemps constitué l'attrait principal de ces éditions, c'est la présence en tête de chacune des trois parties et de la table des matières (*Inventarium*), à partir de celle de Strasbourg en 1488, d'une gravure sur bois représentant un pèlerin, image facile à détacher et, de fait, absente de beaucoup d'exemplaires. En ce qui concerne toutefois ceux d'entre eux qui sont aujourd'hui éloignés des lieux où vécurent leurs premiers possesseurs, je les ai rendus, autant que je pouvais les connaître, à leurs espaces originels.

J'avais pensé prendre comme corpus l'ensemble des éditions incunables de Gerson (authentiques et apocryphes) mais la comptabilité des 161 entrées retenues par les catalogues cités plus haut étant au-dessus de mes

³ Sur la vie et l'œuvre de Gerson, cf. l'article que Gilbert Ouy lui a consacré dans le *Dictionnaire des lettres françaises : le Moyen Âge*, Paris, 1992, p. 782-785.

forces, je m'en suis tenu à l'examen de la diffusion à travers l'Europe à la fin du XV^e siècle des cinq éditions des *Opera omnia*.

Je dois reconnaître ici le caractère très rudimentaire de mon recensement : ont été enregistrés comme exemplaires tous ceux que les catalogues et bibliographes ont considéré comme tels, même lorsqu'ils étaient lourdement incomplets. On voit aisément les erreurs qui en résultent, dans la mesure où, d'une part les 3 (ou 4 pour {**K**}) volumes ont pu être vendus séparément, où d'autre part des exemplaires déclarés aujourd'hui entiers sont en fait la réunion artificielle et plus ou moins récente de volumes disparates et où enfin des catalogues méticuleux permettront de reconstituer des exemplaires actuellement démembrés⁴.

Je présenterai rapidement le corpus ici retenu dont on trouvera une description normalisée dans l'Annexe. Les cinq éditions sont issues d'officines qui comptent parmi les plus importantes du monde germanique dans les deux dernières décennies du 15^e s. et au-delà.

La première {**K**} a été imprimée à Cologne chez **Johann Koelhoff l'Ancien** : actif de 1472 à 1493, il a produit une quantité impressionnante de textes latins où la théologie largement dominante, 158 titres en tout selon l'*ISTC*. Grâce à Ulrich Zell notamment⁵, Cologne apparaît, dès 1467, comme la première ville d'imprimerie à s'être intéressée à la publication d'œuvres séparées du chancelier ; cette édition collective s'inscrit donc comme le premier aboutissement d'une tradition intellectuelle et commerciale solidement

⁴ Le catalogue en ligne de la Württembergische Landesbibliothek (Stuttgart) signale ces provenances mélangées : <http://www.inka.uni-tuebingen.de>

⁵ Ernst Voulliéme, *Der Buchdruck Kölns bis zum Ende des fünfzehnten Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Inkunabelbibliographie*, Bonn, 1903. (Gesellschaft für Rheinische Geschichtskunde : 24). – Nachdruck der Ausgabe Bonn 1903, *Nachwort* von Severin Corsten, Düsseldorf, 1978 ; n^{os} 459, 461, 462, 467, 468, 470, 471, 475-479, 483, 485-488, 493-497, 499, soit 23 éditions et rééditions de différents traités entre 1467 et 1470, sans compter les publications des autres officines : Arnold Therhoernen, l'imprimeur du *Darès* et Johannes Guldenschaff.

établie. L'importance de l'entreprise explique qu'il ne fallut pas moins d'une dizaine de mois, de mai 1483 à février 1484, pour la mener à terme ⁶.

Le succès rencontré par cette publication, le fait qu'elle se soit sans doute rapidement épuisée, mais aussi ses faiblesses et ses lacunes sont autant de raisons qui conduisirent deux représentants de l'érudition strasbourgeoise, Johann Geiler de Kaisersberg et Peter Schott à mettre en chantier une nouvelle édition {S1} qui apparaît, pour reprendre les termes de M. Roccati comme « le fruit d'un travail attentif et très soigné montrant un réel souci de recueillir et d'organiser logiquement le plus grand nombre possible de textes de Gerson, en prose comme en vers » ⁷. Les trois parties et l'*Inventarium* voient le jour entre juillet et septembre 1488 ; ce travail monumental n'est pas signé et on l'attribue sans certitude, mais avec beaucoup de vraisemblance, à **Johannes Grüninger** actif de 1482 à 1530 ; peut-être s'agit-il d'une production partagée dans la mesure où l'on y trouve un matériel typographique composite appartenant à Grüninger certes, mais aussi à Johann Prüss et à Martin Flach ? Elle servira de modèle à toutes les éditions suivantes jusqu'au XVII^e siècle.

Seule une officine comme celle de Grüninger pouvait prendre l'initiative d'une publication de cette dimension. Les 174 titres, selon l'*ISTC*, publiés par ses soins avant 1501, recouvrent tous les domaines du savoir : Écriture sainte, théologie, sermonnaires, droit romain et droit canon, liturgie, scolastique, médecine, classiques latins, humanisme contemporain ; le soin apporté à l'illustration est également l'une des caractéristiques de cet atelier, comme en témoigne le célèbre *Térence* de 1496 ; 274 titres sont à mettre sous son nom au cours des 30 autres années de son long exercice ⁸.

⁶ Sur Johann Koelhoff der Ältere, cf. Ferdinand Geldner, *Die deutschen Inkunabeldrucker. 1 : Das deutsche Sprachgebiet*, Stuttgart, 1968, p. 93.

⁷ Sur le rôle de P. Schott et J. Geiler von Kaisersberg comme éditeurs, cf. Herbert Kraume, *Die Gerson-Übersetzungen Geilers von Kaisersberg*, München, 1980, p. 79-83 ; G. Matteo Roccati, « Geiler von Kaisersberg et la tradition imprimée des œuvres de Gerson », *Revue française d'histoire du livre*, 47 (1985) p. 271-289.

⁸ Sur la carrière et l'œuvre de Johannes Grüninger, voir François Ritter, *Histoire de l'imprimerie alsacienne aux XV^e et XVI^e siècles*, Paris, Strasbourg, 1955, p. 81-110 ; Geldner, *op. cit.*, p. 71-75 ; VD16 III. Abteilung p. 290 et s.

Moins de six mois après cette publication, voyait le jour à Bâle, chez **Nicolaus Kessler** une nouvelle édition (mars-avril 1489) {**B**} qui reproduit le modèle strasbourgeois en y ajoutant trois traités supplémentaires. Ce *Gerson* s'inscrit, comme le précédent, dans une production théologique et juridique, dominante caractéristique de cette presse active depuis 1485 : l'*ISTC* enregistre 72 titres sous le nom de Kessler, mais *VD*(16) 19 seulement entre 1501 à 1510⁹. Il est intéressant de remarquer que Kessler réduisit de 142 f. (soit 71 feuilles sur un total de 392) les dimensions de son édition par rapport à la précédente. Cet allègement de plus de 15% du coût du papier a été obtenu grâce à l'emploi d'une petite gothique de 64 mm/20 ll., – Grüninger avait choisi une police de 80 mm/20 ll. – permettant d'ajouter 5 lignes à chacune des colonnes.

Dès le 1^{er} août 1489, à peine trois mois plus tard, arrivait sur le marché une nouvelle édition {**N**}, sans nom d'imprimeur, copiée sur celle de Kessler ; le matériel permet de l'attribuer à **Georg Stuchs**, actif à Nuremberg de 1484 à 1518, et auquel le puissant Anton Koberger eut recours pour quelques-unes de ses productions. L'*ISTC* enregistre 103 entrées dont la liturgie - bréviaires, diurnaux, missels -, la patristique, les manuels scolaires et la scolastique constituent l'essentiel ; comme celle de Kessler, son activité se réduisit considérablement dès le début du XVI^e siècle avec seulement 24 titres en 18 ans ; peut-être cette diminution doit-elle être mise en rapport avec l'entrée dans le monde de la librairie en 1508, de son fils Johann, même si les orientations de leurs catalogues respectifs sont très différentes¹⁰.

Cinq ans plus tard nous revenons à Strasbourg où **Martin Flach**, actif de 1487 à 1500 – son atelier disparaît avec le siècle –, imprime entre août et décembre 1494 une dernière édition {**S2**} dont le modèle, reconnaissable par la copie du colophon versifié, est encore celle donnée à Bâle par Kessler. L'*ISTC* lui attribue 146 titres qui, au-delà de quelques occasionnels

⁹ Sur Nicolaus Kessler, voir Geldner, *op. cit.*, p. 121 et s. ; *VD*16 III. Abteilung p. 43.

¹⁰ Sur Georg Stuchs, voir Geldner, *op. cit.* p. 176-180 ; la production du père et celle de son fils sont recensées dans *VD*16 III. Abteilung p. 261 et s.

(*Einblattdrucke*) appartiennent majoritairement aux domaines de la théologie, - patristique et sermonnaires -, et de la grammaire¹¹.

Une quatrième partie des *Opera*, contenant des textes qui manquaient aux éditions précédentes, supplément dû à l'activité éditoriale de Jacob Wimpheling, fut achevée d'imprimer le 27 février 1502 par Matthias Schürer pour Martin Flach le Jeune et complète un certain nombre d'exemplaires des éditions strasbourgeoises.

Bien qu'elles n'entrent pas dans mon propos, je rappelle que trois éditions ont vu le jour au début du XVI^e siècle : vingt ans séparent {S2} de celle que Johann Knobloch donne à Strasbourg en 1514 (mars-août) ; deux ans plus tard, à Bâle, Adam Petri commence à imprimer, aux frais de Ludwig Hoernken et Gottfried Hittorp, libraires à Cologne, les quatre parties de la 7^e édition (1517-1518) et enfin à Paris, de juillet 1520 à octobre 1521, une édition partagée entre Pierre Gromors, Jean Petit et François Regnault, la première à avoir été publiée hors du monde germanique, occupe les presses de Claude Chevallon¹².

Quels enseignements le nombre et la répartition géographique actuelle des exemplaires survivants nous apportent-ils sur la commercialisation et la circulation de ces cinq éditions monumentales ? En premier lieu on constate une assez grande disparité quantitative entre elles : du simple au double entre la *princeps* {K} et la seconde {S1} qui partage avec sa cadette {S2} plus de 300 « témoins » survivants. L'importance du tirage aussi bien que la qualité de l'édition peuvent expliquer cette différence ; {B} et {N} ne dépassent que de peu les 200. Ces chiffres ne permettent pas de connaître l'importance du tirage de ces éditions, sinon *a minima*.

¹¹ Les seules modifications portent sur les noms propres : *Simus Martinus* au lieu de *Kesler Nicolaus* et *Argentina* au lieu de *Basilea*. Sur l'officine Flach, cf. Ritter, *op. cit.* p. 45-79 (M. Flach, père) p. 187-193 (M. Flach, fils) ; Geldner, *op. cit.* p. 80 ; Martin Flach, *der Jüngere*, actif de 1501 à 1525 consacra une partie de sa production à l'édition des œuvres de Luther en allemand ; cf. VD16 III. Abteilung p. 288 et s.

¹² Éd. de Strasbourg : VD16 G-560 et Ritter, *op. cit.* p. 193-208 ; éd. de Bâle/Cologne : VD16 G-561 ; éd. de Paris : Philippe Renouard, *Inventaire chronologique des éditions parisiennes du XVI^e siècle, III : 1521-1530*, Abbeville, 1985, n° 114.

Examinons maintenant leur répartition dans l'Europe des XV^e/XVI^e siècles. On constate que l'espace germanique, même si d'une manière générale les livres y ont été mieux conservés qu'ailleurs, a absorbé une part toujours importante de chacune de ces éditions : {K} : 43%, {S1} : 47% {B} : 48% {N} : 38%, {S2} : 41%, des chiffres qui eux-mêmes demanderaient à être modulés dans les limites de cette géographie, mais qui tiennent cependant compte de la restitution virtuelle à leurs propriétaires anciens des témoins aujourd'hui expatriés dont une description détaillée permet toutefois de connaître l'origine¹³

La question se pose maintenant de savoir à quels utilisateurs était destinée l'autre grande moitié des témoins survivants de ces éditions. On constate d'abord que {K} est peu représentée dans l'Allemagne méridionale¹⁴ – la même chose vaut pour les éditions séparées de Gerson données par Zell –, alors que l'Angleterre, les Pays-Bas et même le Danemark et la Suède en compteraient une trentaine de témoins. S'il s'en conserve quelques-uns à la périphérie du domaine germanique (Bohème, Hongrie, Roumanie...), c'est la Pologne qui se révèle être une cliente précoce avec une douzaine d'exemplaires. On n'en connaît que 18 conservés en France à ce jour, parmi lesquels celui de Jean Budé, père de Guillaume, qui porte, de la main de son propriétaire, la date du 6 décembre 1486¹⁵. Cette édition n'a pour ainsi dire pas atteint le monde méditerranéen¹⁶

¹³ Ainsi deux des exemplaires de {S1} aujourd'hui conservés, le premier à la BM de Tours, le second à Harvard UL, Countway Library ; James E. Walsh, *A catalogue of the fifteenth-century printed books in the Harvard University Library*, Binghamton (N. Y.), Tempe (Arizona), 1991-1997, 5 vol., I : 164) ont-ils été « rendus » à l'abbaye St-Pierre de Salzbourg ; aux dominicains de Ratisbonne [Regensburg] a été « restitué » l'autre exemplaire de {S1} conservé à Harvard ; aux chartreux de Prüll (S^{us} Vitus et Modestus) celui de la Henry E. Huntington Library, celui de {N} appartenant à cette même collection californienne, aux franciscains de San Biagio, près de Vicence d'où il semble être passé dans la bibliothèque des frères de San Francesco della Vigna a Venise ; celui de {S2} qui appartient à la BM de Reims (CRI(1) 663) à l'abbaye d'Amorbach en Wurtemberg ; il apparaît que trois entrées {B} {N} {S2} de CRI(6) 877-879 faisaient originellement partie de la géographie des Pays-Bas.

¹⁴ Trois exemplaires à Munich, Bayerische Staatsbibliothek.

¹⁵ CRI(1) : 661, [P^s. 3^a seule].

¹⁶ Un exemplaire seulement pour l'Espagne, le Portugal, l'Italie et la Bibliothèque vaticane.

Il va tout autrement pour {S1} : alors que les chiffres de l'Europe du Nord diminueraient plutôt (25) et que ceux de la France ne progressent guère (20)¹⁷, on remarque que le réseau de distribution s'étend, non seulement dans les régions périphériques de part et d'autre du domaine germanique (26 en Autriche, 14 en Hongrie, 12 en Bohême), mais qu'elle atteint désormais l'Italie (19) et très modestement l'Espagne (4). Les évêchés polonais continuent de représenter une clientèle si importante (30 *items* dont 11 à Cracovie) que, sous cet angle du moins, Cracovie et Gniezo semblent plus proches de Strasbourg qu'Épinal et Metz.

L'Europe du Nord et la *Mitteleuropa* représentent pour l'édition bâloise {B} un débouché proportionnellement constant, voire en légère hausse, ainsi que le domaine français avec 20 témoins¹⁸. On note, toutes choses égales, le fléchissement des marchés polonais (5) et italiens (14).

Paradoxalement, en apparence du moins, car Nürnberg est située dans une région hautement consommatrice, c'est l'édition de Stuchs {N} qui est la moins bien représentée en terre germanique¹⁹. On voit cependant s'affir-

¹⁷ CRI(6) 876 décrit l'exemplaire des célestins de Paris ; CRI(3) 371 celui des franciscains de Toulouse.

¹⁸ Un exemplaire conservé à Rodez BM (CRI(3) 368) a été la propriété d'« Antonius Papilio » ; il est tentant d'y reconnaître le Tourangeau Antoine Papillon, propriétaire vers 1520, d'une bibliothèque dont la reconstitution a été entreprise par Jacques Guignard, « Humanistes tourangeaux », *Humanisme et Renaissance* 7 (1940), p. 133-189 et notamment p. 150-152 ; aux 13 titres qu'il cite (dont CRI(12) 186) on en peut ajouter, outre ce *Gerson*, quatre autres : un *Nouveau Testament* grec-latin dans la version érasmiennne (Bâle, Johannes Froben, 1519, 2°, BnF Rés A-2047) ; sans certitude toutefois, un *Psautier* dans la traduction latine de Felix Pratensis (Haguenaue, Thomas Anshelm, 1522, 4°, B Arsenal 4° T 107/1) ; Aemilius, Paulus, *De Rebus gestis Francorum*, [Paris], Josse Bade, [c. 1518], 2°, B. Mazarine Inc. D 1138) ; *Ordonnances et status royaux*, Paris, Jean Jehannot, [1512-1517], 4°, B. Mazarine A 10057 Rés.). Cf. Martine Delaveau et Denise Hillard *Bibles imprimées des XV^e au XVIII^e siècle conservées à Paris* : BnF, Bibl. S^{te}-Geneviève, Bibl. de la Sorbonne, Bibl. Mazarine, Bibl. de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, Bibl. de la Société biblique, Paris, 2002, n° 3275 et 3800 ; Denise Gid, *Catalogue des reliures françaises estampées à froid (XV^e et XVI^e siècles) de la Bibliothèque Mazarine*, Paris, 1984, 2 vol. n°s 100 (i.e. CRI(6) ?30) 474).

¹⁹ Elle est représentée par 8 ex. à la Bayerische Staatsbibliothek de Munich, contre 11 pour {S1} et {B}.

mer à travers elle une tendance déjà perceptible depuis {S}, l'émergence d'une clientèle méditerranéenne plus nombreuse : 37 témoins en effet sont présents en Italie et 14 en Espagne ; phénomène sans doute imputable au tropisme méridional du commerce de cette cité marchande, qui pourrait aller de pair avec l'essoufflement relatif du marché « de proximité ». En France, on compte aujourd'hui 28 exemplaires de {N}²⁰.

De la deuxième édition strasbourgeoise {S2} subsiste un nombre élevé d'exemplaires : 362, assez largement répartis à travers l'Europe. L'Angleterre, jusqu'ici très modeste, en conserve plus de 30 et la Belgique et les Pays-Bas réunis 22 ; présente dans quelques dépôts nordiques, elle est, comme la précédente, moins abondante au cœur du monde germanique (31%) mais se retrouve assez fréquemment de part et d'autre de ses frontières, en Suisse, Autriche (10%), Hongrie, Bohême (7,5%) et de nouveau en Pologne (15 ex.). Les 23 témoins conservés en Italie et les 18 dans la péninsule ibérique témoignent aussi d'une diffusion sensiblement plus européenne que ne démentent pas la quarantaine d'exemplaires recensés en France²¹.

Nous disposerions aujourd'hui d'informations précieuses sur le marché du livre imprimé au début de la Renaissance si les bibliothécaires et les collectionneurs de ce temps avaient pris la précaution, comme l'ont fait les abbés de Tegernsee²², d'inscrire au titre de chaque volume la date de son acquisition, celle de sa rubrication et le cas échéant celle de sa reliure. Les notices de *BSB-Ink* où elles sont facilement accessibles témoignent du rythme auquel les imprimés des dernières décennies du XV^e s., en particulier nos in-folio, ont trouvé place dans les bibliothèques de l'Allemagne méridionale, – celles des communautés religieuses et des clercs séculiers – souvent moins de deux ans après leur publication. En l'absence de date précise, les noms des possesseurs et, même anonymes, les mains qui portèrent

²⁰ Parmi les ex. présents dès le XVII^e s. et peut-être plus anciennement, il y a ceux des bénédictins de Fécamp (*CRI*(14) 263) et du chapitre d'Albi (*CRI*(3) 363).

²¹ Quelques exemples témoignent de l'arrivée précoce de certains exemplaires même si elle ne peut être fixée avec exactitude, dans l'Ouest, (*CRI*(5) 381) aussi bien que dans le Midi (*CRI*(2) 211, *CRI*(3) 370).

²² Abbaye bavaroise dont une partie de la bibliothèque est aujourd'hui conservée à la Bayerische Staatsbibliothek de Munich.

ces ex-libris confirment l'intérêt que manifestaient les hommes d'église mais aussi les laïcs pour ces œuvres monumentales auxquelles leurs aînés n'accédaient que par le truchement des *codices* enchaînés des grandes bibliothèques monastiques. En attendant qu'un index des provenances nous éclaire sur les possesseurs des incunables conservées à Munich, je me limiterai ici à quelques personnages dont la biographie, au moins dans ses éléments essentiels, nous est connue.

Voici Gallus Öhem († 1522), juriste, prêtre et historiographe de l'église de Reichenau, dont Felix Heinzer a analysé la bibliothèque où figuraient, à côté d'une douzaine de manuscrits, 10 recueils factices d'ouvrages du XV^e s. (44 titres) ainsi que 10 titres séparés antérieurs à 1501 ; il a formellement identifié - grâce aux manuscrits autographes conservés à Karlsruhe - la main de G. Öhem dans les notes, parfois très abondantes, contenues dans plusieurs de ces volumes. Que G. Öhem ait acquis les *Opera* de Gerson « en blanc », autrement dit neufs, est prouvé par les instructions précises destinées au relieur qu'il a portées au titre des 4 parties : par exemple « ista pars etiam pro se sola ligari debet » ou, concernant l'*Inventarium*, en allemand cette fois, « allain ingebunden », et plus loin « nit ganz uberzogen werden » ; ces consignes seront respectées et elles correspondent bien à la demi-reliure sous laquelle le volume est encore protégé. En outre le décor à filets et petits fers correspond au matériel qu'un atelier proche de Constance pouvait avoir à sa disposition à la fin des années 1480. Et si l'on considère la tonalité de la plupart des recueils factices (où sont réunis des ouvrages de spiritualité, de théologie morale, des sermons) acquis selon toute vraisemblance auprès des imprimeurs/libraires ou de leurs facteurs, on voit qu'ils reflètent des préoccupations professionnelles auxquelles correspondaient bien évidemment une partie importante de l'œuvre du chancelier²³.

Loin des rives du lac de Constance, voici un exemplaire particulièrement intéressant de {S1}, autrefois propriété du couvent des récollets et aujourd'hui conservé à la Bibliothèque municipale de Bordeaux²⁴. La date

²³ Felix Heinzer, « Die Reichenauer Inkunabeln der Badischen Landesbibliothek in Karlsruhe. Ein unbekanntes Kapitel Reichenauer Bibliotheksgeschichte », Sonderdruck aus *Bibliothek und Wissenschaft*, 22 (1988), Baden-Baden, p. 32-49, 95 (n°79) et pl. 3.

²⁴ Dominique Coq, *Catalogue des incunables de la Bibliothèque municipale de Bordeaux*, Bordeaux, 1974, p. 50, G-7.

à laquelle le volume complémentaire imprimé par Martin Flach en 1502 lui a été réuni demeure inconnue. Ce sont les mentions figurant sur les gardes inférieures des trois volumes qui retiendront notre attention. Voici celle qui apparaît au r^o du fnc. [286] de la 3^{ème} partie :

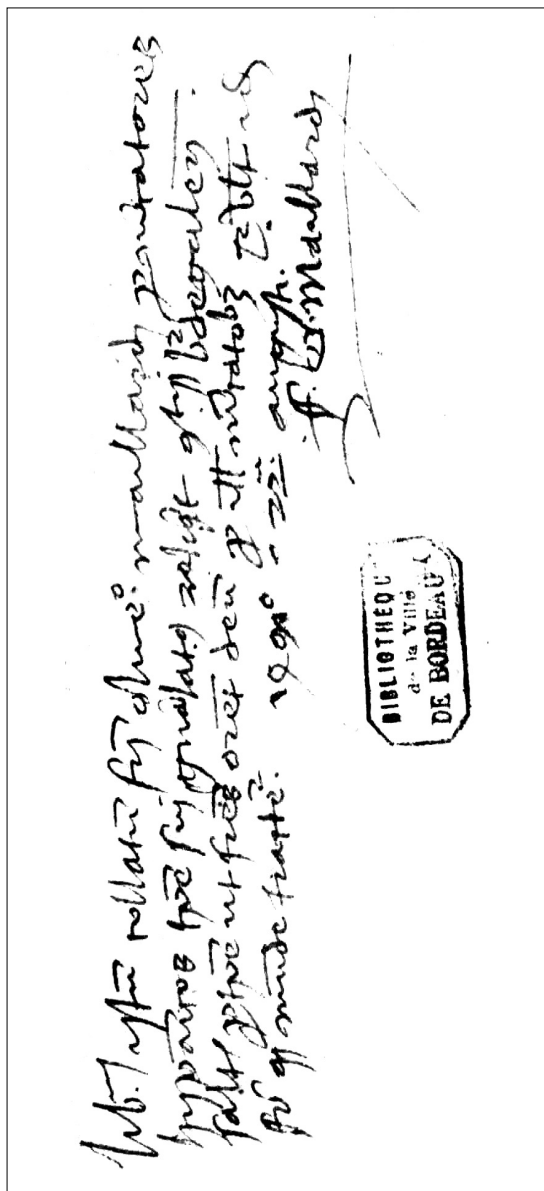
« *Librum istum collatum fratri Oliverio Maillardi per mercatores Hispanicos tempore sui generalatus reliquit conventui Burdegalensi saltem pro tempore ut fratres orent deum pro illis mercatoribus et vult idem frater quod munde tractetur. 1491 22 augusti. F. O. Maillardi* » (Pars 3^a [fnc. bl. 286r^o]²⁵

L'auteur de ces lignes n'est autre que le franciscain observant Olivier Maillard (c. 1430 – †13 VI 1502 au couvent S^{te}-Marie-des-Anges de Toulouse) qui a prêché à travers l'Europe entière, de l'Espagne à la Hongrie en passant par l'Allemagne, la Belgique et bien sûr la France – en province, de Nantes à Toulouse et à Paris –, et qui, vicaire provincial puis général de son ordre comme il le signale ici, fut mêlé aux affaires politico-religieuses de son temps. Ses œuvres françaises, notamment la *Confession generale*, dont on connaît 11 éditions incunables, et latines, principalement les *Sermons*, furent régulièrement rééditées à Paris et en Allemagne jusqu'au commencement des années 1520²⁶.

Ces lignes apportent d'autre part un témoignage intéressant, même s'il n'est que ponctuel, sur la circulation des livres dans la France méridionale et en particulier la diffusion, par des marchands espagnols, d'ouvrages savants et monumentaux imprimés dans le monde germanique. Lorsqu'on se souvient de ce qu'a représenté, dès le début des années 1480, pour la péninsule ibérique et la France d'oc l'arrivée de typographes d'origine germanique, on s'étonne moins d'entrevoir à Bordeaux, dix ans plus tard, quelques figures anonymes maintenir ces liens commerciaux.

²⁵ La syntaxe des deux autres notes est différente, mais le sens est le même : « *Liber iste concessus fratri Oliverio Maillardi per mercatores Hispanicos tempore quo erat vicarius generalis quem reliquit huic conventui Burdegalensi saltem pro tempore ut fratres orent deum pro dictis mercatoribus ac tamen hortatur idem frater Oliuerius ut munde tractetur. F. O. Maillardi 1491 21 augusti* » (Pars 2^a [fnc. A4r^o]).

²⁶ Sur la vie et l'œuvre de Maillard, cf. l'article que le R.P. Raoul lui a consacré dans le *Dictionnaire des lettres françaises : le Moyen Âge*, Paris, 1992, p. 1086 et s.



Mention manuscrite d'Olivier Maillard datée du 22 août 1491 figurant à la fin du 3ème volume de l'édition strasbourgeoise des *Opera* de Gerson ; il rappelle que ce livre lui a été cédé par des marchands espagnols à l'époque où il était vicaire général des franciscains et que, comme les deux autres tomes sur lesquels il a porté la même mention, celui-ci devra trouver place chez les franciscains de Bordeaux, à cette condition que les frères prient Dieu pour ces marchands.

Cliché : Bibliothèque municipale de Bordeaux

À la même époque, dans l'Europe tout entière, les *Opera Gersonis* entraient dans nombre de bibliothèques. Les mentions dont beaucoup d'exemplaires sont encore porteurs confirment la diversité de la demande et la rapidité avec laquelle ces éditions atteignirent leur public. On les trouve à Paris chez le carme Laurent Bureau, évêque de Sisteron et prédicateur du roi {S1}²⁷, chez un boursier du collège des Cholets, Nicolas Parmentier qui précise « de bonis sui fratris » {K}, chez Gilbert Pinel {S2}²⁸ régent au collège de Navarre et chez un chanoine de Dijon {B}²⁹; en terre d'Empire, dans les bibliothèques canoniales, comme celle de Heinrich von Montfort († 1512), chanoine d'Augsbourg et de Strasbourg {S1} et celle de Jakob Scheid, chanoine de Neuwiller dont l'exemplaire annoté {S2} est conservé sous sa reliure d'origine strasbourgeoise²⁹; chez des clercs qui ne précisent pas leur état, se qualifiant simplement de « magister », Ambrosius Richardus, par exemple habitant de Prettin en Silésie à la fin du XV^e s., dont l'exemplaire de {B} possède encore sa reliure primitive³⁰. La présence d'un exemplaire de {S1} dans la bibliothèque de Hartmann Schedel (1440-1514) l'auteur du fameux *Liber chronicarum*, permet d'avancer que la clientèle de ces éditions ne se composait pas exclusivement d'hommes d'église³¹.

Si les bibliothèques des communautés religieuses ont été de bonne heure les héritières de ces volumes, certaines d'entre elles semblent avoir acquis

²⁷ Sur Laurent Bureau, voir le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. 10, Paris, 1938, col. 1252 et s.; cet exemplaire de *Gerson* porte, de sa main, la date de 1490; entré par la suite dans la bibliothèque des carmes de Dijon, il est conservé à la Bibl. St^e-Geneviève (CE xv 588-590); au t. III (p. 204) de son *Histoire de l'imprimerie en France au XV^e et au XVI^e siècle*, (Paris, 1900-1914), Anatole Claudin a reproduit le colophon d'une *De Vita Christi* de Ludolphe le Chartreux, imprimée, sans date, par J. Syber, où une note autographe de Laurent Bureau atteste que le volume lui a été offert par Jacques Buyer lorsqu'il est venu prêcher le carême à Lyon en 1487/88 n.s.

²⁸ CRI(12) 264, 267, 265; voir aussi: Karine Rebmeister-Klein, « La bibliothèque du collège des Cholets (fin du XIII^e siècle-1530) », *Bulletin du bibliophile*, 2005/1, p. 30-63.

²⁹ H. v. Montfort: Ilona Hubay, *Incunabula der Staats- und Stadtbibliothek Augsburg*, Wiesbaden, 1974, n° 872; Scheid: Neuwiller-les-Saverne (Bas-Rhin) Heidelberg UB, Nr. 729.

³⁰ Weimar, Herzogin Anna Amalia Bibl. Inc. 97a-c.

³¹ BSB-Ink G-183/9, Pars 2^a seule.

directement l'une ou l'autre de ces collections : en témoignent, dans le diocèse de Constance, l'édition Kessler {B} chez les chartreux de Güterstein et les bénédictins de Petershausen et, plus intéressante encore sous sa reliure primitive, celle de Prüss {S2} à l'église paroissiale de Hagnau³². Dans quelques cas exceptionnels, c'est à la générosité de l'imprimeur que les frères doivent l'enrichissement de leur bibliothèque : ainsi Nicolaus Kessler offre-t-il à la chartreuse de Bâle, non seulement un exemplaire de son édition {B}, mais également un exemplaire de l'édition de Grüninger qui lui a peut-être servi de modèle³³.

À défaut des mentions de possession, il existe pour l'espace germanique un moyen d'établir assez précisément le lieu et la date de mise en circulation des exemplaires : c'est le décor des reliures, du moins là où il est constitué de fers à froid (*Einzeestempel*). On dispose en effet depuis les travaux d'Ernst Kyriß et d'Ilse Schunke, de répertoires où sont identifiés (localisation, durée d'activité...) les ateliers et leurs matériels respectifs reproduits et analysés³⁴.

Ainsi, parmi les 94 volumes conservés à Munich et contenant tout ou partie des cinq éditions qui constituent notre corpus, 49 d'entre eux ont-ils conservé leur couverture ancienne, originelle pour la plupart. Le soin apporté par G. Öhem à la reliure de son exemplaire a été partagé par beaucoup de ses contemporains, qu'il s'agisse de particuliers ou de communautés ecclésiastiques et des témoins remarquables en subsistent dans les dépôts où sont conservés des témoins de l'une ou l'autre des cinq collections concernées. On connaît deux exemplaires, partiels, de {S1} reliés à Augsbourg, le premier

³² Tübingen, Evangelisches Stift, 6 ; Heidelberg UB, Nr. 745 ; Überlingen, Leopold-Sophien-Bibliothek Nr. 126.

³³ L'ex. de {B} conservé sous une reliure bâloise, a été annoté par le théologien et humaniste Johann Heynlin, de Stein, dont on sait le rôle dans l'installation de l'imprimerie à Paris en 1470. Une description détaillée de ces volumes est accessible sur le catalogue en ligne des incunables de la BU de Bâle : <http://aleph.unibas.ch>.

³⁴ Une partie de ces travaux est accessible en ligne sur le site de la Staatsbibliothek zu Berlin Preußischer Kulturbesitz : Einbanddatenbank (<http://www.hist-einband.de>) ; une mise à jour des travaux sur les reliures estampées à froid est assurée à Paris par la bibliothèque Sainte-Geneviève (<http://www.bsg-reliures.univ-paris1.fr>).

pour les bénédictins de St-Ulrich et Afra, le second, dû au travail de Jörg Schapf, sans doute pour un particulier³⁵ ; d'autres, appartenant à la même édition, nous conduisent à Nuremberg où les relieurs traitaient non seulement une partie de la production locale, celle de Koberger notamment, mais aussi des ouvrages forains³⁶ ; à Ingolstadt, où exerçait Johann Ewring dont le matériel apparaît sur un volume offert « in festo s. Francisci » [4 octobre] 1489, soit moins d'un an après sa publication, aux franciscains de cette ville par Johannes Plümel, prêtre et licencié en théologie³⁷ ; sans multiplier les exemples, signalons encore deux volumes de {K} sortis de l'atelier du relieur « mit der Jahreszahl » à Ratisbonne et trois autres de {B}, aujourd'hui chez les capucins d'Eichstätt, d'un atelier anonyme de Leipzig³⁸.

Il existe plusieurs collections des *Opera* protégés par des reliures issues d'ateliers monastiques actifs à la même époque : trois exemplaires de {B} reliés, l'un à l'abbaye de Scheyern, l'autre dans celle de St-Emmeran à Ratisbonne et le troisième, déjà cité, à Tegernsee³⁹ ; une couverture mixte, réalisée chez les chanoines réguliers de St-Augustin à Rebdorf - peau de truie pour deux des quatre parties, veau pour les deux autres - a été conservée sur l'exemplaire de {K} conservé à Eichstätt, alors que la reliure, vers 1490, d'un fragment de la même édition, aujourd'hui à Oxford, peut être attribué à l'atelier des célestins d'Oybin, en Silésie⁴⁰.

Les bibliothèques allemandes offrent maints exemples de l'intérêt que les ordres mendiants, et tout particulièrement les frères prêcheurs, ont porté à

³⁵ BSB-Ink G-183/1(2,3) ; outre l'exemplaire conservé à Munich, on conserve à Augsbourg des éléments de la même édition [P^s 2^a] et de {N} [P^s 1^a, 2^a] ayant appartenu à l'abbaye St-Ulrich et Afra ; cf. Hubay, *Incunabula der Staats- und Stadtbibliothek Augsburg*, op. cit. n^{os} 872, 874. Sur le livre à Augsbourg, cf. Hans-Jörg Künast, « *Getrukt zu Augsburg* » *Buchdruck und Buchhandel in Augsburg zwischen 1468 und 1555*, Tübingen, 1997.

³⁶ BSB-Ink G-183/4(1-3).

³⁷ BSB-Ink G-183/5(1-3) et BSB-Ink G-183/11(1).

³⁸ BSB-Ink G-182/3(2,4) et Ilona Hubay, *Incunabula Eichstätter Bibliotheken*, Wiesbaden, 1968, n^o 413.

³⁹ BSB-Ink G-183/2(1-3) ; BSB-Ink G-183/7(1) ; BSB-Ink G-183/10(1-3)

⁴⁰ Hubay, *Incunabula Eichstätter Bibliotheken*, op. cit. n^o 412 ; BodLCat G-086.

l'œuvre de Gerson. De solides reliures confirment la leçon des ex-libris, pour certaines réalisées dans des ateliers plus ou moins lointains - sur l'exemplaire des dominicains de Greifswald {B} on reconnaît les fers du Maître des Trois rois, installé à Magdebourg à la fin du XV^e s., sur celui de leurs voisins franciscains {N}, un matériel utilisé à Danzig, et sur celui {S1} des dominicains de Francfort-sur-le-Main le travail d'un atelier anonyme, actif à Ulm entre 1481 et 1511 - pour d'autres, celle des dominicains de Rostock par exemple {S1}, dans le monastère même⁴¹. Enfin il est intéressant de rappeler que les artisans - religieux et/ou laïcs - installés au sein des abbayes et des monastères travaillaient également pour des particuliers : ainsi le matériel utilisé, selon E. Kyriss, dans l'atelier des augustins de Ratisbonne a-t-il pu être employé pour le décor d'un exemplaire de {S1} destiné à Sigmund von Rorbach, premier magistrat de la ville⁴².

Je n'ai pas trouvé à ce jour d'indication précise concernant le prix auquel l'une ou l'autre de ces collections était vendue « en blanc »⁴³. Leurs dimensions en faisaient à coup sûr des produits coûteux dont la fabrication nécessitait un investissement important. Si l'on imagine assez facilement à quelles conditions un imprimeur pouvait s'engager dans la production d'un livre liturgique, d'un petit traité de dévotion, d'une vie de saint, voire d'une bible, il est malaisé de mettre au jour les raisons qui décidèrent Koelhoff à lancer la première édition collective des œuvres de Gerson. On peut supposer que ce sont des instances ecclésiastiques - prélat, chapitre, abbaye - qui assurèrent une partie au moins du financement, mais aucun document, aucune épître dédicatoire ne viennent le confirmer. Après le succès de ce

⁴¹ Thomas Wilhelmi, Konrad von Rabenau et Ewa Dubowik-Belka, *Inkunabeln in Greifswalder Bibliotheken* (Universitätsbibl. Geistliches Ministerium, Landesarchiv), Wiesbaden, 1997, n° 247 (UB) ; Kurt Ohly et Vera Sack, *Inkunabelkatalog der Stadt- und Universitätsbibliothek und anderer öffentlicher Sammlungen in Frankfurt am Main*, Frankfurt am Main, 1966-1967, n° 1205 ; Rostock UB: Nr. G. 10.

⁴² BSB-Ink G-183/6(1,2).

⁴³ Je ne sais si la mention « ij fl ij b 13 k » qui apparaît sur chacun des volumes de {S2} aujourd'hui à la Bibliothèque de la ville de Zurich concerne-t-elle chaque volume ou la série entière ? La description de ces volumes est donnée sur le site : <http://opac.nebis.ch>.

coup d'essai, celui des éditions suivantes s'explique plus aisément lorsqu'on mesure la densité du maillage intellectuel constitué à travers toute l'Europe par les institutions religieuses et les informations de toute nature dont leurs membres assuraient la circulation.

La valeur ajoutée que représentent des reliures du style de celles qui viennent d'être citées est loin d'être négligeable : elle confirme la bonne santé de la librairie et des métiers du livre dans les dernières décennies du XV^e siècle.

À condition d'être soigneusement intégrées dans des champs chronologiques précis⁴⁴, toutes les informations parcellaires dont ces volumes sont les vecteurs alimenteront les banques de données où chaque exemplaire aura sa place. Grâce aux images - celles en particulier des mains auxquelles on doit non seulement les ex-libris, ex-dono et mentions manuscrites de toute sorte, mais aussi les cotes qui ont subsisté lors même qu'étaient grattés ou dissimulés les noms des possesseurs anciens - associées aux transcriptions, grâce enfin à la cartographie seule capable d'offrir une vue synchrétique de la genèse, de la circulation et du commerce de l'écrit, nous disposerons d'une approche constamment perfectible de l'histoire du livre imprimé au cours des décennies pionnières où s'est affirmé son pouvoir et étendu son empire.

Sigles

BodLC : Coates (Alan), Kristian Jensen, Cristina Dondi, Bettina Wagner and Helen Dixon with the assistance of Carolinne White and Elizabeth Mathew. Blockbooks, woodcut and metalcut single sheets by Nigel F. Palmer ; an inventory of Hebrew incunabula by Silke Schaeper, *A Catalogue of Books Printed in the Fifteenth Century Now in the Bodleian Library*, Oxford, 2005, 6 vol.

⁴⁴ Aussi exhaustive soit-elle, sans datation, même relative, la liste des possesseurs de l'exemplaire de {S1} acquis par le British Museum en avril 1866 (IB 1633-1635) : « Dionysius Capnion », « Michael Briel de Weissenburg » [Weissenburg im Bayern ? 50 km S. de Nürnberg], des jésuites de Mayence, de ceux de Paris et des chanoines réguliers de Pölling [17 km. S.E Nürnberg] avec l'ex-libris de Franz Töpsl (1711-1796) daté de 1744 » n'est pas immédiatement utilisable.

GW : *Gesamtkatalog der Wiegendrucke*. Hrsg. von der Kommission für den Gesamtkatalog der Wiegendrucke. Bd 1-7 : Leipzig, 1925-1940 (réimpr. avec additions et corrections, Stuttgart, New York, 1968) ; Bd 8 : Stuttgart, Berlin, New-York, 1972 ; Bd 9 : Stuttgart, Berlin, 1981-1991 ; Bd 10 : Stuttgart, 1992-2000 ; Bd 11, Stuttgart, 2003-2007 (A-Horae)—>

ISTC : la version en ligne est accessible à l'adresse suivante : <http://www.bl.uk/catalogues/istc>.

CRI : *Catalogues régionaux des incunables des bibliothèques des bibliothèques publiques de France*, Bordeaux, puis Paris, puis Genève, 1979 —> (1 : *Champagne-Ardenne*, par Jean-Marie Arnoult, 1979 ; 2 : *Languedoc-Roussillon*, par Martine Lefèvre, 1981 ; 3 : *Midi-Pyrénées*, par Christian Péligry, 1982 ; 5) *Pays de la Loire*, par Louis Torchet, 1987 ; 6) *Paris : B. Mazarine*, par Denise Hillard, 1989 ; 12) *Paris : BU de Paris-Sorbonne, Bibl. Victor Cousin et al.*, par Yvonne Fernillot, 1993 ; 13) *Alsace I (Bas-Rhin)*, par Françoise Zehnacker, 1998 ; *Poitou-Charentes, Limousin*, par Hélène Richard et Pierre Campagne, 1996 ; 17) *Haute-Normandie*, par Valérie Neveu, 2005).

VD16 : *Verzeichnis der im deutschen Sprachbereich erschienenen Drucke des XVI. Jahrhunderts*. *VD 16*. Hrsg. von der Bayerischen Staatsbibliothek München in Verbindung mit der Herzog August Bibliothek in Wolfenbüttel. I. Abteilung : *Verfasser, Körperschaften, Anonyma* ; II. Abteilung : *Herausgeber, Kommentatoren, Übersetzer und literarische Beiträger* ; III. Abteilung : *Register der Druckorte, Drucker, Verleger und Erscheinungsjahre*, Stuttgart, 1983-2000, 25 vol.

Les éditions collectives des *Œuvres* de Jean Gerson imprimées au XV^e siècle

Sauf quelques exemplaires que leur description a permis de restituer à leur aire d'usage originelle, en l'occurrence l'espace germanique, la localisation des autres prend en compte le lieu de conservation actuel.

1. [K] GERSON (Johannes). – [Opera et al.]. – Köln : Johannes Koelhoff der Ältere, I) in vigilia vxbani pape [24 V] 1483 ; II) 31 VIII 1483 ;

III) 1483 ; IV) in vigilia Sancti matthie apostoli [23 II] 1484. – 4 parties, 2°. I) 388, II) 401, III) 328, IV) 434 = 1551 f. soit 3102 p. ; 2 col. (38/40 ll.) G 95. — [GW 10713]

150 exemplaires dont 64 dans le monde germanique (43%)

2. [S1] GERSON (Johannes). – Opera. – [Éd. Peter Schott, Johann Geiler von Kaisersberg]. – [Strasbourg : Johannes Grüninger en partie avec les fontes de Johann Prüss et de Martin Flach], I) septembris ydus quarto [10 IX] 1488 ; II) Nonas Iulij quinto [3 VII] 1488 ; III) Idus Septembris octauo [6 IX] 1488. – 2°, *Inventarium* et 3 parties, ill. I) 230, II) 286, III) 360, *Inventarium* : 50 = 926 f. soit 1852 p. ; 2 col. (52 l.) G 80. — [GW 10714]

323 exemplaires dont 153 dans le monde germanique (47%)

3. [B] GERSON (Johannes). – Opera. – Basel : Nicolaus Kessler, I) Marcij Idus quarto [12 III] 1489 ; II) Duodecimo kaleñ. Aprilis [21 III] 1489 ; III) .xij. kal. Aprilis [21 III] 1489. – 2°, *Inventarium* et 3 parties, ill. I) 188, II) 230, III) 320, *Inventarium* : 46 = 784 f. soit 1568 p. ; 2 col. (57 l.) G 64. — [GW 10715]

212 exemplaires dont 102 dans le monde germanique (48%)

4. [N] GERSON (Johannes). – Opera. – [Nürnberg : Georg Stuchs], I) Decembris .x. kls. [22 XI] ; II) Quinto nonas Augusti [1 VIII] ; III) xij. kls. Nouembris [21 X] 1489. – 4°, *Inventarium* et 3 parties, ill. I) 240, II) 290, III) 400, *Inventarium* : 52 = 892 f. soit 1784 p. ; 2 col. (50 l.) G. 68 G. — [GW 10716]

208 exemplaires dont 78 dans le monde germanique (38%)

5. [S2] GERSON (Johannes). – Opera. – Strasbourg : Martin Flach, I) Idibus decembris [13 XII] ; II) Idibus Decembris [13 XII] ; III) 3 Id. aug. [11 VIII] 1494. – 2°, *Inventarium* et 3 parties, ill. I) 218, II) 258, III) 360, *Inventarium* : 52 = 888 f. soit 1776 p. ; 2 col. (53 l.) G. 80. — [GW 10717]

362 exemplaires dont 148 dans le monde germanique (41%)



Das jansenistische Europa und das Buch im 17. und 18. Jahrhundert

Juliett Guilbaud

Lange ist die Geschichte des Jansenismus und ihrer Erforschung ein französisches Thema schlechthin geblieben. Seit dem 17. Jahrhundert geben die Hauptfiguren der Bewegung in Frankreich – sei es die Theologen wie Arnauld oder Nicole, oder die Parlamentarier, Anhänger des sog. Gallikanismus –, den Polemikern, den Literatur- sowie den Religionswissenschaftlern Anlaß zu einer beträchtlichen Anzahl von Analysen und Schriften. Jansenius, der Bischof von Ypern, seine Anhänger und Nachfolger in den Niederlanden, wie die Entwicklung einer vom Jansenismus geprägten Strömung in Italien sind Bereiche, die auch nicht beiseite gelassen wurden. Seltsamerweise ist das Interesse der Forscher für den Jansenismus im östlichen Teil Europas viel „jünger“ in der Geschichte und deswegen noch vielversprechend.

Wichtig ist zu betonen, daß die Studien über das Thema „Jansenismus“ sich lange (und heute noch öfters!) mit einem nationalen bzw. geographisch begrenzten Rahmen – das heißt ohne europäische Perspektive – beschäftigten, obwohl die Entwicklung und Verbreitung des Jansenismus, der von Anfang an die religiösen und politischen Bewegungen im 17. und 18. Jahrhundert beeinflusste, im Rahmen des Kulturtransfers geschah.

Darüber hinaus ist die Rolle der gedruckten Medien in der Verbreitung der jansenistischen Ideen sehr wichtig, aber bis jetzt leider vernachlässigt worden. Als zum Beispiel die Polemik zwischen den Jansenisten und den Jesuiten in Frankreich durch die Veröffentlichung der Schriften, aus dem geschützten Kreis der Universität in die Öffentlichkeit kam, gewann sie plötzlich und dann unaufhörlich ein neues Publikum, damit die jansenistische Literatur eine erweiterte Leserschaft, und Port-Royal und dessen Einsiedler neue Anhänger. So verbreitet sich der Jansenismus dank der Publizität und der Rezeptionsästhetik des gedruckten Mediums in Europa.

Dies hätte das Interesse der Buchhistoriker schon lange wecken sollen. Man kann aber feststellen, daß dies noch nicht wirklich der Fall ist.

Hier handelt es sich also darum zu untersuchen, unter welchen Umständen – wann? und wohin? – sich das Buch als Träger der jansenistischen Ideen „exportiert“ hat, zweitens durch wen es in das östliche Europa gelangt ist, und schließlich wie er dort zuerst gelesen wurde und seine Inhalte dann angeeignet und verarbeitet wurden, in einem völlig anderen politischen, religiösen und kulturellen Kontext als derjenige seines Herkunftsorts.

Der frühe Erfolg des Jansenismus am Ende des 17. Jahrhunderts: die Rolle der Buchdrucker und -händler

In den Nachbarländern hat der Jansenismus am Ende des 17. Jahrhunderts schon einen Erfolg, zu dem das Buch zum Teil auf verschiedenen Ebenen beiträgt: Je nach seiner Tätigkeit im Veröffentlichungsverfahren spielt jeder seine Rolle in der Verbreitung der kontroversen Ideen. Ein Buchhändler wie der Pariser Guillaume Desprez, der seit 1684 das Vorrecht auf Herstellung und Verkauf der Bibelübersetzungen von Le Maistre de Sacy genießt, schließt 1705 einen Vertrag mit einem Drucker von Amsterdam ab. Bei dieser Gelegenheit ist für ihn der Verdienst doppelt: Die Druckkosten werden verteilt, dank der niedrigen Versandkosten bleibt der Geldaufwand immer sehr günstig und der Franzose, der mit Recht als beauftragter Buchhändler von Port-Royal betrachtet werden kann, verbreitet ins Ausland seine Bücher, Träger der jansenistischen Ideen.¹

In aller Regel wird der Buchhandel an der Grenze kontrolliert und jedes verbotene Buch beschlagnahmt, bevor es in Frankreich verkauft werden darf oder ins Ausland gelangt. Andererseits werden polemische Schriften gesucht und ihre Verbreiter (Buchdrucker und -händler) verfolgt und bestraft. Da aber die Überwachung in der Praxis nicht so wirksam ist, kann sie den Schmuggel nur schlecht verhindern. Jedenfalls gelingt es den Jansenisten als „Abweichenden“ (so die französischen Behörden des

¹ Isabella Henriette Van Eeghen, *De Amsterdamse Boekhandel 1680-1725* (Bd. I). *Jean Louis de Lorme en zijn copieboek*, Amsterdam 1960, S. 163.

Buchwesens) öfters, durch inoffizielle Netzwerke das Gesetz zu umgehen und ihre Bücher über geheime Wege zu transportieren. Im Jahre 1680 schreibt eine Schullehrerin aus Brüssel, Barbe de Bondt, ihrem Bruder Charles einen Brief, in dem sie mehrere Bände für eine seiner Bekannten, die Baronin von Estampuis, bestellt. Es handelt sich besonders um jansenistische Werke, zum Beispiel Bücher aus dem Alten Testament in der Übersetzung von Sacy oder auch die damalige letzte Ausgabe der sog. *Gedanken* von Blaise Pascal, die 1678 neu erschienen ist. Charles de Bondt muß alle Exemplare besorgen und einem Brüsseler Buchdrucker, Fricx, anvertrauen, der in dieser Angelegenheit den Vermittler spielen soll.² Daß sie über wirksame private Netzwerke verfügen, hilft den niederländischen Jansenisten, deren Kreise sich besonders nach dem Exil von Antoine Arnauld entwickelt haben, sich Originalausgaben aus Frankreich zu besorgen, das heißt an der Quelle der religiösen bzw. politischen Polemik – Werke, die ihnen neuen Stoff zum Nachdenken liefern.

Zwar können sich die Jansenisten einer immer größeren Leserschaft rühmen, aber die Kehrseite dieser Medaille ist ohne Zweifel die Entwicklung des Nachdruckes im Ausland, gegen den die französischen privilegierten Drucker sich nicht einmal wehren können, weil das Gesetz im Königreich Ludwigs XIV. jenseits der Grenze ungültig ist. Die Nachdrucker rechnen nämlich mit der Nachfrage an solch einer kontroversen Literatur und wissen schon lange, dass sie bei diesen Unternehmungen kaum eine Gefahr laufen. In den 80er Jahren des 17. Jahrhunderts werden zum Beispiel die erfolgreichen *Gedanken* von Pascal in Amsterdam nachgedruckt und ein paar Jahre später eine Reihe von Bibelbüchern (im kleineren Format als die Originalausgabe) bei dem Brüsseler Fricx.³ Schließlich kann man aber

² Barbe de Bondt an ihren Bruder: „[Il faut que vous] demand[iez] à M. Fricx (qui est parti le 13^e) qu'il vous donne tous les livres [...] à scavoir l'Ecclesiaste, les Proverbes, les Petits Prophètes, 2 *Explications des Psau[m]es*, 3 *Pensées* de M. Pascal du dernier impression [*sic*], une *Messe paroissiale*, une *Instruction sur la pénitence*, 2 *Instructions chrestiennes* [...], une *Explication du Nouveau Testament*, tout *in albis* et que vous les pacquetiez ensemble avec celles de ses sœurs.“ (Paris, bibliothèque de l'Arsenal, Ms. 10387, „Vingt lettres missives envoiées à l'abbé Bon[d]t par l'une de ses sœurs maistresse d'escolle à Bruxelles“, Brief geschr. am 19. September 1680, Fol. 1r.)

³ Juliette Guilbaud, „Le trafic de livres jansénistes entre la France et les Pays-Bas (fin XVII^e-début XVIII^e s.)“, in: *Chroniques de Port-Royal* 55, Paris 2005, S. 273-285.

feststellen, dass die Nachdrucke den privilegierten Druckern nicht auf Dauer schaden, weil diese mit ihrer eigenen Produktion die Nachfrage ohnehin nicht befriedigen könnten.

Zu den Autoren, die am schnellsten einen „europäischen“ literarischen Erfolg haben, zählt bestimmt Blaise Pascal (gest. 1662). Als Mathematiker und als Philosoph genießt er nicht nur in Frankreich, sondern bei der ganzen Forschungsgemeinschaft ein großes Ansehen. Vor seinem langen Aufenthalt in Paris (1666-1681) schon gehört zum Beispiel der Holländer Christiaan Huygens zu den Bekannten von Pascal, den er bei Versammlungen öfters trifft und mit dem er intensive Diskussionen führt. Bis in den Briefwechsel der Wissenschaftler ist der Ruf Pascals zu spüren, wie die Begeisterung Gottfried W. Leibniz' in einem Brief vom 12. April 1675 an den Engländer Henry Oldenburg es zeigt.

Adjeceramque tractatus Dni. Paschalis et Dni. Desargues penes bibliopolam Desprez adhuc ineditos delitescens, [...] eos, inquam, tractatus mereri ut in lucem emittantur, quippe qui sine dubio varias contineant speculationes novas utilesque, Trigonometriam [...] in doctrinam conicam introducendo.⁴

Die Arbeiten Leibniz', der sich selbst von 1672 bis 1676 in Paris niederlässt, werden in dieser Zeit durch seine Auseinandersetzung mit den Werken von Pascal bereichert. Damals hatte er auch von der Familie Périer, Erbe von Pascal, die Erlaubnis bekommen, in den unveröffentlichten Aufsätzen des Mathematikers über Konen nachzuschlagen.⁵ In einem anderen Nachbarland, den Niederlanden, lobt seinerseits Pierre Bayle die letzte (wenn auch nachgedruckte!) Ausgabe der *Gedanken* von Pascal. Diese enthält darüber hinaus die Biographie Pascals, die von seiner Schwester geschrieben wurde. Die Rezension des Buches in der *Nouvelle*

⁴ „Ich hatte die Aufsätze des Herrn Pascal und des Herrn Desargues hinzugefügt, die immer noch nicht erschienen sind und vom Buchhändler Desprez aufbewahrt werden [...], diese wären nämlich der Veröffentlichung wert, denn sie enthalten zweifelsohne verschiedene neue und aufschlußreiche Bemerkungen dahingehend, daß die Theorie der Konen mit Hilfe der Trigonometrie bearbeitet wird.“ (Brief Nr. XXXII: „Oldenburg an Leibniz. Londini die 12. Aprilis 1675“, in: [Gottfried Wilhelm Leibniz,] *Der Briefwechsel von Gottfried Wilhelm Leibniz mit Mathematikern*, hg. v. Carl Immanuel Gerhardt, Bd. I, Berlin 1899, S. 121, von J. G. ins Deutsche übersetzt.)

⁵ Jean Mesnard, *Pascal et les Roannez*, Bd. II, Paris 1965, S. 897.

République des Lettres spiegelt den Enthusiasmus des Philosophen wider, der von mehreren anderen Gelehrten und Wissenschaftlern geteilt wird.

On n'avoit point fait encore en ce païs une édition de ce livre aussi ample que celleci. On y trouve non seulement l'augmentation de pensées, qui parut dans l'édition de Paris de l'année 1678 et les deux traités qui parurent l'an 1672, l'un sur les pensées de M. Pascal, l'autre sur les preuves des Livres de Moïse ; mais aussi la vie de ce grand homme, écrite par madame du Périer sa sœur. Cent volumes de sermons ne valent pas cette vie-là, et sont beaucoup moins capables de désarmer les impies. L'humilité et la dévotion extraordinaire de M. Pascal mortifièrent plus les libertins, que si on lâchoit sur eux une douzaine de missionnaires. Ils ne peuvent plus nous dire qu'il n'y a que de petits esprits qui aient de la piété, car on leur en fait voir de la mieux poussée dans l'un des plus grands géomètres, des plus subtils métaphysiciens, et des plus pénétrants esprits qui aient jamais été au monde.⁶

Indem die Buchdrucker und -händler sich als Vermittler der Bücher neben den Theologen und Politikern von Port-Royal engagieren, verbreiten sich allmählich die Netzwerke des Jansenismus außerhalb Frankreichs. Diese Entwicklung, die nach dem Exil Antoine Arnaulds nach Brüssel neuen Schwung erhält, lässt aber im 18. Jahrhundert, trotz der Zerstörung des Klosters von Port-Royal und der Verurteilung durch die Behörden und den Papst nicht nach. Im Gegensatz dazu erweist sich das östliche Europa als neue Heimat für den Jansenismus, der sich im Rahmen der verschiedenen religiösen Reformbewegungen erneut entfaltet.

Die Aufklärung und die neuen Träger des Jansenismus

Erste und damals fast einzige Vermittler der jansenistischen Sittenlehre in die deutschen Länder sind vor allem die französischen Réfugiés, die in

⁶ „Bis jetzt war in diesem Lande keine so ausführliche Ausgabe jenes Buches wie diese erschienen. Sie enthält nicht nur die zusätzlichen Gedanken [von Pascal], die die Pariser Ausgabe von 1678 schon enthielt, sowie die beiden Aufsätze von 1672 – der eine über die Gedanken von Pascal, der andere über die Beweise der Bücher Moses – sondern auch die Biographie dieses großen Mannes, die von seiner Schwester, Frau du Périer geschrieben wurde. Hundert Bände Predigten sind nicht so wertvoll wie diese Biographie und schaffen es nicht annähernd so gut, die Unfrommen zu entwaffnen.“ (Pierre Bayle, *Nouvelle République des lettres* 2, Dez. 1684, S. 531-532, von J. G. ins Deutsche übersetzt.)

den letzten Jahren des 17. Jahrhunderts nach dem Widerruf des Edikts von Nantes (1685) Zuflucht bei manchen deutschen Fürsten finden konnten. Der Pfarrer Jean La Placette, zum Beispiel, der zu jener Zeit aus Frankreich nach Berlin emigrierte, ist einer jener seltenen Förderer der jansenistischen Ideen, der versucht, sich die Moral von Pierre Nicole anzueignen und den Augustinismus und seine Prinzipien mit den Grundlagen der Reformation, etwa der Gnade, den Sitten, der geistlichen und kirchlichen Autorität zu vergleichen.⁷ Direkte Kontakte zwischen deutschen Geistlichen und Franzosen gibt es kaum, die den Kulturtransfer gegen Osten ermöglichen könnten. Daher spielt das Buch eine wichtige Rolle, weil es die geistigen, religiösen sowie politischen Strömungen der Zeit vermitteln kann. Dadurch werden die Gelehrten über die verschiedenen Debatten informiert, darunter eben auch die Polemik über den Jansenismus. Weit entfernt vom Ort der Diskussion teilte aber der Kanoniker Eusèbe Amort von Polling (Bayern) dem Franzosen Pierre-François Le Courayer, Bibliothekar von Sainte-Geneviève in Paris, seine Meinung über die sog. „Logik von Port-Royal“ mit, die er in einer lateinischen Ausgabe lesen konnte.⁸ Einen Einfluss des anderen Aspekts des Jansenismus, der politischen Seite dieser Bewegung, könnte man auch viel später im sog. Febronianismus entdecken, als Johann Hontheim, unter dem Pseudonym von Febronius, sich für eine radikale Einschränkung der päpstlichen Gewalt in seinem Aufsehen erregenden Werk *De statu Ecclesiae et legitima potestate Romani Pontificis* (1763) ausspricht. Obwohl das Buch auf den Index kommt ist seine Verbreitung im deutschen Katholizismus zu betonen. Sie erinnert an den Erfolg der jansenistischen Literatur, die Hontheim unter anderen Quellen auch gelesen hat.

Am Wiener Hof und von dort ausgehend in den verschiedenen Staaten der Habsburger, die von der religiösen und politischen Reformbewegung Maria Theresias und Josephs II. in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts geprägt sind, ist der Einfluss der jansenistischen Ideen auch spürbar. Die

⁷ Sandra Pott, *Reformierte Morallehren und deutsche Literatur von Jean Barbeyrac bis Christoph Martin Wieland*, Tübingen 2002, S. 24.

⁸ Eusèbe Amort an Pierre-François Le Courayer, Brief geschr. im Juli 1719 aus Polling. (Paris, bibliothèque Sainte-Geneviève, Ms. 2570, Fol. 24-29; hier Fol. 26r.)

religiösen Reformen, die zum Teil im Rahmen des sog. Reformkatholizismus geschehen, setzen sich das Ziel, die Überschreitungen des Barockkatholizismus, der von den Jesuiten verkörpert wird, die Intoleranz und die mangelhafte Ausbildung der geistlichen Obrigkeit zu bekämpfen. Trotz ihres Übertritts zum Katholizismus bringt die eigene Mutter Maria Theresias, ehemalige Fürstin von Braunschweig-Wolfenbüttel, ihrer Tochter die Grundlagen einer strengen Moral und einer verinnerlichten Religiosität bei, die sich von der ultramontanen Zurschaustellung völlig unterscheidet. Nach diesen Prinzipien bricht dann die Kaiserin Maria Theresia mit der Tradition und ernennt den Pater Ignaz Müller, einen Anhänger der Reform, der nicht zu den Jesuiten gehört, zu ihrem Beichtvater. Obwohl er sich als Mitglied jenes Ordens vorstellen kann, nimmt der Pater Frantz, der für die Erziehung des späteren Joseph II. verantwortlich ist, Abstand von den üblichen Methoden der jesuitischen Pädagogik und fügt seinem Unterricht einen Zug Kartesianismus hinzu, ergänzt mit den moralischen Prinzipien aus der jansenistischen *Art de penser*, unter dem Titel der „Logik von Port-Royal“ schon erwähnt. Unter den weltlichen Personen im Umkreis der kaiserlichen Familie, die den Jansenismus bzw. vom Jansenismus geprägte Ideen fördern, kann man sowohl den Leibarzt Maria Theresias, Gerhard Van Swieten nennen wie auch die Fürsten Bartenstein oder Zinzendorf (die beide zum Katholizismus übergetreten sind) oder den französischen Auswanderer Eugen von Savoyen. Die Bibliotheca Eugéniana, die heute immer noch in der Österreichischen Nationalbibliothek aufbewahrt wird, zählt ca. 15000 Bände, unter ihnen Werke aus der jansenistischen Literatur des 17. und des 18. Jahrhunderts. Dank der Vermittlung seines Staatssekretärs MacNény pflegt Prinz Eugen jansenistische Werke direkt in Brüssel zu bestellen, wo Ernest Ruth d'Ans (berühmtes Mitglied der dortigen „jansenistischen Gesellschaft“) sie für ihn besorgen kann. Ihre Nähe zu den Entscheidungszentren erlaubt es den aufgeklärten Reformgeistern – seien sie Angehörige der kirchlichen Obrigkeit oder einflussreiche Fürsten – zu

⁹ Max Braubach, „Prinz Eugen und der Jansenismus“, in: *Historica. Studien zum geschichtlichen Denken und Forschen*, hg. v. Hugo Hantsch, Eric Voegelin, Franco Valsecchi, Wien-Freiburg-Basel 1965, S.126.

einer besseren Kenntnis des französischen Jansenismus in Wien beizutragen. Es muss betont werden, dass der Einfluss des Jansenismus sich zuerst auf der politischen Ebene zeigt, als Reaktion gegen den Ultramontanismus und den römischen Zentralismus. Andererseits verbreitet sich im späten 18. Jahrhundert beim niederen Klerus (im Seminar und an der Wiener Universität) eine Sittenlehre, die in mancher Hinsicht an die strenge Moral von Port-Royal erinnert und den Vorschriften der Reformbewegung bezüglich des Verhaltens der Gläubigen entspricht.

Ebenso ausgeprägt ist der Einfluss auf die religiösen Reformen in Böhmen und Ungarn, die der Katholizismus nach der Ausweisung der Türken wieder erobern will. Neben den für die Angehörigen der nichtkatholischen Konfessionen gestifteten Schulen werden nach den Beschlüssen des Konzils von Trient neue Lehranstalten eröffnet (Seminare, Universitäten, Kollegs), um die Ausbildung der späteren Bischöfe nach dem Vorbild des *Collegium Germanicum* in Rom zu verbessern. Paradoxerweise lernen die meisten Geistlichen den Jansenismus gerade in Rom, aus dem Werk Muratoris, kennen. Lodovico Antonio Muratori (1672-1750), Anhänger der sog. *sanna dottrina* – zum Beispiel in seinem Aufsatz *Della regolata divizion de' cristiani*, den er unter dem Pseudonym von Lamindo Pritanio verfasste¹⁰ – fördert die Rückkehr zu den Quellen des Christentums, zur Heiligen Schrift und zu den Schriften der Kirchenväter und übt durch seine Werke einen dauerhaften Einfluss auf die aufgeklärten reformbereiten Geistlichen aus. Anlässlich der üblichen europäischen Kavaliertouren lassen sich die jungen Fürsten eine Weile in Frankreich, manchmal gerade in Paris nieder, wo sie Beziehungen zu den Jansenisten pflegen können. Obwohl diese zur „zweiten Generation“ der Bewegung gehören, haben sie die Literatur ihrer Vorgänger nicht vergessen. Unter diesen Adligen findet man zum Beispiel den Grafen Šporck (1662-1738), der sich später in Böhmen niederlässt, oder Prinz Rákóczi, dessen Bibliothek und spätere eigene Werke ihn von 1715 bis zu seinem Tode im Exil als begeisterten Förderer des Jansenismus zeigen.¹¹ Seit der Zerstörung

¹⁰ Lamindo Pritanio [Pseudonym v. Lodovico Antonio Muratori], *Della regolata divizion de' cristiani*, Venezia 1747, 8^o.

¹¹ Béla Zolnai, *II. Rákóczi Ferenc könyvtára*, Budapest 1926, 27 S.

des Siebenbürger Hofes im Jahre 1658 versuchen die einflussreichsten Familien, etwa die Apafis, Teleckis oder Bethlens, bei der Vermittlung der fremden Kulturen mitzuwirken. Durch ihre Reisen werden die Fürsten – in größerem Maß als die Buchhändler – zu neuen Akteuren des Kulturtransfers. Mit ihnen wird nämlich ein Hindernis für die Vermittlung der neuen Ideen überwunden: die Entfernung dieser Gegenden von den aktivsten Kulturzentren. Unabhängig von ihrer geistlichen oder weltlichen Herkunft verfügen all diese einflussreichen Personen über ein hohes Bildungsniveau, beherrschen auch Fremdsprachen, das heißt die Sprachen des Kulturtransfers selbst. Diese Vorteile erlauben es ihnen, durch die Auseinandersetzung mit Büchern ihre Überlegungen zu bereichern. Die öffentlichen Bibliotheken (zum Beispiel des Szombathelyer Seminars, der Ausbildungsstätten des damaligen Nagyszombat¹², von Debrecen oder Sárospatak¹³) sowie die neuen Leserkabinette¹⁴ tragen dazu bei, neue Strömungen durch das Buch zu vermitteln und ermöglichen einen intensiven Meinungsaustausch. In diesen Ländern, wo die Reformation sich unter ihren verschiedenen Formen (etwa Lutheranismus, Calvinismus, Pietismus, Unitarismus) entwickelt hat, wirkt etwa Lutheranismus, Calvinismus, Pietismus, Unitarismus) entwickelt hat, wirken der Jansenismus und seine Auseinandersetzung mit der Heiligen Schrift, dem Buch und der Sprache nicht gering. Zu den Bibliotheken, deren Sammlungen französische Werke des Jansenismus enthalten, zählen unter anderen die Bibliotheken der Bischöfe György Klimó in Pécs¹⁵ oder Ferenc Herzan in Szombathely¹⁶. Manche Orden, wie die Augustiner in Prag, sind auch – dem Bibliotheksinventar des Klosters zufolge – Leser der jansenis-

¹² Damalige jesuitische Universität.

¹³ Beide Hochschulen, die Anhänger der Reformation sind.

¹⁴ Das erste Leserkabinett in Ungarn wird im Jahre 1781 geeröffnet. Pest hat eines ab 1787. S. György Kókay, *Geschichte des Buchhandels in Ungarn*, Wiesbaden 1990, S. 101.

¹⁵ Ilona Vasskó, *A pécsi püspöki könyvtár francia nyomtatványai és kéziratjai*, Pécs 1934, 122 S.

¹⁶ Mónika Oravecz, *Les Livres de langue française de la bibliothèque diocésaine de Szombathely*, Szombathely 1994, 173 S.; Rezsőné Nagy, Mária Géfin, *A szombathelyi Herzan-könyvtár francia könyvei és kéziratjai*, Győr 1934, 96 S.

tischen Literatur aus Frankreich.¹⁷ Im Gegensatz dazu interessieren sich auch die Jesuiten für solche Schriften, um sie mit den besten Argumenten widerlegen zu können.

Darum ist die Untersuchung von mehreren Bibliotheken dieser Art sehr wichtig: Welche Bücher werden dort aufbewahrt (das heißt: Was ist die *ordo librorum* dieser Sammlungen)? Zu welchen Netzwerken gehören sie, welche Leute verbinden sie miteinander? Welchen Rahmen bieten sie der Rezeption einer politisch-religiösen Bewegung wie dem Jansenismus das heißt: Welche Rolle spielen sie in der *ordo scientiarum*? Zwar lernen die politischen und religiösen Kreise – die Kreise am Wiener Hof, die Geistlichen, die religiösen Orden, die unabhängigen Fürsten – den Jansenismus durch konkurrierende Einflüsse kennen, aber unter diesen ist die Bedeutung der gedruckten Medien bis jetzt zu oft gering geschätzt worden.

Die Aneignung und Verarbeitung des Jansenismus durch das Buch

Sowohl auf der kulturellen wie auf der politischen oder der religiösen Ebene unterschied sich der Kontext in diesem östlichen Teil Europas damals völlig von der Geburtsstätte des Jansenismus. Das Buch ist nicht nur ein Kulturträger – ein Knotenpunkt zwischen mehreren kulturellen Netzwerken, so Foucault¹⁸ – sondern auch ein konkreter Gegenstand, dessen Inhalt aber nur ein sehr geringes Publikum erreichen kann, solange es lediglich aus den aktiven Lesern besteht. Ohne Aneignung und dann Verarbeitung der jansenistischen Literatur durch diese ersten Leser, hätte diese bestimmt nicht einen so großen Erfolg gehabt, weil sie vor allem in französischer und lateinischer Sprache geschrieben wurde. Es ist zu betonen, dass die Gelehrten, die solche Fremdsprachen beherrschten und sich für die Moral und Politik nach Arnauld, Nicole und ihren weiteren Anhängern begeisterten, durch Drucke verschiedener Art versuchten, den

¹⁷ Das Exemplar der Werke von Fulgentius, *Opera, quæ sunt publici juris, omnia* [...], Paris 1684, 4^o (Prag, NKP, Signatur: 29.G.6) trägt den Stempel des Katharinenklosters der Augustiner in Prag.

¹⁸ Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris 1969, S. 34.

Jansenismus noch weiter zu vermitteln. So verbreiten sich zuerst die Übersetzungen aus dem Französischen. Seminaristen jeden Ursprungs können sich schon mit lateinischen Ausgaben begnügen, wie der jansenistische Agent Gabriel Dupac de Bellegarde es am 28. April 1783 dem Kanoniker Clément du Tremblay erklärt.

J'ai seulement un projet important à vous proposer. Il y a à Vienne deux collèges ou sémin[aires] d'ecclés[iastiques], l'un d'Hongrois, l'autre de Grecs, qui ont le plus grand zèle pour les bons livres. Ils trouvent surtout admirable celui des *Réflex[ions] mor[ales]*, de Quesnel] et me pressent de procurer une nouv[elle] édition de cet ouvrage en latin, la 1^{re} étant très rare, et la latine étant plus universellement à leur portée que la françoise.¹⁹

Immer öfter wird aber die *lingua franca* bevorzugt: Der Graf Šporck lässt jansenistische Aufsätze von seiner Tochter ins Deutsche übersetzen und dann in seiner eigenen Werkstatt drucken; In Bamberg und Würzburg erscheint 1778 eine deutsche Übersetzung der Sittenlehre des Pierre Nicole.²⁰ Bereits ab den 1760er Jahren in Deutschland und Österreich ein paar Jahre später auch in Ungarn ist die Veröffentlichung jansenistischer Literatur von Bedeutung. Gegen Ende des Jahrhunderts sind sogar ca. 60 % der gedruckten jansenistischen Werke Übersetzungen aus dem Original.²¹ Die meisten „neuen“ Drucker und damit Vermittler dieser Schriften arbeiten in Wien, wie Trattner, der alleine ungefähr für ein Viertel der Produktion verantwortlich ist, oder Hörling, der sich ab 1785 als Drucker der *Wiener Kirchenzeitungen* hervortut.²²

¹⁹ „Ich will Ihnen nur von einem wichtigen Projekt erzählen. Es gibt in Wien zwei Kollegs bzw. geistliche Seminare: eines mit Ungaren, das andere mit Griechen, die eifrig nach guten Büchern suchen. Für besonders bewundernswert halten sie die sog. *Sittlichen Überlegungen* [von Quesnel] und drängen mich, ihnen eine lateinische Ausgabe zu besorgen, weil die erste Ausgabe jetzt zu einer Rarität geworden ist und sie die lateinische im allgemeinen besser als die französische verstehen können.“ (Paris, bibliothèque de l'Arsenal, Ms. 4986, „Correspondance de l'abbé Clément, 1771-1790, Bd. II“, 379 ff.; hier Fol. 22r, von J. G. ins Deutsche übersetzt.)

²⁰ Pierre Nicole, *Theologische und sittliche Unterrichte vom Gebethe des Herrn...*, Bamberg-Würzburg 1778.

²¹ Peter Hersche, *Der Spätjansenismus in Österreich*, Wien 1977, S. 235.

²² Jean Bérenger, *Histoire de l'empire des Habsbourg 1273-1918*, Paris 1990, S. 477.

Neben den Übersetzungen werden manche Fürsten selbst zu Autoren. Dadurch erscheint eine neue Literatur jansenistischer Prägung. Es ist schwierig, die Behauptung zu belegen, dass diese Entwicklung mit der damaligen Verstärkung der kulturellen Identitäten und der Förderung bzw. dem Anspruch auf eine „nationale“ Literatur unmittelbar verbunden ist. Jedenfalls schadet es den jansenistischen Ideen nicht, dass sie einem breiteren Publikum zugänglich werden. Die Absicht eines „Verfassers“ wie Rákóczi ist nicht so leicht nachzuvollziehen. Mit Recht kann er als ein Heimatloser der Sprachen betrachtet werden: Seine Muttersprache, das Ungarische, gebraucht er lange nicht mehr bzw. erst wieder in der Zeit seines politischen Engagements.²³ Bei den Jesuiten wird er in lateinischer Sprache unterrichtet; in Wien und während seines späteren Pariser Aufenthalts liest er viele Werke der Franzosen Fénelon, Boileau, Perrault, usw.²⁴ Im Bereich der Theologie hat die Lektüre von Augustinus oder Le Maistre de Sacy seine eigenen Werke, etwa die *Memoiren*, die *Konfessionen*, die *Meditationen* offenbar beeinflusst.²⁵ Interessant ist wie er jede Sprache für diese oder jene Gattung verwendet. Die lateinische Sprache erweist sich für theologische Aufsätze geeigneter, während das Französische zur Kommunikationssprache des Ausgewanderten wird: Es ist die Sprache der Diplomatie und die einzige, die auch seine Söhne beherrschen. Einige seiner Werke wurden in beiden Sprachen geschrieben, ohne dass wir wirklich wissen, ob dies damals einem Veröffentlichungsprojekt entspricht. Dass die Manuskripte keine Öffentlichkeit zu Lebzeiten Rákóczis bekommen haben, hindert den Buch- und Literaturhistoriker daran, die Rezeption der Ideen jansenistischer Prägung Rákóczis näher zu analysieren. Aufschlussreicher sind die Erzählungen des Kelemen Mikes, der den Fürsten in seinem Exil begleitet. Seine sog. *Briefe aus der Türkei*, die über das Leben der Ausgewanderten im Ungarischen berichten, spiegeln die

²³ Ilona Kovács, „Exil et littérature. La période 1711-1735 dans l'œuvre de François II Rákóczi“, in: *Cahiers d'études hongroises* 7, 1995, S. 23.

²⁴ [Ferenc II Rákóczi,] *L'Autobiographie d'un prince rebelle*, hg. v. Béla Köpeczi, Ilona Kovács, Budapest 1977, S. 35.

²⁵ Gábor Tüskés, „Études: Rákóczi, auteur des *Méditations*“, in: *II. Ferenc Méditációi*, hg. v. Balázs Déri, Ilona Kovács, Gábor Tüskés, Budapest 1997, S. 927, 933.

gleiche strenge Moral wie die Schriften Rákóczis wider. Dass er im Gegensatz zum Fürsten die *lingua franca* verwendet, lässt die Schlussfolgerung zu, dass er mit der „Publizität“ seines Werkes rechnet, wenn auch später, denn diese *Briefe* werden erst 1794 veröffentlicht.²⁶

Die Erforschung der Vermittlung des Jansenismus innerhalb Europas wurde 1998 als Thema einer Tagung in Paris gewählt und erhielt dadurch einen neuen Schwung.²⁷ Solche Versuche laden uns ein, neue Forschungswege zu verfolgen, auf denen die Bedeutung der gedruckten Medien in diesem Prozess sowie die europäische Perspektive nicht beiseite gelassen werden sollten. Gemeinsam mit den Arbeiten der Literatur- und Religionswissenschaftler müssen die Untersuchungen der Buchhistoriker heute aufgewertet werden, da sie in einer anderen Hinsicht die Verbreitung und Rezeption des Jansenismus in Europa analysieren: Sie heben die komplexe Dynamik eines multipolaren Netzwerks hervor, das Drucker, Buchhändler, Autoren, Leser, weltliche sowie geistliche Reformgeister miteinander verbindet. Ohne Zweifel trägt das Buch hier auch zum Kulturtransfer bei, erweitert das mögliche Publikum des Jansenismus in seinen beiden Aspekten – die Politik und die Sittenlehre – und begrenzt es nicht mit den Entscheidungszentren und der kirchlichen Obrigkeit, woran zum Beispiel das Verhalten dem Papst gegenüber sowie der Einfluss aus Rom denken ließe. Die vielfältigen Einflüsse sowie der Raum, in dem er entsteht, erlauben es schließlich dem Jansenismus, sich in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts im östlichen Teil Europas neu zu entfalten.

²⁶ Kelemen Mikes, *Törökországi Levelek*, Szombathely 1794, 8^o.

²⁷ *Le Jansénisme et la franc-maçonnerie en Europe centrale aux XVII^e et XVIII^e siècles*, hg. v. Daniel Tollet, Paris 2002, X-298 S.



Dimitrie Cantemir

Réseaux de livres et réseaux de pouvoirs dans le sud-est de l'Europe : le monde des drogmans (XVIIe-XVIIIe siècles)

Radu G. Păun

L'histoire du livre et des lecteurs dans le sud-est de l'Europe amène le chercheur dans un monde dominé par l'oralité, le manuscrit et la lecture publique, des dimensions qui restèrent presque inchangées en ce qu'elles ont d'essentiel jusqu'au début du XIX^e siècle¹. La lenteur et les synopes de la communication, les blocages qu'elle a affrontés à cause des conjonctures politiques constituent tout autant de particularités d'un espace qui fut longtemps situé aux périphéries de l'Europe « classique » (P. Chaunu). Mais les périphéries aussi ont leur propre histoire, dont les connexions au « centre » s'avèrent, très souvent, beaucoup plus étroites que l'on ne le croit. Le rythme et l'intensité des relations, tout inégaux qu'ils soient sur la longue durée, peuvent connaître des moments forts, à même de nuancer les théories de décalages si courantes dans l'historiographie moderne.

Notre attention portera en ce qui suit sur les attitudes envers le livre et la lecture, dans le milieu de l'élite chrétienne orthodoxe de Constantinople. Prise d'abord comme cible principale par les actions missionnaires du Saint-Siège, cette élite devient ensuite un élément politique chargé d'assurer la communication avec les autorités ottomanes. Depuis le XVII^e siècle,

¹ Alexandru Duțu, « Audience et lecteurs dans le Sud-Est européen », dans *Corneliae Papacostea-Danielopolu. In memoriam*, București, 1999, p. 59 ; *idem*, « Carte și societate în secolul al XVIII-lea », dans *Explorări în istoria literaturii române*, éd. A. Duțu, București, 1969, p. 31-65.

en gros, son importance se manifeste aussi sur un autre terrain : celui du commerce des antiquités et des manuscrits orientaux².

Les érudits « pèlerins »

Remarquons d'abord que l'on a affaire avec un monde très mobile, dont les représentants circulaient beaucoup, tant à l'intérieur de l'Empire ottoman qu'au-delà de ses frontières. L'une des destinations favorites était l'Occident³, où l'intérêt des humanistes pour Byzance avait laissé la place aux projets missionnaires de la *Congregatio de propaganda fide*. Son pendant universitaire, le collège Saint-Athanase de Rome, était fréquenté par de nombreux étudiants dont une partie rentrèrent dans leurs pays et abandonnèrent le catholicisme. Le collège grec de Venise⁴, ville qui abritait une forte communauté grecque, ainsi que les universités de Padoue⁵ et de Bologne, comptaient également des élèves qui allaient jouer un rôle dans la vie culturelle et politique des Balkans⁶.

² La référence essentielle reste le vieux livre d'Henri Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1902, 2 vol.

³ Léandre Vranoussis, « Manuscrits, livres, imprimeries et maisons d'édition », dans *JÖB*, n^o 32/1 [actes du XVI^e Congrès international d'études byzantines, vol. II/1], p. 393-480 ; ici p. 394 et suiv. (version angl., « Post Byzantine Hellenism and Europe : manuscripts, books and printing press », dans *Modern Greek Studies Yearbook*, n^o 2, 1986, p. 1-73).

⁴ Deno J. Geanakoplos, *Greek Scholars in Venice. Studies on the Dissemination of Greek Learning from Byzantium to Western Europe*, Cambridge (Mass.), 1962 ; Athanasios Karathanassis, *He Phlangineios Scholē tes Benetias*, Thessaloniki, 1975.

⁵ Giorgio Plumidis, « Gli scolari "oltramaroni" à Padova nei secoli XVI e XVII », dans *Revue des études Sud-Est Européennes* [ci-après *RESEE*], t. X, n^o 2, 1972, p. 257-270. Pour des considérations d'ordre quantitatif : Andrei Pippidi, « Early modern libraries and readers in South-Eastern Europe », dans *RESEE*, t. XIX, n^o 4, 1981, p. 710-711.

⁶ Cf Cléobule Tsourkas, *Les Débuts de l'enseignement et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée*, Thessaloniki, 1967 ; George P. Henderson, *The Revival of the Greek Thought, 1620-1830*, Albany, 1983.

Dans la dispute pour la conquête spirituelle du monde orthodoxe l'Angleterre n'interviendrait qu'assez tard. Après dix ans d'efforts (1696-1705), Benjamin Woodroffe et ses collaborateurs durent renoncer à leur projet de fonder un collège grec à Oxford, pour l'instruction des jeunes Grecs ou grecophones dans la confession anglicane⁷. L'initiative concurrente, celle de la France, ne fut pas plus fructueuse : le collège jésuite de Constantinople (1684) n'eut qu'une vie éphémère⁸. Les étudiants d'Orient se rendaient aussi aux Pays-Bas ou à l'université de Halle, d'où les piétistes locaux regardaient avec intérêt les régions orthodoxes⁹.

À cette même époque, l'année 1664 vit la refondation de l'Académie patriarcale de Constantinople aux frais du grand fourreur du sérail impérial, Manolaki de Kastoria. Dix-huit ans plus tard fut créée l'Académie slave, grecque et latine de Moscou, calquée sur l'ancienne académie de Kiev, œuvre de Pierre Movila. Le fondateur, Sébastos Kyménitès, s'établit ensuite à Bucarest, à la cour de Constantin Brancovan¹⁰. Ce nouveau canal

⁷ Eric D. Tappe, « The Greek College at Oxford, 1695-1705 », dans *Oxoniensia*, t. XIX, 1954, p. 92-111 ; Hugh Trevor-Roper, « The Church of England and the Greek Church in the time of Charles I » dans *From Counter-Reformation to Revolution*, éd. H. Trevor-Roper, London, 1992, p. 83-113.

⁸ Quelques années plus tard prendra corps à Paris un collège pour les langues orientales, voir A. Pippidi, « Un episod al relațiilor româno-engleze : corespondența dintre Constantin Brâncoveanu și lordul Paget », dans *Constantin Brâncoveanu*, éd. Paul Cernovodeanu, Florin Constantiniu, București, 1989, p. 144, n. 26 ; *Istanbul et les langues orientales*, dir. Frédéric Hitzel, Paris, 1997.

⁹ M Martin Kriebel, « Das pietistische Halle und das orthodoxe Patriarchat von Konstantinopel », dans *JGO*, n° 3, 1955, p. 50-70 ; Nicolae Vătămanu, « Învățați greci formați la Oxford și Halle și legăturile lor cu românii la începutul secolului al XVIII-lea », dans *Contribuții la istoria învățământului românesc. Culegere de studii*, București, 1970, p. 190-205.

¹⁰ A. Karathanassis, « Des Grecs à la cour de Constantin Brâncoveanu, voïvode de Valachie (1688-1714) », dans *Balkan Studies*, t. XVI, n° 1, 1975, p. 56-69 ; Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessaloniki, 1974 ; Charitonas Karanasios, *Sébastos Trapezuntios Kyminetes (1632-1702). Biographie, Werkheurstik und die editio princeps der Exegese zu "De virtute des Pseudo-Aristoteles"*, Wiesbaden, 2001.

de correspondance culturelle et politique allait montrer toute son importance pendant les siècles à venir¹¹.

À Jérusalem, l'école patriarcale connut une activité particulièrement florissante pendant les pontificats des deux Nottaras – Dosithée et Chrysanthé –, tous deux entretenant d'étroites relations avec les milieux gréco-roumains de Constantinople, Bucarest ou Jassy¹². Les deux dernières capitales furent également dotées d'académies grecques au début du XVIII^e siècle, qui s'imposeraient comme les plus importants centres de formation des Balkans orthodoxes¹³.

Des gens comme Jérémie Cacavelas passèrent un peu partout : Venise (1665), Cambridge et Oxford (1667, 1668)¹⁴. Démétrios de Jannina, dont l'absence de nom de famille peut indiquer une origine plutôt modeste, « atteint la perfection dans les lettres latines et grecques, en philosophie et en théologie », grâce à ses études à Venise, Padoue, Rome, ainsi qu'en Angleterre et aux Pays-Bas¹⁵. Ces érudits voyageurs ou pèlerins ne s'impliquaient pas moins dans les affaires politiques : quelqu'un comme Païsios Ligarides, orthodoxe converti au catholicisme, ancien élève du collègue

¹¹ Ekkehard Kraft, *Moskaus griechisches Jahrhundert. Russisch-griechische Beziehungen und metabyzantinischer Einfluss 1619-1694*, Stuttgart, 1995, ici p. 104-180 ; Boris L. Fonkiè, *Grečesko-russkie kul'turnye svjazi v XV-XVII vv (Grečeskie rukopisi v Rossii)*, Moskva, 1977.

¹² Virgil Căndea, « Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle », dans *RESEE*, t. VIII, n^{os} 2 et 4, 1970, resp. p. 181-230, p. 623-688. Nous avons consulté la version roumaine publiée dans *Răpunea dominantă. Contribuții la istoria umanismului românesc*, éd. V. Căndea, Cluj-Napoca, 1979, ici, p. 249 ; sur Dosithée : chap. de Klaus-Peter Todt dans *La Théologie byzantine et sa tradition*, t. II, dir. Carmelo Giuseppe Conticello, Vassia Conticello, Brepols, 2002, p. 659-721.

¹³ A. Camariano-Cioran, *Les Académies princières...*

¹⁴ Edward Brown, médecin et naturaliste de son temps, évoque ses pérégrinations de Transylvanie en Italie, France, Angleterre, en passant par l'Allemagne et par Vienne, dans *An Account of Several Travels through a Great Part of Germany in Four Journeys...*, London, 1677 (A. Camariano-Cioran, « Jérémie Cacavela et ses relations avec les principautés roumaines », dans *RESEE*, t. III, n^{os} 1-2, 1965) ; P. Cernovodeanu, « Jérémie Cacavela et le protestantisme », dans *RESEE*, t. XVIII, n^o 2, 1980, p. 293-310.

¹⁵ A. Pippidi, « Un episod... », p. 145, n. 29.

Saint-Athanase et missionnaire pontifical en Orient, reprit la foi orientale pour devenir métropolite de Gaza et passer de longues périodes en Moldavie, Valachie et Russie, tissant des plans pour la reconquête de Constantinople¹⁶.

Ces personnages, qui ne sont jamais chez eux ou, au contraire, qui le sont partout, se mirent souvent au service de patrons riches et puissants. Ce fut bien le cas des lettrés grecs ayant vécu en Valachie et en Moldavie à la cour des princes Țerban Cantacuzène (1678-1688) – lui-même issu d'une famille d'origine grecque – et Constantin Brancovan (1688-1714), son neveu, les deux figures de proue de l'essor culturel enregistré par les pays roumains pendant les années 1670-1720¹⁷.

Au carrefour des langues

Orient et Occident se rencontrent pourtant à Constantinople, où une forte ploutocratie chrétienne, orthodoxe et grécophone se trouve regroupée autour de la Grande Église pour arriver, précisément au moment qui nous intéresse ici, à lui imposer sa volonté et à dominer la vie de l'orthodoxie balkanique pour les cent cinquante ans à venir¹⁸. Ses représentants de marque jouaient plusieurs rôles en même temps : clients des autorités ottomanes, patrons de leurs proches et du haut clergé avide de dignités, *brokers* des princes roumains en quête de faveurs à Constantinople, grands hommes de

¹⁶ Francis Pall, « Les relations de Basile Lupu avec l'Orient orthodoxe et plus particulièrement avec le patriarcat de Constantinople », dans *Balcania*, t. VIII, 1945, p. 66-140 ; Harry T. Hionides, *Paisios Ligarides*, New York, 1972 ; Börje Knös, *L'Histoire de la littérature néo-grecque. La période jusqu'en 1821*, Stockholm-Uppsala, 1962.

¹⁷ A. Karathanassis, « Les Grecs... » ; Olga Cicanci, « Cărturari greci în Țările Române (sec. XVII-1750) », dans *Intelctuali din Balcani în România (sec. XVII-XIX)*, dir. A. Duțu, București, 1984, p. 15-68.

¹⁸ Nicolae Iorga, *Byzance après Byzance. Continuation de l'histoire de la vie byzantine*, București, 1935 ; Steven Runciman, *The Great Church in Captivity*, London, 1968 ; A. Pippidi, « Phanar, phanariotes, phanariotisme », dans *RESEE*, t. XIII, n° 2, 1975, p. 231-239 ; Socrate Zervos, *Recherches sur les phanariotes et leur idéologie politique (1666-1821)*, thèse de doctorat, Paris, EHESS, 1990.

la communauté orthodoxe constantinopolitaine qui commence à s'identifier à la « nation »¹⁹.

L'esprit cosmopolite de la capitale ottomane a été maintes fois souligné²⁰ : une ville où l'on parle presque toutes les langues²¹, où les libraires musulmans ou chrétiens profitent de l'intérêt pour les « curiosités » d'Orient. Ils vendent des manuscrits²² ou, à la suite des expéditions ottomanes en Pologne ou en Hongrie, des livres imprimés pris comme butin, selon des critères qui en ignorent souvent le contenu. On comprend alors le désenchantement de ces bouquinistes d'occasion « qui se sont abusés », car ils se sont chargés de livres « à Caminiesc [Kameniec] [...] jugeant de leurs prix sur celui des leurs qui sont fort chers »²³.

Le livre recevait donc une valeur marchande explicite, sous l'impact d'un marché en train de prendre corps grâce à des intérêts venant de l'extérieur. Ce genre de « commerce de guerre » avait déjà une histoire. Les protagonistes en étaient alors les Cosaques et les Tatars, qui prenaient effectivement en otages des livres et des manuscrits liturgiques, lors de leurs campagnes en Moldavie ou en Valachie. Lorsqu'ils avaient la possibilité de le faire, les

¹⁹ Nous avons insisté sur ces aspects dans notre thèse de doctorat, Radu G. Păun, *Pouvoirs, offices et patronage dans la principauté de Moldavie au XVII^e siècle. L'aristocratie roumaine et la pénétration gréco-levantine*, thèse de doctorat, Paris, EHESS, 2003.

²⁰ N. Iorga, *Byzance après Byzance...* ; L. Vranoussis, « Les Grecs de Constantinople et la vie intellectuelle à l'âge des drogmans », dans *Istanbul à la jonction des cultures balkaniques, méditerranéennes, slaves et orientales aux XVI^e-XIX^e siècles*, București, 1977, p. 133-143.

²¹ Voici le témoignage de lady Montagu qui séjourna quelque temps à Constantinople : « Je vis dans un monde qui évoque bien la tour de Babel ; à Péra on parle turc, grec, hébreu, arménien, arabe, persan, russe, esclavon, valaque, allemand, hollandais, français, anglais, italien et hongrois [...]. Il y a très peu d'hommes, de femmes ou d'enfants ici qui ne puissent s'exprimer en cinq ou six langues [...]. Ils apprennent toutes ces langues en même temps, sans les connaître assez pour les écrire ou les lire. » (Lettre à lady X..., le 16 mars 1718 [*L'Islam au péril des femmes*, éd. Anne-Marie Moulin, Pierre Chuvin, Paris, 1987, p. 196].)

²² Antoine Galland, *Voyage à Constantinople (1672-1673)*, dir. Charles Schefer, Paris, 2002 (réimpr. de l'éd. de 1881), t. I, p. 31.

²³ A. Galland, *Voyage à Constantinople...*, p. 254.

anciens propriétaires leur payaient la rançon exigée, pour sauver la parole de Dieu des mains des barbares infidèles²⁴.

La chasse aux « choses curieuses »

Ces phénomènes expliquent en partie la fréquente réaction d'hostilité à la curiosité intéressée des antiquaires. Antoine Galland, le fameux orientaliste, vit à Chalcis « une belle quantité de manuscrits des Pères de l'Église », mais sans pouvoir y toucher car « les Caloïers n'ont pas voulu en entendre parler ». Il gardait pourtant son optimisme : « Il n'y a rien dont on ne puisse venir à bout avec de l'argent auprès des Grecs ». De « bons manuscrits, mais en moindre quantité » se trouvaient aussi au monastère fondé par Panayotis Nikoussios, toujours à Chalcis, à Néa Moni, à Chios, mais « on a[vait] de la peine de persuader aux Caloïers d'en ouvrir la porte aux étrangers²⁵ », ce qui explique le « peu de fruits » que l'expédition du sieur de Fourmont a pu y recueillir²⁶.

Au mont Athos, l'accès était encore plus difficile, mais les agents du roi de France ne perdirent jamais l'espoir, comme l'atteste l'« antiquaire du Roy » Guérin, en 1728²⁷. L'ambassadeur La Haye fut plus chanceux à son époque, mais il dut aussi acheter des livres imprimés qui ne l'intéressaient pas, car « sans cela on [les moines] ne vouloit point se défaire des manuscrits ». Il sut cependant voir le bon côté de l'affaire et admettre

²⁴ Emil Turdeanu, *Oamenii și cărți de altădată*, t. I, éd. Maria-Magdalena Székely, Ștefan S. Gorovei, București, 1997, p. 353-385 ; Florian Dudaș, *Vechi cărți românești călătoare*, București, 1987, p. 107-115.

²⁵ Même situation à Patmos et à Athènes, mais « pour les livres turcs et persans, c'est à Constantinople où l'on en peut faire la plus grande moisson » (« Mémoire des Antiquités qui restent encore de nostre temps dans l'Archipel et dans la Grèce », dans A. Galland, *Voyage à Constantinople...*, t. II, p. 215-216).

²⁶ Lettre de Maurepas à Sevin, le 14 sept. 1729 (Vasile Mihordea, « Biblioteca domnească a Mavrocordapilor. Contribuții la istoricul ei », dans *Analele Academiei Române, Memoriile Secției Istorice* [ci-après *AARMSI*], t. XXII, 1940, doc. II/9, p. 405).

²⁷ Lettre de Guérin, le 8 nov. 1728 depuis Smyrne (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/1, p. 401).

que la plus part de ces imprimez sont livres rares, comme le Galien en 5 tomes, Hippocrate en 2 tomes, Proclus sur Platon, Zonare, Nicéas et Cedrenus et croy[s] qu'ils ne seront pas moins estimez que les manuscrits²⁸.

La curiosité des agents du Roi allait jusqu'en Crimée, « un pays neuf et où personne ne s'est encore avisé d'aller à la découverte ». Les bruits sur un vrai trésor (« deux ou trois caisses de manuscrits ») étaient arrivés aux oreilles de l'abbé Sevin qui ne se laissa pas décourager par la réputation du propriétaire – le khan de Crimée lui-même –, lequel les aurait pris « de Caffa, autrefois Théodosie ». Il persévéra, même après avoir entendu qu'il s'agissait de manuscrits turcs et arabes, car l'un de ses agents prétendait y avoir reconnu « des caractères grecs et latins », chose vraisemblable « puisque les Génois ont été longtemps maîtres de Caffa²⁹ ».

Dans la bibliothèque du patriarcat œcuménique, Achille de Harlay de Sancy avait trouvé « quelques livres [...], anciens manuscrits grecs, qui sont assez beaux et que je feray avec le temps transcrire, car de les avoir c'est chose impossible [souligné par nous]³⁰ ». L'accès des étrangers aux bibliothèques était donc « tout aussi difficile qu'au *harem*³¹ ». L'observation est valable tant pour les bibliothèques ottomanes que pour celles des chrétiens, surtout des Grecs, vu que ceux-ci ont alors – selon le marquis de Villeneuve, ambassadeur du roi de France à Constantinople – « des idées qui ne ressemblent à aucunes de celles des autres nations³² ».

Le mystère et l'interdit entouraient surtout la bibliothèque du sultan, toujours associée à celle des Paléologue, qui aurait été sauvée en 1453 et

²⁸ 16 impr. pour 150 mss. env. (lettre de l'ambassadeur de La Haye à Mazarin, le 14 oct. 1649, dans H. Omont, *Missions archéologiques...*, vol. I, p. 6) ; Loukia Droulia, « Les foyers de culture en Grèce pendant la domination ottomane : le cas des bibliothèques », dans *Le Livre dans les sociétés pré-industrielles*, Athina 1982, p. 191.

²⁹ Lettre de Guérin à Bignon, le 8 nov. 1728 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/1, p. 401).

³⁰ L. Droulia, « Les foyers de culture... », p. 196.

³¹ V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/1, p. 369.

³² Lettre de Villeneuve à Caumont, le 23 janv. 1736 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/1, p. 418).

conservée par les empereurs ottomans. Soliman le Magnifique offrit effectivement une riche collection de manuscrits grecs à don Diego Hurtado de Mendoza, ambassadeur d'Espagne à Venise, en signe de gratitude. D'où provenaient-ils ? Le geste piqua sans doute la curiosité des intéressés et comme l'on sait que la plupart des manuscrits grecs de l'Escorial proviennent des collections des Cantacuzène³³, on peut se demander si l'influent Michel Cantacuzène « fils du Diable » (Sheitanoglu) n'y était pas pour quelque chose, comme il l'avait été en d'autres circonstances³⁴.

Quoi qu'il en fût, il est certain que les émissaires du roi de France refusèrent longtemps d'accepter la disparition de ce trésor, même après avoir appris la légende de sa destruction par le sultan Ahmed, en proie à un subit accès de dévotion³⁵. Les Grecs entretenaient le mystère et stimulaient la curiosité. Une lettre patriarcale de 1654, reproduite par le patriarche Dosithée de Jérusalem, parlait de la bibliothèque des empereurs qui aurait renfermé de beaux livres et manuscrits³⁶.

Galland se fiait à ces bruits au son de légende, lorsqu'il décrivait la bibliothèque impériale,

ce bastiment [...] dans l'enclos du serail [...] qu'on dit estre rempli de ceux [les manuscrits] qui tombèrent entre les mains des Turcs à la prise de Constantinople, et l'on tient par tradition qu'il y en a de très rares.

³³ Emmanuel Miller, *Catalogues de manuscrits grecs de l'Escorial*, Paris, 1848, p. III, VIII ; Charles Graux, *Essai sur les origines du fond grec de l'Escorial*, Paris, 1880 ; L. Vranoussis, « Manuscrits... », p. 417 ; Anthony Hobson, « The library of Diego Hurtado de Mendoza », dans *Actes du XVIII^e congrès de l'Association internationale de bibliophilie*, Madrid, 1993, p. 39-51.

³⁴ Nous faisons référence à sa contribution à la reconstruction de la flotte ottomane après Lépante, voir Joan M. Cantacuzino, *O mie de ani în Balcani. O cronică a Cantacuzinilor în vârtoarea secolelor*, Bucureşti, 1996 (1^{re} trad. franç., Paris, 1992), p. 118.

³⁵ Comme semble le croire Sevin, « Relation abrégée d'un voyage littéraire que M. l'abbé Sevin a fait dans le Levant par ordre du Roy dans les années 1729 et 1730 », dans H. Omont, *Missions archéologiques...*, vol. II, p. 1079, 1081 ; L. Droulia, « Les foyers de culture... », p. 195-196.

³⁶ L. Vranoussis, « Manuscrits... », p. 417.

Il aurait bien voulu y entrer, bien sûr, mais « ce trésor est impénétrable, à moins que l'on ne gagne quelqu'un de ceux qui sont destinés pour sa conservation³⁷ ». Il faillit le faire lui-même, malgré la bienveillance d'Alexandre Maurocordato, car « Resoul Efendi, libraire du Grand Vizir », ne se trouvait pas chez lui le matin en question³⁸.

Cette réserve, qui va jusqu'à l'hostilité, s'explique par le contenu et la valeur du livre dans les cultures balkaniques, où il est encore empreint de sacralité, car c'est en premier lieu un livre de culte. Tout comme les monastères du mont Athos ou des îles grecques, la bibliothèque du sérail enfermait essentiellement des écrits religieux, d'histoire sacrée ou de droit canon. Dans de tels endroits ne devaient entrer que les initiés, à même d'apprécier la valeur des volumes et d'en faire usage conformément aux normes³⁹.

Les bibliothèques privées étaient plus accessibles, surtout si l'on s'y faisait introduire par un bon intermédiaire, comme le Grec érudit dont parle Nicolas Maurocordato dans son roman *Les Loisirs de Philothée*⁴⁰. Certains dignitaires ottomans possédaient des bibliothèques importantes, comme « la très bonne bibliothèque avec toutes sortes de leurs livres » (il s'agit donc,

³⁷ « Mémoire des Antiquités... », dans A. Galland, *Voyage à Constantinople...*, t. II, p. 215 ; Constantin I. Karadja, « Sur les bibliothèques du Sud-Est européen », dans *RESEE*, t. XII, n^{os} 10-12, p. 315-316.

³⁸ A. Galland, *Voyage à Constantinople...*, t. I, p. 252.

³⁹ C'était le cas de Démétrius Cantemir, dont la formation devait aussi beaucoup à Yanali Es'ad Efendi (lui aussi proche des frères Nicolas et Jean Maurocordato et du patriarche de Jérusalem, Chrysanthos Nottaras), traducteur d'Aristote et correcteur de la première imprimerie ottomane (Ion Matei, « Le maître de langue turque de Dimitrie Cantemir : Es'ad Efendi », dans *RESEE*, t. X, n^o 2, 1972, p. 281-288) ; A. Pippidi, « Mysticisme et rationalisme au phanar : le cas de Daniel de Fonseca », dans *Hommes et idées à l'aube de l'âge moderne*, éd. A. Pippidi, București-Paris, 1980, p. 248-249.

⁴⁰ Le narrateur trouva chez ce « Grec féru d'érudition », qui pouvait être le prince même, « bon nombre de livres, les uns sur la table, les autres rangés dans des cabinets ornés des frises » (*Les Loisirs de Philothée*, éd. Jacques Bouchard, Athina-Montréal, 1989, p. 114-115).

encore une fois, de manuscrits) qui attira l'attention de Lady Montagu, en 1717⁴¹. Galland regarda seulement de loin celle du feu Hassan Aga, garde du sceau de Küprülü Fazıl Ahmed Pacha, qui lui semblait « assés belle et assés curieuse », mais il savait déjà qu'elle « devait rester au Grand Visir »⁴².

Un orientaliste comme Galland était attiré surtout par les manuscrits. Il en lisait ou en achetait souvent, les analysant d'un œil connaisseur : un ouvrage sur l'histoire de l'Égypte « estoit entier, accompli, bien relié et bien écrit en caractères et en langue turquesques »⁴³, tandis que l'« Histoire de Cogia Efendi » est qualifiée de « pas mauvaise, mais le style en est trop étudié et peu naturel »⁴⁴. Quant aux livres imprimés, littérature de loisir « à l'euro péenne » ou éditions scientifiques, ceux-ci n'étaient pas à portée de main. Pour s'en tenir informé, Galland était obligé de faire appel à ses amis occidentaux⁴⁵ ou aux pères jésuites et capucins⁴⁶.

La bibliothèque du collège jésuite de Galata (le quartier chrétien de Constantinople) devait être vraiment importante, si l'on en juge d'après l'opinion d'Edward Browne, qui remarquait en 1677 ce « *very quiet and healthy place, where a man may understand the affairs of the greek church best of any* ». Les pères tenaient d'ailleurs à souligner leur réputation, due à la

⁴¹ Le propriétaire, Ahmed bey, pacha de Belgrade, « y passe la plus grande partie de sa vie » (lettre à Alexandre Pope, le 12 févr. 1717 [*L'Islam au péril des femmes...*, p. 128]) ; les Turcs, assure Galland, lisent beaucoup, surtout « pendant l'hyver que les nuits sont longues », mais ils lisent « quantité de contes ou de fables » vendus « dans le Bezestein » par des libraires spécialisés « pour quatre ou cinq aspres » (A. Galland, *Voyage à Constantinople...*, t. I, p. 242).

⁴² A. Galland, *Voyage à Constantinople...*, t. I, p. 225-226.

⁴³ A. Galland, *Voyage à Constantinople...*, t. I, p. 221.

⁴⁴ Il troque même des manuscrits : « Je troquay avec M. de Blois le manuscrit de Catulle, Tibulle et Properce que j'avois, pour le catalogue des livres de M. Du Fresne [*Catalogus librorum Raphaelis Tricheti du Fresne*, Paris, 1662], un livre d'Allemagne de Bertius, Levinus Leninius et un petit livre du blason du Père Menestrier. » (A. Galland, *Voyage à Constantinople...*, t. I, p. 222-223.) Un échange fort convenable, car ce manuscrit ancien lui coûtait un demi-piastre (*ibidem*, p. 169-170, n. 1).

⁴⁵ A. Galland, *Voyage à Constantinople...*, t. I, p. 145, 165, 166, n. 2.

⁴⁶ Les capucins de Pera (le quartier catholique) apprenaient aux jeunes Levantins ou Français les bases de la formation de drogman et possédaient aussi une bibliothèque.

« bonne correspondance que nous avons soin d'entretenir avec le patriarche et les autres prélats grecs⁴⁷ ».

Quant aux ambassadeurs occidentaux à Constantinople, ils savaient aussi profiter de leur statut et surtout de leurs relations. Guilleragues, ambassadeur du roi de France (1679-1685), homme cultivé, écrivain lui-même, possédait deux mille volumes environ⁴⁸. La bibliothèque de John Finch (1626-1682), ambassadeur d'Angleterre, est décrite par Browne, un connaisseur, comme « *a most incomparable one as I ever saw, excepting that of Cambridge and that of Oxford*⁴⁹ ». La légation des Habsbourg n'était pas plus pauvre : son drogman Marco Antonio Mammuca della Torre possédait une bibliothèque importante, avec les plus récents livres arrivés de Vienne⁵⁰.

Archontes et drogmans : clients, patrons et « grands hommes »

Les bibliothèques des notabilités orthodoxes de Constantinople, les phanariotes, n'étaient pas tellement impressionnantes, mais elles avaient sans doute l'avantage de l'insolite. Des manuscrits rares, des auteurs connus seulement de nom même par les plus informés érudits de l'Europe, voilà ce qui attirait les savants et les diplomates d'Occident.

⁴⁷ Ce qui « dispose le peuple à nous écouter » et les parents à envoyer « volontiers leurs enfants à nos instructions et à nos écoles ». Comme argument décisif, ils y ajoutent (1714) : « Nous y avons, il n'y a pas longtemps, les deux fils d'un bey de Valachie. » (A. Pippidi, *Contribuții la studiul bibliotecii Mavrocordapilor*, exempl. ms. [IESEE, București], p. 30, n. 14. Nous remercions vivement l'auteur qui a généreusement mis à notre disposition ce matériel, dont une grande partie reste inédite.)

⁴⁸ A. Pippidi, *Contribuții la studiul...*, p. 28.

⁴⁹ A. Pippidi, *Contribuții la studiul...*, p. 28. Sir Paul Pindar, ambassadeur à Constantinople depuis 1611, possédait une collection de manuscrits arabes et persans qui allait enrichir la bibl. Bodléienne (Clifford E. Bosworth, « William Lithgow of Lanark's travels in Greece and Turkey, 1609-1611 », dans *Bulletin of the John Ryland's University Library of Manchester*, t. LXV, n° 2, 1983, p. 35, n. 80.

⁵⁰ A. Pippidi, *Contribuții la studiul...*, p. 28, n. 7. Sur ce personnage : A. Pippidi, « Quelques drogmans de Constantinople au XVII^e siècle », dans *Hommes et idées...*, p. 133-161.

Or les archontes étaient bien conscients des valeurs qu'ils possédaient. Dans ce milieu, les livres et les manuscrits étaient régulièrement partie du patrimoine de la famille : c'est ainsi que la bibliothèque d'Antoine Cantacuzène passa à son fils, Georges⁵¹. Un siècle et demi plus tard, Villeneuve informait la cour de l'impossibilité d'acheter pour la bibliothèque du Roi les livres de Nicolas Maurocordato qui venait de mourir, car « le goût que le fils aîné de ce prince a pris pour les livres et pour l'étude n'est pas le moindre obstacle qui s'oppose à notre dessein⁵² ». Passé l'optimisme des premiers instants, il dut se rendre à l'évidence :

Je ne dois, écrit-il à l'abbé Bignon, pas même me flatter qu'il [Constantin] y puisse être contraint dans la suite, son père luy ayant laissé des biens très considérables ; j'ay sceu d'ailleurs que toute la nation grecque s'étoit unie pour l'engager à la conserver⁵³.

Lorsque le feu propriétaire n'avait pas d'héritier, sa bibliothèque était vendue aux enchères. Ce fut le cas de celle ayant appartenu au grand drogman Panayotis Nikoussios, mort en 1673⁵⁴, « fort considérable », selon les informations qu'en détenait Colbert. Nointel fut appelé pour s'appliquer « à bien conoistre de quelle qualité [étaient] les livres » et s'ils convenaient, les acheter pour la bibliothèque du Roi. On ignore la suite, mais on peut croire que l'ancien collaborateur de Nikoussios, Alexandre Maurocordato, lui-même bibliophile, en profita à son tour⁵⁵.

⁵¹ A. Pippidi, « Early modern libraries... », p. 717 et suiv. Sur cette famille : J. M. Cantacuzino, *O mie de ani în Balcani...*

⁵² Lettre de Villeneuve à Bignon, le 17 sept. 1731 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/20, p. 412) ; *ibidem*, doc. II/17, p. 409. Sur la famille : Émile Legrand, *Généalogie des Maurocordato de Constantinople*, Paris, 1900 ; Alexandre Stourdza, *L'Europe orientale et le rôle historique des Maurocordato, 1660-1830*, Paris, 1913.

⁵³ Lettre de Villeneuve à Bignon, le 15 avr. 1731 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/17, p. 410). Dans une autre lettre au marquis de Caumont, le 28 fév. 1735 : « Le prince de Moldavie [Constantin Maurocordato] est pour le moins aussy jaloux de ses livres qu'un amoureux de sa maîtresse » et avoue que son amitié en vaut encore moins pour le jeune prince (*ibidem*, doc. II/30, p. 417).

⁵⁴ S. Zervos, *Recherches sur les phanariotes...*

⁵⁵ Comme il l'avait déjà fait sur les bibliothèques des Cantacuzène, ses parents par alliance (A. Pippidi, « Aux confins de la République des lettres : la Valachie des antiques au début du XVIIIe siècle », dans *Hommes et idées...*, p. 221 et suiv.).

Objet assez cher et prestigieux, mais également indispensable pour l'éducation des jeunes, le livre faisait l'objet de nombreux legs surtout par les prélats, soucieux d'en munir les écoles « de la nation hellénique ». Même s'il était depuis longtemps établi à Venise, l'érudit Maxime Margounios fit don de sa bibliothèque au mont Athos⁵⁶, tandis que Lazare Scribas, secrétaire du prince Constantin Maurocordato, légua en 1724 ses livres au monastère de Soumèla (Trébizonde)⁵⁷. Métrophanis Grégoras, originaire d'Épire mais qui parvint à obtenir la dignité de métropolitain de Valachie, fournit à son tour en livres les écoles de ses contrées d'origine⁵⁸.

La préoccupation de fonder des bibliothèques se transmet dans les familles les mieux établies. En 1667, Alexandre Maurocordato tenta de créer « *una libraria esposta allo studio di tutti* » à Constantinople même, demandant l'aide du fameux érudit Léonce Allatius, chiote d'origine lui aussi⁵⁹. Son fils allait y parvenir, non pas dans la capitale des sultans, mais en Valachie. Antoine Epis, son secrétaire, communiqua à Jean Leclerc (Johannes Clericus), à Amsterdam, l'initiative de Nicolas de faire « bâtir présentement un Monastere fort magnifique [Văcărești] » et « d'y faire une bibliothèque, dans laquelle Elle [Son Altesse] y pourroit placer quelques manuscrits de la bibliothèque de Constantinople où il y en a plusieurs⁶⁰ ».

Il en était de même pour la fondation d'écoles : après Alexandre, qui fut l'un des nouveaux fondateurs de l'académie de Constantinople où il ensei-

⁵⁶ L. Vranoussis, « Manuscripts... », p. 410 ; sur lui : D. J. Geanakoplos, *Byzantine East and Latin West*, Oxford, 1966, p. 165-193 ; B. L. Fonkiè, « Materialy dlja izuèenija biblioteki Maksima Margunija », dans *Vizantinskij Vremmenik*, t. XXXVIII, 1977, p. 141-153.

⁵⁷ A. Camariano-Cioran, « Aides pécuniaires fournies par les pays roumains aux écoles grecques (II) », dans *RESEE*, t. XVIII, n° 1, 1980, p. 79 ; *eadem*, *Les Académies principières...*, p. 385-387.

⁵⁸ A. Karathanassis, « Les Grecs... », p. 66-67.

⁵⁹ L. Droulia, « Les foyers de culture... », p. 202.

⁶⁰ Lettre d'Epis à Leclerc, le 16 avr. 1721 (univ. d'Amsterdam, fonds Leclerc, doc. k40c).

gna pour quelque temps, son fils Nicolas protégea les Académies grecques de Bucarest et de Jassy et fonda une école à Serres, en 1722⁶¹, préoccupation relayée par son propre fils, Constantin.

La fondation d'écoles et de bibliothèques devint d'ailleurs une « vertu » dont les « grands hommes » du milieu archontal se targuaient en toute occasion et qu'ils pratiquaient « pour le bien commun de la nation »⁶². Leurs panégyristes ne manquèrent pas de l'évoquer. Eugène Jannoulis s'adressait ainsi avec un respect exagéré à Manolaki Manos⁶³, chef des fourreurs impériaux, rappelant toujours sa qualité de fondateur (κτίτορ) d'écoles et le nommant « très honoré et très noble parmi les hommes chrétiens, et très renommé et digne de toute l'estime ». De même une série de lettres patriarcales souligne-t-elle sa qualité de fondateur et bienfaiteur qui agit « pour le bien de toute la nation hellénique » (‘επ’ ὠφέλεια παντος του ἑλληνικου γένους)⁶⁴. Pour sa part, Jean (Hiérothée) Comnène, ami et client de Nicolas Maurocordato, affirmait que celui-ci s'appliquait « avec la plus pressante assiduité à créer des bibliothèques valeureuses, sources de sages connaissances et de divins enseignements », à protéger et encourager « l'imprimerie en deux langues » et les « doubles écoles » (en roumain et grec)⁶⁵. Les mêmes portraits se retrouvent dans les écrits dédiés à Alexandre

⁶¹ A. Camariano-Cioran, « Aides pécuniaires... (I) », dans *RESEE*, t. XVII, n° 1, 1979, p. 140 ; Néophyte Mavromatis, métropolite de Naupacte et Arta, paya « de ses propres deniers » la construction d'une bibliothèque au monastère athonite d'Ivion (L. Droulia, « Les foyers de culture... », p. 199).

⁶² Lorsqu'il demanda des livres à Mavromatis, Nicolas Maurocordato s'expliqua : « La raison pour laquelle nous demandons ces livres [...], il ne s'agit de rien d'autre que du bien commun de notre nation. » (L. Droulia, « Les foyers de culture... », p. 206.)

⁶³ On connaît peu de choses sur lui, à part son activité de mécène, voir pourtant Constantin G. Mano, *Documente din secolele al XVIIlea-al XIXlea, privitoare la familia Mano*, București, 1907, p. XVI, 35-41 ; John Covell nota qu'il avait pris sur son compte les dettes de la Grande Église, dont il devint patron et protecteur (A. Pippidi, « Originea familiei Rosetti și confirmarea unei mărturii a lui Neculce », dans *Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie din Iași*, t. XX, 1983, p. 280).

⁶⁴ C. G. Mano, *Documente...*, n° 23, p. 35-41, juin 1663 (fondation de l'académie de Constantinople) ; n° 25, p. 44-46, 1669 (école d'Arta, Épire) ; n° 31, p. 54-56, 1691 (même école à Constantinople).

Maurocordato ou aux princes de Valachie Țerban Cantacuzène (1678-1688) et Constantin Brancovan (1688-1714)⁶⁶.

Au-delà de son caractère officiel et parfois figé, ce vocabulaire met en évidence le caractère central de ces personnages au sein de la communauté orthodoxe, et dessine le profil des « grands hommes » auxquels l'opinion commune réservait le rôle de protecteurs de la communauté⁶⁷. Il s'agit d'individus qui savent doubler « la capacité d'amasser des richesses » et du capital symbolique d'une autre, tout aussi importante, celle « de les redistribuer avec une générosité bien calculée », tant à leurs propres clients (au niveau individuel) qu'à la communauté tout entière⁶⁸. Dans notre cas, le grand homme agit surtout en mécène « qui possède un pouvoir acquis grâce à ses propres mérites, donc non hérité et en principe non héritable », pouvoir mis au service de ses compatriotes⁶⁹. Grâce à cette position, il assume la difficile est très risquée charge d'assurer la communication entre deux ordres culturels, en promouvant les intérêts des siens et en rendant à César ce que lui appartient.

Il est important de comprendre tant le statut précis de ces gens que celui que les contemporains leurs attribuaient. Fondateur d'écoles et d'églises, le grand homme était aussi un donateur et un promoteur, un distributeur de biens et de faveurs. D'un côté, il était en état de fournir les fonds exigés par les grandes institutions de la « nation » (l'Église et les écoles), mais de l'au-

⁶⁵ O. Cicanci, P. Cernovodeanu, « Contribution à la connaissance de la biographie et de l'œuvre de Jean (Hiérophée) Comnène (1668-1719) », dans *Balkan Studies*, t. XII, n° 1, 1971, p. 158-159 ; *Hurmuzaki*, n° XIV/1, doc. DCLXIV, p. 698-699 ; voir aussi l'acte de Chrysanthe Nottaras pour les écoles princières de Valachie et Moldavie (*Hurmuzaki*, n° XIV/2, doc. DCCCCLXVIII, p. 1001-1003).

⁶⁶ *Hurmuzaki*, n° XIII/1-2 ; Violeta Barbu, « Locuri ale memoriei : panegiricele dedicate lui Constantin Brâncoveanu », dans *In honorem Paul Cernovodeanu*, éd. V. Barbu, București, 1998, p. 377-395 ; R. G. Păun, « *Legitimatio principis*. Nicolas Maurocordato (1680-1730) ou le savoir du pouvoir », dans *Pouvoirs et mentalités*, éd. Laurențiu Vlad, București, 1999, p. 89-111.

⁶⁷ Marshall Sahlins, « Poor man, rich man, big man, chief : political types in Melanesia and Polynesia », dans *Comparative Studies in Society and History*, t. V, n° 2, 1963, surtout p. 289.

⁶⁸ Maurice Godelier, *La Production des grands hommes*, Paris, 1996, p. 254.

⁶⁹ M. Godelier, *La Production...*, p. 254 ; M. Sahlins, « Poor man... », p. 289.

tre, il intervenait selon son propre choix, pouvant influencer d'une manière parfois décisive leur fonctionnement⁷⁰.

Dans ce contexte, le livre constituait un investissement en soi, dans un monde où les liquidités étaient plutôt rares et faciles à perdre, en proie à l'avidité des Ottomans. Au XVI^e siècle, un personnage comme Michel Cantacuzène, proche du grand vizir Mehmed Sököllü, ne détenait pas d'argent liquide, préférant en emprunter à des changeurs turcs ou juifs. Il possédait en revanche des bijoux, diverses sortes d'étoffes précieuses, convertibles à tout moment en monnaie, et une petite collection de manuscrits anciens, vendue aux enchères juste après son exécution (1578). Le catalogue dressé par Crusius en dénombre cinquante-sept. Il est sûr qu'ils n'ont pas voyagé trop loin car, à part les quelques intéressés occidentaux (dont Crusius même), le cercle des acheteurs potentiels était sans doute restreint⁷¹.

Cet investissement pouvait montrer son potentiel dans des moments de crise financière. Une partie de la bibliothèque des Maurocordato fut vouée à couvrir les dettes considérables que ses propriétaires avaient contractées. Ce véritable trésor fut plusieurs fois scellé « par ordre de la Porte et pour la sûreté des crédateurs », lorsque certains membres de la famille furent soupçonnés par les Ottomans⁷². En panne de liquidités, le prince Constantin Maurocordato mit en gages une partie de ses « livres grecs, latins et turcs [*sic*] » chez le métropolite de Valachie, Néophyte le Crétois, contre un prêt de seize mille pièces d'or. En 1748, lorsqu'il écrivit son testament, le prince n'avait toujours pas pu récupérer les livres qui allaient enrichir la bibliothèque du siège métropolitain de Bucarest⁷³. Ce fut d'ailleurs le destin de la

⁷⁰ Il favorisait ou, au contraire, pouvait bloquer l'obtention de certains postes, soit à l'académie, soit dans la hiérarchie de l'Église ; voir par ex. les lettres de Germanos Locros soulignant le rôle décisif de Manolaki Manos dans la nomination des professeurs (C. Tsourkas, *Germanos Locros, archevêque de Nysse et son temps [1645-1700]. Contribution à l'histoire culturelle des Balkans au XVII^e siècle*, Thessaloniki, 1970, p. 40 et suiv. ; *Hurmuzaki*, n^o XIII/2, p. 323-325).

⁷¹ A. Pippidi, « Early modern libraries... », p. 716-717.

⁷² Lettre de Desalleurs, ambassadeur de France à Constantinople, à Contest, le 4 janv. 1754 (*Hurmuzaki*, t. I, suppl. I, doc. DCCCCXXVII, p. 655. Il s'agit de Constantin Maurocordato).

⁷³ Mihail Caratașu, « Știri noi privitoare la biblioteca mitropoliei din București în secolul al XVIII-lea », dans *Studii și cercetări de bibliologie*, t. XIII, p. 134.

majeure partie de cette bibliothèque si renommée et si convoitée. Son propriétaire dut payer le prix du pouvoir : sacrifier ses livres pour sauvegarder son trône et sa vie.

Portraits de quatre générations de drogman

On se demande naturellement pourquoi collectionner des livres et des manuscrits ? Qui étaient ceux qui le firent et qu'avaient-ils à gagner de leur lecture et possession ? Comme il a été observé depuis longtemps, les archontes prirent tôt conscience du rôle du savoir dans une société qui essayait, depuis peu, de s'ouvrir vers l'Europe. Les observateurs étrangers en témoignent. Panayotis Nikoussios, grand drogman de la Porte entre 1663 et 1673, était apprécié par le marquis de Nointel comme « fort érudit, amateur de beaux livres, chercheur de vieux textes et de manuscrits, possesseur d'une bibliothèque célèbre, très préoccupé de répandre un peu d'instruction parmi ses compatriotes⁷⁴ ». Son ancien collègue, Jannoulis, rappelait comment il « s'éleva très haut [...] avec l'aide du destin et de la Providence », car « il [était] savant et poss[édait] une culture grecque et étrangère étonnante⁷⁵ ». On retrouve les mêmes traits sous la plume du chroniqueur moldave Nicolas Costin qui fait allusion à Alexandre Maurocordato, « homme instruit et versé dans les sciences : la philosophie, l'astronomie et la théologie, ce qui peut se voir des livres qu'il a écrits et publiés⁷⁶ ».

Pour Delisle de Bizio, chancelier de l'ambassade de France, Nicolas Maurocordato, juste monté sur le trône de Moldavie, « est amateur des belles-lettres et il étudie tous les jours pour se perfectionner. Il fait venir des pays étrangers les meilleurs livres nouveaux qu'on y imprime et qui conviennent à ses études⁷⁷ ». Ce portrait est conforté par l'ambassadeur de Bonnac, qui voit dans le

⁷⁴ Témoignage transmis par Albert Vandal, *Les Voyages du marquis de Nointel (1670-1680)*, cité par Bedrettin Tuncel, « L'âge des drogman... », dans *Istanbul à la jonction...*, p. 365 ; S. Zervos, *Recherches sur les phanariotes...*, p. 48, 57.

⁷⁵ A. Vandal, *Les Voyages du marquis de Nointel...*, p. 152-153.

⁷⁶ *Răpiunea dominantă...*, p. 299 ; Nestor Camariano, *Alexandre Maurocordato, le Grand Drogman. Son activité diplomatique (1673-1709)*, Thessaloniki, 1970, p. 26-32.

⁷⁷ *Les Loisirs de Philothée...*, introd., p. 20.

prince « un homme de beaucoup d'esprit et fort appliqué aux sciences⁷⁸ ». Son fils et successeur, Constantin, jouit d'une réputation semblable, comme si « le goût pour les lettres [était] héréditaire dans sa famille⁷⁹ ».

Ce sont là les portraits de quatre générations de drogmans, de 1660 à 1740, dont la bibliophilie est un trait essentiel. Le premier objet de leur intérêt était la culture de leurs maîtres, ce qui leur permit d'accomplir parfaitement la délicate charge d'interprète. Mais pour le faire vraiment bien, il leur fallait aussi une excellente connaissance de l'Europe. Or, l'Europe venait elle-même chez eux et, dans ces conditions, leur bibliophilie se vit investie d'une forte dimension pratique.

Commencé par Nikoussios, le processus de « reconquête de l'Empire perdu⁸⁰ » fut continué et achevé par Alexandre Maurocordato et ses fils, qui réussirent à asseoir la domination du milieu archontal à tous les niveaux de la vie politique de l'orthodoxie captive : la Grande Église et ses rapports avec le pouvoir ottoman et avec les autres Églises⁸¹, les relations avec les

⁷⁸ Lettre de Bonnac au Roi, le 22 mars 1719 (*Hurmuzaki*, t. I, suppl. I-II, doc. DCLV, p. 445) ; sur l'opinion de La Motraye : *Les Loisirs de Philothée...*, introd., p. 18.

⁷⁹ Lettre de Villeneuve à Caumont, le 28 juillet 1736 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/45, p. 396). D'autres témoins, plus ou moins crédibles, soutiennent que le prince lisait jour et nuit dans sa bibliothèque (relations de Jean-Claude Flachet et Marc-Antoine Katsaitis, dans *Călători străini despre Țările Române*, t. IX, éd. Maria Holban, Maria-Matilda Alexandrescu-Dersca Bulgaru, P. Cernovodanu, București, 1997, p. 255-256, 285, 289).

⁸⁰ N. Iorga, *Byzance après Byzance...* L'expression a été reprise par nombre d'historiens qui se sont occupés de ce sujet (L. Vranoussis, « Les Grecs... »).

⁸¹ Selon Girardin, ambassadeur de France à Constantinople, Alexandre « s'est rendu le protecteur des patriarches et s'est fait dispensateur des bénéfices, qui lui produisent des sommes considérables, soit pour la promotion soit pour la conservation [des dignités ecclésiastiques] » (lettre du 11 mars 1686 [N. Camariano, *Alexandre Maurocordato...*, p. 67]). Sur le statut de la Grande Église pendant la domination ottomane : S. Runciman, *The Great Church...* ; Halil Inalcık, « The status of the Greek Orthodox patriarch under the Ottomans », dans *Turcica*, t. XXI-XXIII, 1991, p. 407-437 ; Pâris Konortas, « Les rapports juridiques entre le patriarcat orthodoxe de Constantinople et l'Empire ottoman (1453-1600) : problèmes d'approche », dans *Questions et débats sur l'Europe centrale et orientale*, n° 4, 1985, p. 149-189 ; Socrate Petmezaz, « L'organisation ecclésiastique sur les Ottomans », dans *Conseils et mémoires de Synadinos, prêtre de Serres en Macédoine (XVII^e siècle)*, éd. Paolo Odorico, Paris, 1996, p. 487-569.

pays roumains et, enfin, celles que la Porte entretenait avec les puissances européennes⁸².

À la différence de Nikoussios, son ancien maître et prédécesseur, Maurocordato imposa un vrai monopole sur les relations avec les autorités ottomanes. Kindsberg, le représentant diplomatique des Habsbourg, ne pouvait rien obtenir de son drogman – toujours un Grec, Janaki Porphyritsas – à cause de Maurocordato, lequel bloquait toute tentative de communication avec le grand vizir. Le témoignage venu du camp rival, celui de la France, y fait parfaitement écho. Daubert écrivit le 25 juillet 1698 à Torcy : « Ce qu'il y a de triste, Monseigneur, c'est qu'il n'y a pas moyen d'éviter de passer par les mains de cet homme-là [souligné par nous]⁸³ et qu'il est d'ailleurs un de plus excellens comédiens de l'Europe ». Les talents, non seulement diplomatiques, de ce « comédien » furent hérités par son fils et successeur, Nicolas, devenu prince de Moldavie et de Valachie (1709-1730 avec interruptions). Les lamentations de l'abbé Sevin (envoyé au Levant pour recueillir des manuscrits) dessinent un tableau similaire. Sauf que cette fois, l'enjeu n'était plus la bienveillance du grand vizir, mais celle, apparemment tout aussi difficile à gagner, des moines d'Athos, possesseurs de manuscrits anciens intensément convoités par les agents du Roi. Sevin ne put résister à la concurrence que Nicolas faisait à ses hommes :

Le prince de Valachie a fouillé tous les coins et recoins de Grèce. Il est savant, curieux et paie bien : concluons de là que nous sommes venus un peu tard, et qu'il sera bien difficile de déterrer des morceaux d'une certaine importance.

⁸² Détails dans R. G. Păun, *Pouvoirs, offices...* Cette position des archontes ne doit pourtant pas être exagérée. Somme toute, ils restaient des fonctionnaires de seconde classe, toujours soumis aux risques que ce statut impliquait.

⁸³ Maximilien Miller, « Cent lettres d'Alexandre Maurocordato, conseiller d'État [de la Porte], publiées par Théagène Livadas, Trieste, 1879 », dans *Journal des savants*, avr. 1879, p. 230. Même si Porphyritsas était issu du même milieu que Nikoussios, il est évident que cette solidarité « de milieu » se révéla trop faible devant la concurrence pour la position de médiateur. Il perdit son poste à plusieurs reprises, toujours à cause de Maurocordato (N. Camariano, *Alexandre Maurocordato...*, p. 33-34).

L'abbé avoua son impuissance :

Me voilà presque convaincu que le prince de Valachie a pris le devant, son argent et son crédit [souligné par nous] luy ont ouvert les portes de tous les monastères, et je sçais de bonne part qu'il a visité le mont Athos à plusieurs reprises⁸⁴.

Maurocordato dominait le marché du livre et possédait des agents partout⁸⁵, tant que « ses compatriotes, parmi lesquels il passait pour un prodige de sçavoir, travailler[aient] à l'envi à satisfaire sa curiosité⁸⁶ ». Selon l'abbé, la bibliothèque que Nicolas avait rassemblée par le concours de ses agents et clients « [pouvait] aller de pair avec celle des plus grands princes », chose normale si l'on tient compte qu'il y avait investi 20 000 écus sur seulement deux ans, « en achat des manuscrits turcs, arabes et persanes⁸⁷ ».

Les agents français se rendaient très bien compte de la redoutable concurrence représentée par les Maurocordato en affaires d'antiquités comme en

⁸⁴ A. Pippidi, « Quelques drogmans... », p. 159 ; V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/4, p. 402. Un témoignage antérieur soutient pourtant le contraire : « Le prince de Valachie avait tenté d'avoir tous ceux [il s'agit de mss.] qu'y sont, dont le nombre est grand [mais] les moines n'y ont jamais voulu consentir. » (Lettre de Guérin à Bignon, le 8 nov. 1728 [*ibidem*, doc. II/1, p. 401].) D'après les catalogues conservés, il semble que ce fut plutôt Sevin qui avait raison.

⁸⁵ Lettre de Fourmont, le 17 févr. 1730 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/1, p. 139) ; C. I. Karadja, « Sur les bibliothèques... », p. 319-320. Il s'inscrivait dans cette catégorie de personnages – des antiquaires pour la plupart – ayant « des correspondants à Alep, au Caire, en Arabie, en Palestine, qui leur écrivaient tout ce qu'ils peuvent trouver », dont parlait lady Montagu (lettre à Conti, le 29 mai 1717 [*L'Islam au péril des femmes...*, p. 178]).

⁸⁶ Sevin, « Relation abrégée... » ; V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/14, p. 408.

⁸⁷ Lettre de Bonnac à Maurepas, le 22 déc. 1728 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/2, p. 401). Et Bonnac d'ajouter, dans une lettre à Bignon : « Le prince de Valachie a acheté ce qu'il y avait de plus curieux en livres et en manuscrits dans l'Empire ottoman, sans regarder au prix. » (N. Iorga, « Știri nouă despre biblioteca Mavrocordatilor și despre viața muntenească în vremea lui Constantin Mavrocordat », dans *AARMSI*, t. VI, 1926, p. 137.) L'historien Sulzer, lui-même secrétaire des princes valaques, appréciait la bibliothèque à une valeur de 600 000 thalers (*idem*, « Pilda bunilor domni din trecut față de școala românească », dans *AARMSI*, t. XXXVII, 1914-1915, p. 84).

questions politiques⁸⁸. Le jésuite Souciet fut au courant des échanges de livres entre les moines du Sinaï et Nicolas :

On m'a dit que les moines du Mont-Sina [*sic*] avoient prêté il y a quelques années au prince de Valachie, Nicolas Maurocordato, grand nombre de manuscrits grecs, qu'ils ne leur rendra probablement jamais⁸⁹.

À son tour, Sevin informa la cour que Nicolas avait déjà exploré la bibliothèque du patriarcat de Jérusalem et qu'il n'y avait plus rien à y trouver⁹⁰. Les informations de Sevin étaient rigoureusement correctes, d'après la riche correspondance entre Nicolas et le patriarche de Jérusalem, Chrysanthé Nottaras⁹¹. Georges Ramadanis, le conseiller du prince, remercia Nottaras et l'informa : « Les livres que tu as envoyés, tant grecs que latins et italiens [...] ont été rangés avec les autres livres dans la bibliothèque. » Le prince en prêta quelques-uns, mais après les avoir enregistrés dans le « registre »⁹², le but des échanges avec les bibliothèques publiques ou privées étant d'« y ajouter encore des livres et non pas d'en prendre »⁹³, ce qu'il fit souvent⁹⁴.

⁸⁸ Lettre de Maurepas à Sevin, le 16 avr. 1729 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/2, p. 402-403).

⁸⁹ Lettre de Souciet à son frère Étienne, le 20 oct. 1721 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/11, p. 406).

⁹⁰ Lettre de Sevin au Roi, le 26 mai 1729 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/2, p. 375-376).

⁹¹ Nicolas hérita les très bonnes relations de son père avec Dosithée Nottaras et avec son neveu et successeur, Chrysanthé. L'amitié de Dosithée fut héritée de Nikoussios (N. Camariano, *Alexandre Maurocordato...*, p. 80), tandis que Chrysanthé avait étudié aussi à Padoue, comme Alexandre Maurocordato (A. Karathanassis, « Les Grecs... », p. 60).

⁹² Lettre de Georges Ramadanis à Nottaras, le 12 nov. 1715 (*Hurmuzaki*, n° XIV/1, doc. DCLXIII, p. 696).

⁹³ Lettre du 2 mars 1716 (*Hurmuzaki*, n° XIV/2, doc. DCCLXXII, p. 782).

⁹⁴ Voir par ex. la dédicace de Nicolas sur une éd. d'Homère (1551) donnée à Văcărești, monastère qu'il avait fondé et doté d'une bibliothèque (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/2, p. 362).

Le patriarche y contribua à sont tour⁹⁵, envoyant des manuscrits partout, soit pour les faire transcrire et traduire (en grec vernaculaire), soit pour les faire imprimer⁹⁶. Les relations des Maurocordato avec le patriarcat d'Alexandrie étaient similaires. Une lettre à Jean Leclerc nous informe que Nicolas possédait « un psautier très ancien » provenant de cette bibliothèque, car « ces patriarches-là ont eu toujours beaucoup d'attachement pour la maison de nôtre Prince⁹⁷ ».

Jeux d'échanges, jeux de pouvoir

C'est le crédit dont parlait Sevin, et surtout le soutien constant que les grands hommes fournissaient aux centres spirituels de l'orthodoxie captive qui assuraient cet attachement. C'était aussi leur pouvoir – associé à leur attitude de mécène, leur position centrale construite sur l'échange de faveurs avec les autorités ottomanes et sur la redistribution de ces faveurs dans la communauté –, qui non seulement les plaçait dans une situation privilégiée par rapport aux antiquaires venus d'Europe, mais faisait d'eux un intermédiaire obligé pour avoir accès aux trésors d'Orient dont rêvaient les cours occidentales.

⁹⁵ Parmi les ouvrages qu'il avait donnés à la bibliothèque de l'académie grecque de Jassy, on peut retrouver des traités de médecine dont les *Opuscula anatomica nova* de Riolan (1577-1657), médecin de la reine Marie de Médicis et du roi Louis XIII, et une *Summa theologiae*, par saint Thomas d'Aquin (Venise, 1612) (A. Pippidi, « Despre o carte de medicină și multe altele din biblioteca Academiei Domnești din Iași », dans *Retospective medicale. Studii, note și documente*, București, 1985, p. 170-171) ; *Hurmuzaki*, n° XIV/2, doc. DCCCCXL, p. 967.

⁹⁶ En sept. 1715, Marc Porphyropoulos, secrétaire du prince valaque Étienne Cantacuzène, informa Nottaras : « Le *Psautier expliqué* que tu m'as laissé est très bien fait comme style et si tu le désires on peut le faire transcrire. [...] Le livre du feu patriarche, ton oncle [Dosithée], on le transcrit sans cesse et il sera très beau. » (*Hurmuzaki*, n° XIV/1, doc. DCLX, p. 692.)

⁹⁷ Lettre d'Epis à Leclerc, le 11 févr. 1722 (univ. d'Amsterdam, fonds Leclerc, doc. k41g) ; Dimitrie G. Ionescu, *Relașiile părilor române cu Patriarhia de Alexandria*, București, 1935.

Ils surent d'ailleurs très bien en profiter, jouant beaucoup non pas sur la valeur marchande des livres et des manuscrits rares, mais surtout sur leur potentiel de prestige, à même d'ouvrir des portes autrement soigneusement gardées. Il ne s'agissait point de faveurs gratuites, mais de gestes bien ciblés avec derrière eux toute une stratégie. Si l'on fait confiance aux dires de Gerlach, on peut retracer toute une tradition remontant aux archontes du XVI^e siècle :

Ils ont aussi l'habitude lorsqu'ils possèdent un livre de quelque valeur, d'en faire une copie et, quand il se présente un acheteur, ils la lui vendent le plus cher possible, comme un ouvrage inédit ; mais ils gardent toujours l'original [souligné par nous]⁹⁸.

Cela signifie mobiliser une ressource à même de produire de l'argent à tout moment : c'était aussi la stratégie de Nicolas Maurocordato. Le cadeau qu'il offrit au roi de France en 1729, un manuscrit du VIII^e siècle des écrits de saint Jean Damascène⁹⁹, devint ainsi d'autant plus précieux. Ce n'était pourtant pas la première fois : une traduction de Boèce par Planude l'avait précédé en 1722, à l'occasion de la visite de l'ambassadeur turc Mehmet Effendi à Paris¹⁰⁰. Le Roi y répondit par l'intermédiaire de Villeneuve qui écrivit au prince :

J'ai reçu ces jours-cy la nouvelle édition des *Conciles* imprimés aux despens du Roi. Il m'a ordonné de les envoyer de sa part à Votre Altesse et de luy témoigner en même temps combien il est charmé du beau présent que vous luy avez fait¹⁰¹.

En effet, affaires politiques et affaires de livres étaient étroitement liées et fonctionnaient selon le paradigme du don et contre-don caractéristique de la société constantinopolitaine¹⁰². Les Autrichiens le pratiquaient déjà avec le père de Nicolas, qui reçut en 1682, comme cadeau de la part de l'empereur Léopold, les livres qu'il avait sollicités de Kaunitz (le représentant des Habsbourg à Constantinople), pendant les négociations de Vienne. C'était

⁹⁸ L. Vranoussis, « Manuscrits... », p. 414.

⁹⁹ Lettre de Sevin à Maurepas, le 16 avr. 1729 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/4, p. 402-403), où l'abbé ajouta : « Un volume de cette espèce se vendroit au poids de l'or en ce pays-cy et fera toujours un des plus magnifiques ornements de quelques bibliothèques que ce puisse être. »

¹⁰⁰ A. Pippidi, « Mysticisme... », p. 241.

¹⁰¹ A. Pippidi, « Mysticisme... », p. 242, n. 19.

¹⁰² Détails dans R. G. Păun, *Pouvoirs, offices...*

une aimable récompense pour l'attitude bienveillante du grand drogman dans l'affaire Thököly¹⁰³. Le geste se répéta en 1699, après le traité de Karlowitz, où Maurocordato avait joué un rôle essentiel. À cette occasion, il reçut de la part de l'empereur un *corpus* de chroniques byzantines¹⁰⁴. Les agents de la France jouaient le même jeu, comme en témoigne une lettre de Nointel à Colbert : « Je luy [à Alexandre] ay fait présent de toutte l'*Histoire byzantine* [éd. du Louvre]. Si j'avais les Pères grecs, je les luy donnerois encore dans quelque occasion favorable¹⁰⁵. » L'Exaporite n'hésita d'ailleurs point à utiliser ses relations politiques pour se procurer des livres : en 1691, il demanda des ouvrages d'auteurs classiques à Kinski, l'envoyé des Habsbourg à Constantinople, dont il avait fait la connaissance à Vienne¹⁰⁶.

La bienveillance d'Alexandre était, comme nous l'avons vu, essentielle pour le succès de toute affaire politique. Le marquis de Nointel l'avait très bien saisi :

Je feray soutenir mon dessein par ceux qui ont le plus d'accès [souligné par nous] auprès du grand vizir, [en l'occurrence Alexandre] Maurocordato, que je connois très particulièrement [qui] est son médecin et truchement de la Porte, [et en plus] homme éclairé et de mérite¹⁰⁷.

De ce point de vue, l'ambassadeur de Bonnac avait parfaitement raison : Nicolas avait vraiment hérité « ses talents » de son père, « homme fameux en cet Empire par son habileté et par la confiance des Grands Visirs », ce

¹⁰³ Il lui avait donné 100 ducats pour les acheter à Vienne, en 1681 (P. Cernovodeanu, « Alexandros Mavrocordatos *Ex aporiton* [1641-1709] », dans *Diplomaşi ilustrî*, t. IV, Bucureşti, 1983, p. 15).

¹⁰⁴ N. Camariano, *Alexandre Maurocordato*..., p. 33 et suiv. Sur les ouvrages d'histoire byzantine de la bibliothèque des Maurocordato : A. Pippidi, « Manuscritos bizantinos de la biblioteca de los Mavrocordato », dans *El cielo en la tierra. Estudios sobre el monasterio bizantino*, t. III, éd. Pedro Bádenas, Antonio Bravo, Inmaculada Pérez Martín, Madrid, 1997, p. 321-340.

¹⁰⁵ H. Omont, *Missions archéologiques*..., vol. I, p. 179.

¹⁰⁶ *Hurmuzaki*, n° V/1, 1/11 oct. 1691, doc. CCLXXII.

¹⁰⁷ M. Miller, « Cent lettres... », p. 225-226. Ahmed Fazîl était le fils du fameux Mehmed Köprüllü ; sur la domination de cette famille sur la vie politique ottomane : Rifaat Ali Abou-El-Haj, « The Ottoman vezir and Paşa households, 1683-1703 : a preliminary report », dans *Journal of American Oriental Society*, t. XCIV, n° 4, 1974, p. 438-447.

qui le rendait non seulement un « homme savant », mais également « versé dans les affaires étrangères ». Avoir « une liaison fort étroite » avec lui, ce que l'ambassadeur croyait déjà accompli, ne pouvait qu'assurer le succès des affaires du Roi¹⁰⁸. La même stratégie se dégage de la lettre du sieur Caroly, agent de la France, qui écrivit à l'abbé Bignon :

J'envoy aussy à Votre Grandeur un livre imprimé en turc par le fameux Ibraim Effendi¹⁰⁹, quy contien l'histoire des mers Noires comme de la Méditerranée. J'ay conservé l'amitié de cet illustre homme comme celle de Mauro Cordato, qu'y est l'interprète du Grand Seigneur¹¹⁰ et de l'illustre Gerachi, gendre de l'ancien prince de Moldavie. Ils me sont estroits en amitié et j'ay fait tout possible pour la cultiver¹¹¹.

Mais cela n'était pas suffisant dans les affaires de livres et de manuscrits, tout simplement parce que, dans ce cas, Maurocordato fils, n'était pas un simple intermédiaire, mais le patron même. Pour obtenir l'accès à ses manuscrits, il fallait trouver des intermédiaires qui connussent bien le terrain, qui jouissent, eux aussi, du crédit et de l'influence auprès du propriétaire, concevoir des stratégies de récompense, stimuler l'intérêt des agents recrutés sur place. Pas de changement de stratégie donc, pour ce qui concerne les agents occidentaux, seulement un changement de cible. Ce qui ne veut pas dire que la tâche ait été moins délicate.

Dans les affaires politiques, la médiation d'Alexandre Maurocordato donna, on le sait, des résultats variables et plutôt modestes. Dans celles des manuscrits, les bons médiateurs furent vite trouvés. L'un fut Drako Soutsou, secrétaire de Constantin Maurocordato, fils de Nicolas, qui « a[vait] du crédit auprès du prince de Valachie¹¹² ». L'autre était Daniel de

¹⁰⁸ Lettre de Bonnac au Roi, le 10 mai 1719 (*Hurmuzaki*, t. I, suppl. I-II, p. 445-446).

¹⁰⁹ Il s'agit d'Ibrahim Mütefferrika, fondateur de la première imprimerie ottomane ; sur lui : récentes contributions d'Orlin Sabev à paraître dans *New Europe College Yearbook, Regional Program*, 2004-2005.

¹¹⁰ Erreur : à l'époque, le grand drogman de la Porte était Alexandre Ghika.

¹¹¹ Lettre de Caroly à Bignon, le 7 nov. 1733 depuis Livourne (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/27, p. 415).

¹¹² Lettre de Maurepas à Bignon, le 25 juillet 1731 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/19, p. 411 ; doc. I/9, p. 379).

Fonseca, l'un des agents des Maurocordato, qui avait déjà promis à Maurepas « de découvrir tout ce qu'il y aura[it] à Constantinople en arabe, grec, persan ou arménien, qui [pût] être utile à embellir la bibliothèque du Roy », ce qui l'avait amené à contacter « tous les sçavans de Constantinople¹¹³ ». Le but, comme l'affirme Villeneuve, était de faire « agir [les deux] conjointement [...] pour le succès de notre projet ». Ce fut une affaire tout aussi difficile que les négociations diplomatiques et les précautions à prendre en furent à peu près similaires, car les orgueils n'en étaient pas moindres.

Ainsi, après avoir reçu le Damascène, Sevin suggéra à Maurepas d'envoyer au prince le livre sur les conciles par Père Hardouin, car « il est de Sa Grandeur [du Roi] de ne pas demeurer en reste [souligné par nous] avec un prince qui luy est inférieur de toutes les façons¹¹⁴ ».

Conçue comme un rapport de pouvoir où la libéralité joue un rôle essentiel, au moins en ce qui concerne la définition d'un grand monarque comme le roi de France, la négociation avec Nicolas (puis avec son fils) devait profiter aussi des « faiblesses » du partenaire. Sevin crut avoir trouvé la bonne voie :

Je tache par des louanges outrées, écrit-il à Maurepas, de lui enlever quelque morceau précieux, persuadé que quand l'honneur n'y est point intéressé, il ne fut jamais défendu de profiter des faiblesses d'autrui¹¹⁵.

Pas besoin de s'interroger sur cette faiblesse, issue de « la vanité des Grecs anciens et modernes », l'abbé même l'éclaircit en deux mots : le prince « se pique de magnificence et il croit déroger à la dignité de Prince, si quelque autre le surpassoit en générosité¹¹⁶ ».

¹¹³ Lettre de Fonseca à Maurepas, le 5 janv. 1729. Il avouait à Bignon, le 14 sept. 1731 : « Il ne reste, à ce que je crois, dans tout le Levant d'autres manuscrits que ceux de la bibliothèque du Prince de Valachie, qui m'a promis de permettre de copier ceux qui nous seront nécessaires. » (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/9, p. 128-129.)

¹¹⁴ Lettre de Sevin à Maurepas, le 16 avril 1729 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/4, p. 402).

¹¹⁵ Lettre de Sevin à Maurepas, le 18 sept. 1729 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/10, p. 405).

¹¹⁶ Lettre de Sevin à Maurepas, le 18 sept. 1729 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/10, p. 405). Information fournie par Fonseca.

Hormis les « louanges outrées » dont l'abbé n'est pas gêné de faire usage, de petites preuves de libéralité devaient faciliter le succès final. À part les dons faits au prince, « il convient aussy qu'on fit quelques présents aux deux patriarches de Constantinople et de Jérusalem¹¹⁷ ». Il ne s'agit point de dons gratuits, tout au contraire, on a affaire avec des gestes censés stimuler l'échange, faire apparaître la supériorité du donneur et obliger le receveur. Les agents du Roi, conseillés par Drako et surtout par Fonseca, s'empressèrent d'en estimer même les bénéfices : « M. Fonseca, qui connaît le terrain [souligné par nous], est persuadé que cette marque de libéralité produiroit de très bons effets surtout auprès du Prince qui se pique de générosité ». Cela signifie obtenir au moins l'équivalent¹¹⁸, sinon plus :

Il nous communiquera quelques manuscrits rares avec la permission de les copier, et que peut-être même il nous en fera présent [souligné par nous], surtout si nous lui envoyons de la part du Roy les *Conciles* du P. Hardouin¹¹⁹.

On voit bien les agents du Roi déroger en fait au principe même de la libéralité qui, en théorie tout au moins, n'exige pas de réponse et encore moins de bénéfices. Ils engagent en revanche une véritable compétition où l'objet – livres et manuscrits – risque de devenir secondaire par rapport aux questions de prestige, et où l'honneur même des acteurs revêt des interprétations contradictoires.

Si l'on regarde seulement la succession des faits, elle donne l'impression d'un échange classique. Tout se joue autour de la bibliothèque de Nicolas, échue à son fils après sa mort. Ce fut d'abord Maurepas qui décida d'envoyer à Drako une vingtaine de tomes comprenant les écrits des Pères et des historiens byzantins, pour obtenir par son intervention au moins le catalo-

¹¹⁷ Lettre de Sevin à Maurepas, le 4 juin 1729 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/6, p. 404).

¹¹⁸ Lettre de Sevin à Maurepas, le 18 sept. 1729 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/10, p. 405).

¹¹⁹ Lettre de Sevin à Maurepas, le 4 juin 1729 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/6, p. 404). Selon lui, « une pareille marque de distinction ne touchera pas moins le Patriarche de Jérusalem » ; lettre de Sevin à Maurepas, le 2 avr. 1729 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/1, p. 375).

gue des manuscrits de la bibliothèque¹²⁰. Le prince même reçut « six volumes d'histoire et des mémoires de l'académie des Belles-Lettres et d'autres livres¹²¹ ». Drako y répondit : en 1738, il prit soin d'ajouter aux manuscrits que le prince avait promis encore deux pièces « dont il fai[sait] présent à la bibliothèque du Roy ». Villeneuve saisit la situation et Maurepas approuva qu'ils lui donnassent un présent « en reconnaissance de ses soins¹²² ». Deux mois plus tard, il remit aux échevins et députés de commerce de Marseille deux caisses de livres pour Drako¹²³. Enfin, par une lettre du 6 juillet 1739, Maurepas confirma la réception des manuscrits que celui-ci avait envoyés, au nombre de soixante-seize, parmi lesquels dix-sept dont « M. Draco [lui] a fait présent en considération des livres imprimés [qu'il lui a] donnés¹²⁴ ».

Mais si l'on regarde de près les détails des échanges, on a toutes les raisons de nuancer cette impression. Lorsque Drako refusa l'argent offert pour ses services, en demandant « quelques livres grecs en deux colonnes avec traduction latine qui manquoient à sa bibliothèque », Villeneuve fut découragé :

Je vous avoüe, Monsieur, que la demande ne m'a pas paru fort discrète, et qu'à la lecture du catalogue j'ay jugé que ce seroit payer chèrement les copies [...] que de les payer par un présent qui me paroît être de conséquence [souligné par nous]¹²⁵.

L'enjeu et la logique de l'échange ne semblent pas avoir été compris pareillement par les deux partenaires. Si Villeneuve semble se situer dans

¹²⁰ Lettre de Maurepas à Villeneuve, le 4 sept. 1731 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/15, p. 382). Il s'agissait des œuvres de saint Grégoire de Nazianze (2 vol. 2^o), la *Bibliothèque* de Photius (2^o), le dictionnaire de Culepin (2 vol. 2^o).

¹²¹ Lettres de Fonseca à Bignon, le 14 sept. 1731 et de Maurepas à Fonseca, le 31 oct. 1731 (A. Pippidi, « Mysticisme... », p. 243).

¹²² Lettre de Maurepas à Villeneuve, le 9 avr. 1738 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/46, p. 397).

¹²³ Lettre de Maurepas à Villeneuve, le 11 juin 1738 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/47, p. 397). Il s'agit d'un « ancien recueil de canons », respectivement d'un recueil qui contient « quelques ouvrages de St. Basile et St. Grégoire de Nazianze » (lettre de Villeneuve à Maurepas, le 10 janv. 1738 [V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/32, p. 418]).

¹²⁴ V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/48, p. 398.

¹²⁵ Lettre de Villeneuve à Maurepas, le 13 nov. 1733 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/36, p. 393).

une logique marchande (argent contre faveur), Drako en profite pour lui imposer une logique de don et contre-don où c'est à lui-même de faire le prix. Or ceci dépassait de loin, semble-t-il, les estimations de l'ambassadeur, toujours prêt à « entretenir les dispositions » du prince et de son conseiller « par des petits présents ¹²⁶ », mais moins disposé à s'engager dans une vraie relation d'échange.

Il sut pourtant comment s'y prendre :

Je crois qu'on pourroit prendre le party de luy en faire venir une partie, et luy dire qu'on n'a pas pu encore trouver les autres, afin de nous ménager par son canal les moyens de faire faire des copies des autres manuscrits ¹²⁷.

Le ministre confirma la conduite à suivre, en prenant toutes les précautions :

Il y a lieu qu'en luy envoyant d'abord tout ce qu'on a demandé, il pourroit n'estre plus si empressé à remplir ses promesses. [Alors] pour l'engager à faire continuer ce travail je feray acheter et vous enverray suivant votre avis ceux des livres qu'il demande que l'on pourroit trouver à meilleur compte ¹²⁸.

Lorsque enfin six copies de manuscrits furent reçues par Maurepas, celui-ci n'hésita point à continuer sur la même voie. Il promit d'examiner les copies : « Lorsque les autres en auront esté faites, je verray si cela mérite pour luy envoyer les nouveaux livres qu'il demande. » Le conseil fut clair : « Vous pouvés le laisser toujours dans l'espérance qu'on les luy enverra, afin qu'il ne fasse point discontinuer le travail et le soin qu'il employe pour les manuscrits qu'il luy ont esté demandés ¹²⁹. » Tout l'enjeu était donc d'engager, de lier l'intermédiaire à la promesse qu'il avait faite par les chaînes de ses propres intérêts. De l'obliger donc par des présents bienveillants, en lui insufflant en même temps des espoirs encore plus grands, de telle manière qu'il continuât à servir.

¹²⁶ Lettre de Maurepas à Bignon, le 25 juillet 1731 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/19, p. 411).

¹²⁷ Lettre de Villeneuve à Maurepas, le 13 nov. 1733 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/36, p. 393).

¹²⁸ Lettre de Villeneuve à Maurepas, le 9 févr. 1734 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/38, p. 394).

¹²⁹ Lettre de Maurepas à Villeneuve, le 6 avr. 1735 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/41, p. 395).

C'est justement ce que les agents du Roi avaient essayé, quelques décennies plus tôt, avec Alexandre Maurocordato, dont l'importance comme allié – ou plutôt comme pion – politique était tellement estimée que même son ennemi, Guilleragues, considéra alors qu'il « [fallait] éviter qu'il [fût] gagné par la cour de Vienne, [d']autant plus qu'il était [capable de faire réussir l'intrigue la plus difficile¹³⁰ »]. Girardin, avec qui Maurocordato entretenait des rapports assez cordiaux, recommanda au Roi d'accorder au grand drogman une pension annuelle de 2 400 livres, idée reprise aussi par Ferriol¹³¹. Celui-ci s'expliqua : « Comme son crédit à la Porte est fort augmenté, [...] la pension l'engageroit [souligné par nous] à porter le grand vizir à faire quelque mouvement du côté de la Hongrie¹³² ». Selon Ferriol, cette solution serait beaucoup plus commode et efficace, sinon il était obligé de « lui faire un présent tous les ans, tant qu'il continuera[it] à [leur] rendre service [souligné par nous] ». De 1688 à 1707, le montant de la pension proposée augmenta deux fois et demie environ (de 2 400 à 5 000 ou 6 000 livres), ce qui illustre bien tant l'importance du personnage que l'objectif de la France : « achever de le gagner entièrement¹³³ ».

La concurrence des autres puissances, dont particulièrement l'Autriche, ne se manifestait pourtant pas seulement sur le terrain politique. Après la mort de Nicolas (1730), les agents du Roi virent leurs espoirs menacés par les offres séduisantes que les émissaires de l'empereur avaient faites au jeune prince Constantin¹³⁴. L'importance des médiateurs augmenta consi-

¹³⁰ Lettre de Guilleragues, le 16 août 1692 (M. Miller, « Cent lettres... », p. 226).

¹³¹ Lettre de Girardin au Roi, le 29 juin 1688 (M. Miller, « Cent lettres... », p. 226). L'initiative fut approuvée par le Roi (N. Camariano, *Alexandre Maurocordato...*, p. 68).

¹³² C'est-à-dire en faveur de la faction de François Rákóczi, ce qui devait offrir une marge de manœuvre plus large à la France (N. Camariano, *Alexandre Maurocordato...*, p. 68-70).

¹³³ M. Miller, « Cent lettres... », p. 230 ; N. Camariano, *Alexandre Maurocordato...*, p. 80.

¹³⁴ Lettre de Villeneuve à Bignon, le 17 sept. 1731 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/20, p. 411-412). Le 20 févr. 1731, il présuait déjà l'intérêt des Habsbourg pour cette affaire, mais aussi celui du roi d'Angleterre « et peut-être de la cour de Rome » (lettre de Villeneuve à Maurepas [V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/16, p. 409] ; lettre de Villeneuve à Bignon, le 15 avr. 1731 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/14, p. 409).

dérablement dans ces conditions, d'où la stratégie choisie par Maurepas : la temporisation. Si le prince voulait vendre la bibliothèque, qu'il le fît, mais après « que l'on eut tiré au moins les manuscrits les plus rares et les plus propres à enrichir la bibliothèque du Roy¹³⁵ ».

Sauf que le jeune Constantin ne s'empessa pas de l'abandonner, tout au contraire. Il utilisa la tactique du mystère, héritée toujours de son père, à savoir ne jamais offrir toutes les informations disponibles sur telle ou telle chose, ne jamais dire « oui » ou « non » trop nettement et surtout... garder les originaux¹³⁶. Des années et des années furent nécessaires pour que le prince mît à disposition un catalogue – vraisemblablement très incomplet – des manuscrits qu'il possédait¹³⁷. Pour faire traîner l'affaire, tout prétexte fut bon : lorsqu'il se trouvait en Valachie ou en Moldavie, il prétendait avoir laissé ses manuscrits à Constantinople et *vice versa*¹³⁸, pour finalement laisser croire que l'incendie qui avait gravement affecté le quartier de Galata avait dévoré aussi sa bibliothèque¹³⁹. Le constat amer de Nointel, se référant à l'Exaporite, restait valable pour son petit-fils aussi : « Il n'a pas voulu s'engager ny spécifier ce qu'il prétendoit¹⁴⁰... »

Une autre République des lettres

Malgré toutes ces tensions et subterfuges, l'intérêt des parties était mutuel, dans la mesure où la curiosité des antiquaires et de leurs comman-

¹³⁵ Lettre de Maurepas à Villeneuve, le 4 juillet 1731 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/7, p. 377).

¹³⁶ Sur les comportements dans ces milieux : Grégoire Cassimatis, « Esquisse d'une sociologie du phanariotisme », dans *Symposium...*, p. 154-166.

¹³⁷ Lettre de Villeneuve à Maurepas, le 10 oct. 1731 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/13, p. 381).

¹³⁸ Lettre de Villeneuve à Maurepas, le 10 oct. 1731 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/13, p. 381).

¹³⁹ Drako suivait la même ligne (lettre de Villeneuve à Maurepas, le 13 nov. 1733 [V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/36, p. 392-393]). Quant à Fonseca, « il fait traîner en longueur l'exécution de sa parole » (lettre de Villeneuve à Maurepas, le 6 sept. 1731 [V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/19, p. 379]).

¹⁴⁰ N. Camariano, *Alexandre Maurocordato...*, p. 61.

ditaires venait à la rencontre de celle des milieux archontaux de Constantinople, désireux de se construire une image extérieure digne de leurs interlocuteurs occidentaux.

Une composante de représentation n'est assurément pas absente de l'activité bibliophilique de Nicolas Maurocordato, qui essaya de publier ses œuvres en Occident, en français – vœu resté en partie non exaucé – ou en latin, ce qu'il réussit grâce à Stefan Bergler¹⁴¹. Ce fut toujours lui qui eut l'initiative de faire publier dans la collection *Bibliotheca Graeca*, réalisée par Fabricius, un chapitre sur les érudits grecs d'après 1453¹⁴². Pour sa part, Constantin Maurocordato allait publier sa *Constitution* dans le *Mercure de France* et recevoir des dédicaces de la part de l'abbé Desfontaines¹⁴³. Si peu intéressé qu'il fût par les livres et les manuscrits, le cousin germain de Nicolas, Grégoire Ghika, essaya de ne pas rester hors du circuit d'échanges et ordonna « qu'on fouillât dans les monastères de son petit État », la Moldavie, afin de trouver des choses curieuses à même de susciter l'intérêt des agents du Roi. Ces lieux « [furent] pillés à différentes reprises », mais il put néanmoins offrir à Sevin

¹⁴¹ J. Bouchard, « Nicolas Maurocordato et l'aube des Lumières », dans *RESEE*, t. XX, n° 3, 1982, p. 237 et suiv. Une version française de l'ouvrage fut (au moins partiellement) préparée par Leclerc (N. Iorga, « O scrisoare a lui Le Quien », Alexandru Mavrocordat, « Cu ocaziunea scrisorii lui Le Quien », dans *Arhiva*, t. X, Iași, 1899, p. 132-134, p. 185-204. La traduction du *Theatrum politicum* par Ambrogio Marliano fut également publiée sous le nom de Nicolas, à Leipzig, chez J. G. E. Breitkopf (A. Camariano-Cioran, « Traducerea greacă a Teatrului Politic atribuită greșit lui Nicolae Mavrocordat și versiunile românești », dans *Revista Istorică Română* [ci-après *RIR*], t. XI-XII, 1941-1942, p. 216-260).

¹⁴² *Eruditorum Graecorum recensio, Bibliotheca Graeca*, vol. XI, Hambourg, 1722 (L. Vranoussis, « Manuscrits... », p. 422).

¹⁴³ A. Pippidi, « Mysticisme... », p. 250, n. 49 ; Anne-Marie Cassoly, « Autour de l'insertion dans le *Mercure de France* de la "Constitution" de Constantin Mavrocordat », dans *RESEE*, t. XIX, n° 4, 1981, p. 751-762.

une histoire de Moldavie et des provinces voisines, composée en langue du pays [dont l'abbé savait, toujours par Fonseca] qu'elle n'a point encore vu le jour et [dont] on parle comme d'un chef-d'œuvre¹⁴⁴.

Une autre histoire de Moldavie, en grec, serait plus tard offerte à Peyssonnel (alors consul à Smyrne) par Constantin Maurocordato¹⁴⁵. Ce genre d'échanges suscitait la curiosité envers les familles des drogman. Dix ans plus tôt, Peyssonnel avouait au Marquis de Caumont son souci

d'approfondir la généalogie de cette famille [Maurocordato] ; j'en ay parlé au drogman qui, flatté de ma curiosité, m'a envoyé un manuscrit en grec vulgaire qui contient l'histoire moderne des principautés de Valachie et de Moldavie ; j'ay prié un religieux, versé dans le grec vulgaire, de traduire cet ouvrage [qui] pourra fournir des faits curieux, que les historiens du dernier siècle peuvent avoir ignorés¹⁴⁶.

L'enjeu d'une telle politique de représentation transparaît dans un incident de 1742, relaté par les agents de Constantin Maurocordato à Constantinople. Ils informèrent leur prince de la réaction de l'entourage de son cousin et rival au trône, Grégoire Ghika, à propos d'un livre « qui [venait] d'arriver de Venise » et qui racontait les événements « des dernières guerres », entre la Porte et la coalition russo-autrichienne entre 1736 et 1739. « En le lisant et apprenant ce qui y était écrit sur les exploits du prince Constantin », les rivaux se sentirent menacés et s'interrogèrent immédiatement : « Combien de bourses aurait-il donné à l'auteur pour qu'il y écrive tant de mensonges et de louanges ? » Une réaction immédiate dut être envi-

¹⁴⁴ Bonne occasion pour Sevin de démarrer les recherches dans cette direction aussi : « Un médecin établi à la cour de ce prince s'est chargé de nous ramasser tous les livres tant grecs que moldaves imprimés à Jassy et à Bucharest. On ne les connoit guères ni en France ni ailleurs : et ne fût-ce que cette raison, ils ne sont point indignes d'occuper une place dans la bibliothèque du Roy », en tant que « curiosités » (lettre de Sevin à Maurepas, le 18 sept. 1729 [V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/10, p. 405]).

¹⁴⁵ Le 25 août 1748, celui-ci avoua ne pas l'avoir envoyée à Paris avant d'en faire une copie (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/52, p. 399). Nous connaissons le budget prévu : 137,60 piastres (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. I/49, p. 398).

¹⁴⁶ H. Omont, *Missions archéologiques...*, vol. II, p. 741. N. Iorga, « Știri nouă... », l'identifiait avec l'ouvrage d'Alexandre Amiras (*Cronica anonimă a Moldovei, 1661-1729 [Pseudo-Amiras]*, București, 1975).

sagée : Ghika chargea son secrétaire de faire une réponse polémique pour communiquer au monde la vérité et surtout pour montrer « qui [était] véritablement digne de louanges¹⁴⁷ ». On voit donc bien combien l'image publique comptait dans la dure lutte pour le pouvoir qui se déroulait dans la capitale impériale. Le même Nikoussios ouvrit cette voie. Vingt ans après le concile de Jassy, qui approuva une *Confession* orthodoxe destinée à mettre fin aux tensions doctrinaires qui troublaient l'Église, le grand drogman voulut en faire publier une édition bilingue, gréco-latine¹⁴⁸. Sans succès pourtant : le livre parut un peu moins de cinq ans après, à Leyde, mais seulement en grec¹⁴⁹. L'échec de la publication bilingue ne découragea pas Nikoussios, qui trouvait bon de donner « pour la bibliothèque du Roy, l'original grec, avec interprétation latine à costé, de la confession de l'Église d'Orient »¹⁵⁰. Nul hasard que ces deux pièces fussent accompagnées, toujours en guise de présent, des écrits du patriarche Jérémie II Tranos contre... les luthériens. Et ce furent pourtant les Hollandais, qui avaient imprimé la *Confession*, qui apportèrent à Nikoussios « six caisses remplies d'exemplaires », dont deux furent données par le résident hollandais à Nointel.

Ce ne fut guère un geste singulier : Galland raconte

qu'un jour un prestre grec apporta à Son Excellence [le marquis de Nointel] de la part du sieur Panaioti [Nikoussios] deux manuscrits grecs, l'un contenant une réponse de Meletius Syrique aux articles de Cyrille Lucar [Loukaris] [...], et l'autre

¹⁴⁷ A. Camariano-Cioran, *Reprezentanța diplomatică a Moldovei la Constantinopol (30 august 1741-decembrie 1742). Rapoartele inedite ale agenților lui Constantin Mavrocordat*, București, 1985, p. 189.

¹⁴⁸ Alexandru Elian, « Contribuția grecească la *Mărturisirea ortodoxă* », dans *Balcania*, n° V/1, 1946, p. 103.

¹⁴⁹ La préface appartenait à Nectarius de Jérusalem (A. Galland, *Voyage à Constantinople...*, t. I, p. 19) ; A. Elian, « Contribuția grecească... », p. 102 et suiv.

¹⁵⁰ A. Galland, *Voyage à Constantinople...*, t. I, p. 19. En 1687, Richard Simon signalait ce ms. : « Panaioti a [...] fait traduire en latin cette confession, qu'il envoya au roi dans deux langues, avec les souscriptions des évêques [*sic* – il s'agit des patriarches] d'Orient. Ce manuscrit, qui tient lieu d'original, se trouve dans la bibliothèque de monsieur l'archevêque de Reims. » (*La Créance de l'Église orientale sur la transsubstantiation*, Paris, 1687, p. 269 ; *ibidem*, n. 1 [par Ch. Schefer].)

contenant plusieurs ouvrages de Gennadius [Scholarius] qui vivoit avant et après la prise de Constantinople par Sultan Méhémet¹⁵¹.

Dans le deux cas, le désir de représentation allait de pair avec la propagande et la *captatio benevolentiae* : des écrits contre les protestants ne pouvaient que faire plaisir au Roi Très Chrétien et... très catholique.

Le désir de représentation n'explique pourtant pas tout, car ce commerce d'idées exigeait une culture et des compétences toujours à jour. La plupart des bibliothèques grecques et roumaines que l'on connaît n'étaient pas des bibliothèques d'apparat ; elles reflétaient plutôt les goûts et les curiosités de leurs propriétaires, ainsi qu'un intérêt suivi pour la lecture¹⁵². La correspondance des érudits grecs et roumains en témoigne. Dans l'échange de lettres avec Nottaras, Nicolas Maurocordato appréciait le souci du patriarche pour la géographie antique et moderne et l'assurait régulièrement d'avoir bien noté les informations communiquées par le savant prélat¹⁵³. Nicolas échangeait couramment des livres et des manuscrits avec Nottaras¹⁵⁴ et souligna souvent sa disponibilité : « Tous les [...] livres de ma bibliothèque restent toujours à la disposition de Votre Sainteté¹⁵⁵ ». Scarlate, le fils de Nicolas,

¹⁵¹ Le premier ouvrage fut imprimé en 1690, à Bucarest, par les soins de Dosithée Nottaras, l'infatigable ennemi des disciples de Loukaris. Le second est un *codex* de miscellanées contenant une homélie de Scholarius et ensuite « plusieurs petits traités d'Andrea de Candie, de Nicolas Cabbasilas, de St Chrysostome, de Théodore Studite », ainsi qu'un « fragment d'un grand traité contre les hérétiques attribué à Origène », attribution mise en doute par l'œil expérimenté de Galland (A. Galland, *Voyage à Constantinople...*, t. I, p. 179, n. 1).

¹⁵² L'opinion contraire est exprimée par Daniel Barbu, « Loisir et pouvoir. Le temps de la lecture dans les pays roumains au XVIII^e siècle », dans *RESEE*, t. XXVIII, n^{os} 1-4, 1990, p. 17-27 ; *Scrisoare pe nisip. Timpul și privirea în civilizația românească a secolului al XVIII-lea*, București, 1996, p. 59-76.

¹⁵³ « Nous ne doutons pas que tous ce que vous avez observé sera rendu public [c'est-à-dire imprimé], pour la commune utilité, ou au moins pour nous qui admirons et louons sans cesse la richesse de ta sagesse. » (Lettre de Nicolas Maurocordato à Nottaras, le 14 juillet 1723 [*Hurmuzaki*, n^o XIV/2, doc. DCCCLXX, p. 896-897].) A. Camariano-Cioran, *Les Académies princières...*, p. 246.

¹⁵⁴ Lettre de Nicolas Maurocordato à Nottaras, le 25 mars 1715 (*Hurmuzaki*, n^o XIV/1, doc. DCXLI, p. 671).

¹⁵⁵ Lettre de Nicolas Maurocordato à Nottaras, le 11 avr. 1715 (*Hurmuzaki*, n^o XIV/1, doc. DCXLVI, p. 676).

remercia à son tour Nottaras, son ancien professeur, pour les « cinq cartes géographiques et *Les Douze Césars* de Suétone¹⁵⁶ ». Constantin Doukas, prince de Moldavie, demanda au même Nottaras les histoires de Gregoras et de Laonikos Chalkokondyle. À une autre occasion, son secrétaire Jean Comnène sollicita en ce sens, et toujours au nom de Doukas, un autre prélat lettré, Néophyte d'Andrinople¹⁵⁷. Comnène lui-même était un lecteur très assidu. Même s'il est impossible de reconstituer la totalité de sa bibliothèque, les témoignages qui restent de ses lectures le confirment pleinement¹⁵⁸.

Ces préoccupations furent stimulées par les querelles doctrinaires divisant l'Église orthodoxe et par le combat des factions orthodoxes dures contre les latins et les calvinistes¹⁵⁹. Ainsi Jean l'Échanson, l'un des proches du prince Nicolas, confirma-t-il à Nottaras avoir reçu de sa part « 10 livres contre les Latins, par le feu très saint Nectarius » et promit de les distribuer « à ceux qui connaissent le latin, selon [l]es commandements [de Nottaras]¹⁶⁰ ». Un autre texte polémique de Nectarius tomba, trente ans

¹⁵⁶ Lettre de Scarlate à Nottaras, avr. 1715 (*Hurmuzaki*, n° XIV/1, doc. DCXLIV, p. 673-674). Sur lui : Cornelia Papacostea-Danielopolu, « Préoccupations livresques de Scarlat Mavrocordat dans un manuscrit de la bibliothèque de l'Académie roumaine », dans *RESEE*, t. XXVIII, n°s 1-4, 1990, p. 29-37.

¹⁵⁷ Bibl. de l'Académie roumaine, ms. gr. 974 (O. Cicanci, « Literatura în limba greacă în Moldova și Țara Românească în veacul al XVIII-lea », dans *Studii*, t. XXIII, n° 1, 1970, p. 28-29, n. 55).

¹⁵⁸ Bibl. de l'Académie roumaine, ms. gr. 74 : recueil de chroniques byzantines (O. Cicanci, « Literatura în limba... »).

¹⁵⁹ A. Elian, « Contribuția grecească... » ; Gunnar Hering, *Ökumenisches Patriarchat und europäische Politik, 1620-1638*, Wiesbaden, 1968 ; Astérios Argyriou, « Les courants idéologiques au sein de l'hellénisme et de l'orthodoxie à l'époque de la domination ottomane (1453-1821) », dans *Contacts. Revue française de l'orthodoxie*, t. XXXVI, n° 125, 1984, p. 285-305 ; chap. d'Alain Ducellier, dans *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, t. VIII, *Le Temps des confessions (1530-1620/30)*, dir. Marc Venard, Paris, 1992, p. 325-341.

¹⁶⁰ Lettre de l'Échanson à Nottaras, le 29 juin 1730 (*Hurmuzaki*, n° XIV/2, doc. MVII, p. 1047).

prince, recommandé par ce dernier à Leclerc à travers son secrétaire :

Si vous n'avez jusqu'à présent envoyé pour nous quelques livres à Vienne, n'envoyez plus d'orenavant aucun livre par cette voye. Nous sommes fort degoutez de cette correspondance, soit rapport à l'argent égaré, soit à l'égard de l'inégalité de nos correspondans. C'est pourquoi à l'avenir vous aurez la bonté d'adresser vos lettres à M. Fritsch avec le quel nous avons une ample correspondance et en qui nous prenons une entière confiance. De lui vous recevrez nos lettres ¹⁷⁴.

Même si la voie par Vienne ne fut pas abandonnée, comme on aurait pu le croire, Nicolas insista pour que Leclerc tissât avec Fritsch « une amiable correspondance » et cela pour des raisons très pratiques – « afin qu'on n'envoie quelque livre au double ¹⁷⁵ ». Il en était déjà averti par quelque expérience antérieure et fit écrire à son correspondant « sur le peu de dilligence des plusieurs libraires à qui on donne des semblables commissions ». Apparemment, ce fut l'une des causes qui l'avaient poussé à faire appel à son illustre correspondant : « Lorsqu'un homme si savant et d'un goût si délicat que vous l'êtes s'offre à s'employer à nous procurer des livres, où pourrions-nous mieux nous adresser qu'à vous ¹⁷⁶ ? »

La légère flatterie qui ressort de ces lignes dissimule pourtant un personnage beaucoup mieux informé que ne l'aurait pensé Leclerc même. Il était au courant de la moitié, peut-être plus, des choses qu'il demandait : ventes aux enchères (« auctions »), éditeurs, libraires, pour ne pas parler des titres et éditions ¹⁷⁷. Il possédait en outre des catalogues qui lui parvenaient par d'autres voies (« nous avons trouvé la plus grande partie de ces livres dans

¹⁷⁴ Lettre de Nicolas Maurocordato à Leclerc, le 10 févr. 1721 (univ. d'Amsterdam, fonds Leclerc, doc. k40b).

¹⁷⁵ Lettre de Nicolas Maurocordato à Leclerc, le 10 mars 1722 (univ. d'Amsterdam, fonds Leclerc, doc. k41i) ; lettre du 9 avr. 1722 (univ. d'Amsterdam, fonds Leclerc, doc. k41j).

¹⁷⁶ Lettre de Nicolas Maurocordato à Leclerc, le 9 sept. 1721 (univ. d'Amsterdam, fonds Leclerc, doc. k40l) ; il le répète dans la lettre du 29 août 1722 (univ. d'Amsterdam, fonds Leclerc, doc. k41l).

¹⁷⁷ « Les œuvres théologiques de Grotius se vendent chez Vetstein » (univ. d'Amsterdam, fonds Leclerc, doc. k40i et k40l). Pour les ouvr. juridiques du même auteur : Valentin A. Georgescu, « Les ouvrages juridiques de la bibliothèque des Maurocordato », dans *JÖB*, n° 18, 1969, p. 195-220.

auparavant, entre les mains de Galland, car Dosithée, l'oncle de Chrysanthe, voulait le faire traduire en français¹⁶¹.

La direction du flux de livres était double, les lettrés grecs de Constantinople et d'ailleurs demandant et recevant couramment des livres des pays roumains. Se trouvant à Zante, en 1708, Angelos Symmachios écrivit au même Chrysanthe, en mentionnant les livres envoyés jadis de Valachie au feu Dosithée Nottaras, ancien patriarche de Jérusalem¹⁶². Chrysanthe faisait d'ailleurs figure d'intermédiaire entre les pays roumains et les centres culturels grecs de l'empire : le même Symmachios lui demanda des livres imprimés en Valachie et en Moldavie, non seulement des livres grecs, mais aussi des livres en arabe pour les chrétiens d'Orient¹⁶³. En tant que princes des pays roumains, Nicolas et Constantin Maurocordato allaient constamment dans le même sens et assurèrent la continuation des aides pour les écoles et les centres monastiques orthodoxes de l'Empire ottoman¹⁶⁴.

¹⁶¹ Il signalait ce « volume écrit en grec touchant la croyance de l'Église orientale contre les calvinistes », qu'il traduira en une dizaine de jours (26 avr.-4 mai 1672) (A. Galland, *Voyage à Constantinople...*, t. II, p. 64, 66).

¹⁶² Les écrits de polémique religieuse occupaient une place de choix. Hormis Siméon de Thessalonique, un « classique », les principales références étaient Maxime de Péloponnèse et Mélétiou Syrigos, deux polémistes acharnés contre les protestants et leurs sympathisants à Constantinople, l'ancien patriarche Cyrille Loukaris en tête. Après la mort de celui-ci, leurs flèches furent dirigées contre son disciple, Jean Caryophyllis. L'ouvrage de Maxime s'intitule explicitement *Contre Caryophyllis*, ce qui montre que la postérité de l'ancien grand logothète du Patriarcat ne fut pas plus épargnée de critiques que sa vie (A. Karathanassis, *Hoi Hellenes...*).

¹⁶³ Pour une vue d'ensemble richement documentée sur la production de livres imprimés en grec : L. Vranoussis, « Manuscrits... », p. 429 et suiv. (approches quantitatives). Sur le rôle des pays roumains dans la diffusion du livre grec : E. Turdeanu, « Le livre grec en Russie : l'apport des presses de Moldavie et de Valachie », dans *Revue des études slaves*, n° 26, 1950, p. 69-87 ; Dan Simonescu, « Le livre grec imprimé en Roumanie (1642-1830) », dans *Symposium...*, p. 127-134. Sur l'imprimerie en arabe dans les pays roumains : D. Simonescu et alius, « Tipar românesc pentru arabi în secolul al XVIII-lea », dans *Cercetări literare*, t. III, 1939, p. 1-32 ; V. Cădea, « Une politique culturelle commune roumano-arabe dans la première moitié du XVIII^e siècle », dans *Bulletin de l'AIÉSEE*, t. III, n° 1065, p. 51-56.

¹⁶⁴ Voir les données réunies par A. Camariano-Cioran, « Aides... ».

D'une République à l'autre

L'échange d'idées et de livres dépassait cependant de loin les frontières de l'empire et engageait des intermédiaires dont les réseaux et les pratiques attendent encore une étude systématique, qui tienne compte des variations, de leurs degrés de visibilité et de l'intensité des contacts qu'ils favorisent, en fonction des conjonctures politiques du moment. Les drogmans, devenus candidats ou même princes des pays roumains, y étaient toujours les principaux acteurs. Ils engageaient des échanges de livres non seulement pour des raisons de prestige, mais aussi pour satisfaire leur intérêt scientifique. Toute action ne manquait pourtant pas d'un côté politique : se référant à William Wake, évêque de Canterbury, Nicolas Maurocordato précise que Wake « [lui] a envoyé certains livres et on peut voir qu'il est philhellène [souligné par nous]¹⁶⁵ ». Certains ouvrages furent demandés par le prince à Jean Leclerc, mais comme celui-ci ne les possédait pas, il fit appel à Wake. Nous savons aussi que Wake reçut de la part du prince deux manuscrits : un texte de saint Jean Climaque et un autre contenant les quatre Évangiles ainsi qu'une édition de son propre ouvrage, *Peri Kathikonton*, en traduction latine¹⁶⁶. Encore une fois, curiosité scientifique, courtoisie et désir de représentation vont ensemble. Tout cela ressort clairement de la correspondance de Nicolas avec Leclerc¹⁶⁷. Cette documentation, en grande partie inédite,

¹⁶⁵ Lettre de Nicolas Maurocordato à Nottaras, le 14 juillet 1723 (*Hurmuzaki*, n° XIII/2, p. 887) ; P. Cernovodeanu, « Contacte de ordin științific și cultural între intelectualitatea engleză și cărturarii din Țara Românească și Moldova în a doua jumătate a secolului al XVII-lea și primele trei decenii ale celui de al XVIII-lea », dans *Studii. Revistă de Istorie*, t. XXIII, n° 4, 1970, p. 722 ; Jean Guillard, « O scrisoare inedită a lui William Wake, arhiepiscop de Canterbury către Nicolae Mavrocordat », dans *RIR*, n° 7-12, 1943, p. 229-231.

¹⁶⁶ P. Cernovodeanu, « Contacte de ordin științific... », p. 723.

¹⁶⁷ Il s'agit d'au moins 28 lettres en français et 16 en latin, de listes de livres envoyés par Leclerc, d'autres listes demandées par le prince, etc. La fin de la correspondance peut être située en 1727 (univ. d'Amsterdam, fonds Leclerc, doc. k89m). Ces documents ont été déjà utilisés par J. Bouchard, « Nicolas Maurocordato... » ; A. Pippidi, « Aux confins... », « Mysticisme... ». Cette correspondance n'a pas encore été publiée dans sa totalité. Nous remercions A. Pippidi d'avoir mis à notre disposition les documents qu'il possède et les informations concernant ce fonds.

nous informe aussi sur le réseau du prince en Europe occidentale et sur les voies et les moyens de transport des livres. Lorsque les relations entre les deux hommes commencèrent, Maurocordato avait déjà au moins deux autres contacts fermes : l'un à Vienne et l'autre à Leipzig¹⁶⁸.

L'homme de liaison à Vienne était Hoffman, officier de poste qui avait ordre « à vous deffrayer de toutes les dépenses pour le transport des livres et des lettres d'Amsterdam jusqu'à Vienne¹⁶⁹ », mais le prince ne lui faisait pas trop confiance et le soupçonnait même de petites malversations financières. Pourtant, Leclerc fut invité à établir avec lui « une étroite et régulière correspondance, envoyant la plus grande quantité des livres par les chariots de la poste et quelque petit livre par la poste à cheval », qui était plus rapide¹⁷⁰. La seconde relation liait le prince au libraire Thomas Fritsch, éditeur de la traduction latine du *Peri Kathikonton* réalisée par Bergler¹⁷¹. Nicolas informa à maintes reprises Leclerc sur tel ou tel livre qu'il détenait déjà¹⁷², et parfois il s'exprimait explicitement : « N'envoyez pas *Bocharti Opera* car nous les attendons de Leipzig¹⁷³. » Fritsch fut un contact très apprécié par le

¹⁶⁸ La communauté grecque de cette dernière ville était promise à un bel avenir (Johannes Irmscher, « Die Sozialstruktur der Leipziger Griechengemeinde », dans *JÖB*, n° 32, 1982. *Actes du XVI^e Congrès international d'études byzantines*, n° II/6, p. 77-85 : ne fait mention que de la maison Breitkopf (dont la 1^{re} éd. impr. fut l'œuvre du fameux prédicateur Élie Miniatis, 1718). Emanuel Turczynski, *Die deutsch-griechischen Kulturbeziehungen bis zur Berufung König Ottos*, München, 1959.

¹⁶⁹ Lettre de Nicolas Maurocordato à Leclerc, le 16 avr. 1721 (univ. d'Amsterdam, fonds Leclerc, doc. k40c).

¹⁷⁰ Univ. d'Amsterdam, fonds Leclerc, doc. k40d.

¹⁷¹ Maria C. Marinescu, « Umanistul Stefan Bergler. Viața și activitatea sa (1680-1728) », dans *RIR*, t. XI-XII, 1940-1941, p. 163-215 ; Maria Marinescu-Hâmu, « Un helléniste à Brașov au début du XVIII^e siècle », dans *Studii Clasice*, n° 2, 1960, p. 365-372 ; Marina Marinescu, « Neue Erkenntnisse über den Siebenbürgischen Humanisten Stephan Bergler (1680-1728) », dans *Balkan Studies*, t. XXX, n° 2, 1989, p. 221-260.

¹⁷² Origène, *Contra Celsum* (lettre du 8 oct. 1721).

¹⁷³ Lettre de Nicolas Maurocordato à Leclerc, le 29 oct. 1721 (*Wake Letters*, vol. XXVI, doc. 125).

les catalogues de Hollande¹⁷⁸ »), mais il en demandait aussi à Leclerc¹⁷⁹. Conscient de l'importance de ce genre de publication, l'abbé Bignon proposa à son tour à Nicolas, en 1727, de lui envoyer à l'avance les catalogues de ce qui devait paraître, « comme [Nicolas pourrait] aussi [lui] faire part du choix des ouvrages [qu'il voudrait] donner au public¹⁸⁰ ».

Ce dernier échange ne semble pas avoir eu lieu. Toujours est-il que les demandes et les choix n'étaient pas faits au hasard, aux catalogues s'ajoutant des bibliographies thématiques, tel le livre de Nicolaus Lorinus Reusnerus, *Selectissimum orationum et consultationum de bello Turcica* (4 vol. en 6 t., Leipzig, 1596), très attentivement annoté et que le prince avait reçu, semble-t-il, de la part de Samuel Köleseri. Ce fut toujours grâce à celui-ci que Nicolas entra en liaison avec Mathia Bél¹⁸¹, sollicité pour chercher à Halle un professeur pour ses enfants¹⁸². Le prince possédait aussi le *Polyhistor literarius, philosophicus et practicus*, de Daniel Georg Morhof (Lübeck, 1714), ainsi que les *Jugements des savants sur les principaux ouvrages des autres* d'Adrien Baillet (Amsterdam, 1725, 8 vol.)¹⁸³.

Dans la correspondance avec les érudits d'Occident, les relations de son père et ses propres contacts en tant que grand drogman jouèrent assurément un rôle. Ils furent pourtant doublés de l'activité de Stefan Bergler, que Nicolas aurait voulu comme professeur pour ses fils¹⁸⁴. La relation de

¹⁷⁸ Lettre de Nicolas Maurocordato à Leclerc, le 8 oct. 1721 (univ. d'Amsterdam, fonds Leclerc, doc. k40o).

¹⁷⁹ Un *Catalogue de quelques livres choisis* (univ. d'Amsterdam, fonds Leclerc, doc. k40b).

¹⁸⁰ A. Pippidi, « Mysticisme... », p. 241, n. 15.

¹⁸¹ C. T. Jiga, « Patru scrisori ale doctorului Samoil Köleseri către Constantin Brâncoveanu », dans *Anuarul Institutului de Istorie din Cluj-Napoca*, 1958-1959, p. 375-379.

¹⁸² Zsigmond Jakó, « Beiträge zu den Beziehungen des rumanischen kulturellen Lebens mit der deutschen Frühaufklärung », dans *Revue roumaine d'histoire*, n° 6, 1969, p. 673-686.

¹⁸³ Corneliu Dima-Drăgan, « La bibliophilie des Maurocordato », dans *Symposium...*, p. 209-216.

¹⁸⁴ M. Marinescu, « Neue Erkenntnisse... », p. 231.

Nicolas avec Fabricius dut sans doute beaucoup au séjour de Bergler à Hambourg (1715-1718) et à l'amitié de Köleseri. Il en fut de même du contact avec Fritsch, noué pendant le séjour du même Bergler à Leipzig (1718-1722). Il coïncide exactement avec la première époque de la correspondance de Nicolas avec Leclerc, qui connaissait lui aussi Bergler depuis le séjour de ce dernier à Amsterdam¹⁸⁵. Fritsch était de surcroît l'éditeur de Köleseri, mais aussi de Maurocordato, tandis que Fabricius ajouta une épigramme au livre du prince¹⁸⁶.

Lire, s'informer, informer

Enfin, une autre dimension de la curiosité intellectuelle de nos protagonistes visait l'utilité politique des informations acquises, encore plus stimulée par la responsabilité d'occuper le trône d'un pays aux confins de l'empire. Quelqu'un comme l'abbé Bignon le comprit très vite. Lorsque Nicolas lui envoya ses ouvrages, *Peri kathiķonton* et *Philotheou Parerga*, l'abbé lui répondit :

Je vous offre de mon côté tout ce qui pourra ou flatter votre curiosité ou même vous être de quelque utilité dans une fonction dont la nouveauté à Constantinople vous donnera sans doute bien des embarras et dont le succès ne saurait vous faire que beaucoup d'honneur [souligné par nous]¹⁸⁷.

Les informations reçues de tel ou tel correspondant, par le biais des lettres, étaient complétées par les gazettes. L'abbé Sevin, par exemple, envoyait à Nicolas, hormis certains livres, des informations littéraires, scientifiques et politiques, plus accessibles à Paris qu'à Bucarest ou à Constantinople¹⁸⁸. De telles nouvelles étaient également transmises au

¹⁸⁵ M. Marinescu, « Neue Erkenntnis... », p. 225-226.

¹⁸⁶ La même année, Fabricius, qui allait recenser le livre dans les *Acta eruditorum*, envoya une lettre à Nicolas où il lui rendit hommage pour son érudition et son amour de la lecture et des livres (M. Marinescu, « Neue Erkenntnis... », p. 231).

¹⁸⁷ Il y ajouta : « Daignés aussi de votre part me faire instruire un peu en détail de ce qui s'y fera sous vos ordres », et surtout de fournir des catalogues des œuvres mystérieuses qui gisent dans la bibliothèque du serail, car l'abbé ne doute point que le prince en a « une pleine connaissance », (brouillon d'une lettre de Bignon à Nicolas Maurocordato, févr. 1727 [A. Pippidi, « Mysticisme... », p. 241, n. 15]).

¹⁸⁸ N. Iorga, « ^atiri nouă... », p. 138.

prince par Leclerc¹⁸⁹. C'était toujours à lui que Maurocordato demandait des cartes géographiques¹⁹⁰ récentes de l'empire des Habsbourg, d'Asie Mineure et d'Orient. Une lettre de Villeneuve à Bignon confirme cette impression en affirmant que la mort du prince fut

une véritable perte pour cet empire, qui tiroit de luy de grands secours par l'attention qu'il avoit d'informer exactement les ministres de la Porte de ce qui se passait dans toutes les cours de l'Europe dont il entendait les intérêts mieux que personne de ce Pays-cy. [Et de conclure que l'] on aura de la peine à le remplacer¹⁹¹.

Son fils allait pourtant très bien mettre en pratique les leçons politiques que son père lui avait adressées, en mobilisant toute l'expérience accumulée par trois générations de drogmans. Il fut vraiment « un jeune homme, fort appliqué », et qui surtout cherchait « à s'instruire et surtout des affaires d'Europe d'où il [recevait] toutes les nouvelles du temps¹⁹² ». Villeneuve, car c'est encore une fois lui qui dresse ce portrait, ne s'y trompa pas : le prince pouvait obtenir les plus importantes gazettes occidentales (hollandaises, allemandes, italiennes) de l'époque¹⁹³. Il entretenait en outre ses propres agents chargés de lui procurer des livres par la Pologne¹⁹⁴ ou directement de

¹⁸⁹ Lettre de Nicolas Maurocordato à Leclerc, mars 1727 (univ. d'Amsterdam, fonds Leclerc, doc. k89i).

¹⁹⁰ Lettre de Nicolas Maurocordato à Leclerc, mars 1727 (univ. d'Amsterdam, fonds Leclerc, doc. k89j).

¹⁹¹ Lettre de Villeneuve à Bignon, le 21 sept. 1730 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II, p. 376).

¹⁹² Lettre de Villeneuve à Maurepas, le 23 janv. 1736 (V. Mihordea, « Biblioteca domnească... », doc. II/31, p. 418). En 1766, Grégoire III Ghika donna à l'académie grecque de Jassy quelques volumes du *best seller* de Rousset, *Recueil historique d'actes, de négociations, mémoires et traités* (La Haye-Amsterdam, 1728-1765) (V. A. Georgescu, *Ideile politice și iluminismul în Principatele române, 1750-1831*, București, 1972, p. 62, n. 2).

¹⁹³ Ghika recevait en plus des gazettes anglaises (V. A. Georgescu, *Ideile politice...*, p. 62, n. 5). Il n'était pas rare que les ambassadeurs des puissances occidentales en procurassent eux-mêmes pour les princes ; ils recevaient en échange des informations sur les affaires de la Porte (rapport de Castellane, le 2 mars 1742 [N. Iorga, *Acte și fragmente cu privire la istoria românilor*, t. I, București, 1895, p. 102]).

¹⁹⁴ Correspondance du prince avec l'interprète polonais Giuliani publiée : N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, t. VI, București, 1904.

France¹⁹⁵, et ce n'était assurément pas par simple curiosité qu'il voulait acheter les archives du feu roi de Portugal¹⁹⁶. La promptitude des informations fournies par ses agents lui assura souvent les faveurs des autorités ottomanes, tout en provoquant l'étonnement des agents occidentaux¹⁹⁷.

Il résulte de tout cela que, dans le monde toujours mouvementé de Constantinople et des pays roumains, l'accès à l'information valait beaucoup plus que « l'honneur » dont parlait Bignon : il pouvait assurer un statut et une position de pouvoir. Les drogmans s'en aperçurent de bonne heure et purent ainsi bâtir leur carrière – et l'ascension de tout un groupe social – sur le savoir et l'instruction : pour Girardin, Alexandre Maurocordato était « leur [aux Turcs] seul géographe et politique¹⁹⁸ ». Ces deux atouts avaient ouvert les portes du pouvoir, ils permirent ensuite aux drogmans de trafiquer l'information – cette « marchandise de luxe » dont parlait Braudel –, mais tournèrent aussi contre eux. Être informé pouvait friser l'érudition certes, et ce trait ne manque pas des portraits dressés ici, mais trafiquer l'information, et surtout l'information politique, exigeait déjà précision, mise à jour et continuité, réclamait des ressources importantes et une mobilité pas toujours facile à prouver. Trafiquants d'influence, les drogmans l'étaient d'information et c'était là leur raison d'exister. Mais lorsque ce service se transformait en obligation pour définir le statut même de leur position, chaque erreur risquait de devenir fatale. Plusieurs drogmans et princes phanariotes le vécurent dramatiquement. Pourrions-nous conclure de là que lire (et écrire, bien sûr) a toujours été chose dangereuse à l'Est ?

¹⁹⁵ Un certain Fourier avait été « autrefois en correspondance de littérature » avec Constantin « pour lequel j'ay fait plusieurs commissions à Paris » (Ioan C. Filitti, *Lettres et extraits concernant les relations des principautés roumaines avec la France [1728-1810]*, Bucureşti, 1915, p. 29). Constantin recevait des livres par l'entremise de l'ambassadeur du Roi à Constantinople (I. C. Filitti, *Lettres et extraits...*, p. 261, doc. CCXXVIII).

¹⁹⁶ Alexandru Ciorănescu, *Documente privitoare la istoria românilor culese din Arhivele din Simancas*, Bucureşti, 1940, doc. DLXIV, p. 264-265.

¹⁹⁷ Qui lui demandaient eux-mêmes des informations politiques. Un seul ex. : la Porte fut informée sur l'intronisation de l'impératrice Élisabeth de Russie dix jours avant que l'ambassade russe ne le fit elle-même officiellement (F. Constantiniu, *Constantin Maurocordat*, Bucureşti, 1985, p. 168 et suiv.).

¹⁹⁸ Lettre de Girardin à Seignelay (Bibliothèque nationale de France, ms. fr. 7163 [A. Pippidi, *Contribuții...*, p. 109]).

IUSTI LIPSI
Ex libris E. T. H. H. H.
MONITA
EXEMPLA
POLITICA.

LIBRI DUO

Qui VIRTUTES, & VITIA
Principum spectant.



Editio novissima.

BUDÆ,
Typis Veronicæ Nottensteinin, Viduæ
Anno MDCCL.

PESTINI, Sumptibus Joannis Gerardi Maus,
Bibliopolæ sub signo trium Regum.

Patrimoine en lecture – Tradition et renouveau dans l’histoire de la réception des idées européennes en Hongrie et en Transylvanie

István Monok

Nous connaissons de nombreux procédés et techniques – inventés au cours de l’histoire par ceux qui y avaient intérêt – permettant le contrôle étroit de la naissance, de l’apparition et de la propagation des pensées nouvelles. La question de l’autocensure, de la censure préalable, de la surveillance de l’édition et de la librairie a déjà fait couler beaucoup d’encre¹. En revanche, nous savons très peu du contrôle exercé sur le *corpus* de lectures que les autorités ont mis à la disposition des diverses couches de la société. Cette dernière affirmation demeure indiscutable, même si l’on sait qu’en Hongrie et en Transylvanie, les bibliothèques institutionnelles ont joué un rôle plus important dans le processus de la réception des courants intellectuels d’origine étrangère que dans la plupart des pays occidentaux². Le pouvoir a toujours eu moins de mal à surveiller ces bibliothèques publiques

¹ *Libri prohibiti. La censure dans l’espace habsbourgeois 1650-1850*, éd. Marie-Élizabeth Ducreux, Martin Svatoš, Leipzig, Universitätsv., 2005 (« L’Europe en réseaux. Contributions à l’histoire de la culture écrite 1650-1918–Vernetztes Europa. Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650-1918 », 1).

² Faute de commerce organisé de livres, l’enrichissement des bibliothèques privées reste longtemps un idéal quasi inaccessible. À partir du XIX^e siècle, le processus de l’acquisition des livres nouveaux rencontre des obstacles matériels et politiques, variables selon les époques.

que les bibliothèques privées, ces dernières étant un peu à l'écart de l'attention des autorités.

Du point de vue de l'histoire de la lecture, le rôle très important des bibliothèques publiques signifie que l'historien ne peut étudier les lectures des diverses couches socioprofessionnelles et des divers groupements religieux, sans examiner de près les registres des livres conservés dans ces collections, étant donné que ceux-ci constituent le *corpus* des livres potentiellement disponibles à un moment historique donné³. Or, les spécialistes de l'histoire de la civilisation hongroise savent que, de l'an mil jusqu'à nos jours, la lecture a joué un rôle presque exclusif dans la transmission des traditions culturelles écrites et dans la réception des idées européennes.

La culture en Hongrie est par nature « réceptive ». Ceci explique pourquoi les recherches poursuivies dans le domaine de l'histoire de la réception peuvent commencer à expliquer dans quelle mesure les érudits hongrois – à telle ou telle période de l'histoire – ont été capables de s'approprier le fruit des efforts intellectuels des penseurs occidentaux. Les sources que les historiens de la lecture et des bibliothèques étudient en vue d'approfondir l'histoire de la réception – pour autant qu'elles révèlent le *corpus* de livres disponibles – permettent de mettre en évidence les possibilités de représentation et de transmission de la tradition culturelle européenne. En même temps, ces sources illustrent l'état de conservation de l'héritage culturel hongrois.

La réception en Hongrie et en Transylvanie des courants intellectuels occidentaux

Une question importante s'impose d'emblée : pourquoi avoir choisi de commencer nos investigations par l'époque moderne, c'est-à-dire dès le XVI^e siècle ? En Hongrie comme dans les pays occidentaux, le processus de formation des bibliothèques publiques a démarré au début du XVI^e siècle.

³ L'histoire des lectures analyse prioritairement les registres des bibliothèques privées, en s'efforçant de distinguer les livres disponibles des livres effectivement lus.

cle. Les circonstances de la fondation de ces établissements sont extrêmement variées. Il existe quelques bibliothèques fondées par des érudits humanistes (György Handó, Hans Derscham). Nous connaissons aussi des aristocrates qui ont ouvert leurs collections à un public choisi. Un public plus large a pu avoir accès aux collections de certaines bibliothèques municipales (Besztercebánya, Nagyszeben, Brassó, Kassa) fondées sous l'égide de la Réforme. Les livres de ces bibliothèques publiques sont alors le plus souvent déposés dans l'école de la communauté religieuse dominante : il s'agit donc pour partie de bibliothèques scolaires, accessibles aux lettrés de la ville. Les bibliothèques du réseau des collèges protestants (qui se construisent progressivement au cours du XVI^e siècle) jouent un rôle déterminant dans la formation culturelle de l'élite intellectuelle hongroise, rôle qui se renforce au cours des XVII^e et XVIII^e siècles⁴.

Les bibliothèques scolaires et municipales s'appuient très souvent sur les collections de tel ou tel monastère supprimé. Les fondateurs de ces nouveaux établissements ont alors intérêt à compléter les collections déjà en place – héritées des moines, donc composées d'ouvrages des auteurs classiques, des Pères de l'Église et des auteurs médiévaux – par l'acquisition de la production livresque contemporaine (rééditions des classiques rédigées par les humanistes, ainsi que d'œuvres philosophiques, historiques et juri-

⁴ Sur l'histoire des bibliothèques en Hongrie voir : György Kóka, *Geschichte des Buchhandels in Ungarn*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1990 (« Geschichte des Buchhandels », 3) ; Jenő Berlász, « Die Entstehung der ungarischen Bibliothekskultur im 16.-17. Jahrhundert », dans *Magyar Könyvszemle*, t. XC, n^o 1, 1974, p. 14-28 ; Csaba Csapodi, « Ungarische Bibliotheksgeschichte. Vom Mittelalter bis zum Frieden von Szatmár (1711) », dans *Gutenberg Jahrbuch*, n^o 59, 1984, p. 332-357 ; Erzsébet Soltész, « Über die gesellschaftliche Funktion des Buches in Ungarn », dans *Beiträge zur Geschichte des Buches und seiner Funktion in der Gesellschaft* [Mélanges Widmann], Stuttgart, Hiersemann, 1974, p. 268-279 ; István Monok, « Private Bibliotheken in Ungarn im 16. Jahrhundert », dans *Bibliotheken und Bücher im Zeitalter der Renaissance*, éd. Werner Arnold, Wiesbaden, Harrassowitz, 1997, p. 31-54 (« Wolfenbütteler Abhandlungen zur Renaissanceforschung », 16) ; I. Monok, « Deux siècles de culture de la lecture dans le bassin des Carpates (1526-1730) », dans *Revue française d'histoire du livre* [Mélanges Aquilon], n^{os} 118-121, 2003, p. 297-306.

diques). Naturellement, la préoccupation principale des responsables est d'acquérir les ouvrages des principaux théoriciens de la Réforme. Les patrons – un seigneur, une municipalité, l'Église, tel ou tel particulier – ont à cœur que leur établissement puisse disposer d'une collection plus ou moins complète des livres récents. Souvent, ils fondent des ateliers d'imprimerie afin d'assurer aux lecteurs l'accès aux œuvres des meilleurs auteurs hongrois. Grâce au zèle et à l'engagement des fondateurs des établissements en question, les ouvrages conçus dans l'esprit des nouveaux courants intellectuels de la chrétienté occidentale apparaissent presque immédiatement dans les bibliothèques du bassin des Carpates, au moins jusqu'à la fin du XVI^e siècle. À partir du début du XVII^e siècle, l'arrivée des livres occidentaux en Hongrie, et surtout en Transylvanie, accuse un retard de plus en plus net. Rappelons également que, du début du XVII^e siècle jusqu'à nos jours, une disparité toujours croissante se révèle entre les livres conservés dans les collections privées et ceux des collections publiques.

Dans les bibliothèques scolaires et publiques – ainsi que dans les collections des monastères des ordres traditionnels ou récemment fondés –, créées avant la fin du XVI^e siècle, les lecteurs peuvent retrouver non seulement les livres relevant des traditions antique, médiévale et humaniste, mais aussi la matière des débats théologiques et ecclésiologiques contemporains. Une tendance à la sécularisation se manifeste dans une partie importante des bibliothèques privées : la part des livres historiques, juridiques, philosophiques, littéraires et scientifiques ne cesse de croître aux dépens des livres théologiques. Or, l'activité de plus en plus intense de l'Église catholique (fondation de nouveaux établissements de toute sorte, organisation de missions, conversions volontaires ou forcées) provoque un regain d'orthodoxie chez les protestants, de même que la volonté de minimiser les dissensions intérieures. Ce phénomène s'observe surtout dans les communautés protestantes qui jouissent d'une certaine autonomie, comme les habitants des villes royales de Hongrie ainsi que la population saxonne de Transylvanie. Il est évident que les bibliothèques privées des pasteurs reflètent une attention aux ouvrages polémiques contemporains. En revanche, les bibliothèques publiques et scolaires révèlent une perte de contact avec l'actualité européenne. Notons que les collections privées des membres non-lettrés des communautés contiennent aussi relativement peu d'ouvrages contemporains. Comme manifestation concrète de ce phénomène, on peut remar-

quer que les pasteurs de la communauté saxonne de Transylvanie disposent, dans leurs bibliothèques privées, d'œuvres des auteurs philippiens⁵, ainsi que d'ouvrages relevant du premier piétisme (essentiellement des écrits de Johann Arndt) ; dans la plupart des bibliothèques publiques, cependant, on ne trouve que des textes qui prônent un luthéranisme orthodoxe. On peut légitimement supposer que les chefs spirituels des communautés et les dirigeants des villes ne favorisent pas la propagation de nouvelles idées parce qu'ils veulent à tout prix empêcher que les éventuelles dissensions intérieures ne fournissent un prétexte au monde extérieur (dans ce cas, au pouvoir princier) pour intervenir dans les affaires de la communauté. Lorsque les collections privées des pasteurs sont léguées (à leur mort) aux bibliothèques publiques, les livres dangereux, susceptibles de déclencher des débats, ont déjà perdu toute actualité.

Des phénomènes semblables touchent l'Église réformée. Au cours du XVII^e siècle, les collections des bibliothèques collégiales – à des degrés divers selon les districts ecclésiastiques – perdent progressivement de leur actualité. Traditionnellement, les étudiants ayant fait leurs études dans des universités étrangères⁶ offrent leurs livres à leurs anciens collèges. Malheureusement, la plupart des étudiants de l'époque préfèrent acheter des livres anciens, écrits en latin, moins chers que les nouveaux. Ceci explique la relative rareté des œuvres contemporaines. Autre exemple : au tournant des XVII^e-XVIII^e siècles, la direction du collège de Nagyenyed décide de retirer le *corpus* des œuvres théologiques modernes de la bibliothèque scolaire, soit presque tous les textes composés en anglais et ceux des auteurs

⁵ Philippiens : disciples de Philippe Melancthon, théologiens et professeurs de second ou de troisième ordre, tels Caspar Peucer, Martin Crusius, Martin Mylius, Matthaeus Dresser, Joachim Camerarius. Nous avons également vérifié la présence dans les registres hongrois des auteurs censés entretenir depuis longtemps des rapports avec des pasteurs hongrois : Wolfgang Amling, Urbanus Pierius, Jacob Eysenberg, Valentin Espich, Friedrich Sylburg, Simon Stenius, Christoph Gundelmann, Petrus Calaminus, Daniel Claepius, Stephan Gerlach. Notons enfin la fréquence des références à Zacharias Ursinus, converti ultérieurement au calvinisme.

⁶ *Die ungarische Universitätsbildung und Europa*, éd. Márta Font, László Szögi, Pécs, Univ., 2001.

presbytériens anglais. La situation ne progresse guère au cours du XVIII^e siècle : le *corpus* des livres contemporains n'entre dans les bibliothèques publiques que tardivement, grâce surtout aux donations et aux successions de particuliers. Jusque dans la première partie du XVIII^e siècle, la plupart des bibliothèques scolaires et collégiales sont dirigées par les *seniores* (les étudiants âgés) des établissements, mais dans la seconde moitié du siècle, ce système disparaît progressivement. Désormais, les enseignants et les professeurs sont nommés bibliothécaires⁷. Il faut aussi noter que la plupart des collèges du XIX^e siècle (catholiques et protestants) créent deux bibliothèques séparées – l'une à l'usage des professeurs, l'autre à l'usage des étudiants. Cette pratique permet d'exercer une surveillance étroite sur les livres consultés par les étudiants. Les étudiants n'ont accès au *corpus* des livres modernes que dans la mesure où les professeurs ou les autorités de surveillance leur accordent la permission explicite de les consulter. Cette démarche limite sans nul doute les possibilités de renouvellement de l'héritage culturel, mais assure en même temps la transmission de la tradition.

Aux XVII^e-XVIII^e siècles, la plus grande partie des établissements protestants (créés au XVI^e siècle) est systématiquement transformée, catholicisée. La « recatholicisation » des bibliothèques publiques signifie qu'après avoir attentivement trié le *corpus*, les livres qualifiés d'hérétiques sont enfermés ou détruits. Dans la plupart des bibliothèques catholiques existe un rayon *libri hæretici*. Les franciscains de Némétújvár décident ainsi de rassembler dans une pièce hermétiquement close tous les livres (œuvres des auteurs catholiques inclus) de l'école protestante supprimée – cette collection s'y trouve toujours⁸. Il est plus que probable que les collections des domaines Batthyány furent à maintes reprises soumises à des « visites de livres », au

⁷ I. Monok, « Qui peut-on appeler bibliothécaire en Hongrie au XVI^e-XVIII^e siècle ? », dans *Histoire des bibliothèques* [colloque, Lyon, 2003] HCL vol.III. 2008. p.319-328.

⁸ Ceci n'est pas un fait unique dans l'histoire hongroise. La Bibliothèque nationale n'a pu sauver les anciennes publications nazies et antisémites qu'en en formant une collection de réserve (enrichie plus tard par des publications anticomunistes de Hongrois dissidents).

⁹ István Monok, Peter Ötvös, Edina Zvara, *Balthasar Batthyány und seine Bibliothek*, Eisenstadt, Burgenländisches Landesarchiv, 2004 (« Burgenländische Forschungen », 26) ; András Koltai, *Adam Batthyány und seine Bibliothek*, Eisenstadt, Burgenländisches Landesarchiv, 2002 (« Burgenländische Forschungen », 24).

cours desquelles les autorités, après examen des bibliothèques privées, en écartèrent tous les livres protestants. Dans certaines bibliothèques, comme au Tyrol¹⁰, les livres protestants sont systématiquement remplacés par des ouvrages catholiques ; dans d'autres régions – ainsi en Bohême, après la défaite des États protestants –, les autorités brûlent les livres protestants ou s'en servent comme pâte à papier. Il faut noter que les bibliothèques des collèges catholiques, grâce au réseau « international » des ordres monastiques, parviennent à se procurer des livres récents. Bien entendu, cette relative ouverture n'empêche pas l'obsolescence des collections des jésuites, mais celle-ci s'explique surtout par la priorité accordée par la Compagnie à la langue latine, ainsi que par l'invariabilité du matériel pédagogique utilisé dans les collèges des jésuites. Les jeunes élèves des collèges piaristes peuvent avoir accès à un *corpus* beaucoup plus moderne. Il faut néanmoins noter que même les piaristes – comme d'ailleurs tous les ordres reconstitués après la mort de Joseph II – exercent une surveillance très étroite sur les livres disponibles dans leurs bibliothèques.

Comment expliquer dès lors que, depuis le XVII^e siècle, l'intervalle entre la parution de tel ou tel livre et son acquisition par les bibliothèques en Hongrie et en Transylvanie n'ait cessé de grandir ? Une raison extrêmement simple à cela, valable tout au long du XVII^e siècle, est que le livre ancien est beaucoup moins cher que le nouveau. L'ancienneté d'un livre ne devient un argument d'achat qu'au milieu du XVIII^e siècle. Les étudiants, les voyageurs et les commerçants, à la recherche de bons livres et ce, en grande quantité, privilégient les manuels d'histoire ou de médecine, peu chers parce qu'imprimés au siècle précédent. Un autre facteur pérenne permet d'expliquer l'archaïsme du *corpus* de livres hongrois. Les principaux promoteurs de la culture en Hongrie – les cours des aristocrates et les Églises – conservent des fonctions qu'elles ont, en Occident, progressivement perdues depuis la seconde moitié du XVI^e siècle (l'organisation la vie ecclésiastique, etc.). Au XVIII^e siècle, on connaît très peu de seigneurs « moder-

¹⁰ P. Ötvös, « Büchervisitation in einem katholischen Lande. Das Beispiel Tirol », dans *Freiheitsstufen der Literaturverbreitung. Zensurfragen, verbotene und verfolgte Bücher*, éd. József Jankovics, Katalin S. Németh, Wiesbaden, Harrassowitz, 1998 (« Wolfenbütteler Abhandlungen zur Renaissanceforschung », 18).

nes » (même dans l'ouest de la Hongrie), qui se consacrent quotidiennement à l'organisation de l'Église¹¹. La caducité croissante du *corpus* s'explique également par le fait que le latin demeure, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la langue officielle du royaume. Ainsi, dans les dernières années du XVII^e siècle, la part des livres latins dans le *corpus* des bibliothèques hongroises recommence-t-elle à croître. Dans certaines régions du pays, la part des livres imprimés au XVI^e siècle augmente. Le rôle majeur joué par la langue latine dans la pensée scientifique du bassin des Carpates explique la forte influence de cette langue sur l'histoire de la réception hongroise des courants intellectuels contemporains : l'érudition des lecteurs du royaume de Hongrie est de ce fait fondamentalement conservatrice. Les derniers résultats scientifiques européens sont publiés dans la langue nationale, tandis que les traductions latines des ouvrages savants – permettant aux lecteurs hongrois l'accès aux nouveautés – ne sont publiées que tardivement¹².

Le processus d'archaïsation est renforcé par le fait qu'après 1650, la traduction en hongrois d'œuvres européennes récentes ne se fait plus dans un cadre organisé. On retraduit souvent des textes publiés au début du XVII^e siècle, voire on republie des éditions anciennes du début du siècle. La plupart des traductions hongroises sont préparées à partir du latin, même à l'époque où les textes d'actualité s'écrivent déjà dans les langues nationales. Il est logique que les traductions ne transmettent que des idées occidentales relativement périmées. Le néo-stoïcisme en est un exemple intéressant : à la fin du XVI^e siècle, c'est une philosophie d'une certaine actualité. Un nombre élevé de traductions contemporaines (ou quasi contemporaines) voit le jour entre 1590 et 1630 – des œuvres d'Antonio Guevara, de Juste Lipse, de Jacques I^{er}, de Georg Ziegler ou d'Épictète.

¹¹ I. Monok, « Über die höfischen Bibliotheken des 16.-17. Jahrhunderts im Karpatenbecken », dans *Acta Comeniana*, t. XV-XVI, 2002, p. 127-140.

¹² Un certain nombre d'ouvrages scientifiques modernes n'ont jamais été publiés en latin.

Il faut aussi noter la présence de certains ouvrages hongrois conçus dans un esprit proche du néo-stoïcisme¹³. Guevara est également retraduit au début du XVIII^e siècle, son livre et celui de Juste Lipse sont maintes fois réédités jusqu'au début du XIX^e siècle. Les députés hongrois des états généraux tenus dans les années 1820-1840 citent encore abondamment les deux philosophes illustres. En même temps, une partie très importante des œuvres littéraires et scientifiques hongroises ne trouve aucun éditeur et se répand en copies manuscrites. Ajoutons à cela qu'à partir du XVI^e siècle, la proportion de livres occidentaux qui entrent en Hongrie ne cesse de décroître. Dans les dernières années du XVI^e siècle, environ 10 % des livres publiés en Occident sont accessibles en Hongrie (ce sont surtout des documents scientifiques). Grâce à la conjoncture extrêmement favorable des années suivant le compromis de 1867, les établissements publics, de plus en plus nombreux d'ailleurs, peuvent parfois dépasser ces 10 %.

Le processus d'accumulation du patrimoine écrit national ou la formation du réseau des bibliothèques hongroises

Du XVI^e au XVIII^e siècle, le plus important des établissements de lecture reste indiscutablement la cour seigneuriale. Les nobles de plus en plus fortunés accordent une attention particulière à la fondation de bibliothèques. Ces collections seigneuriales jettent les bases du réseau moderne des bibliothèques publiques. La donation généreuse de Ferenc Széchényi, en 1802, permet la fondation de la Bibliothèque nationale de Hongrie. Les membres de la communauté locale (seigneurs, érudits, pasteurs) se sentent obligés de contribuer à l'enrichissement des collections. Le budget de la Bibliothèque nationale est assuré par les diètes. Elle s'enrichit progressivement grâce à la loi sur le dépôt légal, maintes fois réitérée (1804, 1897, 1929, 1952, 1972, 1997), et grâce à l'intégration de plusieurs collections privées

¹³ I. Monok, « Nationalsprachige Lesestoffe in Ungarn im 16. und 17. Jahrhundert », dans *Latein und Nationalsprachen in der Renaissance*, éd. Bodo Guthmüller, Wiesbaden, Harrassowitz, 1998, p. 137-150 (« Wolfenbütteler Abhandlungen zur Renaissanceforschung », 17).

(celles de Miklós Jankovich, István Illésházy, Sándor Apponyi, István Horváth, Károly Kisfaludi, Lajos Kossuth, Gyula Todoreszku et sa femme, Aranka Horváth). La bibliothèque de l'Académie des sciences de Hongrie s'enrichit grâce à l'intégration des livres et des manuscrits de József Teleki, István Széchenyi, Boldizsár Elischer, György Ráth et David Kaufmann. N'oublions pas que les premières collections du réseau des bibliothèques spécialisées ont été également créées à partir de donations de particuliers.

La structure du réseau des bibliothèques hongroises – bibliothèques seigneuriales, épiscopales et bourgeoises, bibliothèques scolaires et collégiales, bibliothèques spécialisées, cabinets de lecture, Bibliothèque nationale – est en place au début du XIX^e siècle, mais des difficultés de fonctionnement se font immédiatement jour, dues à une carence de moyens et à l'absence de volonté politique suffisamment forte. L'État hongrois ne prend vraiment en charge le réseau qu'après le compromis conclu avec les Habsbourg, en 1867. L'État joue également un rôle important dans l'enrichissement progressif des collections des écoles religieuses comme en 1861, lorsque le gouvernement subventionne l'achat de la bibliothèque de la famille Ráday, transférée à l'Académie théologique réformée de Pest. En 1904, le gouvernement contribue à la création de la Bibliothèque de la capitale (*Fővárosi Könyvtár*), construite sur les modèles anglo-saxons très en vogue au début du XX^e siècle. La création de la *Bibliotheca Regnicolaris* illustre la volonté de ses fondateurs d'en faire l'instrument de conservation systématique du patrimoine culturel, et le trésor de l'héritage écrit du royaume de Hongrie¹⁴. Le programme d'édition proposé par la bibliothèque universitaire vise également le bassin des Carpates tout entier¹⁵. Mais la politique menée dans les années 1820 à 1840 ne fait que renforcer la volonté des intellectuels des diverses nations du royaume de se définir comme communautés culturel-

¹⁴ Cette problématique est détaillée dans *Les Bibliothèques centrales et la construction des identités collectives*, éd. Frédéric Barbier, István Monok, Leipzig, Universitätsv., 2005 (« L'Europe en réseaux. Contributions à l'histoire de la culture écrite 1650-1918 – Vernetztes Europa. Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650-1918 », 3) : voir les contributions de Daniel Baric, Dorottya Lipták, Eva Márza, Iacob Márza, Augustin Maľovëik, István Monok, Attila Verök.

¹⁵ Éva Ring, « La Typographie royale de Buda », dans *Revue française d'histoire du livre*, n^{os} 106-109, 2001, p. 169-208.

les. Après la fondation des associations culturelles et des collections nationales des Slovaques, des Serbes et des Croates, la bibliothèque Széchényi interrompt l'enrichissement systématique de ses collections composées d'ouvrages non-magyars.

La situation est différente en Transylvanie. La langue officielle y étant le hongrois, les Saxons ne peuvent utiliser l'allemand que pour gérer leurs affaires intérieures. L'Église réformée hongroise et ses seigneurs – qui ne bénéficient pas de la bienveillance des autorités impériales – devient de plus en plus orthodoxe et se renferme sur elle-même. Quant aux Saxons, ils s'efforcent de construire leur propre réseau d'établissements, à l'image de leur collection nationale, fondée sur le patrimoine légué par Samuel Bruckenthal (1721-1803). Les Roumains, exclus des religions reconnues et privés de l'utilisation officielle de leur langue maternelle, regardent la bibliothèque de leur collège de Balázsfalva comme une collection nationale. Les Hongrois de Transylvanie bénéficient en 1802 – année de la fondation de la Bibliothèque nationale de Hongrie par Ferenc Széchényi – d'une bibliothèque nationale à part à Marosvásárhely, fondée à partir des collections de Sámuel Teleki. Le musée de Transylvanie, fondé en 1859 par le comte Imre Mikó (1805-1876), fonctionne déjà comme une collection nationale intégrale (archives, bibliothèque, musée, atelier de recherche). La bibliothèque du musée sert de base à l'université de Kolozsvár, fondée en 1879.

Au cours du XIX^e siècle, les nations non-magyares vivant en Hongrie s'efforcent de distinguer leur propre patrimoine culturel de celui des Hongrois. Les nations tentent également d'attribuer une ascendance historique illustre à leur collection nationale : c'est ainsi que la *Bibliotheca Corvin(ian)a* du roi Matthias « devient » l'antécédent de la Bibliothèque nationale fondée par Ferenc Széchényi ; la bibliothèque universitaire de Zagreb se proclame héritière légitime de la bibliothèque du collège jésuite de la ville, fondé au XVII^e siècle. Le musée Bruckenthal incorpore la bibliothèque du collège luthérien fondé au XVI^e siècle, qui conserve également des manuscrits médiévaux. Récemment, un spécialiste roumain s'est risqué à affirmer que la bibliothèque épiscopale de Gyulafehérvár (composée de quarante-cinq livres !) a pu jouer, dans la conscience historique des Roumains, un rôle analogue à celui de la *Bibliotheca Corvina* du roi Matthias. Ces collections « nationales », séparées les unes des autres, plutôt que de s'efforcer d'acquérir les livres modernes et de les transmettre au

public, tournent leurs regards vers le passé et contribuent ainsi au processus d'archaïsation de la vie intellectuelle en Hongrie, cette dernière n'étant plus en phase depuis longtemps avec les courants intellectuels occidentaux.

Les établissements d'enseignement supérieur, fondés au tournant des XIX^e-XX^e siècles, doivent envisager le problème du déplacement des frontières. Après la Grande Guerre, la Hongrie perd non seulement deux tiers de son territoire, mais aussi deux tiers de ses bibliothèques. Les autorités hongroises n'ayant pu transporter en Hongrie que quelques collections de livres, la plupart des universités (telles celles de Szeged et de Pécs) doivent reconstruire leurs bibliothèques à partir de zéro. Cette situation a paradoxalement un effet salutaire, dans la mesure où la perte des livres anciens oblige les bibliothèques à renouveler leur *corpus* de livres. La bibliothèque de l'université de Szeged – grâce à Pál Réz, professeur à la faculté de droit et représentant de la Hongrie auprès de la Société des nations – reçoit des exemplaires de toutes les publications officielles de l'organisation internationale. Les bibliothécaires responsables des acquisitions courantes, surtout dans les années 1920, savent parfaitement quels sont les livres indispensables et mènent par conséquent une politique d'enrichissement assez raisonnée.

La prise de pouvoir par les communistes cause d'énormes ravages dans les collections des Églises ainsi que dans les bibliothèques privées. Le papier d'une partie relativement importante des collections nationalisées a été brûlé ou recyclé. D'autres documents entrent dans les bibliothèques publiques. Dans les pays voisins de la Hongrie, les autorités agissent selon le même scénario, en conservant toutefois une partie plus importante de livres « dangereux » qu'en Hongrie. Force est toutefois de reconnaître que le régime communiste élabore un système national de bibliothèques centrales (Bibliothèque nationale, bibliothèque des Langues étrangères, bibliothèque de la Science agricole, bibliothèque des Sciences mécaniques et de construction, bibliothèque de l'Histoire de la médecine), de bibliothèques universitaires, de bibliothèques de culture générale, de bibliothèques scolaires et syndicales. Le système est extrêmement morcelé, mais permet en même temps à un nombre très élevé de lecteurs d'accéder aux livres. Le régime communiste crée également des lois et des décrets indispensables au bon fonctionnement du réseau des bibliothèques. Les collections d'histoire locale jouent un rôle très important dans la conservation et dans la transmission du patrimoine culturel.

Après 1989, avec la transformation démocratique, le réseau des bibliothèques syndicales est liquidé, tandis que les bibliothèques spécialisées sont mises au service de l'enseignement supérieur, lui-même réorganisé. Les autorités mettent au point un système national des documents et des informations, dont le fonctionnement est facilité par la création de nouvelles lois mieux adaptées à la situation. Malheureusement, les nouvelles institutions d'enseignement supérieur n'ont pas bénéficié de nouvelles bibliothèques.

L'histoire des bibliothèques publiques en Europe occidentale montre qu'elles ont été fondées en vue de la conservation, mais aussi du renouvellement du patrimoine écrit des communautés culturelles. Dans la plupart des pays, une collection principale de livres – future Bibliothèque nationale – s'est formée à l'instigation du prince et de sa cour. Ailleurs, les Églises ou les grands du pays ont assumé ce rôle. Au cours du XIX^e siècle, l'État a pris sur lui la responsabilité du maintien de ces institutions culturelles. Il a utilisé (et utilise toujours) ces institutions comme un instrument efficace, lui permettant d'exercer une influence durable sur les mentalités de la communauté nationale, ce qui suppose que les établissements en question disposent d'un pouvoir d'achat relativement important. Le système ne fonctionne bien que dans les pays où la conservation du patrimoine, la construction de la tradition et l'acquisition des livres nécessaires au renouvellement de la tradition sont en parfait équilibre. L'histoire hongroise de la lecture et des bibliothèques ne relève néanmoins pas d'un tel modèle.

CATALOGUS UNIVERSALIS,
^{five}
DESIGNATIO
OMNIUM LIBRORUM,
Qui hisce Nundinis Vernalibus
FRANCOFURTENSIBUS & LIPSIENSIBUS
Anni MDCCXI vel novi, vel emendatiores & auctiores
prodierunt.

Das ist:

Verzeichniß aller Bücher /

so in der Frankfurter und Leipziger Oster-
Messe des jetzigen 17ten Jahres entweder gang neu/
oder sonst verbessert wieder aufgelegt und gedruckt
worden sind ;

In der Grossischen Buch-Handlung unter Herrn Doct.
Gulzbergers Hause in der Grimmischen Gasse
zu finden.

*Cum Gratia & Privilegio speciali Serenissimi & Potentissimi Regis
Polonorum & Electoris Saxon.*



LEZPZIG /
In Verlegung Johann Grossens sel. Erben.

Anfänge norddeutscher Orientierung im ungarischen Buchhandel

Ilona Pavercsik

Das 18. Jahrhundert (seit der Friedensperiode, d. h. ab dem 2. Jahrzehnt des Jahrhunderts gerechnet) kann unter quantitativen Aspekten des ungarischen Buchwesens etwa in drei gleich lange Zeitabschnitte geteilt werden:

während des ersten Abschnitts bis 1740 lag die Produktion der ungarischen Druckereien zahlenmäßig auf dem Niveau des vorangegangenen halben Jahrhunderts;

zwischen 1740 und 1770 erhöhte sich die Leistung des Buchdrucks und Verlagswesens auf 180 % des anfänglichen Wertes;

während der letzten drei Jahrzehnte hingegen kann eine viermal höhere Buchproduktion in Ungarn registriert werden.

Die hier erwähnte erste Periode bedeutete eine konfessionelle Umstrukturierung des Buchgewerbes in Ungarn im Zeichen der Gegenreformation, die die absolutistische Politik durch strikte Zensurgesetzgebung (durch das Zensurdiplom 1721 und neue Regelungen 1726, 1730) verwirklichte. Zu dieser Zeit wanderten einige katholische Buchdrucker aus Österreich und Bayern nach Ungarn ein. Die Kontinuität des protestantischen Buchdrucks brach nur in Debrecen und in den siebenbürgischen Städten nicht ab. Ein auffallendes Charakteristikum des Buchwesens – das Anwachsen des lateinischen Buchverlags gegenüber früher von durchschnittlich 50% auf 68% – steht wahrscheinlich in engem Zusammenhang mit dem damals erreichten Bildungsmonopol der Jesuiten und der Piaristen; überhaupt wurde zu dieser Zeit die Kultur stark von den Jesuiten geprägt.

In der zweiten erwähnten Periode um die Jahrhundertmitte stabilisierte und entwickelte sich der damals schon überwiegend katholische Buchdruck und erstreckte sich immer mehr auf bis dahin unversorgte Gebiete des Landes. Kulturell kann noch immer vom Zeitalter des Barocks

gesprochen werden, der in Ungarn eher als anderswo andauerte. Die lateinische Buchproduktion war durchschnittlich doppelt so groß (56%) wie die ungarische (28%); die sinkenden Prozentzahlen des Lateinischen erreichten erst gegen Ende der 1760er Jahre das niedrigere Niveau der 2. Hälfte des 17. Jahrhunderts. Zu dieser Zeit begann sich der Buchhandel als ein vom Buchdruck unabhängiges Gewerbe mit Hilfe der bestehenden österreichisch-süddeutschen Buchhandelsverbindungen zu entwickeln.

Die letzten drei Jahrzehnte sind schon zum Zeitalter der Aufklärung zu zählen, die auch in Ungarn eine großartige kulturelle Entwicklung ermöglichte und die Anfänge einer modernen Literatur herbeiführte. Neben einer viel größeren heimischen Buchproduktion war auch im ungarischen Buchhandel die Öffnung in Richtung Norddeutschland von großer Wichtigkeit. Statistische Zahlen deuten auf eine Verspätung bei der Entfaltung der nationalen Kultur hin: die ungarischsprachigen Druckwerke kamen nämlich zum ersten Mal in dieser Periode der Zahl der lateinischen nahe (40 % lateinisch, 37 % ungarisch), gegen Ende des Jahrhunderts übertrafen sie jene schon; dagegen verdoppelte sich der früher bescheidene Prozentsatz deutscher Schriften in Ungarn auf etwa 19 %.¹

Bevor wir in diesem Beitrag deutsche Verbindungen des ungarischen Buchhandels zur Zeit der Aufklärung anhand gedruckter und handschriftlicher Quellen unter die Lupe nehmen, möchten wir einen flüchtigen Blick auf die Lage des inländischen Buchmarktes um 1760 werfen. Damals waren vor allem Verwaltungs- und kirchliche Zentren wichtige Standorte

¹ Csaba Csapodi: A magyarországi nyomtatványok nyelvi megoszlása 1800-ig. In: Magyar Könyvszemle (im weiteren: MKSz) 70 (1946), S. 98-104, hier S. 100. Eine wichtige Untersuchung sprachlicher Verteilung der Druckwerke in Ungarn, die Zahlen jedoch sind durch moderne bibliographische Forschungen weit überholt. Die ungarische Bibliographie des 18. Jahrhunderts: Géza Petrik: Bibliographia Hungariae. Magyarország bibliographiája 1712-1860, Band I-IV. Budapest 1888-1892 und vier (V-VIII.) Ergänzungsbände: Budapest 1971, 1972, 1989, 1991, Széchényi Nationalbibliothek; ein neuester Ergänzungsband ist in Arbeit. - Über Anfänge der staatlichen Bücherzensur und deren Institutionalisierung in Ungarn: Oszkár Sashegyi: Az állami könyvcenzúra állandósulása Magyarországon, 1706-1725. In: MKSz 85 (1969), S. 321-338. - Derselbe: A Helytartótanács bekapcsolódása a cenzúraügyek intézésébe (1726-1730). In: MKSz 90 (1974), S. 40-54.

des Buchdrucks, vom Westen nach Osten Pressburg, Tyrnau, Raab, Ofen, Erlau, Kaschau und in Siebenbürgen Klausenburg; insgesamt waren in 18 Städten Ungarns und Siebenbürgens Druckereien tätig. Im Buchhandel dominierten noch größere Druckereien und die Rolle ihrer Geschäftspartner aus dem Buchbindergewerbe ist auch nicht zu unterschätzen. Kleinere Offizinen verfügten über lokales, wichtigere schon über bedeutsameres Vertriebsnetz. Ungarns größte Druckerei, die von dem Jesuitenorden geführte Universitätsdruckerei in Tyrnau (Nagyszombat) besaß ein wirklich ausgedehntes Distributionsnetz, hatte Niederlassungen und Kommissionäre im ganzen Land sowie in Wien, Graz, Brünn und Prag;² sie verbreitete auch ausländische Bücher in Ungarn. Weil die siebenbürgischen protestantischen Typographien ziemlich fern lagen, kam der östlich liegenden Debrecener Druckerei von protestantischer Seite fast eine zentrale Rolle zu. Sie besaß ebenfalls ein großes Vertriebsnetz im Lande, wenn auch westlich der Donau wenige Kommissionäre. Die populärsten Bücher in Tyrnau oder in Debrecen erschienen damals schon in Auflagen von 3-5000 Exemplaren.³

Die beiden erhaltenen Sortimentkataloge des Pester Buchhändlers, des gebürtigen Kölners Johann Gerhard Mauss spezifizierten ein katholisches, größtenteils österreichisch-süddeutsches Buchangebot, ergänzt mit Büchern aus Italien und in nicht geringer Anzahl auch aus Norddeutschland (z.B. historische und medizinische Bücher aus Leipzig, Halle und Jena); die Fächer Theologia und Historia überwiegen in seinem Sortiment. Mauss lieferte (meistens lateinische) Bücher aller Wahrscheinlichkeit nach für einige größere kirchliche Bibliotheken.⁴ Liturgische Bücher aus Rom und Venedig wurden zuerst durch den

² Béla Iványi - Albert Gárdonyi: A királyi magyar Egyetemi nyomda története 1577-1927. Budapest 1927, S. 95-97. Über Kommissionäre in Österreich und Böhmen schrieb der namhafte Historiker Márton György Kovachich in seiner pädagogischen Zeitschrift „Merkur von Ungarn oder Litteraturzeitung für das Königreich Ungarn und dessen Kronländer“, Ofen 1787, S. 1063.

³ Kálmán Benda - Károly Irinyi: A debreceni nyomda története. Budapest 1961, S. 105-106.

⁴ Ilona Pavercsik: Johann Gerhard Mauss és a pesti könyvkereskedelem színvonala a 18. század közepén. In: MKsz 106 (1990), S. 14-31, 113-128.

Buchhandel mit Italien ins Land gebracht; deren Menge zeigt, dass der Wiener Hofbuchdrucker Johann Thomas Trattner 1757 ein 15jähriges Privileg auf den Verkauf von Missalien und Breviarien für Ungarn erhielt, mit der Begründung, dadurch das Geld im Lande zu behalten.⁵ Aristokraten und reichere adelige Gutsbesitzer ließen ganze Teile ihrer Sammlungen - der dort erreichbaren billigeren Preise wegen - in der Hauptstadt der Habsburger-Monarchie oder auf ausländischen Auktionen kaufen. Einen kleinen Bücherimport betrieben noch die Buchdrucker und Verleger-Buchbinder in Pressburg, vor allem der Verleger der Pressburger Zeitung, Johann Michael Landerer durch seinen bescheidenen Tauschhandel.

Das zentrale Organ der Bücheraufsicht war das Zensur- und Revisionsamt in Pressburg: seine Tätigkeit bedeutete eine strenge konfessionelle Kontrolle über den Buchdruck und die Büchereinfuhr. Es bedeutete einen Fortschritt, als ab 1767 die bei der Bücherrevision verbotenen Bücher - falls diese von ausländischen Buchhändlern in die österreichische Monarchie gelangt waren - nicht mehr vernichtet, sondern ihren Eigentümern z. B. in das Reich zurückgeschickt werden sollten.⁶ Das Pressburger Zensuramt verlor bald darauf im Jahre 1771 seine Selbständigkeit und wurde der immer mehr vom Staat durchgeführten Wiener Zensur unterstellt: die Zensur der Pressburger Jesuiten wurde in der Kaiserstadt (und selbst von der ungarischen Hofkanzlei) schon als zu rigoros und verknöchert gehalten.⁷

In den 1760er Jahren waren in Pressburg bereits mehrere aus Bayern bzw. Süddeutschland stammende Buchhändler ansässig: Michael Benedict mit seinem Gehilfen Johann Doll (seit 1767), einige Jahre später die Gebrüder Doll als Selbständige, endlich in der Person von Anton Löwe ein Lutheraner aus Ulm (1771). In Pest erwarb Johann Michael Weingand mit Johann Georg Köpf (1770) das Bürgerrecht und etablierte eine

⁵ Albert Gárdonyi: Magyarországi könyvnyomdászat és könyvkereskedelem a 18. században. Budapest 1917, S. 11.

⁶ Egyed Schermann: Adalékok az állami könyvcenzúra történetéhez Magyarországon Mária Terézia haláláig. Budapest 1928, S. 48.

⁷ Ebenda S. 49-52.; Über die Zensurreform in den 1760er Jahren siehe: Grete Klingenstein: Staatsverwaltung und kirchliche Autorität im 18. Jahrhundert. Das Problem der Zensur in der thesesianischen Reform. München 1970, S. 158-202.

Buchhandlung, beide stammten ebenfalls aus Bayern.⁸ Michael Benedict war schon seit längerem Teilnehmer der frequentierten Pressburger Jahrmärkte: er hatte dort seit fast zwanzig Jahren eine Niederlassung, aus der er Bücher zu den Marktzeiten verkaufte.⁹ Die jungen Händler Gebrüder Doll und Weingand, alle aus dem kleinen Alpendorf Kohlgrub, besuchten schon Mitte der 1760er Jahre regelmäßig ungarische Jahrmärkte an der Donau flußabwärts: dies beweist ihr Marktkatalog. Das Titelblatt dieses umfangreichen Buches nennt die Pressburger, Raaber und Pester Jahrmärkte, wo die "katholischen Buchhändler Gebrüder Doll, Weingand und Compagnie" ihre Bücher zum Verkauf anboten.¹⁰ Dieses deutsche und lateinische Sortiment enthielt eine fast ausschließlich süddeutsch-österreichische Buchproduktion, mit einem Übergewicht des wichtigen buchhändlerischen Zentrums des Südens, Augsburg.¹¹

Es ist bekannt, welche wichtige Rolle die Reichstadt Augsburg als Fernhandelszentrum und als zentraler Umschlagsort im Buchhandel des Südens spielte.¹² Die katholischen Augsburger Buchgroßhändler versorgten nicht nur das katholische Deutschland mit Volksbüchern und theologi-

⁸ György Kólay: Geschichte des Buchhandels in Ungarn. Wiesbaden 1990, S. 95. Über die Pester Buchhändler ausführlicher: Albert Gárdonyi: Régi pesti könyvkereskedők II. In: MKSz 42 (1926), S. 292-300.

⁹ Ilona Pavercsik: Bayerische Buchhändler als Erneuerer des Buchhandels in Ungarn im 18. Jahrhundert. In: Ungarn Jahrbuch Bd. 27, Jg. 2004. München 2005, S. 375-376.

¹⁰ Ebenda.

¹¹ Dieser um 1765-1766 gedruckte Marktkatalog enthält schon einige Produkte ungarischer Druckereien (Pressburg, Erlau usw.) - als Zeichen der Kontaktaufnahme mit inländischen Betrieben.

¹² "Augsburg war der Stapelplatz des katholischen Buchhandels in Deutschland und des Handels mit lateinischen katholischen Büchern nach Italien und Frankreich. Die Firmen Gebrüder Veith und Joseph Wolf gehörten zu den größten und reichsten Deutschlands... Unermeßlich waren ihre Niederlagen... Sie unterhielten den lebhaftesten Verkehr nach den romanischen Ländern, daneben durch "Gängler" oder "Träger", die ganze Partien bar kauften, mit den Klöstern und Pfarrern des Landes." Johann Goldfriedrich: Geschichte des Deutschen Buchhandels vom Beginn der klassischen Literaturperiode bis zum Beginn der Fremdherrschaft (1740-1804). Leipzig 1909, S. 505. Vgl. mit der Monographie: Augsburger Buchdruck und Verlagswesen. Von den Anfängen bis zur Gegenwart, hrsg. von Helmut Gier, Johannes Janota. Wiesbaden 1997. (Im weiteren: Gier-Janota.)

schen Werken, sie hatten auch in Österreich großen Absatz.¹³ Im Jahre 1740 befanden sich in Augsburg 14 Druckereien, 61 Kupferstecher und 36 Buchbinder; in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts waren hier die meisten buchgewerblichen Betriebe in Deutschland tätig, insgesamt 150 Firmen (in Leipzig während dieses Zeitabschnitts 145 Firmen).¹⁴ Kohlgrub, Heimatort einiger der oben genannten Pressburger und Pester Buchhändler, liegt in geographischer Nähe von Augsburg und vielen reichen Klöstern. Nicht wenige seiner Landleute spezialisierten sich im 18. Jahrhundert auf den Wanderbuchhandel, einige siedelten ihre Handelstätigkeit sogar in Augsburg, Wien oder in ungarischen Städten an.¹⁵

Die höchste Landesstelle, der königliche ungarische Statthaltereirat (mit Sitz in Pressburg) erließ im Jahre 1772, kaum einige Jahre nach diesen Ansiedlungen in Pressburg und Pest eine Buchhändlerordnung.¹⁶ In dieser „Ordo pro bibliopolis in Hungaria manentibus“, sich dabei nach der österreichischen Verordnung richtend, schützte die Behörde die Interessen der bereits in Ungarn wirkenden Buchhändler auch dadurch, dass sie einheimischen Buchdruckern den Sortimentshandel nur mit eigenen Verlagswerken erlaubte. Seit diesem Erlass gehörten Buchhändlerbefugnisse nicht mehr zur Kompetenz der Stadtmagistrate, sondern wurden von dem Statthaltereirat erteilt: in Pressburg war dazu eine Kapitaleinlage von mindestens 5000 Gulden nötig.¹⁷ Die Buchdrucker aber, die sich aus dem

¹³ Über Augsburgs Bedeutung für den österreichischen Buchhandel: Norbert Bachleitner - Franz M. Eybl - Ernst Fischer: Geschichte des Buchhandels in Österreich. Wiesbaden 2000, S. 42, 69, 84, 87, 126. Vgl. noch: Franz M. Eybl: Konfession und Buchwesen. Augsburgs Druck- und Handelsmonopol für katholische Predigtliteratur, insbesondere im 18. Jahrhundert. In: Gier-Janota, S. 649-650.

¹⁴ Reinhard Wittmann: Geschichte des deutschen Buchhandels. 2. Ausgabe. München 1998, S. 95-96. Vergl. noch: Hans Joachim Koppitz: Die Privilegia impressoria des Haus-, Hof- und Staatsarchivs in Wien. In: Gutenberg Jahrbuch 1994, S. 198-199.

¹⁵ M. Luitraud Ober: Kohlgrub. Eine Ortsgeschichte. [St. Ottilien] 1956, S. 251-252.

¹⁶ Die Buchhändlerordnung für Ungarn: Kókay zit. Werk S. 88. Diese ist eine Variante der österreichischen. Deren Wortlaut: Der deutsche Buchhandel in Urkunden und Quellen. II. Hrsg. Hans Widmann etc. Hamburg 1965, S. 74-76. und Carl Juncker: Zum Buchwesen in Österreich. Gesammelte Schriften (1896-1927). Hrsg. von Murray G. Hall. Wien 2001, 89-91.

¹⁷ Nicht 500 Gulden, wie bei Kókay S. 88., infolge eines Versehens der von ihm zitierten Fachliteratur.

staatlichen Kirchenfond ehemalige Druckereien der Jesuiten erwarben (der Pressburger Johann Michael Landerer die Kaschauer, die Wiener Joseph Kollmann die Klausenburger und Johann Thomas Trattner die Agramer Offizin), suchten auch um Buchhändlerlizenzen an. Dem Begründer einer neuen Hermannstädter Druckerei, Martin Hochmeister, wurde ebenfalls der Sortimentshandel genehmigt (1778), weil damals in Siebenbürgen noch keine selbständigen Buchhandlungen etabliert waren.¹⁸

Der Betrieb der Tyrnauer Universitätsdruckerei konnte infolge seiner Größe und dem Ausmaß seines Bücherlagers nicht so leicht verkauft werden, er ging nach der Aufhebung des Jesuitenordens in königlichen Besitz über. In seinen Räumen wurden mit großem Aufwand eine Menge Bücher – etwa 650 Werke in mehr als 300000 Exemplaren inventarisiert.¹⁹ Seitens des Staates wollte der königliche ungarische Statthaltereirat nützliche Mittel zur Förderung dieser Druckerei suchen und in diesem Zusammenhang die Möglichkeit eines aktiven ausländischen Buchhandels prüfen. Auf die Aufforderung der Behörde hin fassten im Jahre 1775 zwei auch im Tauschhandel erfahrene Faktoren der Druckerei, Johann Baptist Folger und Nikolaus Leisek einen Bericht ab. Dieser bewies aber vielmehr die Hindernisse eines auswärtigen Buchhandels, indem er die Aufmerksamkeit auf Probleme der eigenen Verlagswerke und der im Tausch empfangenen fremden Bücher lenkte.

Nach der Meinung beider Faktoren taugten die vorhandenen Verlagswerke der Druckerei für einen ausländischen Buchhandel nicht. Diese sind "Theils Schulbücher, die außer Landes nicht gebraucht werden. Oder wenn sie auch gebräuchlich wären, auch dort gedruckt würden, und folglich unsere, wegen des durch die Frachtkosten erhöhten Preiſes nicht abgesetzt werden könnten." Religiöse Verlagswerke in ungarischer, slowakischer und kroatischer Sprache würden außerhalb Ungarns keineswegs gebraucht. Lateinische Klassiker oder viele theologische, philosophische,

¹⁸ Nach den Sortimentskatalogen der erwähnten Buchdrucker-Buchhändler. Über Hochmeister: Adolf Hochmeister: *Leben und Wirken des Martin, Edlen von Hochmeister*. Hermannstadt 1873, S. 20-23.

¹⁹ Iványi - Gárdonyi zit. Werk, S. 95-97. Die Quellenerschließung dieses Inventars: György Haiman - Erzsébet Muszka - Gedeon Borsa: *A nagyszombati jezsuita kolégium és az egyetemi nyomda leltára, 1773*. Budapest 1997, S. 227-284.

historische, grammatische Werke würden im Ausland vollständiger und prächtiger gedruckt und zu sehr billigen Preisen verkauft. Die zum Handel bestimmten, erst zu druckenden Bücher können Originalauflagen aus Handschriften oder Nachdrucke sein. Die Handschriften seien selten und können kostspielig sein; der Nachdruck sei aber eine Art von gewalttätigem Raub. „Der Nachdruck ist das niedrigste Mittel, welches für eine unter öffentliche Aufsicht stehende Universitätsbuchdruckerei unanständig ist und sehr üble Folgen nach sich ziehet.“

Die beiden Fachleute erwogen nach ihren Erfahrungen die möglichen Geschäftspartner: „Mit den Italiänern, Franzosen, Holländern und Engelländern kann kein Aktivbuchhandel geführt werden, weil sie ihre Bücher nur gegen baares Geld hergeben und keinen Tauschhandel annehmen wollen... Für uns bleibt also nur im Reiche allein der Weg zur Buchhandlung übrig, weil sich alle unsere übrigen Nachbarn um die Litteratur gar nicht bekümmern...“²⁰

Das größte Problem würde aber die nötige finanzielle Unterstützung darstellen: „Die Art und Mittel den auswärtigen Buchhandel zu befördern, erfordert besonders die Besuchung der Frankfurter und Leipziger Messen, daselbst anzustellende Komißionäre, Niederlagsgewölber und dergleichen kostbare Anstalten, die unsere eigenen Verlagsartikel noch lange nicht verdienen werden und die einen festen öffentlichen Kredit erfordern.“

Weil sich Tendenzen der Modernisierung im ungarischen literarischen Markt noch kaum zeigten, zumindestens nicht durch Verlagstätigkeit einer ehemaligen Jesuitendruckerei mit überholten Traditionen, konnte selbst im Falle des allein vorstellbaren Tauschhandels der Empfang fremder Verlagsartikel diffizil werden sein. „Die vornehmsten und gangbaresten ausländischen Bücher, welche man durch Tauschhandel erhalten und im Lande vortheilhaft absetzen könnte, sind:

die alten Klassiker, deren Auflagen am leichtesten abgesetzt werden, wenn sie impurgati sind, für die Sitten anstößige Stellen unverändert enthalten

²⁰ Buchhandelsverbindungen südwärts und ostwärts von Ungarn und Siebenbürgen stießen wegen kyrillischer Drucke und der geringen Produktion auf Hindernisse. Sogar die früher (z. B. im 16. Jahrhundert) intensive polnisch-ungarischen Beziehungen des Buchgewerbes verloren zu dieser Zeit an Bedeutung.

die von Protestanten geschriebenen theologische Werke (für diese galt nämlich Einfuhrverbot)
 die Schriften der Religionszweifler und Spötter
 die tändelhaften Belletristen
 die freimütigen, oft unverschämten Geschichtschreiber und dergleichen für die Religion, Sitten und den Staat gefährliche und schädliche Artikel, deren Einfuhr und Verschleiß selbst die Büchercensur nicht erlauben würde... Wenn man diese aus dem Kommerz ausschließen wollte, so müßte der ganze auswärtige gehoffte Buchhandel aufhören.“²¹

Nach solchen Ausführungen (die freilich mit gültigen Zensurregelungen in Einklang standen) ist es nicht verwunderlich, dass die löbliche Absicht der Behörde nicht zum Ziel führte. Das Universitätskonsistorium benutzte den Anlaß eher dazu, einen Vorschlag für ein ausschließendes Privilegium auf die Schulbücher im ganzen Land zu unterbreiten. Dieses erhielt die von Tyrnau nach Ofen übersiedelte Universitätsdruckerei um vier Jahre später von der Königin.²² Die Ofner Universitätsdruckerei spielte eine ähnliche Rolle in Ungarn wie z. B. der Münchner königlich-bayerische Zentralschulbucherverlag in Bayern. Sie hatte am Ende des 18. und in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts große Verdienste im Schul- und wissenschaftlichen Verlag sowie in der Versorgung der Nationalitäten des Landes mit Büchern; allerdings setzte sie sich lange Zeit gerade für die ungarische Nationalliteratur nicht ein.²³ Der Verlagsdruckerei wurden Buchhandlungen in Ofen und Pressburg angeschlossen und natürlich wurde ihr Vertriebsnetz noch mehr erweitert.

Untersuchen wir jetzt, welche Momente deutscher Verbindungen in den ersten 10 bis 13 Jahren der Tätigkeit der in Pressburg und Pest ansässigen Firmen dokumentierbar sind. Das Sortiment der Gebrüder Doll enthielt

²¹ Den lateinischen Bericht veröffentlichte Márton György Kovachich in deutscher Übersetzung: *Merkur von Ungarn...* 1787, S. 1055-1062. Die hier zitierten Teile: S. 1056, 1057, 1060-1061.

²² Iványi - Gárdonyi zit. Werk, S. 106.

²³ Elemér v. Czákó: *Cyryllika in Buda*. In: *Gutenberg Jahrbuch* 1940, 442-453. - Veress Endre (Hrsg.): *A budai Egyetemi nyomda román kiadványainak dokumentumai 1780-1848*. Budapest 1982.

überwiegend süddeutsches Bücherangebot.²⁴ Sie waren Verleger von einigen katholischen Autoren wie Josef Anton Weissenbach und Matthias Schönberg.²⁵ Erfolgstitel der Pressburger Firma waren eine lateinische Bearbeitung von Gottscheds deutscher Grammatik (auch sonst vielerorts in Ungarn herausgegeben)²⁶ und Weissenbachs antiaufklärerisches Werk „Die kürzeste und leichteste Art, einen Freygeist umzuschaffen“.²⁷ Von Michael Benedict berichtete ein erfolglos um die Buchhändlerlizenz ansuchender Rivale im Jahre 1780, dass er wegen seiner häufigen Geschäftsreisen lange von Pressburg abwesend wäre und dadurch seinen in Ungarn erworbenen Gewinn im Ausland (also in Deutschland) ausgabe.²⁸ Benedict unterhielt zweifellos Geschäftsbeziehungen mit einem größeren Kreis deutscher Buchhändler als die Gebrüder Doll; sein Sortiment zeigt nämlich kein so spürbares Übergewicht süddeutscher Buchproduktion.²⁹ Von ihm selbst erfahren wir, dass er den berühmten Leipziger Buchhändler Philipp Erasmus Reich seit 1766 persönlich gekannt habe. Es lohnt sich, zwei deutschsprachige Werke aus seinen Verlagswerken hervorzuheben: das Buch des Abtes Nonnotte über die Irrtümer von Voltaire und einen

²⁴ Dies ist z. B. aus ihren Sortimentskatalogen – einem allgemeinen Verzeichnis, erschienen zwischen 1770-1775, oder einem theologischen Verzeichnis 1775 zu erschließen. Ihre Sortimentskataloge siehe: Petrik VII. 130.

²⁵ Der letztere war lange Zeit Verwalter des Münchner Stifts „Das Goldene Almosen“ und hatte sich im katholischen Volksbuchverlag große Verdienste erworben, vergl. Walter Manz: Der Königlich-bayerische Zentralschulbuchverlag 1785 bis 1849 (1905). In: AGB 6 (1966), Sp. 30-33.

²⁶ Zu dieser Zeit begann sich der deutsche Sprachunterricht in ungarischen Schulen zu verbreiten, vergl. Jakab Bleyer: Gottsched hazánkban. Budapest 1909, S. 60-64. Über die Grammatik-Ausgaben der Pressburger Dolls: ebenda S. 68-69, 71-72.

²⁷ Beide mehrmals erschienen, vergl. mit der Übersicht ihrer Verlagswerke: Petrik VI. 416-417, Petrik VIII. 473.

²⁸ László Szelestei Nagy: Korabinszky János Mátyás kísérlete könyvkereskedés nyitására (1780). In: Tarnai Andor emlékkönyv. Hrsg. Gábor Kecskeméti. Budapest 1996, S. 249-254.

²⁹ Z. B. sein allgemeiner Sortimentskatalog aus dem Jahre ca 1775, Petrik VIII. 473.

Vorschlag des Wiener Händlers Joseph Weinbrenner für die Förderung des Kommerzes in Ungarn.³⁰ Benedict hatte eine Filiale in Ofen eröffnet (1778) und bot sein Sortiment auch in Wien zu Marktzeiten an.³¹

Von Anton Löwe ist ein Geschäftsrundschreiben erhalten, das von der Leipziger Michaelismesse 1771 datiert. Er versprach darin den künftigen Geschäftspartnern eine Zahlung, die auf der nächsten Messe persönlich oder durch Kommissionäre erfolgen wird. (Er hatte schon als Angestellter der Ulmer Bartholomäi-Buchhandlung mehrmals Gelegenheit gehabt, die Leipziger Messen zu besuchen.)³² Sein Pressburger Sortiment spiegelt tatsächlich den ständigen Kontakt zum norddeutschen Buchmarkt wieder.³³ Wegen seiner französischen Verbindungen gelangte sogar die Stadt Pressburg in einen französischen Buchalmanach, in dem die Korrespondenten der Pariser Buchhändler eine ganze europäische Karte umrissen.³⁴ Wenn Antoine Perrin in seinem Almanach nur eine Stadt aus Ungarn: "Presbourg. Loewe" aufzählt,³⁵ bedeutet dies natürlich nicht, dass sich hier nur diese eine Buchhandlung befand, sondern vielmehr, dass von hier allein Löwe nennenswerte Beziehungen zu Paris unterhielt (obschon alle deutschen Buchhändler in Ungarn mindestens eine kleine Auswahl an französischen Büchern in ihrem Sortiment hatten). Einige französische Bücher bot aber Löwe seinen Kunden zu unverschämt hohen Preisen an;

³⁰ Weinbrenners Werk kritisiert gewissermaßen die Ungarn gegenüber angewandte Wiener Zollpolitik. Eine Übersicht von Benedicts Verlagswerken: Petrik VI. 432, Petrik VIII. 473-474.

³¹ Siehe Anm. 9. (Ungarn Jahrbuch).

³² Deutsches Buch- und Schriftmuseum (im weiteren: DBSM) Leipzig, Bibliothek des Börsenvereins des Deutschen Buchhändler zu Leipzig, Archivalien, Geschäftsrundschreiben L 1150.

³³ Siehe seinen ersten umfangreichen Sortimentskatalog aus dem Jahre 1773: "Verzeichniß der Bücher..." und dessen Fortsetzungen in folgenden Jahren, siehe Petrik II. 614. Er bot seinen Kunden auch den Leipziger Meßkatalog für 24 Kreuzer an (im ersten Sortimentskatalog S. 25.)

³⁴ Histoire de l' édition française. Tome II. Le livre triomphant. 1660-1830. Paris 1984, S. 308.

³⁵ Antoine Perrin: Almanach de la librairie... Paris 1781, S. 115. Ich danke Juliette Guilbaud, dass sie auf meine Bitte diesen Buchalmanach in Paris kontrollierte.

diese und ähnlich teure Ausgaben konnten wahrscheinlich nur Aristokraten oder hohe geistliche Würdenträger kaufen.³⁶

Zu seinem Verlagsprogramm gehörten vor allem deutsche Schauspiele („Neue Schauspiele, aufgeführt in den k. k. Theatern zu Wien“ in 12 Bänden) und Ungarn betreffende geographisch-historische Literatur. Mit einer bedeutenden Gestalt der Stadt, dem aufgeklärt gesinnten Pressburger Gelehrten Karl Gottlieb Windisch pflegte er auch als Verleger gute Kontakte. Er verlegte das lateinsprachige ungarische Schriftstellerlexikon des gelehrten Piaristen Elek Horányi und diente auch den protestantischen Kirchen in Ungarn, als er 1776 eine neue Auflage der ungarischen protestantischen Bibelübersetzung in Leipzig drucken ließ. Seine Verlagswerke schienen regelmäßig in den Leipziger Meßkatalogen auf (bis 1778 als einziger Verleger aus Ungarn): bis zum Jahr 1780 insgesamt 33 Werke.³⁷ Zu seiner Beurteilung entstand eine kleine Polemik zwischen dem Karlsruher Professor Heinrich Sander und dem berühmten Berliner Verleger und Buchhändler Friedrich Nicolai. Sander schrieb in seiner Reisebeschreibung über Löwe, dass der Pressburger Buchhändler „keiner Censur [unterliege], ist also weniger gebunden, als die in Wien und Österreich.“³⁸ Nicolais Widerlegung aus eigener Erfahrung, als er von Wien aus nach Pressburg

³⁶ Z. B. Faucon: *Les antiquites de la Monarchie Francois*, 5 tom.: 125 Gulden, dasselbe Werk in 15 Bänden 250 fl. Die hervorragende Kupferschnitte enthaltenden 57 Bände der „Description des arts et métiers“ 600 fl. (Darüber siehe *Histoire de l'édiction française*. Tome II. S. 66, 123.) Vergl. *Pressburger Zeitung* 6. Januar 1773.

³⁷ Statt einer Aufzählung, die hier nicht am Platze wäre, zitieren wir ein Inserat von Anton Löwe aus der *Pressburger Zeitung*, wobei er auch Werbung für die Messe und den Meßkatalog machte: „Daß des Bücherschreibens kein Ende sey, beweiset aufs neue das Allgemeine Verzeichniß der Bücher, welche in der Frankfurter und Leipziger Ostermeße dieses 1773. Jahres entweder ganz neu gedruckt, oder verbessert, wieder ausgelegt worden sind... Nach dieser Angabe finden sich 1070 Stück fertig gewordene Bücher in deutsch und lateinischer Sprache. 142 Stück in auswärtigen Sprachen, als da sind die französische, englische, pohnische usw. 350 Stück, die noch unter Presse sind. Unter diesen nimmt man auch wahr: Horanyi, Alex.: *Memoria Hungarorum et provincialium suorum libris editis notorum*. Tomi IV. 8vo. maj. Lipsiae sumpt. Ant. Löwii. Bibliop. Poson.“ *Pressburger Zeitung*, 3. Juni 1773.

³⁸ Zitiert von: Peter Jörg Becker: *Bibliotheksreisen in Deutschland im 18. Jahrhundert*. In: *AGB* 21 (1980), Sp. 1448.

reiste und Löwes Buchhandlung aufsuchte: „Ich selbst sah bey ihm einen Censor in langem geistlichen Kleide in den eben von der Leipziger Messe angekommenen Bücherballen wühlen.“³⁹

Im Laufe der 1770er Jahre hat sich eine gewisse Wandlung in den Geschäftsbeziehungen der Pester Firma Weingand-Köpf vollzogen. In ihrem anfänglichen Sortiment (1770) bildeten Augsburger Bücher den Schwerpunkt: neben anderen süddeutschen Städten war dieser Verlagsort bei einem Drittel ihrer Bücher verzeichnet.⁴⁰ Zuerst leistete der Wiener Buchhändler Johann Georg Weingand, älterer Bruder des Pester Buchhändlers dem Pester Geschäft eine finanzielle Unterstützung.⁴¹ Für die Pester Buchhandlung war der Umzug der Universität nach Ofen (1778, einige Jahre später nach Pest) ohne Zweifel von großer Bedeutung: danach wurden auch sie Lieferanten der Universitätsbibliothek und Verleger von Werken einiger Universitätsprofessoren. Der Verlag eines historischen Standardwerkes über die Geschichte Ungarns des Exjesuiten und Universitätsprofessoren István Katona unterstand lange ihnen: mit dem ersten Band dieser über einen langen Zeitraum erscheinenden Serie kamen sie bereits in Leipziger Meßkatalog Michaelismesse 1778 vor.⁴² Für den lokalen Bedarf in Ungarn hatten sie früher auch schon Unterhaltungs-literatur in ungarischer Sprache verlegt.⁴³

Die Pester Firma bezog theologische Bücher weiterhin aus Augsburg (und Venedig), siehe ihren „Catalogus librorum theologicorum“ (ohne Jahr ca 1779). Ihr „allgemeines Verzeichniß juridisch-historisch-medicinischer etc. Bücher“ (ebenfalls ca 1779 in doppeltem Umfang wie das theolo-

³⁹ Friedrich Nicolai: Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz, im Jahre 1781. Band 6. Berlin - Stettin 1785, S. 376. Darüber auch Wolfgang Martens: „Kleine Nebenreise nach Ungarn“. Zu Friedrich Nicolais Ungarnbild. In: Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa im 18. und 19. Jahrhundert. Festschrift für Heinz Ischreyt... Hrsg. von Wolfgang Kessler, Henryk Rietz und Gert Robel. Berlin 1982, S. 147- 154, hier S. 151.

⁴⁰ Petrik VII. 560. In diesem Katalog gehörten mehr als die Hälfte aller Bücher zum Fach der Theologie.

⁴¹ Siehe Anm. 9. (Ungarn Jahrbuch) S. 377.

⁴² Allgemeines Verzeichniß der Bücher... S. 553.

⁴³ Übersicht ihrer Verlagswerke: Petrik VI. 345, Petrik VIII. 437.

gische gedruckt) lässt schon eine gewisse Umorientierung nach Norddeutschland erkennen. In Vorwort dessen benachrichtigten sie ihre Kunden, dass sie schon ausgedehnte Korrespondenz mit Firmen in ganz Deutschland, aber auch in England, Holland, Frankreich, Italien und in der Schweiz führen.⁴⁴ Dies dürfte nicht nur als Reklame für Bücherfreunde in Ungarn gedacht gewesen sein, eine handschriftliche Quelle, nämlich ihr erhalten gebliebenes Defektbuch⁴⁵ aus den Jahren 1773-1780 zeigt doch zuverlässiger die Rangordnung ihrer Geschäftsverbindungen. Darin findet sich der Verlagsort Augsburg mit ca 20 % der Titel, Wien mit ca 15, sowie weitere süddeutsche Städte: Nürnberg, Frankfurt am Main, Kempten, Ulm, Würzburg usw. mit insgesamt 37 %. Norddeutsche Verlagsorte waren in diesem Geschäftsbuch nur mit ca 18 % der Titel vertreten, unter ihnen Leipzig mit weniger als 10 %. (Amsterdam kommt in dieser Quelle mit französischen Büchern vor.)⁴⁶ Diese Quelle beweist zugleich (wie könnte es bei regem Interesse einiger gelehrter und aufgeklärter Büchersammler anders sein), dass die Pester Firma ihren Kunden auch verbotene Literatur vermittelte, z. B. das „Dictionnaire historique et critique“ von Bayle, „Unpartheiische Historie der Römischen Päpste“ von Bower (Magdeburg 1751-1780, in 10 Bänden), „De statu Ecclesiae et legitima potestate Rom. Pontificis“ von Justinus Febronius (Hontheim), „Histoire philosophique et politique des etablissements et du commerce des Européens dans les deux Indes“ von Raynal.⁴⁷ Eine Neuchâtelener Ausgabe von Rousseau

⁴⁴ Petrik III. 835.

⁴⁵ Das Defektbuch enthält 756 Titeln: diese Exemplare mussten wegen defekter Blätter oder ganzer Bögen umgetauscht werden. Der Name des Geschäftspartners, der meist mit dem Verleger identisch war, wurde eingetragen. Im Hauptstädtischen Archiv Budapest: Budapest Főváros Levéltára Pest város levéltára, Intimata a.m. 272, Beilage.

⁴⁶ Im Defektbuch wurden die folgenden Verleger am häufigsten erwähnt: Rieger, Veith und Wolf in Augsburg, Trattner und Kurzböck in Wien, Weidmanns Erben und Reich in Leipzig, Brönner in Frankfurt/Main, Stahel in Würzburg und die Baglionischen Erben in Venedig.

⁴⁷ Ebenda fol. 1, 2, 6, 8, 16, 38.

Oeuvres (1775) sandte ihnen nicht der Verlag zu, sondern die Leipziger Buchhandlung Weidmanns Erben und Reich.⁴⁸

Die Zeit, als sich vor dem Buchgewerbe neue Möglichkeiten boten und zugleich der ungarische Buchhandel sich in verstärktem Maße am norddeutschen Buchmarkt orientierte, war schon die josephinische Ära. Weil sich gerade damals der Wiener Buchhandel in einer rapiden Entwicklungsphase befand, bedeutete dieser Umschwung keine einseitige norddeutsche Orientierung: beide, die Hauptstadt der Habsburger Monarchie und das erste Zentrum des deutschen Buchmarktes waren ausschlaggebend in den Geschäftsverbindungen. Nach dem Erlassen des Zensuredikts (1781) und der Abschaffung früherer Beschränkungen im Buchdruck und Buchhandel (1782-1783) erlebte das Buchgewerbe auch in Ungarn einen großen Aufschwung. Die Zahl der Buchdruckereien erhöhte sich von 33 (Gesamtzahl der 1770er Jahre) bis 1790 auf 51 Offizinen. Die Buchproduktion in Ungarn nahm in diesem Jahrzehnt etwa um 25 % zu, etwa wie im vorigen Jahrzehnt, aber mit einem erheblich höheren Anteil deutscher Bücher. (Das war die Zeit, als Josef II. die deutsche Amtssprache 1784 für das Königreich Ungarn - mit einer Frist von drei Jahren, die neue Sprache in der Verwaltung zu erlernen - eingeführt hatte.) Auch dem Buchhandel nützte die Abschaffung früherer Einschränkungen. Allein in den Jahren 1783-1785 wurden vier neue Buchhandlungen in Pressburg, je eine in Pest und Kaschau, ausserdem Filialen in Raab, Pest und Kaschau eröffnet; am Ende des josephinischen Jahrzehntes noch weitere in Pest und Kaschau. Zu dieser Zeit können Buchdruckereien abermals zum Sortimentsbuchhandel mitgezählt werden, weil diesen der Handel wieder gestattet wurde. Das Druckwesen und der Buchhandel konzentrierten sich jedoch in Pressburg und (zusammengezählt) in Pest-Ofen, wo um 1790 im Allgemeinen 8-10 Buchhändler- und Buchdruckerfirmen bestanden. Von

⁴⁸ Ebenda fol. 30. In den 1780er Jahren war schon die Pester Firma in Kontakt mit der Société Typographique de Neuchâtel, vergl. Robert Darnton: *L' aventure de l' Encyclopédie 1775-1800. Un best-seller aus siècle des Lumières*. Trad. par Marie-Alyx Revellat. Paris 1982, S. 230. - Olga Granasztói: *Egy pesti könyvkereskedés nyugat-európai kapcsolatai...* Weingand és Köpf pesti könyvkereskedők levelei a neuchâтели levéltárban (1781-1788). In: *MKsz* 119 (2003), S. 168-187.

den Eigentümern der neuen Geschäfte kamen aus Stüddeuschland: Alois Doll, Philipp Ulrich Mahler, Adam Kilian und Johann Lindauer (aus Kohlgrub, Ulm, Würzburg und München), Karl Christian Scheibler aus Norddeuschland (aus Halle);⁴⁹ von den Wiener Buchdruckern-Buchhändlern errichteten Johann Thomas Trattner, Joseph Kurzböck, später auch Joseph Stahel je eine Buchhandlung in Pest. Die hier nicht genannten Sortimenten waren geborene Ungarn.

In dieser Periode waren natürlich auch die Buchhändler in Ungarn eifrige Verbreiter der Flugschriftenliteratur des Josephinismus. Einige Passagen einer in Ungarn entstandenen zeitgenössischen Reisebeschreibung, „Johann Lehmanns Reise von Pressburg nach Hermannstadt in Siebenbürgen“ (1785) bezeugen ihre große Verbreitung und die allgemeine Zugänglichkeit deutscher Lesestoffe: „Man kann in jeder Stadt Ungarns alle kleine und große Werke der Deutschen und übrigen Ausländer lesen, aus ihren Journalen mit den Fortschritten ihrer Kenntnisse bekannt werden. Auch die Stadtplagen Wiens, die jetzt grassirenden kleinen Produkte der Alltagskopfe... liest man in Ungarn und giebt ihnen - leider! - nur zu oft Beyfall... zum Glück werden sie in Ungarn noch nicht nachgeahmt. Dies läßt vermuthen, daß man ihrer nicht achtet, sie liest und vergißt, wie es seyn soll.“⁵⁰ Diesem deutschen Autor fiel in der ungarischen Kultur, in der sich moderne Tendenzen der soziologischen Verhältnisse der Literatur sehr langsam abzeichneten, die nicht sehr günstige Lage der Schriftsteller auf. Nach seiner Äusserung hätten die Ungarn ausgezeichnete Theologen und Rechtsgelehrte, unglaublich viele von ihnen beschäftigten sich mit der

⁴⁹ Jozef Repčák - Mária Mihóková: *Dejiny kni nej kultúry v Košiciach do roku 1945*. Košice 1981, S. 105.

⁵⁰ *Lehmanns Reise...* S. 52. Unter dem Pseudonymen Johann Lehmann schrieb dieses Werk ein aus Deutschland stammender und in Ungarn wirkender Theaterdirektor; über ihn: Horst Fassel: *Ein Wieland-Gegner als Theaterleiter in Preßburg, Temeswar und Hermannstadt*: Christoph Ludwig Seipp. In: *Die Geschichte des deutschsprachigen Theater im Ausland...* Hrsg. v. Laurence Kitching. Frankfurt/Main 2000, S. 243-264. - Das Ende des Zitats bezieht sich auf die heftige Kritik, die an dem niedrigen Niveau der in Wien herausgegebenen Broschüren geübt wurde, vergl. Leslie Bodie: *Tauwetter in Wien. Zur Prosa der österreichischen Aufklärung 1781-1795*. 2. erweit. Auflage. Wien - Köln - Weimar 1995, S. 166-178.

vaterländischen Geschichte, aber freie Schriftsteller, oder wie er sie nennt, "Gelehrte von Profession ohne andere Beschäftigung" gäbe es in Ungarn nicht.⁵¹

Nun zu den deutschen Verbindungen der in Ungarn wirkenden Buchhändler. Von den Pressburger Sortimentern nahmen die Gebrüder Doll spätestens Anfang der 1780er Jahre den Kontakt mit dem bedeutendsten Leipziger Buchhändler, Philipp Erasmus Reich auf. Laut einem Brief zahlte Johann Doll im April 1783 260 Reichstaler, ca 60% davon an Weidmanns Erben und Reich, den Rest an weitere acht Leipziger Buchhändler.⁵² Die Summe war nicht zu groß, vermutlich deshalb, weil diese Pressburger Firma sein Geschäft auf süddeutsche Verbindungen baute. Alois Doll aus der jüngsten Generation dieser Kohlgruber Familie, jüngerer Bruder des Augsburger Buchhändlers Nikolaus Doll, gründete 1783 seine Pressburger Handlung. Er schrieb im Vorbericht seines "Catalogus novorum librorum..." (1784), dass er alle Neuigkeiten von Wien, Augsburg, Leipzig etc. erhält; er führte doch in seinem Sortiment vorwiegend süddeutsche Buchproduktion.⁵³ Mit seinem Landsmann Andreas Schwaiger zusammen verlegte er verschiedene deutsche und lateinische Werke der historischen und schöngeistigen Literatur: sieben davon finden sich auch im Leipziger Meßkatalog 1787-1789. Im Jahre 1789 ließ sich Alois Doll in Wien nieder und wurde bis seinem Tode (1826) ein bedeutender Verleger der Kaiserstadt.⁵⁴ Den Kontakt mit seinem

⁵¹ Lehmanns Reise... S. 45, 47, 52. - Im Jahre 1800 zählte in seinem "Allgemeinen Verzeichniss" (das war ein Pester Marktkatalog, ein Versuch, jährlich auf die Pester Josephi-Markt die inländische Buchproduktion zu erfassen) der Pester Universitätsprofessor Ludwig Schedius nicht weniger als 538 zeitgenössische ungarische Schriftsteller auf. Siehe: Albert Gárdonyi: Régi pesti könyvkereskedők V. In: MKsz 44 (1928), S. 45.

⁵² DBSM Leipzig, Archivalien, 123/40.

⁵³ In seinem 1786 erschienenen Sortimentskatalog (unter dem Namen Doll und Schwaiger) befanden sich aber etwas mehr Bücher aus Leipzig, vergl. Petrik I. 555 und Emilia Holanová: Vydavateľsko-kníhkupecké ponukové katalógy bratislavských kníhkupečov Dolla a Schwaigera... In: Kniha '87. Martin 1988, S. 60-75.

⁵⁴ Otmar Seemann: Bibliographia Dolliana. Versuch einer Erfassung möglichst aller von Anton, Alois, Franz, Lenhard und Nikolaus Doll verlegten Werke... Wien 1998, S. 2, 9, 182-184.

Pressburger Nachfolger Schwaiger hielt er aufrecht: dies war deshalb von Bedeutung, weil es keine Angabe darüber gibt, ob der Pressburger Buchhändler irgendwann nach 1789 die Leipziger Messen besucht hätte.

Michael Benedict unterhielt zu dieser Zeit ebenfalls mit Philipp Erasmus Reich Geschäftsbeziehungen. Im Juni 1782 saldierte er ihm insgesamt 570 Reichstaler 21 Groschen als Ausgleichung der Rechnungen vom 21. April, 31. Mai und 20. Juli 1781; er konnte also nur eine etwa einjährige Zahlung leisten. Das Geld schickte er Reich durch die Wiener Diligence nach Leipzig. Benedict schrieb über die zur Michaelismesse empfangenen Bücher, dass einige im Wert von 6 Thaler 21 Groschen, durch den Wiener Buchhändler Rudolf Gräffer remittiert wurden.⁵⁵ Im darauf folgenden Jahr, im Mai 1783, zahlte er Reich wieder auf einjährigen Frist insgesamt 334 Thaler, weitere 204 Thaler anderen Geschäftspartnern in Berlin, Göttingen, Hamburg usw. Seinen Brief datierte er aus Wien, wo er - von einer sechsmonatigen Reise aus Bayern zurückgekehrt - an der Jubiläumsmesse teilgenommen hatte. Aus diesem Brief können wir schließen, dass die Firma Weidmanns Erben und Reich zu jener Zeit ihre Neuheiten regelmäßig nach Pressburg an Benedict sandte. Der Pressburger Buchhändler bat nämlich um Behutsamkeit bei der Versendung der Verlagsnovitäten, besonders in den medizinischen, juristischen und musikalischen Fächern. „Nur Belles Lettres und zuweilen auch oekonomische Bücher schlagen ein“ – stellte er fest.⁵⁶

Von den Eigentümern der neuen Pressburger Buchhandlung Weber-Korabinsky stammte der Buchdrucker Simon Peter Weber aus Siebenbürgen, der Schriftsteller und Redaktor der Pressburger Zeitung Johann Matthias Korabinsky war geborener Ungar und beide waren Lutheraner.⁵⁷ Neben seinen anderen nennenswerten Werken (z. B. die Topographie „Beschreibung der königlich-ungarischen Hauptstadt

⁵⁵ DBSM Leipzig, Archivalien 123/35.

⁵⁶ Der Brief wurde von Karl Buchner publiziert: *Aus dem Verkehr einer deutschen Buchhandlung mit den Geschäftsgenossen*. 2. Ausgabe. Gießen 1874, S. 34-36. Über die Wiener Markttermine: Bachleitner - Eybl - Fischer zit. Werk S. 11, 126.

⁵⁷ Cesnaková-Michalcová, Milena: Simon Peter Weber. Das Porträt eines Pressburger Buchdruckers. In: *MKsz* 94 (1978), S. 134-143. - Szelestei Nagy zit. Werk, siehe Anm. 28.

Preßburg“, „Abbildung verschiedener Familienwappen im Königreiche Ungarn oder ein türkisches Wörterbuch) war Korabinskys bedeutendstes Werk das „Geographisch-historische und Produkten-Lexicon von Ungarn“ (1786). Mit einem vielseitigen Verlagsprogramm (evangelische Bücher, Freimauer-Schriften, historische Werke, Lexika, schöngeistige Literatur) war die Pressburger Firma bis 1788 sehr aktiv im Buchverlag, danach wurde sie jedoch wegen Schulden geschlossen. Einige ihrer deutschen Verlagswerke (z. B. Johann Seiverts „Nachrichten von Siebenbürgischen Gelehrten und ihren Schriften“ oder die schon erwähnte Lehmannsche Reisebeschreibung) wurden auch im Leipziger Meßkatalog 1784-1785 verzeichnet.

Von den Pressburger Buchhandlungen hielt Friedrich Nicolai nur die von Anton Löwe für „einigermaßen beträchtlich“.⁵⁸ Löwe besaß seit 1783 eine Buchdruckerei; er hätte - wie Nicolai berichtete - seine Lettern teils in Leipzig bei Breitkopf, teils in Wien gekauft. Durch den Besitz dieser Offizin konnte eine etwa anderthalbfache Steigerung seiner Verlag-sproduktivität erreicht werden: von seinen 49 Verlagswerken zwischen 1783 und 1790 standen nicht alle in den Leipziger Meßkatalogen. Er verlegte seit 1781 die Zeitschrift „Ungarisches Magazin“, ein Organ der heimatkundlichen wissenschaftlichen Literatur. Damit und mit der Herausgabe der ersten ungarischen Literaturgeschichte von Pál Wallaszky sowie einiger ungarischen Gedichtsammlungen von bedeutenden zeitgenössischen Dichtern machte er sich bei der Entfaltung der neuen ungarischen Literatur verdient.⁵⁹ Eine 2. Auflage des Johann Friedelschen Werk: „Fünfzig Briefe aus Wien... an einen Freund in Berlin“ erschien bei ihm mit dem fingierten Impressum „Leipzig und Berlin“.⁶⁰ Eine sehr gefragte Schrift muss die „Verbesserungsanstalten für das Königreich Hungarn“ (1785) gewesen sein, die Löwe mit dem Impressum „In Deutschland“ heimlich herausgab.

⁵⁸ Er konnte das circa 1783-1784 schreiben. Siehe Nicolai zit. Werk, S. 376.

⁵⁹ Seine Verlagswerke und Sortimentskataloge siehe: Petrik VI. 418-419, Petrik VIII. 474-475.

⁶⁰ Leslie Bodi zit. Werk, S. 171-175. - Ferdinand Wernigg: Bibliographie österreichischer Drucke während der „erweiterten Pressefreiheit“ (1781-1795). Wien - München 1973-1977, Nr. 2744. - Judit Ecsedy: Alte ungarische Bücher mit falschen deutschen Druckorten 1561-1800. Budapest 1999, S. 164, 165.

Aus diesem Werk erfuhr die ungarische Öffentlichkeit, wie der Herrscher die Situation einiger Landesteile Ungarns und die Aufgaben der von ihm ernannten königlichen Kommissäre sah. Den Beamten aus der ungarischen Hofkanzlei, aus dessen Unvorsichtigkeit diese streng vertraulichen Weisungen ⁶¹abgeschrieben und veröffentlicht wurden, hat man seines Amtes enthoben.

Aus diesem Jahrzehnt sind viel mehr Sortimentskataloge von Löwe erhalten als aus dem vorigen. Einen umfangreichen Sortimentskatalog, der 1783 gedruckt wurde, ergänzten jährlich kleinere, die etwa 400-600 Titel umfassen; um diese Anzahl von Neuigkeiten vermehrte sich sein Sortiment nach den Leipziger Messen. Darin ist nach wie vor die Dominanz nord-deutscher Produktion zu erkennen. Er stand bestimmt mit vielen Leipziger oder die Messe besuchenden Buchhändlern in schriftlichem oder persönlichem Verkehr, aus diesem Jahrzehnt aber können wir dies nicht mit konkreten Beispielen belegen. ⁶²Für die 1790er Jahren ist dies aufgrund seiner erhaltenen Briefen an den Leipziger Buchhändler August Gottlieb Liebeskind jedoch möglich. In einem äußerte er sich über die Leipziger Firma Crusius: "Sie wissen, daß ich mit H. Crusius seit 20 Jahren zimmlichen Verkehr gemacht, am allermeisten aber seit Ao 1791 biß 1795, wo Er von mir beim Geld f. 3392,30 bekommen hat..." ⁶³Wir können darin sicher

⁶¹ Géza Ballagi: A politikai irodalom Magyarországon 1825-ig. Budapest 1888, S. 234-237. - Ecsedy zit. Werk, S. 170, 171.

⁶² Höchstens dadurch, dass der Pressburger Löwe in Friedrich Nicolais Katalog, den dieser für die Ostermesse 1787 erscheinen ließ („Verzeichniß einer Handbibliothek der nützlichsten deutschen Schriften zum Vergnügen und Unterricht... welche um beygesetzte Preise zu haben sind bei Freidrich Nicolai, Buchhändler zu Berlin...", S 291, 5492 Titel) mit 12 eigenen Verlagswerken vorkam. Siehe dazu: Zum Bild des Verlagswesens in der Spätaufklärung. Dargestellt an Hand von Friedrich Nicolais Lagerkatalog von 1787. In: Paul Raabe: Bücherlust und Lesefreuden. Beiträge zur Geschichte des Buchwesens im 18. und frühen 19. Jahrhundert. Stuttgart 1984, S. 66-68.

⁶³ Sein aus Pressburg, 16. Juni 1795 datierter Brief: DBSM Leipzig, Archivalien 123/14. - Der in Schulden geratene Löwe hatte Crusius zur Messe gezahlt, aber den Rest von 2000 Gulden wollte er erfolglos bei ihm mit Tokajer Wein begleichen. So mußte Crusius auf die Zahlung warten und Löwe wandte sich mit seinen Bestellungen nicht an ihn, sondern an Liebeskind. Über Crusius und Liebeskind siehe: Rudolf Schmidt: Deutsche Buchhändler, deutsche Buchdrucker. Beiträge zu einer Firmengeschichte des deutschen Buchgewerbes. Hildesheim-New York 1979, S. 615, 987-988.

sein, dass Crusius nur einer der Geschäftspartner Löwes gewesen sein konnte.

Philipp Ulrich Mahler, der ebenfalls in Pressburg eine neue Firma gründete, hatte ähnliche Geschäftsverbindungen wie sein ehemaliger Prinzipal Löwe: seine Sortimentskataloge liefern genügende Anhaltspunkte dazu.⁶⁴ Sogar sein Verlagsprogramm war ähnlich wie das Löwes, aber mit geringerer Produktivität: er setzte die Herausgabe deutscher Schauspiele fort, verlegte auch Romane und ein „Damen Journal“. Er veröffentlichte weiters ein kühnes politisches Pamphlet „Patriotische Vorstellung an den Monarchen in Betreff der Wiederherstellung der vormaligen Regierungsform in Ungarn“ (1788): in diesem forderte der abgesetzte Neutraer Obergespan Miklós Forgách von Josef II. die Freiheit der ungarischen Nation zurück.⁶⁵ Es scheint, dass von Pressburg Anfang der 1790er Jahre allein Philipp Ulrich Mahler die Leipziger Messen besuchte.⁶⁶ Auch mit fremden Verlagsartikeln; z. B. nahm er im Jahre 1789 das von der Ofner Buchhandlung Diepold-Lindauer verlegte biographische und Schriftsteller-Lexikon der evangelischen Geistlichen in Ungarn nach Leipzig mit, später auch mehrere Verlagswerke des Hermannstädter Buchdruckers und Buchhändlers Martin Hochmeister, so u.a. das Werk Bethlens „Historia de rebus Transilvanicis“ oder die „Siebenbürgische Quartalschrift“. Diese waren in Leipzig „apud Mahlerum in commission“.

Nun noch zu einigen Pester Buchhändlern. Aus dem Jahre 1786 sind von der Pester Firma Weingand-Köpf Geschäftsbücher erhalten geblieben (es war dies die Zeit des Endes des gemeinsamen Geschäftes nach dem Tode von Georg Köpf), die uns die Reichweite ihrer Geschäftsverbindungen und

⁶⁴ Die Aufzählung seiner Sortimentskataloge und Verlagswerke: Petrik VI. 442, Petrik VIII. 483.

⁶⁵ Petrik I. 811. Über diese Flugschrift: Ballagi zit. Werk S. 256-259. und Oskar Sashegyi: Zensur und Geistesfreiheit unter Joseph II. Beitrag zur Kulturgeschichte der Habsburgischen Länder. Budapest 1958, S. 135-136.

⁶⁶ Im Aufsatz von H. Bensen: Ueber den gegenwärtigen Zustand des teutschen Buchhandels (1795) wurden unter den auswärtigen Buchhändlern, die mit deutschen in Verkehr standen, nur zwei aus Ungarn registriert: Mahler in Preßburg und Scheibler in Kaschau. Siehe: Der Buchmarkt der Goethezeit. Eine Dokumentation. (Faksimile.) Hrsg. von Ernst Fischer. Bd. I-II. Hildesheim 1986. Bd. II, S. 204-205.

auch das Geschäftsvolumen verraten.⁶⁷ Für uns sind jetzt deutsche Kontakte am interessantesten sowie die Ermittlung, welchen Platz darin norddeutsche, besonders Leipziger Verbindungen Mitte der 1780er Jahre einnahmen.

Die mit Büchern verbundenen Handlungspassiva der Firma (außer Geldkrediten im Wert von fast zehntausend Gulden) betragen ca 17.700 Gulden. Bedeutungsvolle Städte für ihre Büchereinfuhr waren:

1. an erster Stelle Wien mit 21 Partnern, mehr als tausend Ft nur von Mösele; die ganze Summe beträgt 3993 fl 6x. Von den Wiener Buchhändlern seien hier Rudolf Gräffer, Philipp Wucherer, Hörling, Kurzböck, Wappler, Stahel und Grund genannt, sowie der Kreditgeber Ochs, Geymüller et Companie (mit mehr als tausend Gulden)
2. an zweiter Stelle Leipzig, ebenfalls mit 21 Partnern, mit der Dominanz der Firma Weidmanns Erben und Reich (1024 fl); nach ihr waren noch Schieckert, Haugs Witwe, Breitzkopf, Weygandt, Dyck, Gleditsch und Junius bedeutend. Die ganze Summe beträgt 2672 fl 19 x.
3. die Baglionischen Erben aus Venedig stehen an dritter Stelle mit einer Summe von 2198 Ft 6 x; sie lieferten also Bücher zum selben Wert nach Pest, wie Mösele und Reich insgesamt.
4. auch Straßburg in Frankreich hatte große Bedeutung: vor allem die Akademische Buchhandlung mit einer Summe von 1906 fl 14 x.

Weit nach diesen Städten folgten die übrigen, Augsburg, Nürnberg und Berlin, in Ungarn die Pester Buchhandlung von Johann Thomas Trattner, die Pressburger Buchdrucker Landerer, Patzkó und Löwe, dann wieder Göttingen, in Troppau Traßler, in Ungarn die Ofner Universitätsdruckerei, endlich Halle, deren Buchhandlungen noch viele Bücher nach Pest lieferten.

Die Werte nach größeren Regionen betrachtet: die ungarischen Firmen erreichten kaum einen zehnprozentigen Anteil (9,4 %) der

⁶⁷ Budapest Főváros Levéltára, unter derselben Signatur, wie das Defektbuch, siehe Anm. 45. Darüber kurz: Albert Gárdonyi: Régi pesti könyvkereskedők II. In: MKsz 42 (1926), S. 296-297.

Handlungspassiva, Österreich 23%, Böhmen 2,8%, also die Habsburger Monarchie zusammen 35,2 %. Der Anteil des norddeutschen Buchhandels war an sich am höchsten: 26,3%, des süddeutschen nur die Hälfte dessen mit 13,3%, Schweiz 2%; Deutschland also insgesamt 39,9 %. Venedig waren mit 12,4%, Frankreich (allein Straßburg) mit 10,8% vertreten. Wir können also feststellen, dass kaum einige Jahre nach den erwähnten, für das Buchwesen grundlegenden josephinischen Reformen die Pester Firma aus Norddeutschland in zweimal so hohem Wert Bücher bezog als aus Süddeutschland. Die ansehnliche Rolle und Bedeutung Wiens darf freilich niemals unterschätzt werden.

Die Verlagswerke der Firma Weingand-Köpf (vor allem lateinische wissenschaftliche Werke mancher Universitätsprofessoren, auch musikalische Werke und schöngeistige Literatur) waren in den Jahren 1783-1784 in Leipzig bei der Haug-Buchhandlung in Kommission: während der Ostermesse 1783 fünf, im Jahre 1784 bereits zehn Verlagswerke. Ihre Sortimentskataloge aus derselben Zeit zeigen ein viel breiteres Buchangebot: z. B. umfassen nur die im Jahre 1784 erschienenen "Supplementa 4. und 5.", Ergänzungen zu dem allgemeinen Sortimentskatalog ca. 1779 etwa 3600 Titeln "aus allen Fächern der Wissenschaften."⁶⁸

Nur ein Nachfolger dieser gespalteten Pester Buchhandlung, die Witwe von Köpf, oder genauer gesagt ihr Kompagnon Ignaz Strohmayer blieb in Kontakt mit dem Leipziger Buchhandel; darauf deutet auch der Titel des neuen Sortimentskatalogs hin: "Verzeichniß derjenigen neuen Bücher, die bey Georg Köpf Witwe et Compagnie Buchhandlung von der Leipziger Michaeli-Messe 1787 um beygesetzte billige Preise in Pest, Kaschau und Ofen [die letzteren Buchhandlungen waren ihre Filialen] zu haben sind".⁶⁹ In ihrem gedruckten Geschäftsrundschreiben (Pest, den 6. Sept. 1787) bot die Firma ihre zehn, meist wissenschaftlichen Verlagswerke um die Hälfte

⁶⁸ Petrik III. 835.

⁶⁹ Petrik VII. 281. Tatsächlich eine Auswahl norddeutscher Buchproduktion, auch mit zahlreichen Büchern aus Wien. – Einen ähnlichen Marktkatalog gab die Pester Buchhandlung Stahel-Kilian im Jahre 1790 heraus: "Sammlung der neuesten und besten Schriften aus allen Fächern der Literatur, welche in der Leipziger Ostermesse 1790 erschienen... 2. Fortsetzung," Petrik V. 440. Über diese Firma: Albert Gárdonyi: Régi pesti könyvkereskedők V. In: MKsz 44 (1928), S. 41-46.

des Ladenpreises an; das bestellte Buch "wird Ihnen Herrn Joh. Phil. Haug sel. Frau Witwe jederzeit ausliefern." Aus diesem Rundschreiben erfahren wir genau, nach welchen Novitäten diese Pester Buchhandlung verlangte:

"3 á 4 Exempl. medicinische, Comödien, Romane, belletristische.

2 á 3 von jeder andern Wissenschaft, nur keine Musikalien, einzelne Predigten, Dissertationes, kleine theologischen Abhandlungen und Juridica, es wäre denn, daß sie allgemein und sehr auffallend wären.

6 á 12 von ungereimten und ausgelassenen verbotenen Büchern, überhaupt, was Sie muthmaßen könnten, daß hier verboten werden dürfte."⁷⁰ Das war natürlich die erste Bestellung, denen – abhängig vom Leseinteresse – neue Bestellungen folgten.

Zuletzt sei noch in diesem Zusammenhang eine wertvolle Quelle, das Bestellbuch des Pester Buchhändlers Ignaz Strohmayer (er übernahm die Handlung von Köpfs Witwe) aus den Jahren 1788-1790 als deutliches Zeugnis einer verstärkten norddeutschen Orientierung in den deutsch-ungarischen buchhändlerischen Kontakten hervorzuheben. Bei Strohmayer rückten schon Leipziger und Berliner Buchhandlungen an die erste Stelle: in seinem Geschäftsbuch führen Leipzig mit ca 38,5, Berlin ca 14,5 Seiten, Wien allein nahm nur 15 Seiten in Anspruch. Für Strohmayer waren die Witwe Haugs, dann Weidmanns Erben und Reich, Crusius, Weygandt, Schwikert, Fritsch, Jacobäer et Sohn und Dyck die wichtigsten Leipziger Firmen, in Berlin die Buchhandlungen von Nicolai, Himburg und Mylius, in Wien Gräffer, Kurzböck, Hörling, Mösele und Wucherer. Von den norddeutschen Verbindungen ist noch Vandenhoeck sowie Dietrich in Göttingen hervorzuheben. In diesem Bestellbuch kommen insgesamt 213 Firmennamen vor, von Leiden bis Riga, von Straßburg und der Schweiz bis nach Schlesien. Die größten Zentren nehmen ca ein Drittel der Firmen in Anspruch: 28 Leipziger, 18 Berliner und 26 Wiener Firmen sind im Geschäftsbuch verzeichnet.

⁷⁰ DBSM Leipzig, Archivalien, Geschäfts Rundschreiben K 1056.

⁷¹ Budapest Főváros Levéltára, Pest város levéltára, Intimata a.m. 272, Beilage. Über Strohmayer: Albert Gárdonyi: Régi pesti könyvkereskedők II. In: MKsz 42 (1926), S. 301-308.

Der inländische Buchmarkt profitierte in der 2. Hälfte der 1780er Jahre in großem Maße von dem gesteigerten politischen Interesse des Publikums: dieses Interesse galt allem, was über Friedrich den Großen, über das gegen Österreich revoltierende Belgien, den österreichisch-türkischen Krieg und die Ereignisse der französischen Revolution in Büchern, Zeitschriften und Broschüren geschrieben wurde. Das Publikum entwickelte sozusagen einen Lesehunger für solche politische Schriften, mit denen das Land nach dem Zusammenbruch des josephinischen Regierungssystems und Einberufung des ungarischen Landtags (zum ersten Mal seit 1765) nach Ofen überflutet wurden. Allein in den Jahren 1790-1791 erschienen etwa fünfhundert politische Broschüren, bis 1795 noch einhundert weitere, eine einzigartige Erscheinung im ungarischen Buchverlag.⁷² Die Buchproduktion selbst verdoppelte sich binnen eines Jahres (1790). Diese Zeit, etwa die Jahre 1788-1791, entwickelte sich zur ersten richtigen Konjunkturperiode des ungarischen Buchhandels, die aber bald wieder abflaute. Gegen Mitte der 1790er Jahre entstand nämlich in Ungarn eine schwierigere Periode für den Buchhandel, was auch mehrere Konkurse beweisen. Die Zensur wurde im Jahre 1792 wieder verschärft, aber erst nach den Napoleonischen Kriegen konnte eine Rezensierungskommission darüber entscheiden, welche Bücher aus dem Verkehr (nur aus den Buchhandlungen) gegen Entgelt eingezogen werden mussten.⁷³ Zu jener Zeit waren auch Bestellungen der Universitätsprofessoren aus dem Leipziger Meßkatalog der Zensur unterworfen.⁷⁴

Es versteht sich für die heutige Forschung von selbst, dass deutsch-ungarische Buchhandelsverbindungen nicht auf Gegenseitigkeit beruhen konnten. Einige Zeitgenossen wurden aber zu Gefangenen merkantilistischer Ansichten und betrachteten diesen kulturell überaus wichtigen Kontakt unter wirtschaftlichem Aspekt. So z. B. der erste bedeutende ungarische Schriftsteller der Aufklärung, György Bessenyei, der lange Zeit als Offizier

⁷² Ballagi zit. Werk S. 283. Über die Flugschriften der Jahre 1790/1791: S. 283-754.

⁷³ Kókay zit. Werk S. 81. - Oszkár Sashegyi: Német felvilágosodás és magyar cenzúra. Budapest 1938, S. 31-33.

⁷⁴ Edit Mályusz - Császár: Megbíráltak és bírálók. A cenzúrahivatal aktáiból (1780-1867). Budapest 1985, S. 338-339.

der ungarischen Leibgarde in Wien lebte und dort von der französischen und deutschen Kultur tief beeindruckt war. In einem Werk, in dem er als erster einen Entwurf über die Errichtung einer ungarischen Akademie der Wissenschaften ausarbeitete (1781), öffnete er den Zeitgenossen die Augen, wieviel Geld durch den Buchhandel ins Ausland fließe. Ungarn verliere auf jeden Fall, weil es selbst wenige im Ausland gängige Bücher produziere.⁷⁵ Der erste namhafte Statistiker in Ungarn, Martin Schwartner vertrat dieselbe Meinung und gibt dreißig Jahre nach Bessenyei eine anschauliche Angabe über die große Asymmetrie der buchhändlerischen Verbindungen. An den Grenzen Ungarns betrug im Jahre 1808 die verzollte Büchereinfuhr 97.877 Gulden, die Ausfuhr hingegen nur 6.228 Gulden.⁷⁶ Heute können wir unsere Aufmerksamkeit eher darauf lenken, dass der ungarische Buchverlag und Buchhandel - infolge kultureller Offenheit des Landes - in dieser Zeitperiode Bücher ins Ausland exportierte, wenn auch in nicht zu einem großen Wert.

⁷⁵ Er schrieb darüber: "Wir zahlen für die Bücher den Buchhändlern in Ungarn, oder höchstens in Wien und vielleicht deshalb fällt uns der erhebliche Schaden nicht auf. Aber man soll überlegen: die hiesigen Buchhändler zahlen mit unseren Geldern den Leipziger, Frankfurter, Göttingener, Colmarer, Lyoner, Pariser Buchhändlern, außer dem kleinen Gewinn, den sie sich behalten." György Bessenyei: Egy magyar társaság iránt való jámbor szándék. In Druck erschien: Wien 1790, S. 41. Über Bessenyei siehe: György M. Vajda: Wien und die Literaturen in der Donaumonarchie... Wien - Köln - Weimar 1994, S. 52-57.

⁷⁶ Martin Schwartner: Statistik des Königreichs Ungarn. Teil 1. Ofen 1809, S. 419.

Carl Heinrich von Heineken und die europäischen Netzwerke des Kunsthandels

Virginie Spenlé

Carl Heinrich von Heineken, der Mitte des 18. Jahrhunderts in Dresden lebte und wirkte, wurde zeit seines Lebens als großer Kunstkenner gefeiert. In seiner Aufzählung deutscher Gemälde- und Kupferstichsammlungen erklärte der Kunstschriftsteller Hirsching zu Heineken:

Welchen Gelehrten und Kunstverständigen sollten wohl die großen Verdienste unbekannt sein, die sich dieser würdige Gelehrte durch sein tiefes Forschen in der Geschichte der Kunst und der allgemeinen Literatur erworben? Seine *Nachrichten von Künstlern und Kunstsachen*, seine *Idée générale d'estampes* etc. sind Denkmale, die das Gepräge eines echten Kenners an sich tragen und die noch lange, sehr lange der Leitfaden und der Unterricht jedes Kunstkenners sein werden.

In der Tat hatte Heineken besonders durch seine schriftstellerische Tätigkeit entscheidende Impulse zur Herausbildung der Kunstwissenschaft geliefert. In seiner *Idée générale d'une collection complete d'estampes* entwarf er eine mustergültige Systematik für die Ordnung von Kupferstichsammlungen;² mit seinem Künstlerlexikon, von dem nur die vier ersten Bände gedruckt wurden, wollte er die gelehrte Öffentlichkeit mit präzisen Angaben zum Leben und Werk berühmter und weniger bekannter Künstler versorgen.³ Im Folgenden soll indes weniger auf die zweifellos

¹ Zit. aus Otto Eduard Schmidt, *Schloß Alt-Döbern und seine Umgebung*, Dresden 1930, S. 108.

² Vgl. Stephan Brakensiek, *Vom "Theatrum mundi" zum "Cabinet des Estampes". Das Sammeln von Druckgraphik in Deutschland 1565-1821*, Hildesheim / Zürich / New York 2003, S. 346-388.

³ Zu seiner Tätigkeit als Kunstschriftsteller, vgl. Christian Dittrich, Carl Heinrich von Heinekens kunsttheoretische Schriften, in: *Staatliche Kunstsammlungen Dresden 1965/66*, S. 79-85.

grundlegende publizistische Tätigkeit dieses Kunstgelehrten eingegangen werden, sondern auf seinen Beitrag zum Ausbau eines europäischen Netzwerkes, der sowohl einen materiellen als auch einen ideellen Austausch zwischen Dresden und anderen europäischen Hauptstädten ermöglichte. Ausgehend von Heinekens Tätigkeit in Dresden als Kunstintendant, Sammler und Händler soll seine Rolle innerhalb dieses europäischen Netzwerkes skizziert werden. Weiterhin wird am Beispiel seiner Beziehungen mit den Pariser Gelehrtenkreisen zu zeigen sein, welche Innovationen im kulturellen Leben der sächsischen Hauptstadt sich aus dieser internationalen Vernetzung von Gelehrtenkreisen ergaben.

Heinekens Tätigkeit als Kunstkenner in Dresden

Heineken wurde 1709 als Sohn eines Architekten und einer Blumenmalerin geboren.⁴ Bald nach seinem Studium in Leipzig kam er nach Dresden, wo er 1739 in den Dienst des zukünftigen Premierministers Heinrich von Brühl eintrat. Rückblickend auf den Anfang seiner Karriere erklärte Heineken in einer Gedenkschrift von 1763:

Mein Glück hat eigentlich vor dem Tage angefangen, da ich in des verstorbenen Cabinets Minister Grafen von Brühl Hauß gekommen und von 1739 an [...] zu sich als Bibliothekarius genommen [...].⁵

Der Bibliothekar gewann rasch die Gunst des Premierministers, so dass ihm Brühl die Leitung all seiner Güter und Kassen anvertraute. Durch den

⁴ Zur Biographie von Carl Heinrich von Heineken, vgl. Christian Dittrich, Karl Heinrich Ritter von Heine(c)ken, in: *Neue Deutsche Biographie*, Bd. 8, Berlin 1974, S. 297-299; Günther Beick, *Carl Heinrich von Heineken – Ein Beitrag zur Untersuchung sächsischer Kunstverhältnisse im 18. Jahrhundert*, Dissertation, Technische Universität Dresden 1988; Christian Dittrich, Carl Heinrich Heineken, in: *Biographisches Lexikon für Schleswig-Holstein und Lübeck*, Bd. 10, Neumünster 1994, S. 169-173.

⁵ Zit. aus Otto Eduard Schmidt, *Minister Graf von Brühl und Karl Heinrich von Heineken. Briefe und Akten, Charakteristiken und Darstellungen zur sächsischen Geschichte (1733-1763)*, Leipzig / Berlin 1921, S. 250. Eine Abschrift des vermissten Originals, das Schmidt einsah, ist heute noch im Sächsischen Hauptstaatsarchiv (SächsHStA), Geh. Kab., Loc. 1401/5, Cabinets-Acta die Untersuchung besonders gegen den Geh. Cammer-Rath von Heinecke betr., vol. V, fol. 46ff.

Einfluss von Brühl wurde Heineken außerdem zum königlichen *General-Accise-Sekretär* ernannt. Dieser Posten brachte ihm sicherlich ein bequemes Einkommen, allerdings wurde es ihm nach dem Tod von August III. und von Brühl zum Verhängnis, da man ihn der Veruntreuung staatlicher Gelder anklagte. Freigesprochen wurde er zwar, dennoch vom Hof verbannt. Viel unverfänglicher und ruhmreicher war seine Tätigkeit als Aufseher des königlichen Kupferstichkabinetts seit 1746 und als Oberaufseher der königlichen Kunstsammlungen seit 1756.

Bevor Heineken im Jahre 1746 zum Leiter des königlichen Kupferstichkabinetts ernannt wurde, kümmerte er sich um den Zuwachs der Bibliothek, aber auch der Graphik- und Gemäldesammlung des Premierministers. Brühl folgte in seinem Sammeleifer dem Vorbild des Königs, Augusts III., der seit etwa 1739 verstärkt auf Gesandte und sächsische Hofmaler zurückgriff, um möglichst viele Kunstwerke im Ausland zu erwerben. Bis zur Mitte der vierziger Jahre hatte der sächsisch-polnische Herrscher ein Agentennetz aufgebaut, welches alle wichtigen Stätten des Kunstmarktes überwachte (Venedig, Rom, Bologna, Den Haag, Amsterdam und Paris).⁶ An der Spitze dieses Netzwerkes stand nicht Heineken, wie oft behauptet,⁷ sondern Brühl, der mit jedem einzelnen Agenten korrespondierte und nach Rücksprache mit dem König die Erwerbungen genehmigte. Heineken nahm insgesamt einen geringeren Einfluss auf die Erwerbungspolitik Augusts III. als bisher angenommen. Freilich kaufte er gelegentlich Gemälde für den König. So lässt sich nachweisen, dass er sich 1750 nach Den Haag begab, um Gemälde und Zeichnungen aus der Versteigerung Wassenaer zu kaufen.⁸ Ebenso erwarb er 1751 Gemälde für den König auf der Leipziger Messe zusammen mit

⁶ Zum Aufbau des Agentennetzes unter August III. von Sachsen-Polen, vgl. Virginie Spénlé, *Der Monarch, seine Agenten und Experten. Institutionelle Mechanismen des kurfürstlichen Kunstankaufs unter August II. und August III.*, in: Barbara Marx (Hg.), *Kunst und Repräsentation am Dresdner Hof*, München / Berlin 2005, S. 228-260.

⁷ Beispielsweise von Dittrich, Heinekens kunsttheoretische Schriften, wie Anm. 3, S. 79.

⁸ Schmidt, *Brühl und Heineken* (wie Anm. 5), S. 100f., S. 113. Die Sammlung wurde am 19. August versteigert, vgl. Frits Lugt, *Répertoire des Catalogues de vents publiques intéressant l'art ou la curiosité, première période, vers 1600-1825*, den Haag 1938, n° 736.

dem Galerieinspektor Johann Gottfried Riedel, darunter Rembrandts *Ganymed*.⁹ Doch insgesamt wirkte Heineken selten als Agent beim Kauf von Gemälden. So beteuerte er Jahre später,

daß er selbst keine Schildereyen an Ihro Majst. den König verkauft habe, es wäre aber bisweilen bey dem Einkaufe der Schildereyen sein Gutachten erfordert, und von ihm alle Mühe angewandt worden, daß solcher, soviel möglich eingeschräncket werde.¹⁰

In viel höherem Maß hatte sich Heineken am Aufbau der Brühlschen Kunstsammlungen beteiligt. Um Bücher, Gemälde und Stiche für den Premierminister zu kaufen, führte er eine getrennte Korrespondenz mit den Agenten des Königs.¹¹ Nachdem er allerdings im Jahre 1746 zum Leiter des königlichen Kupferstichkabinetts ernannt worden war, konnte sich Heineken kaum noch um die Sammlungen Brühls kümmern. Der Aufbau des königlichen Kupferstichkabinetts, das sich unter seiner Leitung auf über 80.000 Blätter vergrößerte, nahm in gänzlich in Anspruch.¹² Heineken,

⁹ Rembrandt Harmensz. van Rijn, *Ganymed*, Öl auf Eichenholz, 171,5 x 130 cm, Staatliche Kunstsammlungen Dresden, Gemäldegalerie Alte Meister, Gal.-Nr. 1558. Heineken hatte das Gemälde im Herbst 1751 zusammen mit dem Galerieinspektor Johann Gottfried Riedel auf der Leipziger Messe erworben, vgl. SächsHStA, Akten der Generaldirektion der Königlichen Sammlungen Cap. VII, Nr. 12, "Spezifikation derjenigen Schildereyen so im Jahre 1751 zur Kgl. Bilder-Gallerie nach und nach geliefert worden sind", Kriegsverlust 1945. – Archiv der Staatlichen Kunstsammlungen Dresden, Nachlass Posse, Band 22, Abschrift von Hans Posse, fol. 4.

¹⁰ SächsHStA, Geh. Kab., Loc. 1407/2, Acta die wieder den Geheimen Cammer-Rath von Heinecken angeordnete und verführte Untersuchung betr. Anno 1763, fol. 239.

¹¹ Der Briefwechsel von Heineken mit den königlichen Agenten ist nicht erhalten, aber Brühl bezieht sich darauf in seinen Brief an den sächsischen Gesandtschaftssekretär in Paris, vgl. Virginie Spenlé, les achats de peintures d'Auguste III sur le marché de l'art parisien, in: *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français* 2002 (2003), S. 93–134, S. 109, Nr. 3.

¹² Christian Dittrich, Heinecken und Mariette. Eine Untersuchung zur Erwerbungspolitik des Dresdener Kupferstich-Kabinetts im zweiten Drittel des 18. Jahrhunderts, in: *Jahrbuch der Staatlichen Kunstsammlungen Dresden* 13 (1981), S. 43–66, S. 45.

dessen Augenmerk nun vorrangig graphischen Werken galt, kaufte selbst auf seinen Auslandsreisen und auf der Leipziger Messe; er ließ außerdem etliches durch die Agenten des Königs und durch Kupferstichhändler erwerben, mit denen er schriftlichen Kontakt pflegte. In Paris vermittelte ihm der Kunsthändler und Stecher Pierre-Jean Mariette zahlreiche Blätter sowohl für die Brühlsche als auch für die königliche Stichsammlung.¹³ In Venedig korrespondierte Heineken mit dem Stecher Anton Maria Zanetti (1680-1767), der ihn mit Stichen und mit Informationen zum Leben einiger zeitgenössischer Maler versorgte, die Heineken für sein Künstlerlexikon brauchte.¹⁴ Überhaupt nutzte Heineken diese Kontakte mit Kupferstichhändlern aus, um Material für seine eigenen Publikationen zu sammeln. Diese Kontakte ermöglichten ihm auch den Aufbau eigener Kunstsammlungen.

Heineken als Sammler und Händler

Entsprechend seiner Nachforschungen und Veröffentlichungen zur Entstehung von Kupferstichen besaß Heineken eine große Anzahl an Stichen und Holzschnitten, die Hirsching in seinem Verzeichnis deutscher Sammlungen als *eine der stärksten und seltensten Collectionen in ganz Teutschland* beschrieb. Er interessierte sich nicht nur für seltene frühe Drucke; stattdessen hatte er eine Sammlung von 5000 Stichen nach Künstlerbildnissen zusammengetragen – eine Sammeltätigkeit, die sicherlich von der Arbeit an seinem Künstlerlexikon angeregt worden sei wird.¹⁵ Seine Kupferstichkollektion bewahrte Heineken auf seinem Gut in der Niederlausitz, in Altdöbern, auf. Dort befanden sich allerdings noch mehr Sammlungen. Als das Gut 1763 infolge der Anschuldigungen gegen Heineken wegen Veruntreuung staatlicher Gelder durchsucht wurde, erwähnte der Bevollmächtigte die Porzellansammlung im 3. Stock, und über die Gemäldesammlung im 1. Stock berichtete er: *l'Apartment où il n'y a que des Tableaux, merite d'être vû de tous les Connoisseurs*.¹⁶ Dabei handel-

¹³ Ibid., S. 58ff.

¹⁴ Staatliche Kunstsammlungen Dresden, Akten des Kupferstichkabinetts, Kat. 140, 1728-1762, N° III, fol. 64, Brief Zanettis an Heineken aus Venedig am 7. Januar 1756.

¹⁵ Friedrich Karl Gottlob Hirsching, *Nachrichten von sehenswürdigen Gemälde- und Kupferstichsammlungen [...]*, 6 Bde., 5. Bd., Erlangen 1792, S. 10f., zit. S. 11.

¹⁶ SächsHStA, Geh. Kab., Loc. 1401/5, wie Anm. 5, fol. 93, zit. fol. 91

te es sich um die zweite Gemäldesammlung, die Heineken zusammenstellte, denn er hatte bereits 1756 aus finanzieller Not seine Kollektion von Bildern zeitgenössischer Maler in Paris versteigern lassen.¹⁷ Außerdem besaß er eine Sammlung an Inkunabeln und seltenen illustrierten Wiegendrucken aus dem 15. und 16. Jahrhundert, von der er am Ende seines Lebens 86 Bände an den Kurfürsten verkaufte (davon sind heute 39 Bände in der Sächsischen Landesbibliothek zu identifizieren).¹⁸

Heinekens Stich-, Gemälde- und Büchersammlungen waren zweifellos durch Rückgriff auf das Agentennetz des Königs entstanden. Heineken korrespondierte mit jedem Agenten im Ausland, um Kunstwerke für den Premierminister zu erwerben; es wird ihm ein Leichtes gewesen sein, auch für sich einiges kaufen zu lassen. Nachweisbar bediente er sich der sächsischen Kunstagenten, um Bilder auf Pariser Auktionen zu ersteigern: So erwarben die königlichen Agenten das Gemälde *Triumph der Amphitrite* von Natoire im Jahre 1751 auf der Versteigerung der Sammlung Crozat de Tugny – nicht für August III., sondern für Heineken.¹⁹

Heineken war nicht nur Sammler, sondern gelegentlich auch Händler. Trotz seiner ertragreichen Hofchargen war er nämlich in den fünfziger Jahren des 18. Jahrhunderts in finanzielle Schwierigkeiten geraten. Dies lag vor allem daran, dass er ein Kupferstichwerk nach der königlichen und nach der Brühlschen Gemäldesammlung herausgegeben hatte.²⁰ Heineken finanzierte zwar nicht das Gesamtunternehmen, trug aber einen großen Teil der Herstellungskosten, indem er die Fertigung der Kupferplatten und Drucklegung aus eigener Tasche bezahlte. Der Mangel an Subskriptionen, die zögernde Nachfrage und der Ausbruch des Siebenjährigen Krieges im

¹⁷ Vgl. den Versteigerungskatalog von Pierre Rémy, *Catalogue raisonné, de Tableaux, Dessins & Estampes, des meilleurs Maîtres d'Italie, des Pays-Bas, d'Allemagne et de France, qui composent différens Cabinets*, Paris 1757.

¹⁸ Christian Alschner, Die Inkunabelsammlung Karl Heinrich von Heineckens, in: *Marginalien. Zeitschrift für Buchkunst und Bibliographie* 1981-1, S. 21-33, S. 29.

¹⁹ Virginie Spenlé, Les achats de peintures (wie Anm. 11) S. 98.

²⁰ Zur Tätigkeit von Heineken als Kunsthändler und zum Handel mit August III., vgl. Virginie Spenlé, Kunstsammeln und Kunsthandel am Hof: die Tätigkeit von Carl Heinrich von Heineken als Kunsthändler, in: Barbara Marx / Karl-Siegbert Rehberg (Hg.), *Sammeln als Institution*, München / Berlin 2007 (in Druck).

Jahre 1756 trieben ihn bald an den Rand des Ruins. August III. half ihm aus dieser Lage, indem er ihm im Jahre 1756 insgesamt 173 Werke aus dem Vorrat der königlichen Gemäldegalerie für 7.900 Taler überließ. Wir sind gut informiert über diesen damals geheim gehaltenen Handel, weil Heineken später aufgrund dieses Vorganges verdächtigt wurde, Bilder aus der königlichen Sammlung ohne Genehmigung des Königs verkauft zu haben – eine Anklage, von der er schließlich freigesprochen wurde.²¹ Die ersten 28 Gemälde, die ihm nach Bezahlung im Jahre 1756 ausgehändigt wurden, übergab er gleich dem sächsischen Gesandten Théodore Le Leu. Dieser brachte sie nach Paris, wo sie zusammen mit Heinekens Sammlung zeitgenössischer Malerei versteigert wurden.²² Dabei verhielt sich Heineken sehr hinterhältig: Die Gemälde wurden erst vom Dresdner Hofvergolder restauriert und mit prestigevollen Namen versehen. Sie wurden also absichtlich namhaften Künstlern zugeschrieben, um ihren Wert zu erhöhen – eine Praxis, die in dieser Zeit durchaus üblich war.²³

Den einträglichsten Handel machte Heineken jedoch nicht auf dem Pariser Kunstmarkt, sondern in Berlin. Dort erwarb der Geschäftsmann, Bankier und Kunsthändler Johann Ernst Gotzkowsky vier Gemälde aus dem Vorrat der Dresdner Galerie für 5.500 Taler.²⁴ Diese Bilder hatte Gotzkowsky für Friedrich II. gekauft, der damals eine Gemäldegalerie in Sanssouci einrichten ließ und den Kaufmann mit der Erwerbung altmeis-

²¹ Zum Prozess gegen Heineken, vgl. Georg Lehmann, Der Prozeß gegen Karl Heinrich von Heineken und Genossen, in: *Neues Archiv für sächsische Geschichte und Althertumskunde* 25 (1904), S. 264-295.

²² Liste der in Frankreich versteigerten Gemälde aus der Dresdner Gemäldegalerie, vgl. SächsHStA, Akten der Generaldirektion der Königlichen Sammlungen Cap. VII, Nr. 7, "Bilder-Gallerie betr. 1769-1783", Kriegsverlust 1945. – Archiv der Staatlichen Kunstsammlungen Dresden, Nachlaß Posse, Band 9, Abschrift von Hans Posse. Im Katalog der Versteigerung von 1757, Rémy, *Catalogue*, wie Anm. 17, lassen sich folgende Bilder aus der Dresdner Gemäldegalerie identifizieren: Nr. 24, Nr. 178, Nr. 179, Nr. 182, Nr. 183, Nr. 185, Nr. 187, Nr. 193, Nr. 199, Nr. 203, Nr. 204.

²³ SächsHStA, Geh. Kab., Loc. 1407/2, Acta die wieder den Geheimen Cammer-Rath von Heinecken angeordnete und verführte Untersuchung betr. Anno 1763, fol. 357.

²⁴ Ibid., fol. 357

terlicher Gemälde beauftragt hatte.²⁵ Durch eine Rechnung Heinekens über seine Einnahmen und Ausgaben im Jahr 1756-1757 erfährt man, dass er nicht nur an Gotzkowsky Bilder aus der Dresdner Gemäldegalerie abgetreten hatte, sondern auch vier Stück für 800 Taler an *verschiedene Liebhaber in Berlin* verkauft hatte.²⁶ Nach Hamburg hatte er fünf weitere Bilde geschickt, wohl wissend, dass der Hamburger Kunstmarkt durch die Auflösung wichtiger Sammlungen und durch die Etablierung der Auktion als Verkaufsform gerade einen Aufschwung erlebte. Nach dem Siebenjährigen Krieg betrieb Heineken dort einen beachtlichen Handel mit Kupferstichen.²⁷

Auch in Paris handelte Heineken mit Stichen, und v.a. mit den Kupferstichwerken, die er selbst herausgegeben hatte. Als der Kunstagent Augusts III. in Paris, Théodore Le Leu, im Jahre 1769 verstarb und seine Besitztümer inventarisiert wurden, vermerkte der Notar, in seiner Wohnung seien 17 Kisten mit lauter Kupferstichen, Büchern und Gemälden, die Heineken gehörten. Heineken hatte dem Agenten diese Kisten zum Verkauf nach Paris geschickt. Darin waren 109 Bände der Galeriewerke nach der königlichen und nach der Brühlschen Gemäldesammlung sowie zahlreiche lose Blätter aus diesen Bänden; die Kisten enthielten außerdem Gemälde, vor allem Werke des Dresdner Malers Christian Wilhelm Ernst Dietrich und holländische Kabinettsstücke des 17. Jahrhunderts. Heineken, der sich in diesen Jahren besonders um den Verkauf seiner Stiche bemühte, wandte sich außerdem an jene Kunsthändler, die ihn beim Aufbau der Brühlschen und der königlichen Kunstsammlungen mit Kunstwerken versorgt hatten. Etliches schickte er seinem Freund, dem Pariser Kupferstichhändler Pierre-Jean Mariette, zum Verkauf, aber auch dem Auktionator Pierre Rémy, der zahl-

²⁵ Paul Seidel, *Friedrich der Große und die bildende Kunst*, Leipzig / Berlin 1924², S. 175; Christoph Frank, Die Gemäldesammlungen Gotzkowsky, Eimbke und Stein: Zur Berliner Sammlungsgeschichte, in: Michael North (Hg.), *Kunstsammeln und Geschmack im 18. Jahrhundert*, Berlin 2002, S. 118-194, bes. S. 121ff.

²⁶ SächsHStA, Loc. 1407/2 (wie Anm. 23), fol. 612.

²⁷ Ibid, fol. 350ff., Verzeichnis der Stiche, fol. 358ff.

reiche Gemälde für Brühl und für August III. erworben hatte.²⁸ Nach dem Tod Mariettes knüpfte er durch die Vermittlung des königlichen Bibliothekars Hughes-Adrien Joly Kontakte zu anderen Pariser Stechern und Kupferstichhändlern, wie beispielsweise François Joullain und Pierre-François Basan.²⁹

In Amsterdam kümmerte sich der Kupferstichhändler Pierre Yver um die Versteigerung von Heinekens Kupferstichwerken. Yver bot auf den zahlreichen Auktionen, die er veranstaltete, lose Blätter und gebundene Exemplare der Galeriewerke an, aber auch Stiche, die Heinekens Neffe, Matthias Oesterreich, nach der Gemäldesammlung von Friedrich II. geschaffen hatte. Er vertrieb Heinekens Publikationen, seine *Idée générale* und die bereits erschienenen Bände seines Künstlerlexikons. Zudem verkaufte er Elfenbeinfiguren und andere *Effets, Estampes & Raretés*, die ihm Heineken durch den sächsischen Gesandten in Den Haag zukommen ließ.³⁰

Heineken war aber nicht nur daran interessiert, seine eigenen Publikationen zu verkaufen. Wie er mit den Gemälden alter Meister handelte, so handelte er auch mit alten Drucken und Inkunabeln. Es ist nicht klar, ob die raren Bücher aus dem 15. und 16. Jahrhundert, die er besaß,

²⁸ Staatliche Kunstsammlungen Dresden, Akten des Kupferstichkabinetts, Kat. 140, 1728-1762, N° III, fol. 78, undatiertes Briefentwurf Heinekens an Mariette (dem Inhalt nach aus dem Jahre 1756): *Je viens de faire pour vous un paquet que j'ai mis dans une caisse adressée à M^r Remy*. Rémy organisierte die Versteigerung der Gemälde, die Heineken aus seiner eigenen Sammlung und aus der Augusts III. 1757 in Paris verkaufen ließ. Zu Pierre Rémys wachsender Bedeutung auf dem Pariser Kunstmarkt, vgl. Michel, Patrick, Pierre Rémy. « Peintre et négociant en tableaux, et autres curiosités. Bon connoisseur. » Esquisse d'un portrait, in: *Mélanges en hommage à Pierre Rosenberg. Peintures et dessin en France et en Italie XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris 2001, S. 328-337; François Marandet, Pierre Rémy (1715-97): The Parisian art market in the mid-eighteenth century, in: *Apollo*, August 2003, S. 32-42.

²⁹ Hughes-Adrien Joly, *Lettres à Karl Heinrich von Heineken 1772-1789*, hrg. von W. McAllister Johnson, Paris 1988, S. 64, S. 75, S. 77, S. 88.

³⁰ Bibliothèque Nationale de France, Département des Estampes et de la Photographie (réserve), Correspondance de Pierre Yver, m^d d'estampes d'Amsterdam, avec le baron de Heineken (21 lettres), Acq. n° 7641, fol. 3 bis, fol. 5, fol. 6, fol. 23, fol. 31.

eine Sammlung oder Waren darstellten. Zumindest versicherte der Sammler Gerard Meerman aus Den Haag im Jahre 1770,

dass Herr von Heineken keine Bücher kauft, um sie zu behalten, sondern um damit ein Geschäft zu machen.³¹

Offenbar war Heineken für seinen Buchhandel bekannt, denn 1789 kontaktierte ihn der Bibliothekar Jean-Baptiste Maugérard, (der dafür berühmt-berüchtigt war, dass er von 1794 bis 1796 Wertvolles aus rheinischen Bibliotheken, Sammlungen und Archiven im Namen der Französischen Republik beschlagnahmte).³² Maugérard habe gehört, dass Heineken seltene Bücher besäße, die er auch gerne verkaufen würde. Heineken antwortete ihm, er habe so viele rare Drucke, dass ihm Maugérard eine Liste von dem schicken solle, was er suche. Demnach dürfte Heineken einen nicht unbedeutenden Handel mit alten Drucken betrieben haben.

Es gilt also festzuhalten, dass Heineken sich der Netzwerke bediente, die August III. von Sachsen-Polen zum Ausbau seiner Kunstsammlungen zustandegebracht hatte, erstens um Kunstwerke für sich und für Brühl zu erwerben und zweitens, um mit Gemälden, Kupferstichen und Büchern zu handeln. Die Agentennetzwerke des Königs ermöglichten somit einen materiellen Transfer zwischen Dresden und den großen europäischen Stätten des Kunstmarktes. Diese Netzwerke ermöglichten aber auch eine zweite Form von Transfer, nämlich einen ideellen Transfer, der im Folgenden am Beispiel von Heinekens Beziehungen mit Pariser Gelehrtenkreisen beleuchtet werden soll.

Heineken und die Pariser Gelehrtenkreise

Heinekens Hauptansprechpartner in Paris war Pierre-Jean Mariette. Heineken kaufte bei Mariette kistenweise Stiche für das königliche und für das Brühlsche Kupferstichkabinett sowie sicherlich auch einiges für sich selbst. Mariette erwarb von Heineken die Stiche, die er in Paris nicht fin-

³¹ Emil Jacobs, Zur Kenntnis Maugérards, in : *Zentralblatt für Bibliothekswesen* 27 (1910), S. 158-162, S. 159. Der Originaltext lautet: *M. Heinecken n'achete point des livres pour les garder, mais qu'il en fait commerce.*

³² Ibid., S. 161; Bénédicte Savoy, *Patrimoine annexé. Les biens culturels saisis par la France en Allemagne autour de 1800*, 2 Bde., Paris 2003, 1. Bd. S. 93f.

den konnte, z.B. von Künstlern, die in Sachsen tätig waren.³³ Jedoch war die Beziehung zwischen Heineken und Mariette weniger kommerzieller denn fachlicher Natur. Heineken erklärte in seinen *Neuen Nachrichten von Künstlern und Kunstsachen*, er verdanke seiner Bekanntschaft mit dem Stecher Johann Georg Wille sowie Mariette seine Kunstkennerschaft:

Wenn ein Wille in Paris mir seine Gedanken von einem Kupferstiche, von einer Zeichnung, von einem Gemälde sagt, und ich komme in sein Haus, wo ich an den Wänden und in seinen Sammlungen nichts als Meisterstücke finde; wenn ich bey Mariette, wo ich mich hinwandte, besonders schöne und auserlesene Kunstsachen erblickte: so weckte dieß in mir ein Vertrauen, ihren Lehren Glauben beyzumessen, und ich bin niemals von diesem oder dergleichen Männern, ohne etwas gelernt zu haben, fortgegangen; sonderlich muß ich bekennen, daß ich letztem vieles von dem, was ich weiß, schuldig bin. [...]³⁴

Als Kunsterkenner und -schriftsteller tauschten sich Mariette und Heineken vorzugsweise zu fachlichen Fragen aus. Da beide mit der Redaktion eines Künstlerlexikons beschäftigt waren, entstand ein fruchtbarer Austausch von Informationen über französische bzw. deutsche Maler, Stecher und Architekten. Berichtete Mariette in seinem *Abeceuario* über einen deutschen Künstler, so bezog er sich oft auf seinen Korrespondenten in Dresden: In seinen Angaben zum sächsischen Hofmaler Christian Wilhelm Ernst Dietrich beispielsweise, gibt er als Quelle zu seinen Ausführungen *Herrn von Heineken, von dem ich alles habe, was ich hier schreibe*, und in seiner Aufstellung von Dürers gestochenem Werk hielt er fest: *Der Herr Baron von Heineken hat zwei Werke von Albrecht Dürer in Nürnberg gesehen*.³⁵

³³ Mariette hatte beispielsweise von Heineken Zeichnungen des Malers Franz Xaver Palko erworben, der um die Mitte des 18. Jahrhunderts sächsischer Hofmaler war, vgl. Pierre-Jean Mariette, *Abeceuario*, hg. von Ph. de Chennevière et Anatole de Montaiglon, 6 Bde., Paris 1851-1860, 4. Bd., 1857-1858, S. 70.

³⁴ Carl Heinrich von Heineken, *Neue Nachrichten von Künstlern und Kunst-Sachen. Erster Theil*, Dresden / Leipzig 1786, S. 88f.

³⁵ Ibid., 2. Bd., 1853-184, S. 147. Der Originaltext lautet: *M. de Heinecken, de qui je tiens tout ce que viens d'écrire* »; « *M. le baron de Heinecken a vu à Nuremberg deux oeuvres d'Albert Durer*.

Auch Fragen der Zuschreibung und Originalität von Gemälden beschäftigte beide Gelehrte. So erkundigte sich Mariette 1756 nach der Authentizität eines Bildes, das vor kurzem als Geschenk der Dauphine, der Tochter Augusts III., nach Dresden gekommen war. Das Gemälde stammte aus der hoch angesehenen Sammlung des duc de Tallard und galt bisher als Werk des Correggio. Mariette erkundigte sich bei seinem deutschen Kollegen, ob diese Zuschreibung seiner Expertise standgehalten habe. Heineken, der in der Dresdner Gemäldegalerie über einige authentische Altarbilder Correggios als Vergleichsmaterial verfügte, sprach sich entschieden gegen die Originalität des Werkes:

Das Gemälde von Correggio, das im Besitz des duc de Tallard war, kann weder Kopie noch Original des Correggio genannt werden, weil es von einer anderen Hand stammt [...].³⁶

Weiterhin debattierten beide Gelehrte intensiv über die Authentizität einer *Heiligen Familie*, die August III. aus Modena erworben habe und dort Raffael zugeschrieben worden war: Während Mariette das Werk aufgrund einer Zeichnung aus der Sammlung des Duke of Devonshire und eines Stiches nach Kirkal Raffael zuschreiben wollte, betrachtete Heineken die pastose Faktur des Gemäldes als Beweis für die Autorschaft von del Sarto. Nicht zuletzt sei die Tatsache ausschlaggebend, dass das Bild mit dem Namen von Andrea del Sarto signiert sei, ein schlagendes Argument, denn wenn ein Kunsthändler den Namen Raffael auf ein Bild von Sarto anbringen könne, um den Wert des Gemäldes zu erhöhen, würde derselbe Händler sicherlich nicht ein Werk Raffaels mit der Unterschrift des weniger berühmten Del Sarto fälschen. Wie sich im 20. Jahrhundert herausstellen sollte, war die Unterschrift jedoch tatsächlich eine Fälschung. Doch auch Mariette irrte sich in seiner Zuschreibung, denn die *Heilige Familie* war nicht von Raffael, sondern von Vincenzo Catena.³⁷ Aus dieser Debatte

³⁶ Staatliche Kunstsammlungen Dresden, Akten des Kupferstichkabinetts, Kat. 140, 1728-1762, N° III, fol. 77. Der Originaltext lautet: *Le Tableau du Corrège qui étoit chez le duc de Tallard ne peut être nommé ni copie ni original du Corregge parce qu'il est d'une autre main, je puis vous en parler avec plus de sûreté parce que nous possédons à présent cette piece dans notre Galerie par la Generosité de Madame la Dauphine.*

³⁷ Carl Heinrich von Heineken, *Nachrichten von Künstlern und Kunst-Sachen*, Leipzig 1768, S. 203ff. Das Bild ist heute noch in der Gemäldegalerie Alte Meister: Vincenzo Catena, *Heilige Familie*, Gal.-Nr. 65, Leinwand, 1,45 x 2 m.

wird allerdings deutlich, wie sehr Heineken für seine museale Arbeit von diesem Gedankenaustausch mit Mariette profitierte.

Über Künstlerbiographien und Zuschreibungsfragen hinaus machten sich beide Gelehrten gemeinsam Gedanken zur Zusammensetzung einer idealen Kunstbibliothek.³⁸ In den Akten des Kupferstichkabinetts ist nämlich ein Verzeichnis von Büchern mit dem Titel *Livres des arts* erhalten, das von Heineken verfasst und von Mariette mit zahlreichen Titeln ergänzt wurde. Möglicherweise war diese gemeinsame Arbeit anlässlich eines Aufenthaltes Heinekens in Paris angestoßen worden. Der Dresdner Kunstkenner hatte nachweislich zwei Reisen nach Paris unternommen, die erste im Jahre 1754 und die zweite 1761. Im Jahre 1754 war er in geheimer Mission zur Dauphine nach Versailles geschickt worden. In dieser Zeit arbeitete Heineken am zweiten Band des Brühlschen und auch des königlichen Kupferstichwerkes. Er wird bei Mariettes Stichsammlung und Warenlager die Gelegenheit gehabt haben, sich frühere Galeriewerke anzuschauen, die in Dresden nicht vorhanden waren. Zumindest gab Heineken Jahre später an, als er seine *Idée générale* schrieb, er habe das seltsame Galeriewerk von Lauch und Männl zur kaiserlichen Gemäldesammlung in Wien bei Mariette eingesehen und gebe die Reihenfolge der darin enthaltenen Stiche nach diesem Exemplar an.³⁹

Heineken wird sich sicherlich auch für Mariettes Erfahrung bei der Herausgabe von Kupferstichwerken interessiert haben. Einige Jahre zuvor hatte nämlich der Pariser Kunstkenner den Sammler Pierre Crozat bei der Herausgabe seines Galeriewerkes unterstützt. Crozat schwebte ein Kupferstichband vor, in dem Hauptwerke der Malkunst von der Antike bis zu seiner Zeit als Stichreproduktionen abgebildet und mit Texten erläutert werden sollten.⁴⁰ Neu war dabei die Unterteilung der Stiche nach Schulen

³⁸ Dittrich, Heineken und Mariette, wie Anm. 12, S. 48.

³⁹ Carl Heinrich von Heineken, *Idée générale d'une collection complete d'estampes avec une Dissertation sur l'origine de la Gravure & sur les premiers Livres d'Images*, Leipzig / Wien 1771, S. 51.

⁴⁰ Zu diesem Kupferstichwerk, vgl. Francis Haskell, *Die schwere Geburt des Kunstbuchs*, Berlin 1993, S. 18-67; Cordélia Hattori, *Pierre Crozat (1665-1740), un financier collectionneur et mécène*, thèse de doctorat sous la direction d'Antoine Schnapper, Université de Paris IV-Sorbonne, 1998, S. 214-224.

und Chronologie sowie der wissenschaftliche Charakter der Texte, welche die abgebildeten Werke stilistisch und historisch kontextualisieren sollten. Crozat wich von der Tradition des höfischen Kupferstichwerkes ab, insofern als es ihm nicht mehr um die Verherrlichung des Sammlers ging, sondern vielmehr um eine Geschichte der Kunst in Bildern. Daher wird in Bezug auf das *Recueil Crozat* vom ersten Kunstbuch gesprochen.⁴¹ Mariette, der den Textteil verfasst hatte, war sich der Einzigartigkeit und Vorbildhaftigkeit dieses ehrgeizigen Projekts bewusst, als er in der Einleitung schrieb:

Dürfte man nicht weiter hoffen, dass ein so nützliches Projekt die Nachbarnationen zum Nachahmen anregen wird, und dass jede das zu Hause unternehmen wird, was wir in Frankreich unternehmen.⁴²

Es ist kein Wunder, dass gerade Heineken Mariettes Wunsch erhörte, indem er die Dresdner Galeriewerke nach dem Vorbild des *Recueil Crozat* gestaltete. Heineken hatte sogar Mariette in die Planung des Galeriewerkes nach der königlichen Gemäldegalerie einbezogen, da dieser dafür ein Vorwort verfasste, das Heineken allerdings erst später in seinen *Nachrichten von Künstlern und Kunstsachen* veröffentlichte.⁴³ Er hatte sich u.a. auch wegen der Texte an seinen Pariser Briefpartner gewendet, die die abgebildeten Gemälde aus Dresden erläutern sollten. Im Jahre 1756, als er die Publikation des zweiten Bandes zur königlichen Gemäldesammlung vorbereitete, benachrichtigte er ihn:

Der König, der keine langen Reden mag und der will, dass ich knapp in meinen Beschreibungen sein möge und nur das ausführe, was unbedingt nötig sei, wird der Grund sein, dass sie so präzise sein werden. Es ist noch

⁴¹ Haskell, Kunstbauch, wie Anm. 40, S. 52.

⁴² Pierre Crozat / Pierre-Jean Mariette, *Recueil d'Estampes d'après les plus beaux Tableaux et d'après les plus Dessins qui sont en France, dans le Cabinet du Roy, dans celui de monsieur le Duc d'Orléans, & dans d'autres Cabinets [...]*, 1. Bd., Paris 1729, 2. Bd., Paris 1742, 1. Bd., fol. 10. Der Originaltext lautet: *N'est-il pas permis d'espérer encore qu'un projet aussi utile que le nostre picquera d'émulation les Nations voisines, & qu'elles feront chacune chez elles ce que nous entreprenons de faire en France.*

⁴³ Harald Marx, Pierre Jean Mariette und Dresden, in: *Dresdner Hefte* 3 (1979), S. 77-87, S. 81; Harald Marx, Carl Heinrich von Heineken et Pierre-Jean Mariette, ou « du plaisir de former des Amateurs et des Artistes », in : *Dresde ou le rêve des Princes*, Ausstellungskatalog, Paris 2001, S. 149-157, S. 153.

nichts beschlossen worden, und das Werk ist noch in den Händen seiner Majestät. Ich würde mir einige Notizen zu den Gemälden Correggios wünschen, die der König von Frankreich besitzt.⁴⁴

Die Texte sollten also in Dresden auf Wunsch des Königs kürzer werden, als die des *Recueil Crozat*, dennoch durchaus noch zur Erläuterung der abgebildeten Werke beitragen. So bat Heineken um Auskünfte zu den Gemälden Correggios aus der französischen königlichen Sammlung zweifellos, um seine Argumentation zu den Dresdner Altarbildern desselben Malers zu festigen. Mit der Beteiligung des Herrschers bei der Gestaltung des Bandes lässt sich allerdings ein wesentlicher Unterschied zwischen dem Dresdner und dem Pariser Kupferstichwerk ausmachen: Heinekens Kupferstichwerk war nicht nur ein Kunstbuch wie das von Crozat, es erfüllte vorrangig die Aufgabe fürstlicher Repräsentation.

Mariette vermittelte die innovativen Gestaltungsprinzipien des *Recueil Crozat* (wie etwa die chronologische Gliederung der Stiche oder ihre Anordnung nach Schulen) nicht nach Dresden. Vielmehr bestand sein Verdienst darin, eine Idee nach Dresden transportiert zu haben, die in den Kreisen um Crozat entwickelt worden war, nämlich die Idee, dass die Öffentlichkeit fürstlicher Kunstsammlungen notwendig sei, um die Verbreitung des Geschmacks und somit das Wohlergehen des Landes zu gewährleisten. In seinem Vorwort zum Galeriewerk nach der Gemäldesammlung Augusts III. erklärte Mariette eindeutig, warum die Herrscher aus der Antike in dieser Hinsicht vorbildlich seien:

Wenn einige dieser Fürsten dabei vor allem ihren eigenen Geschmack berücksichtigten und diesen zu befriedigen suchten, waren die vernünftigsten unter ihnen um so mehr um das Vergnügen bemüht, Liebhaber und Künstler auszubilden [...].

⁴⁴ Staatliche Kunstsammlungen Dresden, Akten des Kupferstichkabinetts, Kat. 140, 1728-1762, N° III, fol. 78. Der Originaltext lautet: *Le Roi qui n'aime pas les discours longs et qui veut que je sois bref dans mes descriptions et que je ne dise, que ce qui est absolument nécessaire est cause qu'elle sera très concise. Rien n'est encore décidé et l'ouvrage est encore entre les mains de S. M. Je souhaiterais bien d'avoir quelque notice des Tableaux du Corregge que S.M. le Roi de France possède.*

Und weiter berichtete er voller Achtung über Agrippa:

Er hätte gewollt, dass sowohl Gemälde als auch Statuen stets von der Öffentlichkeit betrachtet werden könnten. Sie nur für sich zu besitzen, sie sich anzueignen und sie verschlossen zu halten, war seiner Meinung nach, die schreiendste Ungerechtigkeit.⁴⁵

Der Fürst sei der Garant des öffentlichen Wohls und müsse die Öffentlichkeit seiner Kunstsammlungen als Geschmacksschule garantieren. Mit dieser Idee hatte sich Mariette bei dem Sammler Crozat vertraut gemacht, der tatsächlich seine Kunstsammlungen wöchentlich öffnete, um sich im Kreis von Gelehrten und Künstlern mit seinen Kunstwerken auseinander zu setzen. Aus diesen Kreis war auch die Empörung des Kunstkritikers La Font de Saint-Yenne erwachsen, die Gemäldesammlung des französischen Königs sei im Versailler Schloss *gefangengehalten* (er sprach von *emprisonnement*) – eine Tatsache, die seiner Meinung nach Ursache für die Dekadenz der französischen Malerei um die Mitte des Jahrhunderts verantwortlich sei.⁴⁶ 1747 war mit dieser Kritik zum ersten Mal die Forderung laut geworden, die Gemäldesammlung des französischen Königs öffentlich auszustellen. Die Idee, aus der diese Kritik erwachsen war, war indes viel früher in Dresden rezipiert worden und führte im selben Jahr, nämlich 1747, zur Öffnung der Dresdner Gemäldegalerie als öffentliches Museum. Die Umdeutung der fürstlichen Sammlung als öffentliches Museum war das Ergebnis eines Ideenaustausches, der erst durch die personelle Vernetzung zwischen Dresden und den Hauptschlagplätzen des Kunstmarktes möglich geworden war.

⁴⁵ Carl Heinrich von Heineken, *Nachrichten von Künstlern und Kunst-Sachen*, Leipzig 1768, S. 193. Der Originaltext lautet: [...] *Si quelques uns de ces Princes consultoient avant tout leur propre goût, et cherchoient à le satisfaire, les plus raisonnables étoient encore plus occupés du plaisir de former des Amateurs et des Artistes [...]. [...] Il auroit voulu que tant les tableaux, que les Statuës, fussent continuellement exposés à la vuë du public. Ne les avoir que pour soi, se les approprier, et les tenir enfermés, c'étoit à son avis, commettre la plus criante des injustices.*

⁴⁶ Andrew MacClellan, *Inventing the Louvre. Arts, politics and the origins of the Modern Museum in Eighteenth-Century Paris*, Cambridge 1994, S. 15. Bachaumont, der als Urheber dieser Debatte gilt, gehörte zum Salon, den Crozat wöchentlich veranstaltete.

Réseaux savants, réseaux de livres en Bohême autour de 1800

Claire Madl

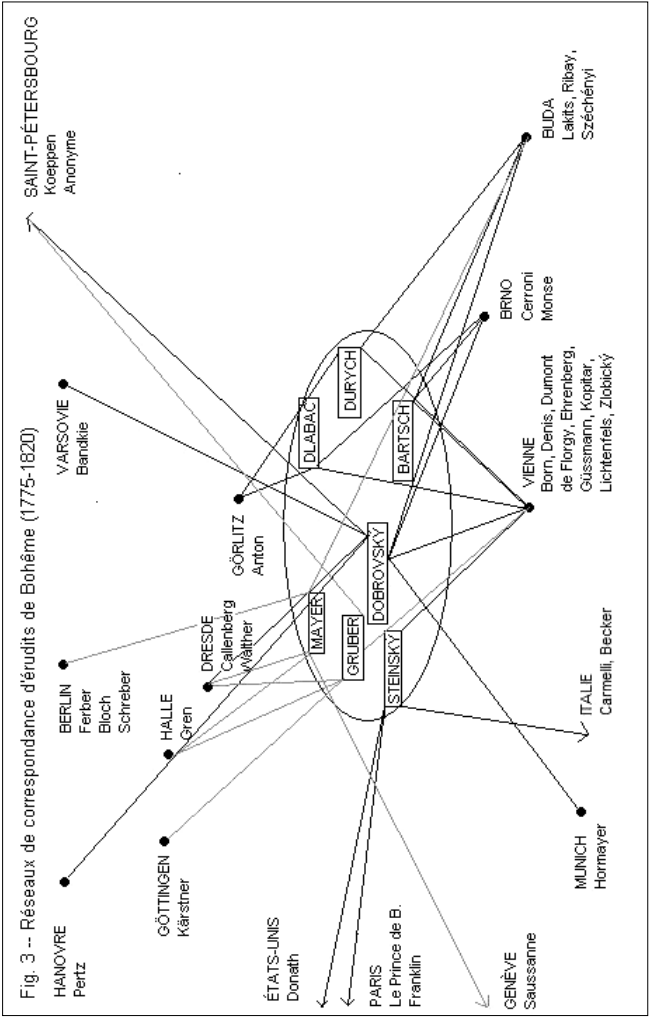
S'intéresser aux réseaux du livre en Bohême, au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, c'est se donner les moyens d'observer la circulation des idées et des objets à une époque où la vie intellectuelle commence à s'institutionnaliser au niveau local en pays tchèques, c'est-à-dire à ce qui deviendra le niveau national. La naissance d'une opinion publique, qui se réunit tout d'abord en « salons » informels ou autour de revues, s'organise pour donner naissance à une société savante (1775)¹, une galerie d'art (1796), un musée, futur Musée national (1818). Plus tard, ce mouvement débouche sur l'individualisation d'un marché national qui correspond à une entité linguistique distincte, même si pendant longtemps coexistent au sein de la vie intellectuelle les langues latine, allemande et tchèque. D'où l'intérêt d'observer les réseaux du livre à partir des acteurs mêmes à l'origine des mutations qui sont en cours : les érudits.

Les réseaux de la librairie² sont quant à eux souvent connus par le prisme de la librairie allemande, et surtout par celui de la foire de Leipzig³. Les

¹ Tout d'abord privée et connue par ses *Dissertations : Abhandlungen einer Privatgesellschaft in Böhmen zur Aufnahme der Mathematik, der vaterländischen Geschichte und der Naturgeschichte*, éd. Ignaz Born, Prag, Gerle, 1775-1784, 6 vol. Elle se nomme ensuite *Böhmische Gesellschaft der Wissenschaften* et enfin *Königliche böhmische Gesellschaft der Wissenschaften*.

² Pour une présentation générale de la librairie dans les pays tchèques, nous renvoyons à Zdeněk Šimeček, *Geschichte des Buchhandels in Tschechien und in der Slowakei*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2002 ; ici, p. 25-42, 61-86.

³ Reinhardt Wittmann, *Buchmarkt und Lektüre im 18. und 19. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer, 1982 ; ici, § « Der deutsche Buchmarkt in Osteuropa im 18. Jahrhundert. Voraussetzungen und Probleme », p. 93-111.



libraires pragois y participent systématiquement, à partir des années 1780 notamment, et Prague y gagne une certaine place pour l'Europe centrale. La librairie du XVIII^e siècle peut être en Europe centrale largement perçue comme appartenant aux réseaux de la librairie allemande, puisque ce n'est qu'au XIX^e siècle que le tchèque devient une langue de publication savante⁴. Toutefois, il est sûr que l'image de la production du livre en pays tchèques donnée par les catalogues de foires est lacunaire⁵.

On se doute tout d'abord que certains libraires ne font pas le coûteux voyage de Leipzig⁶ et que certains ouvrages ne sont pas présentés à la foire,

⁴ L'exemple emblématique de cette mutation, bien sûr progressive dans son ensemble, est l'*Histoire de la Bohême* de Palacký publiée au départ en allemand (3 vol. : 1836, 1839, 1842), puis traduite par l'auteur et continuée en tchèque (1^{er} vol. : 1848). 75 ans plus tôt, c'est une série de portraits de grands hommes de Bohême et de Moravie qui pourrait symboliser le passage du latin à l'allemand : Les *Effigies vivorum eruditorum* publiées par Voigt chez Gerle, en 1773, deviennent avec Pelzel les *Abbildungen böhmischer Gelehrten und Künstler*, Prag, Gerle, 1773-1782, 4 vol.

⁵ La bibliographie de l'ensemble de cette production est en cours d'établissement par la bibliothèque de l'Académie des sciences de République tchèque. Est déjà paru sur cédérom le catalogue des livres non-tchèques produits en pays tchèques aux XVI^e et XVII^e siècles : *Bibliografie cizojazyčných bohemikálních tisků z let 1501-1800. I. Produkce tiskáren na dnešním území České republiky v 16. a 17. století*, Praha, Knihovna Akad. vř České republiky, 2003. (Il ne s'agit pas d'une banque de données mais du catalogue manuscrit par nom d'auteurs qui a été scanné et pourvu d'un index des imprimeurs.) Pour la période postérieure, la bibliographie (imprimée) la plus achevée pour les imprimés anciens concerne en effet les seuls livres en tchèque : *Knihopis řekoslovenských (řeských a slovenských) tisků od doby nejstarší a do konce XVIII. stol.* [Bibliographie des imprimés tchécoslovaques (tchèques et slovaques) des temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIII^e siècle], éd. Zdeněk Tobolka, Praha, Národní knihovna, 1939-1967 (+ suppl.).

⁶ Sur le coût de la foire pour les libraires originaires de la monarchie : R. Wittmann, « Soziale und ökonomische Voraussetzungen des Buch- und Verlagswesens in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts », dans *Buch- und Verlagswesen im 18. und 19. Jahrhundert : Beiträge zur Geschichte der Kommunikation in Mittel- und Osteuropa*, éd. Herbert G. Göpfert, Berlin, Camen, 1977, p. 19.

mais semblent réservés à un public local. Ce public reste cependant incomparablement réduit⁷.

Il serait ensuite abusif de vouloir réduire la production intellectuelle de la génération qui publie entre 1780 et 1820 environ, à ce qu'elle publie à l'adresse de Prague. Si les pays tchèques sont en situation de « rattrapage » à l'époque qui nous intéresse, et si le marché du livre est de ce fait largement ouvert à un mouvement d'importation, le mouvement inverse existe, celui de l'exportation des idées, de la diffusion des écrits. C'est ce phénomène que nous voudrions essayer de saisir. Pour approfondir ensuite les motivations des érudits dans le choix de leurs éditeurs, nous pénétrerons dans les fonds d'archives de ces érudits.

Il s'agit donc dans un premier temps d'analyser les lieux où les érudits publient leurs écrits, puis leur réseau de correspondance, pour donner une idée quasi géographique de leurs relations. Nous analyserons ensuite le contenu de ces échanges à partir du détail des correspondances, pour voir ce qu'elles nous apprennent d'une part du réseau de la librairie « non commerciale », d'autre part des méthodes pratiquées par les auteurs pour la diffusion de leurs écrits afin de surmonter la faiblesse du marché local.

Réseaux savants. Essai de tracé

L'intérêt du concept de réseau⁸ résiderait dans sa capacité à saisir une formation complexe. Il est utilisé par les sciences sociales, notamment pour

⁷ Les pays tchèques comptent 4 millions d'habitants en 1781, et le niveau d'alphabétisation est encore faible, comme ailleurs en Europe (60 % d'enfants sont scolarisés en 1785, 70 % en 1808, d'après les évaluations ; les 90 % seront dépassés dès avant 1848). Le public potentiel de l'imprimé est donc réduit et dès que les ouvrages atteignent un certain degré de spécialisation, le cercle se réduit encore (Z. Šimecek, *Geschichte des Buchhandels...*, p. 62-64).

⁸ Pour saisir les enjeux de l'étude des réseaux sociaux, voir *Espaces, temporalités, stratifications. Exercices sur les réseaux sociaux*, dir. Maurizio Gribaudi, Paris, EHESS, 1998 (« Recherches d'histoire et de sciences sociales »). Les contraintes imposées à l'historien rendent toutefois bien difficile une éventuelle application de la méthode employée par les sociologues.

remettre en question des catégories déjà tracées⁹. Dans notre cas, c'est plu tôt parce que les catégories ne sont pas encore formées, parce que le réseau n'est pas encore institutionnalisé que son concept nous a semblé opérant. Comment aborder en effet les relations entre lettrés, à une époque où les disciplines ne sont pas vraiment constituées ? Où un médecin est minéralogiste, physicien et botaniste et où un historien se doit d'être linguiste ? Quelle importance donner aux frontières étatiques dans une géographie où l'allemand et le latin sont les vecteurs linguistiques répandus aussi bien dans les principautés allemandes émiettées que dans les pays de la monarchie des Habsbourg et au-delà ? Les différences confessionnelles, si elles jouent encore un rôle, ne justifient plus que l'on étudie leurs sphères de façon séparée. On pourrait penser suivre les contacts institutionnels entre les académies et sociétés savantes, et il sera indispensable de le faire pour dépasser la simple ébauche présentée ici. Cependant, dans notre cas, l'absence d'Académie des sciences à Vienne dénonce à elle seule l'insuffisance de ce canal.

Ce sont donc des réseaux personnels que nous avons choisi d'analyser, et principalement leur rôle dans la circulation du livre. Le *corpus* étudié n'a certes rien d'un échantillon représentatif. Il est constitué des membres de la Société des sciences de Bohême, qui ont fait l'objet d'une biographie et bibliographie dans le journal de la Société entre 1775 et 1824 (20 vol.). Ces notices sont en effet fort complètes sur les publications du défunt, et particulièrement attentives à donner une image, si possible exhaustive, de l'étendue du travail et des relations de celui-ci. Nous avons ensuite utilisé les fonds d'archives aujourd'hui conservés et qui concernent les mêmes érudits ou leurs contemporains¹⁰. Nous n'avons pas étendu l'étude à la Moravie,

⁹ Outre le recueil précédent, voir M. Gribaudi, « Échelle, pertinence, configuration », dans *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, dir. Jacques Revel, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1996, p. 113-139.

¹⁰ Notices biographiques en annexe. Les archives se trouvent principalement aux Archives littéraires du musée de la Littérature nationale, à Prague (*Literární archiv Památníku národního písemnictví*, ci-après LA PNP) mais aussi aux archives du Musée national à Prague (*Archiv Národního muzea*, ci-après ANM). Nous n'avons pas pris ici en compte la Moravie dont Petr Cerroni et Joseph Vratislav Monse sont les seuls correspondants rencontrés dans les correspondances de Bohême. Nous n'avons pas plus analysé ici le contenu de la correspondance de Joseph Dobrovský.

dont les représentants n'apparaissent ici que comme correspondants d'érudits de Bohême. Cette coupure est assez artificielle et, par exemple, du point de vue de la réception des ouvrages, nous avons bien affaire à un même public. Il faudrait là aussi élargir l'analyse aux publications moraves. Nous n'avons pas retenu non plus les quelques nobles membres de la Société et dont la biographie est aussi parue dans les *Dissertations* (Fürstenberg, Kinský, Sternberg). Leurs réseaux, beaucoup plus déliés et relevant de domaines divers (famille, intérêts économiques, voyages, offices, etc.) devraient faire l'objet d'une étude à part entière.

Les quinze¹¹ « savants » ici considérés peuvent être caractérisés tout d'abord par leur fonction puisque dans ces années-là, on ne vit pas de sa plume à Prague. La moitié d'entre eux sont professeurs à l'université (Cornova, Pelzel, Steinský par exemple) mais ils ont bien souvent une autre fonction, comme par exemple celles de précepteur ou de bibliothécaire (Ungar). Il s'agit aussi de personnages ayant une fonction officielle, mais dont le travail scientifique est effectué « en amateur » (Gruber, Cerroni, Bartsch). Nous trouvons encore un médecin praticien (Mayer), un ecclésiastique bibliothécaire (Dlabaè), un chercheur « indépendant » ou dépendant au contraire du seul mécénat (Dobrovský). Ces érudits appartiennent à environ quatre domaines scientifiques : les spécialistes d'histoire naturelle, les historiens, les spécialistes de littérature et les linguistes slavistes, souvent « orientalistes » à l'origine, ce qui induit d'ailleurs des réseaux spécifiques à l'échelle européenne. Ces frontières sont cependant floues, car tous travaillent sur des sources en tchèque par exemple, et se confrontent à la connaissance de la langue tchèque. C'est le domaine concerné par leurs publications que nous considérons ici¹².

¹¹ Notices biographiques en annexe.

¹² Il est clair que cette étude ne fait qu'ébaucher la question et les chiffres grossiers que nous nous permettons d'avancer demandent à être remis en question en élargissant l'échantillon et les sources considérés : lieux d'apprentissage, lieux d'exercice, car ils sont multiples et créent des réseaux – à l'intérieur des ordres religieux notamment ou d'autres institutions (voir la trajectoire de l'ingénieur Gruber) –, liens institutionnels savants (appartenance à différentes académies ou sociétés savantes et aux universités), liens du mécénat (et ceux que donnent à voir les dédicaces des publications).

Lieux de publication

Fig. 1 – Lieux de publication de quelques érudits de Bohême (1775-1820)

Villes	Prague	Dresde	Vienne	Leipzig	Olmütz	Berlin	Francfort	Görlitz	Göttingen	Autre	Total
Nombre de publications	284	46	23	8	6	5	4	4	3	11	394

Fig. 2 – Types de publication de quelques érudits de Bohême (1775-1820)

Lieux	Pays tchèques	Vienne	Saxe	Allemagne du Nord	Rhin, Allem. du Sud	Total
Sciences nat.	101	8	34	8	4	155
Litt./Histoire	191	15	29	3	1	239
Total	292	23	63	11	5	394

Prague est le lieu d'édition largement prépondérant avec 284 publications sur les 394 que représente notre échantillon¹³. Cela confirme sa valeur de « pôle » d'édition en Europe centrale. Toutefois, un quart en moyenne des publications est réalisé hors du cadre local.

Après Prague, les lettrés de Bohême publient dans de nombreux endroits. Deux centres se distinguent : Dresde tout d'abord, avec 46 titres publiés, puis Vienne avec 23. Ceci est notamment dû au choix de la Société des sciences de Bohême de publier ses *Dissertations* à Dresde, dans les années 1780, et au poids de ce canal de diffusion chez les érudits ici concernés. Dans une troisième catégorie, on pourrait placer Leipzig (8 titres), Berlin (5 titres) mais aussi Francfort et Görlitz (4 publications chacune). En distinguant les érudits selon le domaine de leurs écrits, l'histoire naturelle apparaît comme plus systématiquement tournée vers la Saxe et l'Allemagne du Nord¹⁴. En comparaison avec les historiens, c'est dans ces régions – et non à Vienne – que les « scientifiques » publient ce qui ne paraît pas à Prague. Ce rayonnement suivrait sans doute une carte des relations de ces érudits avec les sociétés scientifiques allemandes, car ces publications sont en grande partie des contributions à leurs revues. Il s'agit donc de connexions institutionnelles. Seules les places de Dresde, de Leipzig et les villes de Lusace resteraient des lieux de publication de monographies. Ce tracé confirme par ailleurs le

¹³ Fig. 1.

¹⁴ Fig. 2.

déficit des échanges commerciaux généraux de la Bohême avec les pays de la monarchie¹⁵.

Réseaux de correspondance

Les réseaux de correspondance nous permettent de mettre à l'épreuve la géographie ainsi tracée par les lieux de publication¹⁶. Quelques remarques sur les sources employées sont indispensables. La plupart des correspondants ici signalés sont effectivement auteurs d'au moins une lettre dans les archives des lettrés considérés¹⁷. Pour certains érudits, dont nous n'avons pas les archives (Mayer), les nécrologes publiés à l'époque décrivent leurs réseaux de correspondance et nous ont permis de les inclure dans cette partie de l'étude. On voit finalement qu'une étude aussi réduite n'a rien de systématique. Nous proposons de la concevoir plus comme un moyen de soulever des questionnements lors d'études ultérieures, que comme une description exhaustive.

C'est la formalisation d'un réseau interpersonnel qui semble la plus significative. Tracer les échanges d'une ville à l'autre n'offre pas la possibilité d'en mesurer la densité. Sur le schéma toutefois, seuls les correspondants de Bohême sont individualisés. Le cercle matérialise la Bohême et n'inclut pas la Moravie. Malgré tout n'apparaissent ici que deux personnes en Moravie : Cerroni et Monse (Brünn/Brno). À l'extérieur de ce cercle, seules les villes sont matérialisées, avec la liste des correspondants qui y résident pour permettre de les pondérer. Les liens ne sont pas orientés, car nous sommes obligés de les considérer *a priori* comme réciproques. Le

¹⁵ Pour 1768, les échanges avec l'étranger représentent 62 % des échanges totaux (Arnošt Klíma, *Manufakturní období v Čechách* [*Le Temps des manufactures en Bohême*], Praha, Akad., 1955, p. 427-431).

¹⁶ Fig. 3.

¹⁷ Pour le cas particulier de Dobrovský, il nous faut avouer l'imprécision d'un tel tracé. D'une part, tous ses papiers ne sont pas classés (même s'il semble que toute la correspondance l'ait été – LA PNP, cinq cartons). D'autre part, nous n'avons considéré que les correspondants pour lesquels nous disposons de plus de dix lettres, afin d'éviter les multiples contacts occasionnels (et qui n'ont rien de scientifique) que valut à Dobrovský sa renommée

fonds d'archives « symétrique » de celui qui est étudié n'existe pas toujours pour vérifier¹⁸, et aucune des correspondances analysées ne comporte de brouillon des lettres envoyées. Mais aucune non plus ne nous a semblé à sens unique.

Bien que le graphique obtenu ne soit qu'une esquisse, quelques points méritent d'être soulignés : Vienne apparaît comme un point central, contrairement à son rôle sur le marché du livre. La présence des institutions politiques et d'enseignement génère des relations informelles pour lesquelles la ville joue aussi le rôle de capitale. Leipzig, au contraire, disparaît de la carte. Certes, une analyse plus fouillée la ferait réapparaître. Cela confirme toutefois l'importance de son rôle « dédié » de marché du livre. Dresde et Berlin restent les points qui attirent en majorité. La Saxe est donc véritablement bipolaire dans ce schéma (avec Dresde et Leipzig), et c'est Dresde qui semble la plus proche de la Bohême. C'est toujours aux spécialistes de sciences naturelles que l'on doit « l'ouverture de l'éventail » vers l'Allemagne du Nord, comme pour les réseaux de publication. La multiplicité de ces lieux est à mettre en regard du caractère central de Vienne pour les spécialistes d'histoire et de littérature, de philologie et de linguistique. Le nombre de correspondants qui apparaissent pour ces deux lieux est toutefois approximativement le même.

Le cas de Steinský mérite une précision. C'est grâce à son voyage d'étude effectué en 1780 que ce professeur à l'École normale¹⁹ puis de sciences auxiliaires de l'histoire à l'université, a pu établir des liens avec l'Italie et la France. Si cet exemple témoigne de l'importance de telles rares opportunités, dans le cas précis de Steinský, les relations avec l'étranger ne disent rien de sa renommée modeste à l'intérieur même de la Bohême.

¹⁸ L'exception ici étudiée est la correspondance entre Dlabàè et Anton (Görlitz) (*Dopisy J. B. Dlabace K. G. Antonovi*, éd. Miloslav Krbec, vol. 7, Praha, Strahovská knihovna, 1972, p. 145-187).

¹⁹ C'est Ignaz Born, par l'intermédiaire de Seibt, qui fournit à Steinský ses contacts en France, en Angleterre et en Italie (ANM, Hn 38 [Steinský], lettre de Born du 29 oct. 1780).

Réseaux du livre

L'approvisionnement

Les échanges de livres occupent une bonne partie du contenu des correspondances. On se remercie pour les livres envoyés, on explique le retard de ceux que l'on doit soi-même faire parvenir, on s'enquiert de la réception d'ouvrages. Les lettrés s'adressent tout d'abord leurs propres publications directement. Dans la mesure où ils ne touchent pas de « droits d'auteur » et pas toujours de rémunération, mais sont payés directement en livres, cela est facile. On peut se permettre de demander un livre à quelqu'un que l'on ne connaît que de loin, par l'intermédiaire d'une connaissance plus proche. Dlabàè (de Prague) demande à Anton (de Görlitz, en Lusace) qu'il rappelle à Boettiger (de Weimar) que ce dernier lui a promis un livre qui n'est toujours pas arrivé²⁰. On fournit ainsi la production de son pays ou, tout au moins, de son cercle le plus proche. Souvent les intermédiaires sont nombreux, pour parvenir à assurer la connexion à moindres frais. Car un des inconvénients du marché est sa cherté, à une époque où aucun de nos « intellectuels » ne peut faire de l'écriture son unique métier, c'est-à-dire un métier suffisamment lucratif. Ce n'est certainement pas pour pallier les incapacités des libraires, mais simplement pour limiter les frais, que l'on se fait envoyer un livre par un particulier. En effet, Dlabàè recommande que Boettiger envoie le livre à un certain Tobias Fischer de Rumburg (ville frontière au nord de la Bohême), et non par la poste, car cela reviendrait trop cher... et serait alors inutile : « Car lorsqu'on veut envoyer [un ouvrage par la poste] à Görlitz ou à Prague, cela revient vraiment à trois fois le prix qu'il m'aurait coûté dans une boutique²¹. » Notons que le nommé Fischer sert aussi de relais à Dobrovský pour l'achat de livres. Cerroni (Brünn/Brno) achète livre après livre la Bible de Kralice²² pour Dlabàè, car

²⁰ ANM, Hn 38 (Steinský), p. 137, lettre du 15 nov. 1791.

²¹ « Denn wenn man auch wollte mittelst der Post oder das andere Werk nach Görlitz oder nach Prag schicken, so kömet es wirklich noch 3mal so hoch, als ich es in einer Handlung erhalten könnte. » (ANM, Hn 38 [Steinský].)

²² Bible traduite en tchèque et imprimée par l'Unité des frères moraves durant la seconde moitié du XVI^e siècle.

« un prix aussi élevé n'est acceptable que pour quelqu'un qui fait le commerce des livres et n'a pas l'occasion de rassembler la Bible par parties et de l'obtenir ainsi pour un prix bien plus acceptable²³ ». Nous devinons ici l'existence de deux marchés.

Ces systèmes-là sont peu sûrs, et comme les récits de voyages de cette époque rendent compte immanquablement de l'état des routes, les correspondances sont remplies de remerciements ou de questions concernant les envois. Au printemps 1792, l'agent de Rumburg a un problème qui oblige les livres envoyés par Dlabač à Anton, de la part de Meissner, à passer par Teschen/Diěín et Varnsdorff. Mais les livres finissent par arriver et tout se termine bien. Cerroni (Brünn/Brno) active simultanément deux contacts à Vienne, qui l'aident à améliorer le service d'un libraire. Il profite de ses lettres pour passer commande, ou pour charger ses interlocuteurs de rappeler le libraire à l'ordre, lorsque ce dernier tarde à livrer. Ainsi écrit-il à Zlobický (à Vienne) :

Je vous prie aussi de demander à M. Sklenarz s'il a acheté pour moi le petit livre *Voyage pittoresque des environs de Paris*, 3^e éd., 1778, à 40 kreuzer chez l'antiquaire Franz Rath, n^o 807, Bekerstrasse, que je lui ai demandé il y a peu par un billet confié à M. Bergk²⁴.

C'est sans doute la lenteur de la poste qui conduit à cette économie de la lettre. On charge quelqu'un de remercier une tierce personne plutôt que d'écrire à cette dernière. Soit le service est réciproque, soit on fait les comptes régulièrement et il nous faut bien constater que l'argent semble mieux circuler que les livres et les lettres.

²³ « Dieser so hohe Preis ist nur für jenen annehmbar, der mit Büchern handelt und keine Gelegenheit hat die Biebl nach und nach theilweise zusammen zu bringen, und sie in weit minderen annehmlichen Preisen zu erhalten. » (LA PNP [Dlabač], lettre de Cerroni du 22 sept. 1792.)

²⁴ « Auch bitte ich den H. Sklenarz zu fragen, ob er das Büchel für mich *Voyage pittoresque des environs de Paris*, 3 ed., 1778 um 40 xr bey dem Antiquar Franz Rath in der oberen Bekerstrasse n^o 807, erkauft habe, welche ich ihn durch den H. Bergk mitelst eines Billet unlangst bot. » (LA PNP [Zlobický], lettre de Cerroni du 6 mai 1807. Cette lettre et la correspondance de Zlobický est publiée dans le recueil *Vídenský podíl na počýtcích českého národního obrození—Wiener Anteil an den Anfängen der tschechischen nationale Erneuerung*, Praha, Akad., 2004, p. 271.)

Outre la nécessité de se procurer les ouvrages à moindres frais, les correspondances montrent que les intellectuels ont des besoins spécifiques qui ne correspondent pas au marché courant. En ce qui concerne les érudits, leurs lettres dénoncent les goûts vulgaires de leurs contemporains. Dlabàè (Prague) écrit à Opiz (Ěáslav, petite ville à 70 km à l'est de Prague) que l'on ne trouve à Prague rien d'autre que des romans, des histoires de fantômes ou de chevaliers²⁵. Lorsque Steinský ouvre un cours privé (*Privatkollegium*) « sur la naissance, l'histoire et la nature du tournoi avec une explication des mots techniques s'y rapportant²⁶ », il donne comme principale raison à cela le goût bien connu du public pour les romans de chevalerie. Les flux parallèles de livres concernent donc aussi des livres qui sont plus rares, et de ce fait sans doute moins intégrés aux circuits des libraires. Nous avons vu le cas de la Bible de Kralice. Dlabàè envoie encore personnellement à Anton (Görlitz) un dictionnaire dû à Veleslavín (fin du XVI^e siècle)²⁷. Il en est de même pour les manuscrits : Pelzel (Prague) propose à Zlobický (Vienne) d'échanger leurs doubles de manuscrits²⁸. Un amateur « exilé » à Hummel/Homole en Bohême précise – sans doute pour expliquer qu'il n'y aura pas d'échange possible – qu'il ne trouve aucun manuscrit ou livre tchèque là où il se trouve, car la région est exclusivement allemande²⁹.

On va chercher les livres dans les bibliothèques. Non pour les emprunter, mais pour profiter de la pratique très courante à l'époque qui consiste à se débarrasser des duplicatas. Dlabàè lance ainsi un appel à Anton, pour que lui soient envoyés les éventuels doubles des bibliothèques de Görlitz³⁰. On sait la dimension que prend cette pratique dans les années 1780, avec la suppression de nombreux couvents sous Joseph II et les ventes régulièrement organisées au Clementinum, à Prague. La mise sur le marché de ces

²⁵ « Sonst sehe ich nichts anderes in Prag als Romanen, Geister- und Rittergeschichten. Einen ganzen Schwarm davon habe ich bei Widtmann davon gesehen. » (LA PNP [Dlabac], transcription d'une lettre à Opiz du 23/25 avr. 1800.)

²⁶ LA PNP (Steinský), affiche impr., s. d.

²⁷ *Dopisy J. B. Dlabace K. G. Antonovi...*, p. 139 : lettre du 9 févr. 1792.

²⁸ LA PNP (Zlobický), lettre de Pelzel de 1791.

²⁹ LA PNP (Bartsch), lettre de Wahner (Hummel) du 14 mars 1797.

³⁰ *Dopisy J. B. Dlabace K. G. Antonovi...*, p. 139 : lettre du 9 févr. 1792.

imprimés et manuscrits anciens est une aubaine pour tous les érudits, même si des voix s'élèvent pour dénoncer les dilapidations.

Tout le monde profite bien sûr de ses déplacements pour faire des achats. Pour les lettrés toutefois, ils se font sur un autre mode que pour la noblesse par exemple. Il s'agit souvent de déplacements ponctuels (études, formation, changement de fonction), qui élargissent sensiblement les réseaux : c'est Dobrovský allant en Suède puis en Russie, Pelzel étudiant à Vienne, Steinský faisant un voyage d'étude en Italie et en France notamment. Ce peut être l'occasion de nouer des contacts durables avec des libraires étrangers, qui fournissent ce que l'on ne trouve pas chez les libraires locaux. Ainsi Steinský semble rester relativement longtemps en contact avec le libraire Mequignon à Paris³¹. Ces échanges ne boycottent en effet en rien les libraires, qui sont totalement intégrés dans ces milieux savants. Tous sont hommes du livre. Ainsi Dlabac est-il suffisamment proche du libraire Schönfeld pour se faire conduire à Vienne par lui et même loger dans sa famille, au cours de son séjour dans cette ville en 1795³². La correspondance entre lettrés et libraires n'est pas forcément commerciale, mais place les libraires dans le rôle d'intermédiaires entre intellectuels. Le libraire pragois Calve donne à Bartsch des nouvelles du comte hongrois Széchényi et lui propose de profiter de son courrier pour lui écrire³³. L'activité des uns et des autres, dans l'approvisionnement en livres, peut être complémentaire, comme c'est le cas pour fournir le comte Széchényi. Bartsch fait parvenir au secrétaire ou bibliothécaire de ce dernier (nommé Kiblin) les catalogues de ventes aux enchères qui ont lieu à Prague. Kiblin coche ce qui l'intéresse, renvoie sa sélection et charge Bartsch de faire faire les achats par le libraire Herrl³⁴.

La publication

Outre l'approvisionnement en livres, le processus de publication des ouvrages est un sujet très fréquent qui révèle les pratiques auxquelles se livrent les érudits. La question primordiale est bien sûr celle du finance-

³¹ ANM, Hn 38 (Steinský), lettre de Mequignon (Paris) du 17 oct. 1784.

³² LA PNP (Dlabac), lettre de Dlabac à l'abbé du couvent de Strahov, Mayer, du 30 mai 1795.

³³ LA PNP (Bartsch), lettre de nov. 1794.

³⁴ LA PNP (Bartsch), lettre de Kiblin du 4 janv. 1796.

ment. Certes, ce peut être l'éditeur qui engage les frais nécessaires. Il doit cependant être persuadé de rentrer dans ses fonds. En fin de compte, les auteurs trouvent toujours que le prix à l'achat est beaucoup trop élevé et qu'il freine la diffusion. Les longues négociations de la Société des sciences, pour faire paraître ses *Dissertations* (*Abhandlungen*), témoignent de ces difficultés. Cette institution change régulièrement d'éditeur durant la période qui nous intéresse³⁵. La première série, qui bénéficie du soutien d'Ignaz Born et porte son nom comme éditeur, est imprimée chez Gerle, à Prague. En 1785, c'est avec Walther de Dresde que la Société passe contrat. Le libraire ne peut toutefois maintenir l'accord tel qu'il a été convenu et les honoraires versés par Walther à la Société doivent être révisés à la baisse en 1786. La Société est contrainte d'accepter ces nouvelles conditions car elle n'en obtient pas de plus favorables de la part des libraires de Leipzig avec qui elle négocie. Quatre volumes sont ainsi publiés chez Walther. À partir de 1790, c'est le libraire pragois Calve qui édite les *Dissertations*. De l'avis de Dlabac, le volume édité en 1795 est « *schrecklich teuer* », à 8 florins rhénans le volume³⁶. Malgré tout, Calve refuse de publier un troisième volume car les deux premiers n'ont pas été rentables³⁷. En mai 1797, il faut trouver un éditeur pour trois dissertations issues d'une question mise au concours, concernant les techniques d'élaboration du fer. Un projet de lettre est établi et sept libraires sont contactés : quatre à Leipzig (Weidman, Breitkopf & Härtel – qui sera choisi –, Voss et Jacobäer), un à Hambourg (Bohn), un à Alenburg (Richter) et Walther à Dresde. Ce choix vient bien confirmer la géographie des publications érudites de la Bohême en général. Ce n'est qu'à la toute fin du siècle que la Société, obtenant le privilège de la publication des almanachs officiels de la Bohême (*Schematismus*), trouve une source régulière de revenus qui lui permette d'éviter les négociations perpétuelles avec des éditeurs.

³⁵ Les différentes publications sont mentionnées précisément dans Josef Kalousek, *Díje královské společnosti nauk...* [Histoire de la Société royale des sciences de Bohême...], Praha, Nakl. Kr. české společnosti nauk, 1884-1885, 2 vol.

³⁶ *Dopisy J. B. Dlabace K. G. Antonovi...*, lettre à Anton du 5 nov. 1795.

³⁷ On trouve le détail des comptes pour l'année 1795 dans J. Kalousek *Díje královské společnosti nauk...*, p. 43 et suiv. L'édition des *Dissertations* coûte à Calve 628 fl. ; 6 vol. sont vendus 6 fl., et 52 vol. avec un rabais d'un tiers. La perte totale est de 384 fl.

L'éditeur-libraire peut être intéressé lorsque l'ouvrage est susceptible d'une large diffusion, comme c'est le cas des grammaires, dictionnaires ou histoires générales de la Bohême, publiés dans notre échantillon par Pelzel notamment. Même dans ces cas-là, l'auteur reste à la merci de l'éditeur. Ainsi en 1788, Dobrovský demande à Zlobický d'intervenir directement à Vienne, auprès du libraire Schönfeld, lequel tarde à terminer le dictionnaire de Tomsa. S'il ne le termine pas, menace Dobrovský, il en ira de sa propre perte car Tomsa l'éditera lui-même³⁸. Toutefois même un Pelzel, parfois dénoncé comme trop « vulgarisateur », publie des monographies, comme sa vie de l'empereur Charles IV ou, encore moins vendable, celle de Wenceslas IV. Il semble dans ce cas qu'aucun éditeur n'ait accepté de prendre son manuscrit et c'est le comte de Hartig qui lui fournit finalement l'argent nécessaire en 1788³⁹.

Une des possibilités de financement, et l'une des plus courantes, est donc le mécénat. Hartig toujours a proposé à Dlabàè de financer son dictionnaire des artistes de Bohême et de Moravie⁴⁰. Mais dans un premier temps, la publication n'aboutit pas. En 1787, le comte de Vrbna soutient par exemple Dobrovský, lequel ne manque pas de souligner les compromis auxquels il est contraint : Vrbna lui propose en effet de modifier son manuscrit. Dobrovský accepte et commente, à l'adresse de Zlobický, qu'« il faut bien satisfaire la volonté de telles personnes afin de ne pas leur déplaire⁴¹ ». Ce que nous appellerions le mécénat institutionnel existe aussi. Outre la solution de se faire publier dans la revue de la (ou des) société(s) savante(s) dont on est membre, il existe quelques cas où des institutions officielles prennent en charge la publication. Nous connaissons le rôle des états de Bohême à cet égard, qui apportent leur soutien à la parution d'une série de portraits de lettrés et d'artistes de Bohême, publiée par Voigt puis par Pelzel⁴². C'est

³⁸ LA PNP (Zlobický), lettre de Dobrovský du 18 août 1788.

³⁹ Josef Hanuš, *Národní museum a naše obrození* [*Le Musée national et notre éveil national*], Praha, s. n., 1921, p. 146, où l'auteur cite une lettre de Pelzel à Dobrovský du 18 avr. 1789.

⁴⁰ LA PNP (Dlabàè), lettre à Anton du 5 avr. 1795.

⁴¹ « Denn solchen Herrn muß man oft ihren Willen lassen, um sie nicht zu disgustieren. » (LA PNP [Zlobický], lettre de Dobrovský du 21 déc. 1787.)

⁴² Voir n. 4.

le cas aussi d'une histoire de la Bohême ainsi publiée par l'historien Pubièka (1722-1807) ou encore, en 1815, du dictionnaire des artistes de Bohême de Dlabàè⁴³.

Lorsque aucun de ces moyens n'est possible, il ne reste plus à l'auteur qu'à financer lui-même sa publication. Ainsi Dlabàè, avec son enthousiasme habituel, fait-il part à Anton de son vœu de se faire éditer à Görlitz :

Il faut maintenant que je vous fasse une prière qui concerne mes deux petits traités que j'aimerais bien voir publiés à Görlitz. Oh ! Vous ferez bien ça ! Je veux bien en payer les frais. Mais faisons les choses comme ceci : si aucun libraire ou imprimeur ne voulait les prendre, je voudrais en faire imprimer cent exemplaires in-4^o paginés en continu, comme vos *Annonces*. Mais si quelqu'un voulait prendre en charge ce petit travail, alors j'en prendrais seulement quelques exemplaires, selon ce qu'il choisira. Dites moi au plus vite si l'un ou l'autre est possible⁴⁴.

Dlabàè fera imprimer lui-même ses travaux qui auront une seconde édition, toujours à Görlitz⁴⁵, et cette fois-ci, en deux cents exemplaires.

Le système novateur⁴⁵ de la souscription semble peu répandu. On connaît pour la Bohême le cas de Casanova, qui fit ainsi paraître son roman utopique *Isocameron* (Prague, Impr. de l'École normale, s. d.) que l'on trouve

⁴³ *Allgemeines historisches Künstler Lexikon für Böhmen und zum Theil auch für Mähren und Schlesien*, Prag, Haase, 1815, 3 vol.

⁴⁴ « Nun aber komme ich mit einer Bitte, die nur meine zwei kleine Abhandlungen angeht, die ich gerne zu Görlitz abgedruckt sehen wollte. O ! tuen Sie est ja ! ich will gerne die Unkosten zahlen. Doch aber so : Sollte es keinen Buchdrucker oder Buchhändler geben, der sie annehmen wollte, so bitt ich mir aus, 100 Exemplarien in 4. *cum continuo currente numero paginarum* wie Ihre *Anzeigen* abdrucken, zu lassen. Wollte aber jemand die kleine Arbeit übernehmen, so bitte ich mir einige Exemplarien nach Seiner Diskretion aus. Ist das erste oder das zweite möglich, so bitt ich um eine baldige Nachricht davon. » Il s'agit de sa *Berichtigung einiger historischen Daten für Böhmen*, Görlitz, gedr. mit Fickelschererischen Schriften, 1792. Puis : *Miszellen für Böhmen* (*Dopisy J. B. Dlabace K. G. Antonovi...*, p. 140, lettre du 9 janv. 1792).

⁴⁵ Sur l'introduction du système de la souscription et les modifications du statut de l'auteur ainsi tentées : Frédéric Barbier, « De la République des auteurs à la République des libraires : statut de l'auteur, fonctions et pratiques de la librairie en Allemagne au XVIII^e siècle », dans *L'Europe et le livre : réseaux et pratiques du négoce de librairie XVI^e-XIX^e siècle*, dir. Frédéric Barbier, Sabine Juratic, Dominique Varry, Paris, Klincksieck, 1996, p. 415-449 ; ici, p. 431-436.

dans beaucoup de bibliothèques aristocratiques, parfois même en plusieurs exemplaires. Cependant qui, parmi les intellectuels, bénéficiait du réseau de relations parmi les plus fortunés... et des talents de persuasion d'un Casanova ? Il existe toutefois d'autres exemples de souscription, comme les almanachs de poésie tels les *Erstlinge unserer einsamen Stunden* (Prague, 1791-1792) qui s'apparentent néanmoins à des publications périodiques. On connaît encore le cas de Dumont de Florgy, résidant à Vienne, qui publia ainsi une histoire de la Bohême⁴⁶ au printemps 1808. Bien qu'il se plaigne du peu d'intérêt qu'a rencontré son travail, son ouvrage est réédité⁴⁷.

La diffusion

L'étape finale de la publication, qui fait intervenir pleinement les réseaux personnels, est la diffusion de l'ouvrage une fois imprimé. On peut certes s'appuyer sur les libraires. Ainsi Pelzel donne-t-il en commission à Schönfeld sa *Nowá Kronyka Česká*⁴⁸, en 1797, pour que le livre soit diffusé à Vienne, puisque Schönfeld est installé à la fois à Prague et à Vienne. Pelzel n'en rédige pas moins une petite annonce, à faire sans doute paraître dans un journal, et la confie à Zlobický⁴⁹. De Vienne, on cherche parfois à atteindre l'Allemagne du Nord : un correspondant viennois de Gruber, Güssmann, confie son ouvrage à un libraire de Leipzig, Weidman. L'objectif, dans tous les cas, est de dépasser les frontières et de faire connaître l'ouvrage à l'étranger. Ceci tend à montrer la dimension « internationale » des réseaux des savants : ils travaillent systématiquement à une échelle qui dépasse celle de leur région, même si ce sont des historiens de la Bohême, des spécialistes de la langue tchèque, et à plus forte raison lorsque l'on a affaire à des spécialistes d'histoire naturelle. Cela tend aussi à confirmer que le marché régional – futur marché national – n'est pas suffisant à assurer la rentabilité. Comme pour l'approvisionnement, le passage par les services d'un éditeur pour diffuser un ouvrage subit les insuffisances du système, dénoncées de façon récurrente. La commission prise par les

⁴⁶ *Histoire de Bohême depuis son origine jusqu'à l'extinction de la dynastie de Przemisl*, Vienne, A. Strauss, 1808-1809, 2 vol. ; 2^e éd., Vienne, Gerold, 1812.

⁴⁷ LA PNP (Steinský), lettre de Dumont de Florgy (Vienne), s. d., mais Steinský a ajouté « reçu le 27 avr. 1808 ».

⁴⁸ Prague, École normale, 1791 ; *ibidem*, 1792 ; Gerabek, 1796.

⁴⁹ LA PNP (Zlobický), lettre de Pelzel du 10 juillet 1779. Prix de l'ouvrage : 1 fl. 15.

libraires pour le travail de diffusion semble exorbitante. Si bien que Dumont de Florgy justement, de Vienne, se charge lui-même de cette tâche (rédaction d'annonces, etc.) et fournit à Steinský la liste des personnes à contacter pour essayer de leur vendre son ouvrage. La publicité fait déjà partie intégrante du travail de l'auteur qui rédige lui-même ses annonces. Les affaires traînent souvent en longueur. Güssmann confie :

J'aimerais ne pas avoir affaire du tout avec les libraires, qui m'ont causé des dommages lorsque je leur ai livré mes manuscrits et avec lesquels il semble qu'on ne puisse jamais mettre un terme ni aux comptes, ni à la correspondance⁵⁰.

Le choix des éditeurs est parfois conditionné par les contraintes typographiques. Dlabàè fait imprimer ses *Miscellanea* (à Görlitz) avec des lettres gothiques pour l'allemand et romaines pour le tchèque (comme les *Dissertationes* de la Société des sciences). Pelzel, bien qu'il hésite, fait finalement imprimer sa grammaire en 1797 avec des caractères romains, alors que la *Nowá křonyka Ěeská* citée plus haut avait des caractères gothiques. C'est simplement pour « suivre » le matériel typographique de l'imprimeur viennois Novakovic, vendu à Lakits de Buda, que Durych s'adresse à ce dernier. Le choix d'un intermédiaire auprès de l'imprimeur est alors primordial, car ce dernier doit aussi corriger les épreuves qui ne voyagent pas et requièrent cependant une compétence linguistique non négligeable.

Les papiers du bibliothécaire du Clementinum⁵¹, Karl Raphael Ungar, recèlent une lettre très explicite sur tous les risques en matière de publication et sur les stratégies destinées à les détourner. Ungar répond aux états de Bohême qui lui ont demandé conseil, à propos de la diffusion des sept premiers volumes de l'*Histoire de Bohême*, par Pubièka. L'objectif est toujours de toucher le public le plus large possible, en Bohême et à l'étran-

⁵⁰ « Ich mag mit Buchhändlern nichts zu thun haben, wo ich noch immer für meine ihnen geschenkte Manuskript Schaden hatte, und wo ich nie fertig werden würde mit Abschliessung der Rechnungen, und mit Korrespondenzen. » (LA PNP [Gruber], lettre de Güssmann [Vienne] du 11 juillet 1804.)

⁵¹ Archives de la Bibliothèque nationale de la République tchèque, Prague, (ci-après Archiv NKP), fonds de la Bibliothèque publique universitaire (*Veřejná univerzitní knihovna*, ci-après VUK) (Ungar), brouillon de la lettre de Ungar du 23 mars 1794.

ger⁵², et de retirer un bénéfice avantageux de l'affaire. En huit points, Ungar donne la marche à suivre pour éviter tous les pièges d'une telle entreprise. Il faut passer contrat avec un seul libraire et se mettre d'accord avec lui sur le pourcentage que l'on recevra de chaque vente. C'est lui qui décidera à qui il le vendra et à qui il le cèdera par le troc. On a ici le témoignage du cumul de différentes techniques de vente. Il faut préciser que même les ouvrages perdus au cours des échanges seront soit remboursés, soit payés en nature. La perte des livres semble ici suffisamment courante pour qu'elle ne soit pas forcément remboursée. Il faut prendre un libraire qui a suffisamment de biens. C'est la garantie que le pourcentage sur lequel on s'est mis d'accord pourra être tenu. Il ne faut pas qu'il ait beaucoup de livres de son propre fonds, car il chercherait alors à échanger les siens en priorité. Ici Ungar juge que le troc est une technique efficace, indispensable à la bonne diffusion du livre et complémentaire du paiement comptant ou du système de la commission qui se répandent à cette époque. Il faut veiller à se débarrasser de tous les tomes de l'histoire à la fois, tant que cela est possible. Surtout que certains premiers tomes ont déjà été vendus et que ce sont ceux qui vont se vendre le mieux. Il faut donc stipuler que tous les tomes soient vendus à la fois, sauf cas particuliers qui seront détaillés. Ungar conseille de laisser un petit fonds de livres à un libraire de Prague et recommande Herri pour ce faire. Cela signifie qu'il considère implicitement que le libraire choisi devrait être étranger. Dans son introduction à la lettre, il dit avoir contacté des libraires pragois (après avoir envisagé de donner leurs noms, il barre ce détail dans son brouillon) mais aussi étrangers, à Vienne, Dresde, Leipzig et Francfort. Cela confirme en quelque sorte l'effort de la géographie des lieux d'édition des ouvrages érudits pour s'ouvrir vers l'extérieur. Ungar souligne enfin explicitement l'étroitesse du marché tchèque :

L'expérience a montré que dans notre patrie, où malheureusement on lit plus de romans, comédies et brochures que de travaux érudits d'histoire, l'on confond n'importe quel scribouillard avec un véritable lettré, et que jusqu'à présent, peu d'ouvrages de M. Pubitschka ont été achetés.

⁵² « Sowohl dem hierlandigen, als auswärtigen Publikum bekannt zu machen. » Il semble que dans ce cas, la frontière implicite soit celle du royaume de Bohême. La Moravie semble incluse bien que l'instance concernée soit ici celle des états de Bohême (Archiv NKP, VUK, brouillon de la lettre de Ungar du 23 mars 1794).

Aussi conseille-t-il que les membres des états eux-mêmes achètent cet ouvrage pour leur bibliothèque de campagne ou pour leurs régisseurs. C'est que sans doute la chose ne va pas de soi et peut-être les membres de la très honorable commission des états préfèrent-ils eux aussi les romans de chevalerie aux ouvrages érudits sur l'histoire ancienne de la Bohême (en 7 vol., Pubièka était parvenu à la fin du règne de Wenceslas IV – 1419). La publicité est dans ce cas laissée à la charge et au soin des états. Ungar refuse ensuite énergiquement de stocker les livres au Clementinum qui regorge alors littéralement des acquisitions effectuées après la suppression des monastères.

Si l'ouverture du marché du livre – et donc des bibliothèques de toute sorte – semblait évidente dans un contexte culturel de rattrapage, c'est-à-dire d'importation, nous voyons ici que cette ouverture est tout aussi importante dans l'autre sens : celui de la publication. Le poids de Vienne apparaît dans la correspondance. Le rôle de Prague comme lieu central semble réel, au vu des lieux de publication des érudits, mais l'effort de diffusion à l'extérieur reste systématique. La centralisation à venir de la Bohême est elle aussi très nette. C'est en parcourant les biographies des érudits qu'apparaissent d'autres centres, tels Brünn/Brno et Olmütz/Olomouc tout d'abord en Moravie, mais aussi les lieux d'implantation des collèges jésuites ou piaristes.

Les rôles ne sont pas encore déterminés. L'auteur est en grande partie son propre éditeur et travaille activement à la diffusion de son ouvrage. Un trait caractéristique semble être le fait que les intermédiaires, les liens personnels sont indispensables à la publication comme à la diffusion. Il en va de même pour le mécénat. Les érudits veulent publier à l'étranger, ou tout au moins y diffuser leurs ouvrages. Ils prennent en compte un public élargi. De Prague, on diffuse vers Vienne et la Saxe, de Vienne, on cherche à atteindre Prague d'abord, puis Leipzig. C'est naturel, évident, il n'y a aucune justification à cela. La première nécessité qui reste souvent implicite est celle de rentrer dans ses fonds. C'est l'étroitesse du milieu récepteur, les difficultés rencontrées par la vente, qui poussent à s'adresser à des libraires étrangers. Même si nous n'en avons pas de témoignage explicite, c'est aussi la conscience de travailler à un même « ouvrage », de concourir au même domaine de connaissance. Cela apparaît ici sans doute le plus clairement dans la collaboration entre Dlabàè et Anton. Les historiens de Bohême, les spécialistes d'histoire naturelle apportent leur contribution à une histoire à l'échelle de l'empire.

Annexe : Notices biographiques

Bartsch, Joseph (1731-1803)

Né à Breslau (Wrocław), Bartsch entre sans autorisation chez les piaristes. Recherché, il s'enfuit en Bohême où il est ordonné prêtre. Il est chapelain au couvent de Sainte-Ursule au château de Prague (1763), où il a en charge les catholiques nouvellement convertis. Il publie les descriptions de bibliothèques de Bohême dans l'ouvrage de Hirsching. C'est un collectionneur. À la suppression du couvent (1784), il doit vendre une partie de sa bibliothèque (8 000-10 000 vol.), mais continue à acheter. Dès les années 1770, il prépare une bibliographie d'imprimés *Bohemica* et un dictionnaire des lettrés tchèques, mais les deux ouvrages restent à l'état de projets. Il dédie sa collection à Johann Mayer.

Cerroni, Johann Peter (1753-1826)

Après des études à Olomouc (Olmütz), C. étudie le droit à Vienne où il entre au Tribunal suprême (1776), comme assistant aux affaires moraves et silésiennes. Il entre à la direction des domaines de la Chambre (1780) et travaille à la commission de Raab, pour la transformation de la corvée en contribution. On le retrouve à la direction des mêmes domaines pour la Moravie et à la même commission pour la Moravie (1782). Il travaille à la suppression des couvents en Moravie. Il devient alors secrétaire au *gubernium* de Moravie et Silésie (1789) où il reste jusqu'à sa mort. *Revisor* des livres et censeur (1794-), il devient administrateur des archives du *gubernium* pour les couvents supprimés (et les communautés jésuites). Grand collectionneur, il a préparé une histoire des lettres en Bohême.

Cornova, Ignaz (1740-1822)

Entré dans l'ordre des jésuites (1759), C. est professeur au lycée de Chomutov, puis enseigne au Lycée académique de Prague. Il est professeur d'histoire à l'université de Prague, à la toute nouvelle chaire d'histoire (1784). Il devient doyen de la faculté de philosophie (1790). Il est franc-maçon et membre de la Société des sciences de Bohême. Il doit quitter l'université (1795). Il enseigne à Strahov (1805) puis est précepteur chez les La anský où il reste jusqu'à sa mort. Outre deux manuels d'histoire de la Bohême pour la jeunesse, on lui doit une traduction allemande publiée de l'ouvrage de Paul Stranský *Respublica Bohemiae* (Leyde, 1634) consacré aux institutions du royaume de Bohême (*Staat von Böhmen*, 1790-1803), mais aussi des pièces de poésie en allemand.

Dlabac, Jan Bohumír (1758-1820)

Prémontré, D. étudie tout d'abord à Prague, chez les bénédictins où il est choriste, puis au Lycée académique (avec notamment Cornova comme professeur). Il entre au couvent des prémontrés de Strahov (à Prague) où il est bibliothécaire (1786) puis bibliothécaire principal (1802) mais aussi annaliste et responsable du chœur et de la musique. Il entre à l'Académie des sciences de Haute-Lusace à Görlitz (1793), puis à celle de Bohême (1796). Spécialiste d'histoire littéraire principalement, il est l'auteur de poésie en tchèque, d'une histoire des journaux et d'un dictionnaire des artistes de Bohême et de Moravie (1815).

Dobner, Gelasius (1719-1790)

Piariste, D. est recteur du collège de son ordre, dans la Nouvelle Ville de Prague. Il est l'auteur d'une édition critique (1764-1786) de la chronique de Hájek z Libočan (XVI^e siècle), jusqu'alors considérée comme une œuvre de référence, laquelle lui vaut d'être au centre d'une polémique portant notamment sur l'origine des Tchèques. Il publie de même en six volumes des *Monumenta*, recueil de sources concernant l'histoire de la Bohême. Il est un des membres fondateurs de la Société des sciences de Bohême.

Dobrovský, Joseph (1753-1829)

D. étudie à Prague et à Brno (Brünn) la philosophie et la théologie (1768-1771). Il devient professeur de mathématiques et de philosophie chez les Nostitz à Prague (1776). Il est vice-recteur puis recteur du séminaire de Hradisko (Olomouc/Olmütz) (1787-1790). Philologue orientaliste puis slaviste, il consacre ses premiers travaux aux études bibliques, avant de se tourner vers les langues slaves et de fonder la « slavistique » avec Fortunat Durych (grammaire tchèque, histoire des langues et de la littérature slaves, etc.). Il est le membre le plus éminent de la Société des sciences de Bohême et d'autres sociétés savantes.

Durych, Fortunat (1735-1802)

D. est un prêtre de l'ordre des minimes. Il enseigne les langues orientales au début des années 1760 à Vienne, puis à Munich (1765-), où il commence à s'intéresser aux langues slaves. De retour à Prague, il est correcteur (1767) et examinateur pour le grec et l'hébreu après la suppression des jésuites. Il travaille avec Prochazka à une Bible en tchèque pour le « peuple » puis, à la suppression de son couvent (1784), demande à travailler à la bibliothèque de Vienne (1785). Il publie sa *Bibliotheca slavica antiquissimæ dialecti...* (1795). À la suppression du couvent de son ordre à Vienne (1796), il se retire en Bohême du Nord, à Turnov, où il travaille à la suite de sa *Bibliotheca*.

Gerstner, Franz Joseph (1756-1832)

G. est l'élève de Cornova au lycée de Chomutov. Il étudie surtout les mathématiques, la physique et la mécanique. Il est membre de la commission d'abolition de la corvée (1779-). Il part à Vienne étudier la médecine (1782), mais se consacre à l'astronomie. Il est élu à la Société des sciences de Bohême. Membre de commissions fiscales sous Joseph II, il est nommé professeur à l'université de Prague (1789) pour l'ingénierie et les arts et métiers (*Gewerbskunde und Maschinenwesen*), domaines qui obtiennent un grand succès. Il est nommé dans la commission centrale pour les établissements d'enseignement (1795) et ouvre un cours d'histoire naturelle, mathématiques et physique. Il fonde le futur Institut polytechnique de Prague (1806).

Gruber, Tobias (1744-1806)

Hydrographe né à Vienne, G. entre chez les jésuites où il reste jusqu'à la suppression de l'ordre. Il est prêtre séculier par la suite. Il est l'assistant du directeur de la Compagnie de navigation sur le Danube (*Donau-Schiffahrt*) puis Bau- und Navigationsdirektor à Temesvár dans le Banat (1774-1777). Il devient directeur des Bâtiments des domaines de la chambre de Bohême (1780). Il fait partie de la Société des sciences de Bohême.

Mader, Joseph (1754-1815)

Fils d'un sculpteur de Bohême du Nord, M. étudie le droit à Vienne, puis enseigne à la chaire d'histoire de l'empire, à la faculté de droit de l'université de Prague. Il est membre de la Société des sciences de Bohême (1796). Statisticien, il étudie aussi la numismatique médiévale dans les années 1790.

Mayer, Johann (1754-1807)

M. obtient son doctorat en médecine à l'université de Prague. Médecin auprès du roi de Pologne et électeur de Saxe, il reçoit le titre de conseiller à la cour de Pologne. Il possède une collection d'histoire naturelle et semble, avec son frère professeur de médecine à l'université de Prague, animer un salon à Prague. Praticien, il publie toutefois dans le domaine de l'histoire naturelle et la physique et traduit Volta. Il est longtemps le secrétaire de la Société des sciences de Bohême.

Pelzel, Franz Martin (1734-1801)

Fils d'artisan, P. étudie chez les jésuites à Hradec Králové (Königgrätz) puis à l'université de Prague et à Vienne. Il est précepteur chez Sternberg (1761-1769) puis chez les Nostitz. Il est le premier professeur de tchèque à l'université de Prague (chaire fondée

en 1791), et compte parmi les premiers membres de la Société des sciences de Bohême. Il reprend le projet de Voigt et publie les *Abbildungen böhmischer Gelehrten und Künstler* (1772-1783, 4 vol.), une biographie de Charles IV (1780-1781) et une de Wenceslas IV (1788-1790), mais aussi des synthèses historiques sur la Bohême – en allemand, *Kurzgefasste Geschichte der Böhmen* (1782), ou en tchèque, *Nowá Kronyka C eská* (1791, 1792 et 1796) – ainsi qu’une grammaire de tchèque (1795).

Steinský, Franz Anton (1752-1816)

Originaire de Litoměřice, élève de Karl Heinrich Seibt (1735-1806), S. effectue un voyage en Europe pour étudier la question de l’éducation des filles (1781). Il passe par Vienne où Ignaz Born lui transmet ses connaissances, puis se rend à Paris, en Angleterre et en Italie. Professeur à l’École normale de Prague tout d’abord, il devient ensuite professeur de sciences auxiliaires de l’histoire à l’université de Prague, aux côtés d’Ignaz Cornova.

Strnad, Anton (1749-1799)

S. étudie chez les jésuites de Hradec Králové (Königgrätz) et commence à enseigner la scolastique, mais s’intéresse aussi aux mathématiques. À la suppression de la Compagnie de Jésus, il quitte le clergé et devient adjoint à l’observatoire du Clementinum puis professeur de mathématiques et physique géographique à l’université (1778). Il devient directeur de l’observatoire (1781), doyen de la faculté de philosophie (1792) et recteur de l’université (1795). Il est secrétaire de la Société des sciences de Bohême.

Tessanek, Jan (1729-1788)

T. entre chez les jésuites (1745). Élève de Stepling qui lui fait connaître les travaux de Newton, il est nommé professeur de physique grâce à l’appui de son professeur. Mais, son enseignement n’étant pas bien vu des jésuites, il est envoyé à Olomouc (Olmütz). Stepling parvient à le faire revenir à Prague à un poste de professeur de mathématiques qu’il occupe encore après la suppression de la Compagnie. Il devient directeur des études de mathématiques et physique à la mort de Stepling (1778). Il est un des premiers membres de la Société privée des sciences de Bohême.

Ungar, Karl Raphaël (1744-1807)

U. est un prémontré, entré au couvent de Strahov à Prague (1759) et chargé du cabinet des médailles, dont il établit le catalogue (1771-1773). Il est aussi bibliothécaire.

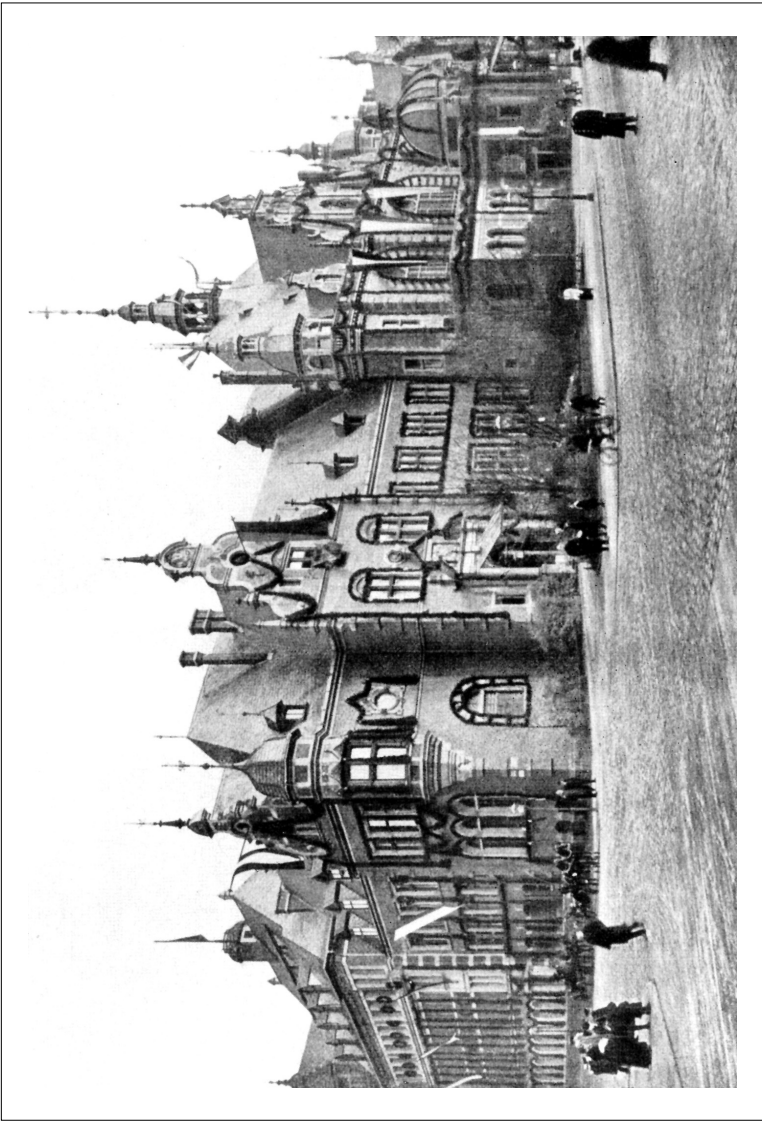
Il travaille à la publication de la *Bohemia docta* de Balbín (1776-). Il est ensuite professeur de philosophie, de sciences naturelles et de mathématiques, au séminaire de l'archiépiscopat et au Norbertinum. Il enseigne la philosophie de Newton mais aussi la théologie. Il est franc-maçon et membre de la Société des sciences de Bohême. Nommé bibliothécaire en chef de la Bibliothèque publique et universitaire (Clementinum) (1780), il occupe ce poste jusqu'à sa mort. Il exerce aussi des activités pédagogiques à l'université (1786-). Il quitte alors l'habit prémontré (1788).

Voigt, Nicolas Adaukt (1733-1787)

Fils de drapier, V. entame ses études au lycée piariste de Slaný. Mais son père préfère le placer à Chomutov chez les jésuites. Il effectue toutefois sa « philosophie » chez les piaristes de Litomyšl. Une fois ordonné (1758), il passe quelque temps dans le Bade et retourne enseigner dans différentes écoles piaristes. Dobner, recteur du collège piariste de Prague, lui confie la description du cabinet des médailles de l'évêque de Litoměřice, Valdstein (*Histoire numismatique de la Bohême* : 1771-1772, 1773, 1774 et 1787). Il est un des premiers membres de la Société des sciences de Bohême et on lui doit les *Effigies vivorum eruditorum* (1772-) et les *Acta litteraria Bohemiæ et Moraviæ* (1774-1775, 1775-1787).

Zlobický, Josef Valentin (1741-1810)

Originaire de Moravie, Z. étudie le droit à Vienne et travaille par goût sur les textes tchèques. Il est nommé professeur de tchèque à l'Académie militaire de Neustadt (1772), puis à l'université de Vienne (1775). Collectionneur, il est à l'origine de la création du théâtre Bouda (1786).



Das Deutsche Buchhändlerhaus in Leipzig

Was ist eine Hauptstadt?

Die Entstehung Leipzigs als Hauptstadt des deutschen Buchhandels

(15. - Anfang des 20. Jhs.)

Frédéric Barbier

Seit dem 17. Jh. und bis heute noch wird die Buchgeschichte üblicherweise als ein Teil der gelehrten Geschichte verstanden und hat dabei monographische Abhandlungen und die so genannten *case studies* bevorzugt. Im Gegensatz dazu sind die Forschungsarbeiten auf dem Felde der Kommunikationswissenschaften daran gewöhnt, theoretische Fragestellungen vorzuziehen, auch wenn diese Methode manchmal einen mehr oder minder leeren Diskurs als Ergebnis erzeugt. Es lohnt sich um so mehr, die Rolle der Theorie im Rahmen der Buchgeschichte näher zu betrachten, besonders wenn wir versuchen wollen, die Buchgeschichte als Teil einer generellen und breiteren Mediengeschichte zu systematisieren – also, wenn sie als ein interdisziplinäres Feld theoretisiert wird, das nach den Kategorien der Geschichtsforschung, der Wirtschaftswissenschaften, der Soziologie und der politischen Wissenschaften fragt. Hier bringt das Konzept der Transfers und – spezieller – des kulturellen Transfers interessante Ergebnisse in Verbindung mit weiteren geographischen Kategorien: in erster Linie das Netzwerk, doch auch der Knotenpunkt sowie die Hauptstadt (als historisch-geographischer Begriff)¹.

Die Mehrheit unter den Forschungsarbeiten betont die Rolle Leipzigs im Felde des Buchwesens, so dass wir nach Ursprung und Logik dieses euro-

¹ *Capitales culturelles, capitales symboliques : Paris et les expériences européennes, XVIII^e-XX^e siècles*, u. d. Ltg. von Christophe Charle und Daniel Roche, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002

päischen “Sonderfalls“ fragen können. Merkwürdigerweise bleibt z. B. weitestgehend unbekannt, dass die Stadt Leipzig, in der die erste Buchdruckerei erst 1475 (oder 1481) in Betrieb gegangen ist, 1500 bereits die drittgrößte Stadt in der europäischen Buchproduktion geworden war, nach Venedig und Paris, aber schon (wenn auch nur kurz) vor Lyon. Das ist ein sehr wichtiger Punkt für eine mittelgroße Stadt, die ansonsten mit den deutschen oder europäischen Metropolen der Zeit (wie Köln, Nürnberg oder noch mehr Rom) absolut nicht im Wettbewerb stehen konnte: noch am Ende des 16. Jhs. zählt Leipzig nicht mehr als 15.000 Einwohner². Die hier vertretene These lautet daher: der Vorrang der Stadt Leipzig auf dem Gebiet des Buchwesens ist stark mit der Theorie und Praxis des Transfers und des Netzwerkes verknüpft, und das nicht nur in Deutschland und in den deutschsprachigen Ländern, sondern auch bei den deutschen Minderheiten (z. B. im Baltikum) und im Ausland. Transfers sind nicht nur eine Sache der Kultur und der Literatur, sondern auch der Wirtschaft, der Technologie und der Geographie der Netze. Ein Bereich der “Transfer-Ausstellung“ 2004 im Leipziger stadtgeschichtlichen Museum beschäftigte sich eben mit den Handels- und Technologietransfers und ein weiterer mit den damit verbundenen unterschiedlichen politischen Modellen³.

Es muss zunächst betont werden, dass die Leipziger Buchdrucker bzw. Leipziger Buchhändler schon zur Inkunabelzeit nicht nur für die eigene städtische Nachfrage arbeiteten und produzierten, sondern für ein viel breiteres Feld. So in dem Fall des Moritz Brandis, der die *Statuta Hungariae* (das erste Gesetzbuch Ungarns) in Leipzig 1488 druckte. Der Titel erschien schon nach zwei Jahren in einer neuen Auflage, diesmal beim bedeutenden Leipziger Buchdrucker Johannes Kachelofen. Es gibt heute

² Frédéric Barbier, *L'Europe de Gutenberg. Le livre et l'invention de la modernité occidentale (XIII^e-XVI^e siècle)*, Paris, Librairie Belin, 2006 (« Histoire et société »).

³ *Passage Frankreich-Sachsen. Kulturgeschichte einer Beziehung, 1700-2000*, Halle (Saale), Mdv Mitteldeutscher Verlag, 2004.

nur noch fünf Exemplare dieser *Statuta*, nämlich in München, in St. Petersburg sowie drei in Budapest. Die Leipziger haben zuerst für die Ausfuhr nach Osten gearbeitet. Ähnliches könnte man von einigen großen *Missalen* aus den 1490er Jahren sagen, von denen die Leipziger nicht nur Exemplare für Havelberg und Meißen druckten, sondern auch für eine Stadt wie Prag. Hier konkurriert Leipzig mit Buchstädten wie Basel und Venedig, die unter anderen das *Missale* der ungarischen Pauliner 1490 und das *Missale* für Esztergom 1498 produzieren.

Die Reformation (1539 in Leipzig) gibt einen noch bedeutenderen Impuls zur Hoheit der Stadt an der Pleiße auf dem Felde des Buchwesens insbesondere für Zentraleuropa. Die Wittenberger und die Leipziger Universitäten werden von einer großen Anzahl von reformierten Studenten insbesondere aus Deutschland und Zentraleuropa besucht, die danach mit neuen Büchern nach Hause zurückkehren. 250 Jahre später besichtigt Mme de Staël Leipzig und bezeichnet sie als die unbestrittene Hauptstadt des deutschsprachigen Buchhandels. Die Idee wird bei den Reisenden des 19. Jhs. immer mehr zum Topos, bis zur BUGRA 1914⁴. Zur selben Zeit ist Sachsen ein Staat geworden, der eine wachsende Zahl von ausländischen Reisenden an sich zieht, wenn auch die Ziffer immer kleiner bleiben wird als bei den traditionellen Reisezielen Deutschlands (dem romantischen Rhein usw.). Neben Dresden mit seinen berühmten Museen und neben Weimar wird Leipzig selbst um so mehr im Ausland bekannt, als die Stadt im 19. Jahrhundert als eine bedeutende Musikstadt auftritt, eine weitberühmte Universität besitzt, und der Sitz der bei den Touristen sehr bekannten Firma Baedeker ist. Während des Wintersemesters 1878/79 nimmt die Leipziger Universität 305 ausländische Studenten auf, und Aber Lefranc schreibt in der *Revue internationale de l'enseignement* 1888, dass das Leipziger Historische Seminar als eines unter den ersten Deutschlands zu zählen sei.

Die hervorragende Stellung Leipzigs im deutschen Buchhandel übertrifft auch im 19. Jh. in der Tat weit die allgemeinen regionalen Bedürfnisse

⁴ Frédéric Barbier, « Un Enjeu symbolique : le Salon du Livre (BUGRA) de Leipzig en 1914 », in *Fascinations et résistances : Allemagne-France*, u. d. Ltg v. Dominique Bourel, *Préfaces*, 13 (1989), S. 114-119.

von Sachsen und Thüringen, wenn auch die Gegend kulturell sowie buchgeschichtlich als eine sehr spezielle bezeichnet werden kann. Die Nähe von mehreren Residenz- oder Universitätsstädten (Weimar, Gotha, Jena, Dresden, usw.) begünstigt ein kulturelles Leben, das weit über das demographische Gewicht dieser Städte reicht. Die Residenzstadt Gotha z. B. zählt 1850 nur etwa 15.000 Einwohner: sie besitzt eine wissenschaftliche Bibliothek mit mehr als 150.000 Büchern und 100.000 Kupferstichen, ein Museum, eine außerordentliche Medaillen- und Münzensammlung, weiters noch die großherzogliche Archivverwaltung, ein Theater, und insgesamt zwei Buchdruckereien, elf Buchhandlungen und mehr als dreißig Buchbindereien. Eine ähnliche Dichte finden wir auch bei den anderen sächsischen mittleren Städten, zunächst in Weimar, das so genannte "deutsche Athen" und die Hochburg der Klassiker. Es müssen aber noch weitere günstige Faktoren berücksichtigt werden: eine alte, schon von Mme de Staël betonte kulturelle Tradition, ein größerer durchschnittlicher Reichtum der Bevölkerung, eine frühere und breitere Alphabetisierung sowie die Einheit der Reformation (Sachsen, mit Wittenberg, Weimar und Leipzig, gilt als das historische Herz der Reformation).

Ein weiterer günstiger Faktor entsteht zur Zeit der Aufklärung und der sächsischen Wiedergeburt, nämlich das Streben nach politischem Gleichgewicht. Mit einem Anachronismus könnten wir sagen, dass die "kulturelle Politik" bei den verschiedenen Fürstentümern und Klein- oder Mittelstaaten in gewisser Weise kompensatorisch im Zuge der Entwicklung der preußischen Macht besonders in der zweiten Hälfte des 18. Jhs. wirkt, als Gegengewicht sozusagen zur Verminderung der politischen Rolle der verschiedenen mitteldeutschen Staaten. Als im 19. Jh. Preußen immer mehr einen allgemein deutschen "Beruf" (so Rudolf von Thadden) in Anspruch nimmt, bemühen sich die sächsischen Staaten, den möglichst größten Teil des deutschen kulturellen "Berufs" bei sich zu behalten. Alle diese Faktoren genügen jedoch nicht, die Herrschaft Leipzigs im deutschen und "überdeutschen" Buchhandel bzw. Buchwesen besonders nach 1750 zu erklären.

Daher die oben erwähnte These: der überregionale und internationale Vorrang der Pleißestadt lässt sich zuerst als Folge einer systematisch geführten Transferwirtschaft sowie als Folge einer Netzwerkstrategie erklären, die Leipzig als Zentrum einer Struktur von Netzen, Funktionen,

Praktiken und Darstellungen bestimmt. Die Buchwirtschaft kennt seit der Erfindung Gutenbergs bis zum Ersten Weltkrieg zwei große Perioden der Wandlung – die erste gegen Ende des Mittelalters mit der Erfindung des gedruckten Buches selbst, die zweite insbesondere im 19. Jh. mit der Industrialisierung und dem Entstehen der Massenproduktion. Eine zweite Frage lautet: wie konnte Leipzig seine Oberhoheit nicht nur bewahren, sondern bis zum Zweiten Weltkrieg sogar verstärken, wenn sich doch die allgemeine Buchkonjunktur gründlich veränderte und wenn die wachsenden Integrationsprozesse die Vermittlerrolle der Buchmessen stark beschnitten?

Buchhandel im Netz : die Zeit der Messen

Der Grund für die Leipziger Herrschaft auf dem Gebiet des Buchwesens liegt in der Netzwirkung (frz.: *effet de réseau*), die nach und nach den “Verkehr durch Leipzig“ unentbehrlich für den ganzen so genannten deutschen Buchhandel machte. Die unumstrittene Regel gilt umso mehr, als sich der deutsche Buchhandel nicht nur als ein Handel zwischen den deutschen bzw. deutschsprachigen Fachleuten darstellt, sondern zwischen Fachleuten, die den vom Börsenverein bestimmten Usancen folgen – also unabhängig davon, ob in Leipzig, Berlin, Zürich, Paris, New York oder Konstantinopel. Im *Adressbuch für den deutschen Buchhandel* 1839 werden die Didot in Paris als Mitglieder des Börsenvereins verzeichnet⁵: sie “halten von den für Deutschland besonders geeigneten Artikel ihres Verlags ein Lager in Leipzig [und] wünschen die Zusendung aller neuerscheinenden Circulare“. Der große Straßburger Buchhändler Levrault (danach Berger-Levrault) ist auch seit Beginn Mitglied des Börsenvereins, ebenso wie die Pariser Treuttel und Würtz. Helga Jeanblanc hat die Rolle der deutschen Buchhändler in Paris als Transferträger genau erforscht: die Beziehungen mit Leipzig bleiben immer eng⁶. Kurz nach dem Sturz Napoleons gilt z.

⁵ *Adressbuch für den deutschen Buchhandel*, Leipzig, Schulz, 1839.

⁶ Helga Jeanblanc, “Die Firmengeschichte von Brockhaus und Avenarius: die Beziehungen zwischen Leipziger und Pariser Buchhändler im 19. Jahrhundert”, in *Von der Elbe bis an die Seine: Kulturtransfer zwischen Sachsen und Frankreich im 18. und 19. Jahrhundert*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1993, S. 276-294.



Alte Börse, Leipzig

B. der aus Bordeaux stammende Martin Bossange als ein Spezialist des internationalen Handels, der natürlich in Paris seinen Hauptsitz hat, doch auch eine Zweigstelle in London und eine weitere in Leipzig besitzt: dieses Netz zwischen den drei europäischen Hauptstädten des Buches erlaubt es ihm, das Muster des englischen *Penny Magazine* nach Deutschland zu transportieren, um das Leipziger *Pfennigmagazin* zu gründen. Bossange zählt natürlich zu den ersten Mitgliedern des Börsenvereins. Die Organisation einer Firma mit einer Hauptstelle und einer oder mehreren Zweigstellen oder Filialen wirkt erfolgreich in der wirtschaftlichen Geographie und Konjunktur der vorindustriellen Zeit: als der Fernhandel und der internationale Austausch von Büchern sich entwickeln, verfügen die Fachleute noch nicht über die nötigen hochspezialisierten und günstigen Netze, die es ihnen erlauben könnten, den Informations-, Güter-, Waren- und Geldaustausch zu befördern. Der Aufbau von Sondernetzen z. B. für die Subskriptionen oder für die Verbreitung eines bestimmten Titels bleibt die Regel, und das umso später, wenn man auf Zentral- bzw. Osteuropa blickt.

Ferner ist es für den Historiker sinnvoll, hier das von den Geographen und Ethnologen aufgebaute Modell des Netzes zu verwenden. Der Begriff erfasst eine in sich organisierte Einheit für den Verkehr nicht nur von Waren und Menschen, sondern auch von Wertpapieren, Kenntnissen und Informationen, Modellen, Handelsusancen usw. Infolgedessen entfaltet es sich üblicherweise in einer dynamischen Perspektive. Das Netz hat mehrere sogenannte "Spitzen", die unmittelbar oder durch Kreuzungen miteinander verbunden sind. Das wirksamste Netzwerk bilden theoretisch die geraden Verbindungen zwischen alle Spitzen (wie bei dem oben erwähnten Modell einer Hauptstelle und einiger Filialen), doch wenn das Netz eine bestimmte Größe erreichthat, wird eine solche Einrichtung unrealistisch. Der erste Zweck des Netzwerkes liegt in der Optimierung des Umlaufs: entweder wird die Vermehrung der beförderten Waren bevorzugt oder die Verminderung der Kosten und Fristen, meistens jedoch eine Mischung dieser Faktoren. Die Netztheorie verfügt über weitere Begriffe, wie die Rangordnung und die Hierarchie zwischen Spitzen, Kreuzungen, Verbindungen und Gegenverbindungen. Die Analyse eines Netzes als Einleitung in die Forschung der Organisation eines geographischen Raumes erfordert zuerst, über die Typologie des Netzes selbst nachzuden-

ken: eine räumliche Struktur lässt sich verstehen als das Ergebnis der Verbindungen zwischen einfachen und verwickelten Mechanismen, wovon die ersten den durch die Kollektivität gefundenen Lösungen für die Raumkontrolle entsprechen, während die anderen durch ganz unterschiedliche Faktoren hervorgebracht werden – wie technische, politische, symbolische, usw.

Für den deutschen Buchhandel bis zum Ende des 18. Jhs. müssen die drei Hauptbereiche der Branche Buchwesen (Buchdruckerei, Verlag und Sortimentsbuchhandel) präzise identifiziert werden. Durch die starke Zersplitterung der Branche innerhalb der verschiedenen deutschen Staaten benötigen die Fachleute zuerst Handelsplätze (sog. Kreuzungen), dann Informationsmittel (insbesondere die Kataloge, die laufenden Bibliographien, usw.) sowie allgemeine Handelsusancen. Der praktische Hauptzweck des Buchhändlers bleibt, seine Titel bei den Kollegen und der Kundschaft bekannt machen zu lassen, danach den Versand der Bücher durchzuführen und endlich bezahlt zu werden, was in einer vorindustriellen und tief zersplitterten Gesellschaft immer schwer und teuer bleibt – noch mehr, wenn man mit dem Ausland arbeitet. Die Hauptpraxis des europäischen Buchhandels des *Ancien Régime* bildet der Tauschhandel, das heißt der Tausch von Büchern zwischen den Verleger: das Buch ist noch nicht gebunden, und die Verleger verfügen über einen Maßstab, nach dem z. B. ein Oktavblatt ohne spezielle Satzschwierigkeiten gegen ein ähnliches getauscht werden kann.

Der größte Vorteil dieses Systems lag in der Möglichkeit, einen bestimmten Titel bei einem breiteren Publikum leichter verbreiten zu lassen, sowie in der Verminderung des Münzverkehrs und der allgemeinen Fracht- bzw. Wechselkosten. Die Methode hatte zwei wichtige Folgen. Erstens: Nur die größten Buchhandlungen können am Handel teilnehmen. Um den von den Zeitgenossen „Zirkel der Kollegen“ genannten Kreis betreten zu dürfen, muss man selbst unbedingt Verleger und üblicherweise Buchdrucker sein, wenn man über Waren für den Tausch verfügen will. Kurz : der Tauschhandel begünstigte eine Nicht-Spezialisierung unter den Fachleuten, so dass die bedeutendsten unter den deutschen industriellen Verleger des 19. Jhs. üblicherweise auch Buchdrucker sind, im Gegensatz z. B. zu Frankreich. Zweitens : der Tausch war nur möglich zwischen Städte bzw. Gegenden, deren kulturellen (und insbesondere religiösen),

wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Gegebenheiten vergleichbar und zusammenhängend sind. Ein Ergebnis des Tauschhandels im vorindustriellen Deutschland liegt im Nebeneinander von verschiedenen Geographien (eine reformierte und eine katholische) des Buches. Weiters funktionierte der Tausch mit dem Ausland nur, wenn eine bestimmte internationale Sprache benutzt werden konnte, zuerst (im 16. Jh.) Latein, danach aber auch Deutsch, Französisch und manchmal Italienisch. Als die europäische kulturelle Konjunktur sich nach dem 17. Jh. allmählich ändert, und die modernen Sprachen sich in der beruflichen Praxis immer mehr verbreiten, verstärkte der Tauschhandel das Streben nach Bildung der zukünftigen verschiedenen nationalen Buchmärkte.

Der Tauschhandel erfordert, dass der Tausch von Informationen, Waren und Wertpapieren praktisch möglich sei, und dieser Punkt bildete den Hauptzweck der Buchmesse. "Erstens ist das Buch eine Ware", schrieb 1958 der Historiker und Gutenbergpreisträger Henri-Jean Martin⁷. So ist der Buchhandel (d. h. der Handel mit gedruckten Waren) nicht etwas Besonderes in Bezug auf das weitere wirtschaftliche System des von Fernand Braudel studierten "alten Kapitalismus" oder "Handelskapitalismus" (frz.: *capitalisme négociant*). Vor den spezialisierten Buchmessen spielen die Messen im allgemeinen eine zentrale Rolle innerhalb dieser wirtschaftlichen Logik: den Buchhandel als eine spezialisierte Branche des allgemeinen Handels kennen wir erst nach 1500, und nur in der wirtschaftlich entwickeltsten europäischen Geographie. Der Erfolg einer Stadt wie Leipzig oder Lyon in der Buchwirtschaft der Inkunabelzeit (des 15. Jhs.) ist sicher ein Ergebnis ihrer Rolle als internationale Messestädte und als Knotenpunkte in weiten, nicht spezialisierten Handels- und Finanznetzen. Für die mächtigsten Lyoner Buchhändler und Verleger dieser Zeit, in erster Linie Barthélemy Buyer, bildete das gedruckte Material nur eine unter anderen Waren, die durch die Messen in Lyon und in Beaucaire, durch die Handelsnetze und durch die Korrespondenten der Buyer-Firma in Paris und in Toulouse verbreitet werden konnten. Was wir in Leipzig und in Lyon im 15. Jh. beobachten,

⁷ Lucien Febvre, Henri-Jean Martin, *L'Apparition du livre*, neue Ausgabe (mit einem Nachwort, *Écrire l'Apparition du livre*, von Frédéric Barbier, Paris, Albin Michel, 1999.

finden wir noch im 19., wenn nicht später im ganzen osteuropäischen Raum sowie in Spanien (mit den Messen von Medina del Campo) und in Russland. Die Messestadt bildet die bestmögliche logistische *Plattform* für die allgemeine wirtschaftliche Struktur des sog. *Ancien Régime*.

Die geographische Lage der deutschen Messestädte entspricht zunächst den Bedingungen der allgemeinen wirtschaftlichen deutschen Handelsgeographie. Da die großen Verkehrslinien Europas zwischen Norditalien und den Niederlanden über die Alpenpässe und durch Süddeutschland führen, spielten im 15. und im 16. Jh. das Rheintal und insbesondere Frankfurt am Main die Hauptrolle. Weitere innovative Elemente, wie die Herstellung der ersten Bücherkataloge, sprechen für die freie Reichsstadt: die Frankfurter Meßkataloge beginnen ihr Erscheinen in der zweiten Hälfte des 16. Jhs, zuerst bei jedem anlässlich der Messe tätigen Buchhändler, 1599 schon bei Peter Schmidt in der Form eines Gesamtverzeichnisses aller bei der Messe vorgestellten Titel. Dieses Verzeichnis wird unter der Verantwortung des Magistrats verlegt. Der Tauschhandel, die gedruckten Verlagskataloge in der Form einer laufenden Bibliographie und die Buchmessen nebst den Zahlungspraktiken bilden die drei Hauptinstrumente für die Organisation des Buchhandels der Zeit.

Die Schilderung der Lebensbedingungen der Buchhändler bei der Messe sind manchmal malerisch (wie sie reisen, sich einquartieren, mit den Kollegen arbeiten und am allgemeinen Abschluss teilnehmen), aber die Herrschaft Leipzigs über die Branche antwortet dem frühen Zwang nach einer fortschreitenden kulturellen und wirtschaftlichen Integration der deutschen bzw. deutschsprachigen Länder. Schon zu Beginn des 17. Jhs. hat die Leipziger Buchmesse den Vorrang vor der Frankfurter erworben (1616: 264 Titel in Leipzig, 140 in Frankfurt). Der Vormarsch Leipzigs im deutschen Buchwesen entsteht zunächst durch die Neuorientierung der gesamten wirtschaftlichen Geographie in Richtung Nordosten. Im 16. Jh.

ist Leipzig die erste Handelsstadt für die mitteldeutschen Bergwerke geworden, die Stadt selbst ist auch der wichtigste Markt für die berühmten Kuxen ; und es ist gelungen, sich von den Magdeburger Vermittlern zu befreien und über direkte Verbindungen nach Hamburg und der Ostsee zu verfügen (so Fernand Braudel).

Die spezifische Konjunktur der Branche steht logisch mit der allgemeinen deutschen Konjunktur in Verbindung. Der sächsische Vorrang wird

während des Dreißigjährigen Krieges zeitweilig unterbrochen, doch um so größer sind die Fortschritte in der zweiten Hälfte des 17. Jhs. und noch mehr im 18. Jh.: 1701 werden 3286 Titel bei der Leipziger Buchmesse vorgestellt, gegenüber nur 800 bei der Frankfurter. Die politische Neuorientierung Deutschlands in Richtung Brandenburg-Preußen, insbesondere nach dem Siebenjährigen Krieg, fördert diese Neuorganisation weiter: die Rolle Thüringens und Sachsens als Vermittler in der allgemeinen deutschen Geographie wird verstärkt, während die freie Reichsstadt Frankfurt im Gegensatz dazu der alten politisch zersplitterten Lage entspricht. Frankfurt bleibt insbesondere der Handelsplatz für die lateinischen Bücher, während wir nach und nach in die Periode der Herrschaft der modernen Sprachen bzw. Nationen eintreten. Wenn die alte politische Zersplitterung bezeichnend für das Rhein-Main Gebiet bleibt, arbeitet Leipzig vorrangig für den deutschsprachigen und reformierten Buchmarkt: die Zukunft scheint der sächsischen Handels- u. Universitätsmetropole zu gehören. Zur Zeit der Aufklärung nimmt die Bedeutung der Frankfurter Buchmesse nach und nach ab, die Freistadt selbst wird ein Handelsplatz meist von regionalem und interregionalem Einfluss, und die gedruckten Frankfurter Meßkataloge nehmen 1750 schon ihr Ende.

Am Ende des 18. Jhs. ist es den Leipziger Fachleuten gelungen, die Stadt als einzige Buchmessestadt für ganz Deutschland zu etablieren. Der Basler Buchdrucker Decker, ein Vetter der berühmten Berliner Buchdruckerfamilie, schreibt kurz nach der französischen Revolution seinen Korrespondenten in Straßburg:

Ich möchte am 20. April nach Leipzig abfahren (...). Wahrscheinlich wird die Reise etwa 30 Louis für jeden von uns kosten, doch ihre Nützlichkeit wird gewiß diese Reisekosten weit überholen...

In vielen anderen Geschäftsbriefen finden wir Anmerkungen, die alle die Herrschaft der Pleiðestadt und ihrer Buchmesse betonen, auch wenn die Buchhändler ziemlich weit entfernt von Leipzig leben, wenn nicht sogar im Ausland. Als Ziegler, der für die Gebrüder Levrault in Leipzig am 14. April 1818 ankommt, sind schon "fast alle deutsche Buchhändler" in der Stadt, sowie einige Kollegen aus London – Leipzig wird zum europäischen Knotenpunkt zwischen den zwei größten Buchmetropolen der Zeit. Ziegler schlägt seinen in Frankreich verbliebenen Korrespondenten vor, sich durch Leipzig direkte Verbindungen auch mit den Engländern zu

beschaffen. Aus Frankreich sind noch weitere berühmte Fachleute persönlich angereist, nämlich die Kollegen Treuttel und Würtz (aus Paris, Straßburg und London), sowie die Witwe von Renouard⁸ und ein Handlungsdiener von Michaud⁹.

Die deutsche Buchgeschichte widerspricht der Theorie der Enzyklopädisten (insbesondere Turgots), nach der der Erfolg der Messen von der ihnen gewährten Zollfreiheit abhängig wäre. Für die deutschen Buchhändler bildet vielmehr die Messe die Bedingung und das Ergebnis ihrer Tätigkeit in ihren verschiedensten Facetten. Die langsame Abnahme der traditionellen Buchmessen im 19. Jh. ist eine Folge von allgemeineren Faktoren, die die Messen zu einer veralteten Form des Handels machen: kurz, die Zeit der Erfindung eines modernen industriellen Buchhandels ist gekommen.

II- Zur Funktion des Zwischenbuchhandels

Die Forschung bezeichnet nämlich das 19. Jh. als die Zeit der so genannten zweiten "Buchrevolution" nach Gutenberg¹⁰. Die sich verbreitende Industrialisierung, die gleichzeitige Erfindung eines neuen Modells von Büchern und gedruckten Waren (das industrielle Buch und die große peri-

⁸ Die bekannte Familie des gelehrten Pariser Buchhändlers: Antoine Augustin Renouard († 1854) war u. a. 1804 der Verleger des *Dictionnaire raisonné de bibliologie* (= Räsionniertes Wörterbuch der Bibliologie) von Gabriel Peignot. Die Renouard sind auch weithin bekannt als Buchhistoriker

⁹ Louis Gabriel Michaud, Verleger der berühmten großen biographischen Enzyklopädie Die Leipziger Buchmesse erlaubt zuerst den Verlegern, sich zu treffen, doch ist sie durch etwas ganz anderes auch dazu geworden, was uns die zeitgenössischen Zeitungen, Biographien bzw Autobiographien von Buchhändlern und Verlegern und auch die Ikonographie zeigen – man könnte insbesondere hier an das Werk von Opitz denken. Um die großen Buchhändler herum finden wir nämlich ein "kleines Volk" von Verkäufern, Straßenhändlern, Hausierern usw., die in der ganzen Stadt jede freie Mauer, Arkade oder Vorhalle besetzen.

¹⁰ *Les Trois révolutions du livre: actes du colloque international de Lyon/Villeurbanne* (1998), unter der Ltg von Frédéric Barbier, Genève, Droz, 2001 (*Revue française d'histoire du livre*, 106-109, 2000). *Les 3 [trois] révolutions du livre* [Katalog einer Ausstellung des CNAM, Paris], Paris, Imprimerie nationale, Musée des arts et métiers, 2002.

odische Presse), die wachsende Integration der deutschen bzw. der westlichen Geographie (bis zum heutigen utopischen *global village*) stellen die traditionellen Funktionen der spezialisierten Messen in Frage. Bei dieser tiefen Umwandlung der Konjunktur ist es als einziger Stadt Leipzig gelungen, durch mehr Spezialisierung und ein neues System von Handlungspraktiken ihre Herrschaft über die Branche zu erhalten. Seit der Mitte des 18. Jhs. haben sich die Instrumente des Buchhandels immer weiter entwickelt: die systematische Ausrichtung eines modernen deutschen Buchhandels wird in Leipzig von Philipp Erasmus Reich mit seiner Reformbewegung aufgebaut, und der Tauschhandel wird 1788 von den süddeutschen Fachleuten verlassen¹¹. An seiner Stelle benützen die Fachleute den Nettohandel (die Verleger verkaufen ihre Produktion entweder bar oder auf Kredit), den Konditionshandel (die Bücher werden “à condition“ während eines Jahres dem Sortimenter zur Verfügung gestellt) und den so genannten “Verkehr durch Leipzig“. Gleich nach 1788 wird die Reform auch von den norddeutschen Buchhändlern angenommen, so dass Leipzig als Zentrum des gesamten deutschen Buchhandels gilt. Die Unabhängigkeit von den wirtschaftlichen Agenten, insbesondere den Verlegern und gegenüber der politischen Behörde bildet die Grundlage des künftigen Erfolgs Leipzigs.

Doch, auch wenn die Tradition der jährlichen Reise nach Leipzig überlebt, wird der Zweck der Reise ein anderer. Unterwegs besichtigen die Buchhändler ihre wichtigsten Kunden und Kollegen und handeln in dieser oder jener Stadt als Vertreter (Bevollmächtigte) von Kollegen, die die Reise selbst nicht unternehmen wollen oder können. Die von den Elsässer am häufigsten besuchten Städte sind Dresden und Berlin, die Residenzstädte von Thüringen und Sachsen (Rudolstadt, Eisenach, Weimar, Gotha, usw.), und auf der Rückkehr Göttingen, Kassel, Münster, Düsseldorf und Köln, weiter noch Koblenz, Mainz, Wiesbaden, Frankfurt, Darmstadt, Heidelberg, Ludwigsburg und Stuttgart. Unserem Archivmaterial zufolge scheint Süddeutschland für die Franzosen weniger attraktiv gewesen zu sein: “in Ulm“, schreibt z. B. ein Leipzig-Reisender

¹¹ Mark Lehmstedt, *Philipp Erasmus Reich, 1717-1787*, Leipzig, 1988 (Ausstellungskatalog).

1818, „gibt es für uns nichts zu machen“. Es ist eben für die Straßburger und ihre Pariser Kollegen einfacher und günstiger, die Verbindungen mit Süddeutschland unmittelbar oder durch die Frankfurter und Stuttgarter Zwischenhändler aufrecht zu erhalten. Neben den Kollegen besuchen sie auch einige private Kunden, besonders wenn sie sich in einer Residenz- oder Universitätsstadt befinden, dazu auch in berühmten Badeorten (Aachen, Baden Baden, Ems oder Wiesbaden).

Die Rundreise nach und von Leipzig gibt die beste Möglichkeit, Auskünfte über die Solidität der einen oder der anderen sowie über die immer wichtige finanzielle Solidarität der Fachleute zu versammeln. Seit dem Ende des 18 Jhs. machen die Gebrüder Levraut selbst jährlich eine Reise in die Pleiße- oder die Saalestadt, oder sie senden einen Handlungsreisenden. Die Straßburger Buchhandlung verfügt schon seit dem Jahr 1810 über einen ständigen Leipziger Korrespondenten, nämlich die Mittlersche Kommissionsbuchhandlung, über die der Handlungsreisende Ziegler meint, sie würde gut genug für ihre verschiedenen Dienste bezahlt. Die Briefe Zieglers um 1820 betonen aber auch die mannigfaltigen Schwierigkeiten und Nachteile der Reise: die fortwährenden Verspätungen für Briefwechsel, Lieferungen und Bezahlung, dazu noch die möglichen Unfälle und Krankheiten während der Reise. Die Kosten selbst sind in dieser noch vorindustriellen Periode ziemlich gestiegen: 50 Taler für die Hin- bzw. die Rückfahrt bilden eine ziemlich große Ausgabe, die nur ein größeres Verlagsunternehmen ausnahmsweise leisten kann – bei den Levraut handelt es sich zu dieser Zeit unter anderen um die riesige Sammlung des *Dictionnaire des sciences naturelles*.

Der Zwischenbuchhandel und vor allem der Kommissionsbuchhandel sollte für diese Nachteile eine Lösung bieten¹². Durch den Leipziger Kommissionsbuchhandel wird es eben möglich, den immer dichter werdenden Briefwechsel zwischen den Fachleuten zu erleichtern und die Geschäftskosten zu vermindern, ein Ziel, das mit der Industrialisierung der Branche nur durch eine größere Spezialisierung erreicht werden kann. Der

¹² Mark Lehmstedt, « Die Herausbildung des Kommissionsbuchhandels in Deutschland im 18. Jt. », in *L'Europe et le livre...*, unter d. Ltg. v. Frédéric Barbier [et al.], Paris, Klincksieck, 1996, S. 451-483.

allmähliche Schritt von der Messe zur Kommission als Hauptfunktion des deutschen Buchhandels entwickelt sich nach verschiedenen Logiken. Die wachsende Industrialisierung in der Papierherstellung und im Druckgewerbe hat das traditionelle Gleichgewicht beim Herstellungspreis zwischen 1790 und 1830 gründlich umgewälzt. Das Buch ist bis zum Ende des *Ancien Régime* ein teures und relativ seltenes Produkt geblieben: jedes Exemplar einer vorindustriellen Ausgabe zu 1000-2000 Exemplaren soll einen möglichst hohen Gewinn abwerfen. Mit der Industrialisierung aber werden die Auflageziffer höher und die Durchschnittspreise sinken allmählich, so dass das Gleichgewicht nur durch eine bedeutende Erhöhung der Verbreitung erlangt werden kann. Der ständige Zwischenbuchhandel allein erlaubt die Bildung eines industriellen und modernen Marktes für das deutsche Buch. Zur selben Zeit korrigiert er das mächtige Streben zur Auslagerung (*delocalisation*), weil die allgemeinen Kosten zwischen den verschiedenen Mitgliedern des Netzes verteilt werden können. 1860 bedeutet das Ende für die Leipziger Meßkataloge, doch werden diese sofort durch andere bibliographische Publikationen ersetzt¹³, was der Leipziger Branche des Buchwesens erlaubt, ihren traditionellen Vorrang in Deutschland nicht nur zu behalten, sondern noch zu verstärken.

Welche Leistung erfüllt in der neuen industriellen Konjunktur der ständige Kommissionär für seine sogenannten Kommittanten? Die jährliche Buchmesse findet zu Ostern statt: mit der wachsenden Dichte und der immer höheren Geschwindigkeit des Tausches wird aber von den Fachleuten eine Frist von zwölf Monaten als immer unpraktischer angesehen. Zuerst erlaubt also der Kommissionär den Buchhändlern, in ständigen Beziehungen miteinander zu bleiben, indem er seinen Kommittanten die Dienste eines ständigen, hochspezialisierten Sekretariats bietet: den Briefwechsel und die Korrespondenz zu erledigen, die Bestellungen entgegen zu nehmen und an die Verleger bzw. Sortimenten weiter zu leiten, die entsprechende Buchhaltung zu leisten, usw. Jeder Buchhändler verfügt dank seines Kommissionärs über ein eigenes Auslieferungslager in der

¹³ Diese Verzeichnisse, unter ihnen besonders das *Börsenblatt*, werden in der Regel durch die Fachorganisationen, aber auch von einigen Privatunternehmern veröffentlicht.

Büchermetropole: der Kommissionär besorgt alle in den Katalogen seiner Kunden lieferbaren Titel, so dass er preisgünstig und schnell die Bestellungen durchführen kann. Das beständige Lager und die laufende Bibliographie ersetzen allmählich die traditionellen Funktionen der Buchmesse. Die Leipziger Firma Volckmar hat als erste diese neuen Bedingungen des industrialisierten Buchwesens systematisch theoretisiert und ihre Folgen für die tägliche Arbeit identifiziert. Für den Historiker deutet das Beispiel auf, wie eine Typologie der Innovation auch eine präzisere Analyse der neuen Organisationsformen fordert (frz.: *innovation organisationnelle*)

Der letzte Punkt ist der wichtigste: der Kommissionär bietet auch die Dienste eines Bankiers an. Der Zwischenbuchhandel leistet das *clearing*, und die Kommissionskosten enthalten einen bestimmten Prozentsatz für den vom Kommissionär eventuell gegebenen Kredit. Die Rechnungsführung endet jährlich am 31. Dezember, doch werden die Kosten erst am Ende der folgenden Ostermesse bezahlt – der verfügbare Kredit kann auf diese Weise bis zu einer 15monatigen Frist laufen. Während der Messe gleichen die Kommissionäre ihre Rechnungen miteinander aus, so dass es möglich wird, mit winzigen Barzahlungen viel größere Tauschmengen auszugleichen: Messe und Kommission nehmen die Funktion eines sehr wirksamen Kreditgebers: die im Laufe des Jahres in Leipzig geleisteten Zahlungen erreichen nach und nach fast die Zahlungen der Ostermesse (z. B. 1877 13,4 Millionen Mark, gegen 14,7 Millionen Mark während der Messe).

Da die meisten und mächtigsten Zwischenhändler ihren Sitz in Leipzig haben, werden die finanziellen Gewinne umso größer, je höher die Konzentration die gesamten Branche ist. Es wird für den Buchhändler oder Verleger, der den ganzen deutschen Markt erreichen will, immer wichtiger, mit der Leipziger Kommission zusammen zu arbeiten: Joseph Meyer, Gründer des Bibliographischen Institutes, lässt sich zuerst in Hildburghausen nieder, wo er den Nachdruck der klassischen Ausgaben eines Cottas sowie des berühmten *Konversationslexicons* von Brockhaus mit Erlaubnis der lokalen Behörden durchführen darf. Nach einigen Jahren stellt sich der Erfolg ein und Meyer entscheidet, die Firma nach Leipzig zu verlegen, einen Kommissionär anzustellen und die üblichen Netze des deutschen Buchhandels zu nutzen...

Umgekehrt sind im 19. Jh. die Leipziger Zwischenbuchhändler dazu verpflichtet, unaufhörlich Innovationen in ihrem Geschäft durchzuführen, wenn sie die Intensivierung des Integrationsprozesses der Branche durch Bahn, Telegraph, Telefon und Banknetze erfolgreich ausgleichen wollen. Sie müssen durch Konzentration und Rationalisierung ihrer eigenen Tätigkeit die Reduzierung von neuen Arbeitskräften und Kosten erreichen (frz.: *économies d'échelles*), um die Rentabilität eines neuen Vermittlers in den Buchhandelsnetzen zu gewährleisten. Dieses Streben erklärt die Schaffung der Bestellanstalt des Börsenvereins, die den speziellen Handel zwischen die Kommissionäre fördert - gegen Ende des 19. Jhs. empfangen z. B. die Leipziger Kommissionäre etwa 50 000 Briefe pro Tag, so dass die Rationalisierung eine gute Lösung gegen die Konkurrenz bildet.

Die ausländische Fachpresse veröffentlichte um die Jahrhundertwende präzise dokumentierte Studien über die Konzentration des deutschen Buchhandels in den Händen der Leipziger Kommissionäre. Am 5. Dezember 1910 meldet z. B. die *Bibliographie de la France*, dass die beiden größten Leipziger Häuser, nämlich Koehler und Volckmar, die vormalige Firma Robert Hoffmann eingekauft hätten, um einen *Trust* zu bilden, der nunmehr 70% der Branche kontrolliert. Weiter lassen die von Druckenmüller über den Zwischenbuchhandel veröffentlichten Statistiken darauf schließen, daß die Hoheit Leipzigs vor allem von der wachsenden Konzentration im Zwischenbuchhandel abhängt¹⁴: 1896 arbeiten 162 Leipziger Kommissionäre für 7677 Kunden (Kommittanten), was einen Durchschnitt von 47,3 Kunden pro Haus bildet. 16 Jahre später, 1912, sind es nur 140 Kommissionäre, die aber für 11060 Kunden arbeiten (79 Kommittanten pro Firma). Die größte Firma ist Volckmar, mit 618 Kommittanten. Da die Statistik der Kommittanten nicht über die unabhängigen Kunden informiert, könnten wir als Hypothese aufstellen, dass ein Leipziger Kommissionär um 1900 manchmal mit mehr als 5000 Korrespondenten in Beziehungen steht. Rationalisierung, Spezialisierung und Konzentration erlauben dem Leipziger Zwischenbuchhandel, die potentiellen Auswirkungen der Integration und der möglichen

¹⁴ Alfred Druckenmüller, *Der Buchhandel in Württemberg seit Erfindung der Buchdruckerkunst bis zur Gegenwart*, Stuttgart, 1908.

Delokalisierung der Branche umzudrehen, um diesen Prozess für sich selbst zu nützen. Neben Leipzig konzentriert die neue Reichshauptstadt Berlin nach 1871 einen wachsenden Teil der deutschen Buch- und insbesondere Zeitungsproduktion auf die Stadt. Für den Handel mit Posen, West- und Ostpreußen und ferner mit den baltischen Ländern bis St. Petersburg, sind die Berliner Kommissionäre zu unerlässlichen Vermittlern geworden, nach derselben Logik, nach der die Stuttgarter den Handel mit Süddeutschland und mit der Schweiz seit Jahrzehnten durchführen. Doch bleiben die Berliner bzw. die Stuttgarter Netze nur von überregionaler Größe, sie haben selbst ihre Kommissionäre in Leipzig.

Nicht zuletzt verstärkt eine weitere Dimension zur Gründerzeit den Vorrang Leipzigs: es handelt sich dabei um die Symbolkraft des Buches. Das neue deutsche Reich braucht eben nach 1871 eine geschichtliche Legitimität, die unter anderen in der Geschichte der gedruckten Kultur liegt. Die Schriften eines Wilhelm Fleischers in Frankfurt sowie später eines Friedrich Christoph Perthes in Hamburg zeugen von diesem Streben nach einem bestimmten kulturellen Nationalismus – Deutschland lässt sich selbst als die „Kulturnation“ *par excellence*,¹⁵ und die deutsche Kultur als eine schriftliche und gedruckte bezeichnen¹⁵. In dieser Perspektive ist die deutsche Tradition der Gelehrsamkeit und der gelehrten- bzw. bibliographischen Veröffentlichungen stark unterschieden z. B. von der französischen, mit den Arbeiten eines Debure oder eines Née de la Rochelle zu Ende des 18. Jhs.: die beiden Pariser Buchhändler bleiben durch die Idee des kulturellen Internationalismus und der Aufklärung beeinflusst. Das deutsche Buch und die deutschen Buchnetzwerke haben in diesem komplizierten Spiel eine zentrale Rolle einzunehmen, so wie Leipzig als Hauptstadt des deutschen Buchwesens. Die Pleißestadt ist seit seiner Gründung Sitz des Börsenvereins, sie wird noch zu Beginn des 20. Jhs. als Sitz der neuen Deutschen Bücherei gewählt. Die Anspielung auf die Vergangenheit verkörpert sich auch im Leipziger städtischen Raum, mit dem 1898-1900 errichteten Deutschen Buchhändlerhaus und mit dem hochrepräsentativen Komplex der Deutschen Bücherei. Diese wird in einem neuen und sehr-

¹⁵ *Le Commerce culturel des nations : France-Allemagne, XVIII^e-XIX^e siècle* [Beiträge der Konferenz von Frankfurt, 1989], in *Revue de synthèse*, Paris, Albin Michel, 1992, 1-2.



Deutsche Bucherei, Leipzig

symbolischen Leipziger Viertel errichtet, am Ende der Straße des 18. Oktober und auf dem Felde der ehemaligen Völkerschlacht von 1813.

Nach Paris (1896) und London (1899) organisiert Leipzig 1901 den dritten internationalen Verlegerkongress, so dass sich die Stadt als eine unter den drei Weltstädten des Buchwesens um die Jahrhundertwende vorstellt. Der Höhepunkt ist 1910 erreicht, als Leipzig von den Fachleuten gewählt wird, um die so genannte Internationale Ausstellung für Buchgewerbe und Graphik (die BUGRA) zu organisieren. Durch eine grausame Ironie der Geschichte wird dieser Entwurf erst in Mai 1914, drei Monaten vor dem Ersten Weltkrieg, sein Ziel erreichen. Die BUGRA wird auch auf dem ehemaligen Schlachtfeld von 1813 angesiedelt, und die verschiedenen Veranstaltungen werden mit der entsprechenden Erinnerungskultur systematisch artikuliert: am Johannisfest (am 28. Juni) ehrt man die „großen deutschen Toten“, unter denen die Helden des Buchwesens den ersten Rang einnehmen – von Peter Schöffer, dem ehemaligen Teilhaber von Gutenberg, bis Otmar Mergenthaler, dem Erfinder der Monotypie. Zur selben Zeit enthüllt man das von Lehnert errichtete Gutenbergdenkmal. Die am 6. Mai 1914 offiziell eingeweihte BUGRA wird im *Börsenblatt* beschrieben als

eine unvergeßliche und großartige Ausstellung des deutschen Geistes, unser deutsches Vaterland ehrend, eine zentrale Sonne für die graphische Welt, ja, eine Sonne, die das Wissen und das Können an alle Völker sendet, derer Lehrlinge und Schüler in die deutsche Büchermetropole herbeilaufen wollen...

Kurz, es handelt sich bei der BUGRA um die Selbstinszenierung des deutschen Buchhandels, dessen Weltherrschaft proklamiert wird. Die symbolische Selbstinszenierung des Buchhandels krönt die Theorie Deutschlands als (Druck)Kulturnation und legitimiert die Stellung Leipzigs als Hauptstadt dieser Druckkultur. Lucien Febvre betonte, dass „die wirtschaftlichen Ereignisse, wie alle andere in einer menschlichen Gesellschaft, auch durch Glaube und Meinung berührt werden“. Das historische Beispiel bleibt heute von Bedeutung, bei der Konjunktur einer wachsenden europäischen Integration und eines tiefen Paradigmenwechsels der Medien.

LEIPZIG 1914



**MAI-
OKTOBER**

WELTAUSSTELLUNG
FÜR DAS GESAMTE BUCHGEWERBE
UND DIE GRAPHISCHEN KÜNSTE
Historische, technisch-belehrende und industrielle
Abteilungen
EIGENE GEBÄUDE FÜR FREMDER STAATEN
SONDERAUSSTELLUNGEN
Festliche Veranstaltungen, grosser Vergnügungspark

Offsetdruck Oscar Brandstetter, Leipzig



HECKENAST GUSZTÁV.

Buchhändler- und Verlegerkontakte zwischen Leipzig und Budapest vom Vormärz bis zum ersten Weltkrieg *

Dorottya Lipták

Die Leipziger und die ungarischen Buchhändler sind durch eine seit Jahrhunderten andauernde Tradition miteinander verbunden. Eingangs reicht hier auch nur ein Hinweis auf Carl Christian Horváth, den ungarischstämmigen Potsdamer Buchhändler, der 1825 einer der Initiatoren des Börsenvereins war.

Manche deutschen Forscher meinen, Leipzig besäße als Buchstadt einen paradigmatischen Wert in Bezug auf die Entwicklung des modernen internationalen Buchmarktes, den strukturellen Ausbau des Buchhandels, die Schaffung der rechtlichen Rahmenbedingungen und die Koordination der Vermittlungsprozesse der Verlage. Leipzig war nicht nur ein „zentraler Stapelplatz des Wissens“ mit Messe durch die einzigartige Konzentration der Verlagsbuchhändler, sondern es wurde durch die Gründung des Börsenvereins auch zu einem Kommunikationszentrum, wo alle theoretischen und praktischen Fragen des Berufstandes kontinuierlich besprochen wurden.

In der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts hatte die Stadt über ihre führende Rolle auf dem deutschen Buchmarkt hinaus auf den gesamten Kontinent eine außerordentliche Ausstrahlungskraft und beeinflusste das Leben der Buchzentren des damaligen Habsburgerreiches – Wien, Prag und Budapest (das damals nur Pest war). Die ungarischen Buchhändler sind seit dem 18. Jahrhundert ständig auf den Ostermessen präsent. Gegen Ende des Jahrhunderts verkaufen Weigand und Köpff bzw. Strohmayer

* Die Studie ist im Rahmen des geförderten Forschungsprojekts von der Forschungsgruppe Res libraria Hungariae der Akademie der Wissenschaften Ungarn fertiggestellt.

aus Pest, Schwaiger aus Pozsony (Pressburg, Bratislava) ihre Neuheiten. Die ersten Angaben zum Umsatz stammen aus dem Jahre 1811, die den Wert der mit den ungarischen Buchhändlern ausgetauschten bzw. von ihnen für Bargeld gekauften Bücher auf eine Million Reichstaler schätzen.¹

Als Teil des Habsburgerreiches wurde in Ungarn der Buchhandel und die Buchdruckerei langfristig durch eine Verordnung von Franz II. aus dem Jahre 1806 geregelt. Im Folgenden werde ich mich auf eine kurze Darstellung der Handelsvorschriften dieser Verordnung beschränken. Es werden die Rechte des Buchhändlers festgelegt; er ist berechtigt, mit durch die Zensur zugelassenen alten und neuen, gebundenen und ungebundenen Büchern, mit Kupferstichen, mit musikalischen Werken und Landkarten Handel zu treiben, und er kann für die Herausgabe in- und ausländische Werke entgegennehmen und ausländische Bücher verkaufen oder tauschen. Demgegenüber darf der Antiquar nicht mit Büchern handeln, er darf Bücher nicht einmal in Kommission übernehmen. Die Verordnung schützt die Interessen der privilegierten Buchhändler gegenüber den ausländischen Händlern und verbietet die Kolportage. Aus dem Text der Verordnung geht jedoch hervor, dass das primäre Ziel nicht so sehr der Schutz der Buchbranche, sondern vielmehr die Kontrolle über die Herstellung der Druckereiprodukte durch die kaiserlich-königlichen Behörden war.

Von der Praxis des Buchverkehrs können wir uns folgendes Bild machen. Der Buchhändler betreibt in der ersten Hälfte des Jahrhunderts in erster Linie eine Sortimentertätigkeit, d.h. er besorgt und vertreibt die einheimischen und ausländischen Publikationen. Die Einfuhr der letztgenannten und den Handel mit ihnen regeln die Zensurgesetze. Er gibt jedoch gleichzeitig auch selbst Bücher heraus, das heißt, er ist oft als Verleger und Buchhändler tätig. Mit der Zeit ging zwar das Gewicht der Sortimentertätigkeit bei den bedeutendsten Händlern aus der Hauptstadt zurück, aber einen Verlag, der ausschließlich dieses Profil besaß, gibt es bis in die Mitte der 1840-er Jahre noch nicht.

¹ Später werden die Umsatzdaten des Außenhandels in Gewichtsmaßeinheiten angegeben. Vgl. Schwartner, Márton: Statistik des königreiches Ungern. Ofen, 1811. III. Teil. S.453-454.; Corvina (Anzeiger des Vereins der Ungarischen Buchhändler) 1879. Nr. 18. (zit.: Corvina)

Aus dem Lager des Verlegers und Buchhändlers bzw. des Druckerei-Verlages erreicht das Buch auf dem Wege des Kommissionssystems die Provinz und das Ausland. Der Buchhändler bestellt das Buch meistens mit Rückwarerecht oder fest. Dieses letztere nannte man feste Rechnungsstellung. Es gab auch die Methode der getrennten Fakturierung, bei der der Sortimenter, abgesehen von den Neuheiten, von einem Buch innerhalb eines Jahres eine größere Menge übernahm und dabei ihm ein um 20-25% höherer Rabatt zustand als üblich. Die Neuheiten kamen von den Verlagen ohne besondere Bestellung automatisch auf Kommissionsbasis. Die Jahresabrechnung fand auch bei uns zu Ostern statt, vorher gab es den sogenannten Umwerf (Inventur), der sich wie zahlreiche andere deutsche Fachausdrücke – zum Beispiel Remittenda, Auflage, Disponenda – auch nach der Umstellung von der deutschen Sprache für immer in der ungarischen Fachsprache eingebürgert hat. Der Kommissionär ist der Beauftragte der Verlage und Buchhändler vom Lande auf dem Pester Markt. Die Höhe der Kommission und die Kostenrechnungen sind frei zu vereinbaren. Das in dieser Zeit entstandene System des Kommissionärs und Komittenten blieb, abgesehen von einigen kleineren Änderungen im letzten Drittel des Jahrhunderts, bis zur Verstaatlichung der Buchbranche im Jahre 1948/49 im Grunde genommen bestehen. Aus dem oben Genannten geht eindeutig hervor, dass das Beziehungssystem Verfasser-Verleger-Sortimenter in Ungarn die in Deutschland entstandene und in der ersten Hälfte des Jahrhunderts eingebürgerte Praxis übernahm. Die Schlüsselwörter waren Organisation, Pünktlichkeit, Disziplin,² Zuverlässigkeit, diesen begegnen wir oft in den Geschäftsrundschreiben.

1848 gibt es in Ungarn – Siebenbürgen und Kroatien mitberechnet – 70 Buchhändler (einige Buchbinder und Antiquare sind auch darunter zu verstehen). Im Abgleich mit den Daten des Schulz-Adressbuches aus dem

² Révay, József: Félévszázad a magyar könyv szolgálatában. (Halbes Jahrhundert im Dienste des ungarischen Buches) In: A Magyar Könyvkiadók és Könyvkereskedők Országos Egyesületének ötven éve 1878-1928. (In: Fünfzig Jahre des Landesvereins der Ungarischen Buchhändler und Verleger 1878-1928.) Budapest, 1929. S. 23-27.; Corvina 1884. Nr. 20. S.78-79., Corvina 1888. Nr.21. S.91., Nr.23. S. 95-96., Nr. 24. S. 109., Nr.26. S. 111-112., Nr.27. S 116 – 117.

Jahre 1850 geht hervor, dass von diesen 31 Händler einen direkten Kommissionärskontakt zu Leipzig hatten. Unter ihnen gibt es 11 Firmen aus Pest, eine aus Buda (Ofen) und fünf aus Pressburg.

Unter den Gründungsmitgliedern des Börsenvereins finden wir im Jahre 1825 zwei Namen, die auf Ungarn hinweisen. Das Gründungsmitglied Nr. 1 ist der bereits erwähnte Carl Christian Horváth, an 114. Stelle steht Otto Wigand. Auf ihn werde ich später noch eingehen. Von den 31 ungarischen Firmen mit Kontakten zu Leipzig können wir in dem Mitgliederverzeichnis des Börsenvereins bis 1848 11 Namen bzw. 9 Firmen finden. Ihre geographische Verteilung gibt eindeutig Auskunft: zwei sind in Pressburg, im damaligen Verwaltungszentrum mit Hauptstadtstatus, tätig: Andreas Schwaiger und Karl Friedrich Wigand. Vier, György Kilián, Konrád Adolf Hartleben, Gusztáv Heckenast und Gusztáv Emich in Pest, das immer mehr die Rolle des Handels- und Kulturzentrums übernimmt. Jeder der Genannten ist ein Buchhändler mit gutem Namen und entwickelt sich in der zweiten Hälfte des Jahrhunderts zu einem erfolgreichen Verlagsunternehmer. Einen einzigen Namen gibt es von den so genannten Provinzhändlern, Thierryt aus Nagyszeben (Hermannstadt, Sibiu).³ Die Stadt war seinerzeit das Zentrum der Siebenbürger Sachsen.

Sie schalten regelmäßig Anzeigen und publizieren auf den Seiten des Börsenblatts. Als ersten Namen treffen wir im ersten Jahrgang des Blattes im Jahre 1834 auf den Namen Konrad Adolf Hartleben, der sich darüber beschwert, dass der Transport zwischen Leipzig und Pest fünf bis sechs Wochen in Anspruch nimmt. Nur als Vergleich: der Austausch zwischen Wien und Pest dauerte eine Woche. Hartleben eröffnet in Pest und dann in Wien eine Buchhandlung. In Leipzig und Wien betreibt er eine Verlagsexpedition. Unter den Pester Händlern ist er der erste, der das

³ Unsere Angaben sind nicht völlig im Einklang mit Sándor Varga, nach dessen Statistik im Jahre 1848 haben 37 Firmen Kommissionsgeschäft mit Leipzig, und davon 7 sind Mitglieder des Börsenvereins. Vgl. Schulz, Otto, August: Adreßbuch für den Deutschen Buchhandel. Leipzig, 1850. (zit W. Adreßbuch von Schulz); Varga, Sándor: A Magyar Könyvkereskedők Egyletének alapítása. (Gründung des Vereins der Ungarischen Buchhändler). Budapest, 1980. S. 137-142. (zit W.: Varga, Gründung des Vereins.); Verzeichnis der Mitglieder des Börsenvereins der Deutschen Buchhändler zu Leipzig. Sächsisches Staatsarchiv (Sächs. StaL) Bd. 1825-1866.

Sortimentgeschäft vom Verlagsgeschäft trennt. Dann lässt er sich endgültig in Wien nieder, wo sein Unternehmen zu den produktivsten Verlagen der zweiten Hälfte des Jahrhunderts wird.

Für die Städte und Länder umspannenden Beziehungssysteme, für die weit verzweigten Familienunternehmen liefert die Geschichte der Firmen der Familie Wigand ein hervorragendes Beispiel. Die Kenner der ungarischen Bücherkunde erwähnen meist nur Otto Wigand, aber für den Erforscher des Buchhandels und des Verlagswesens sind die weiteren Mitglieder der Familie mindestens ebenso wichtig. Ich weiß von der Tätigkeit von 10 Mitgliedern der Familie mit Göttinger Abstammung. Mit Hinsicht auf die Grenzen des Umfangs meines Beitrages werde ich mich jetzt in erster Linie auf Otto Wigand konzentrieren, auf die Arbeit der Geschwister und Kinder wird nur hingewiesen.

Der Firmengründer Karl Friedrich Franz Wigand lernt laut einigen deutschen Forschern bei der Firma Vandenhoeck-Ruprecht den Handel mit den Büchern (Ruprecht ist sein Pate), dann lässt er sich zuerst in Brunn (Brno) und schließlich im Jahre 1811 in Pressburg nieder. Er wird zu einem angesehenen Händler, eröffnet nach Pressburg auch in Sopron (Ödenburg) ein Geschäft. Pressburg hat in der ersten Hälfte des Jahrhunderts eine Rechtsakademie und eine evangelische Hochschule, an denen die Intelligenz der Zukunft studiert, und beherbergt auch weitere Institutionen, ist seit 1825 auch als politisches Zentrum bekannt, da hier die Parlamentssitzungen der so genannten ungarischen Reformzeit – eine dem deutschen Vormärz ähnliche Bewegung – abgehalten werden. All das zieht die Adligen und an Politik Interessierten und die Korrespondenten an, und sie bedeuten für den Buchhändler einen sicheren Markt.

Ödenburg erweist sich ebenfalls als die richtige Wahl, da die Stadt das Zentrum der Handelswege in Richtung Wien ist. Es gab hier durch die "Ungarische Gesellschaft von Sopron" ein reges geistiges Leben, das nach Außen hin offen war. Karl Friedrich Wigand gründet eine Druckerei und ein Verlagshaus und ist seit 1825 auch Eigentümer des traditionsreichsten Presseerzeugnisses im Land, der *Pressburger Zeitung* (1764-1929). Er lädt seinen Bruder Otto zur Mitarbeit ein, der anfangs mit einem kleinen Handwagen die Gemeinden Oberungarns aufsucht und dem ungarischen Adel und den deutschen Bürgern Bücher verkauft. Dann eröffnet er in Kassa (Kaschau, Košice) – am Handelsweg nach Krakkó (Krakau,

Krakow) – ein eigenes Sortimentsgeschäft. Bald steigt auch der jüngere Bruder György (Georg) ins Geschäft ein.

Ottos Initiativkraft zeigte sich früh, bis dahin waren nämlich die Buchhändler auf dem Lande meist auch Drucker oder Buchbinder, eventuell betrieben sie auch noch Papierhandel. Er begann jedoch schon im frühen Alter als Verlagsunternehmer. Während seines Aufenthaltes in Kaschau verlegte er 35 Werke, 13 in ungarischer, 21 in deutscher und eins in lateinischer Sprache. Schon in diesen Jahren zeigte er sich offen gegenüber den ungarischen Geistesströmungen, die eine literarische und politische Neugeburt vorbereiteten.⁴

Wigand hatte das richtige Gespür dafür, dass für ihn die Zukunft aus beruflicher und geschäftlicher Sicht in der Stadt Pest lag. Pressburg war zwar die ungarische Krönungsstadt und Sitz des Parlaments der Reformzeit, aber Pest wurde immer mehr zum kommerziellen und geistigen Zentrum des modernen Ungarn, zum politischen Brennpunkt, wo 1848 auch die Revolution ausbrechen wird. Nach den Zunftregeln des Buchhandels konnte er nach anfänglichen Schwierigkeiten eine Konzession erhalten und 1827 in der Innenstadt von Pest, in der Váci Straße, sein Geschäft eröffnen. Das Geschäft in Kaschau wird von Georg Wigand weitergeführt. Mit seinen hervorragenden geistigen Eigenschaften und seinen Fachkenntnissen baut er sich in kurzer Zeit vornehme Kunden- und Autorenkontakte und –verbindungen auf, sein Geschäft erlebt einen schnellen Aufschwung. Seine verlegerische Aktivität übertrifft sogar die des aktivsten der Pester Verleger, Adolf Konrad Hartlebens, und Wigand verlegt während seines kurzen Aufenthaltes in Pest 67 Arbeiten, 28 in ungarischer und 39 in deutscher Sprache.

Sein größtes Unternehmen war die Herausgabe des Conversationslexikons in 12 Bänden – mit ziemlichen Schwierigkeiten verbunden (1831-34), eigentlich die 7. Ausgabe der Allgemeinen deutschen Real-

⁴ Sennowitz, Adolf: Wigand, Otto. In: Magyar Könyvészet (Jahrbuch der Ungarischen Buchhändler) Budapest, 1894. S.5-7.; Steinhof, Károly: A kassai könyvkereskedelem története 1712-től a jelenkorig. (Die Geschichte des Buchhandels von Kaschau von 1712 bis heute). Budapest, 1907. S. 37-39.; Kießhauer, Inge: Otto Friedrich Wigand (1795-1870). In: Leipziger Jahrbuch zur Buchgeschichte 1/1991. S.156-157.

Enciklopädie für gebildete Stände, also des Conversationslexikons von Ferdinand Arnold Brockhaus.

Mit einer Adaptation des Brockhaus Conversationslexikons versuchten sich zuerst die Dänen in den Jahren 1816-1818, aber das Unternehmen wurde abgebrochen. Die erste erfolgreiche ausländische Ausgabe und gleich die zweite Adaptation gehörte den Holländern (8 Bde. bei Nieuwenhuis Verlag, Zutphen, 1820-1829). Darauf folgte die ungarische Version, *Közhasznú Esmeretek Tára. A Conversations=Lexicon szerént Magyarországra alkalmaztatva* (*Sammlung gemeinnütziger Kenntnisse. Das Conversationslexikon auf Ungarn adaptiert*), von der Wigand behauptet, so richtig könne es in keine Sprache übersetzt werden, es müsse den nationalen Verhältnissen angepasst werden.⁵

Wigand wird in Pest zum liberalen Demokraten. Sein Name ist bald mit den Kreisen der Pester Reformer, der liberal-demokratischen Intellektuellen, politischen Vertretern und Schriftstellern verbunden, deren Werke über die ungarischen feudal-ständischen Verhältnisse, die Notwendigkeit der bürgerlichen Umgestaltung und die unterdrückerischen Maßnahmen des kaiserlichen Hofes (in erster Linie jene von Graf István Széchenyi) er der Reihe nach verlegt. Er ist auch bereit, die durch die Wiener Zensurkommission verbotene ausländische politische Literatur (in erster Linie aus Deutschland und Frankreich) in Ungarn zu verbreiten, was gleichzeitig ein politisches wie auch geschäftliches Risiko darstellt. Die Mehrheit der mit der sächsischen Zensurgenehmigung gedruckten und ins Land eingeführten Werke wurde durch die Wiener Bücherzensurkommission auf eine Verbotsliste gesetzt und der Dreißigst-Zoll und die Postämter haben alle ausländischen Werke im Voraus geprüft. Die Revisoren verfolgten den Weg der verbotenen Bücher und Zeitungen in den Buchhandlungen und allen vorstellbaren Vertriebsorten und beschlagnahmten diese.

Trotzdem hielt Wigand im hinteren Teil seines Geschäftes hinter einer als Bücherregal getarnten Tür ein Depot verbotener Bücher aufrecht, wo

⁵ Lipták, Dorottya: Die „Sammlung gemeinnütziger Kenntnisse“ von Otto Wigand. Zur Geschichte des ungarischen „Brockhaus“. In: Thomas Keiderling (Hg.): F.A. Brockhaus 1900-2005. F.A. Brockhaus, Leipzig-Mannheim 2005. S. 188-199.

haufenweise in- und ausländische verbotene Bücher standen. Deswegen wurden die österreichischen und ungarischen Zensurbehörden auf ihn aufmerksam. Ein Spitzelbericht erwähnt, dass Wigand an die Wand dieses geheimen Depots einen Galgen malen lassen wollte, an dem symbolisch der Direktor der Zensur in Wien und Hofsekretär Sartori hängen werde. 1832 ordnete sogar Kanzler Metternich selbst eine Untersuchung gegen ihn an. Dementsprechend ist er Beobachtung, Kontrolle, Disziplinarverfahren – meist mit Geldbußen verbunden – und politischer Vexation ausgesetzt.⁶

Die revolutionäre Welle in Europa 1830 führte unter den liberalen Denkern zu einer Begeisterung, und in Ungarn kam es in erster Linie nach dem Sturz des polnischen Aufstandes zu einer Solidaritätsbewegung zur Unterstützung der Flucht der polnischen Patrioten. Otto Wigand war ebenfalls daran beteiligt, zusammen mit bestimmten ungarischen Aristokraten sowie mit Ferdinand Brockhaus und dem „Leipziger Verein zur Unterstützung hilfebedürftiger Polen“. Er besorgte für die Fliehenden falsche Pässe. Das oben Genannte und diese mutige Tat führten dazu, dass seine Lage wegen der von der Wiener Regierung zu erwartenden Strafmaßnahmen in Pest nicht mehr haltbar war. In einer Januarnacht des Jahres 1833 überlässt er sein Geschäft seinem Schwager Gusztáv Heckenast und flieht nach Leipzig. Seine Verdienste werden dadurch nicht geschmälert, dass er dies – laut bestimmten Quellen – mit einem legalen Pass tat. Dies war sicherlich seinen in Wiener Hofkreisen einflussreichen ungarischen Aristokratengönnern zu verdanken, wobei wohl auch die Kanzlei nicht abgeneigt war, da sie hoffte, dass Wigand keinen Ärger mehr machen werde.

Sie hatten jedoch Wigands Engagement für Demokratie und Freiheit unterschätzt, er sah in seinem Unternehmen nämlich nicht nur eine geschäftliche,

⁶ Magyar Országos Levéltár. (Ungarisches Staatsarchiv. zit: MOL). Archiv der Ungarischen Hofkanzlei. Acta praesidialia. Kanc. praes. 1832. Nr.455. 1-4, Nr. 547, Nr 418.; MOL. Kanc. generalia. 1832. Nr. 1322.; 1833. Nr. 4856.; Felhő, Ibolya – Vörös, Antal: Helytartósági Levéltár. (Archiv der Statthaltereien). Budapest, 1961 S.218-230.; Mályusz, Edit: Császár Edit: Megbíráltak és bírálók. (Kritisierte und ihre Kritiker). Budapest, 1985. S.150-154, 368-369.; Sennowitz, Wigand, S.8-9. ; Hermann, Éva: Az anti-úrbéri váltság megjelenésének története. (Geschichte der Veröffentlichung des Anti- Frontdienst- Erlöses). In: Lukácsy, Sándor- János Varga (Hg.): Petőfi és kora. (Petőfi und sein Zeitalter). Budapest, 1970 S.296-297. (zit.W.Hermann, Antiúrbéri.); Kießhauer, O.F. Wigand, S.158.

sondern auch eine politische und moralische Stellungnahme, und er setzte seine Tätigkeit in diesem Geiste auch in Leipzig fort. Zu seinem Aufenthalt in Ungarn sagte Wigand 1860 folgendes: „... meine Liebe und treue Anhänglichkeit an jenes Land, wo ich die schönsten Jahre meines Lebens edler und wackerer Patrioten gelebt, gekämpft, gestritten und gelitten habe.“⁷

Ins Leipziger Bürgerbuch wird Wigand am 8. Februar 1833 als „Wigand aus Pesth, Buchhändler“ eingetragen, der wie die Mehrheit der ungarischen Verlagsbuchhändler traditionell ausgedehnte Kontakte zum deutschen Buchzentrum hatte.⁸ Er hatte ja schon seit 1816 eine Firma in der Stadt, die Wigandsche Verlagsexpedition in der Nicolaistrasse, die bis 1833 den Vertrieb seiner in Ungarn in deutscher Sprache verlegten Bücher durchführte,.

In seinem zur Ostermesse herausgegebenen Rundschreiben teilte er mit, „dass die Wigand’schen Buchhandlungen in Pesth, Pressburg Ödenburg und Kaschau ihren sämtlichen Bücherbedarf von dieser Ostermesse an, einzig und allein von mir beziehen werden.“⁹ Sein Bruder, Georg, folgt ihm nach Leipzig und übernimmt das Kommissionsgeschäft. 1841 kauft er sich ein neues Haus „zum Gutenberg“ in der Windmühlenstrasse, wo er ein paar Jahre darauf auch eine Druckerei gründet. Diese wird von seinem zweitgeborenen Sohn Otto Alexander geführt und auch als Eigentümer gezeichnet. Es eröffnen sich für ihn neue geschäftliche Möglichkeiten und ein politischer Spielraum, er schaltet sich sofort in die fachliche und politische Öffentlichkeit ein.

Die 1830-er Julirevolution in Frankreich sorgte für neue Impulse, Sachsen wurde zu einer konstitutionellen Monarchie. Die neue Verfassung vom 4. September 1831 weckte Hoffnungen, sie stellte die Sache der Pressefreiheit

⁷ MOL. Kanc. praes. 1832. Nr.99, Nr. 455, Nr.547, Nr.1037.; MOL. Archiv der Statthalterei.Departamentum revisionis librorum.(zit: MOL. Htt. Dep. rev. libr.) 1834. f.7. pos. 42.; Buch-und Schriftmuseum der Deutschen Bücherei Leipzig. (zit:DBSM). Archiv. Geschäfts Rundschreiben. Akten von Gustav Heckenast 1. Juli. 1834.; Orosz, József: Terra incognita. Vorwort von Otto Wigand. Leipzig, 1860.

⁸ Stadtarchiv Leipzig. Leipziger Bürgerbuch 1815-1854. Bl.88.

⁹ Eva Hermann beruft sich auf den „Katalog der Wigandschen Verlagsexpedition in Leipzig bis Ostern 1833“, der in Ungarn nicht zugänglich ist. Vgl. Hermann, Eva: Die Buchstadt Leipzig und ihre Rolle bei der Vorbereitung der bürgerlichen Revolution von 1848 in Ungarn. In: Kalhöfer, Karl-Heinz- Helmut, Röttsch (Hg.): Beiträge zur Geschichte des Buchwesens Bd. 1. Leipzig, 1965. S. 83. (zit. W.Hermann, Buchstadt.); Leipziger Adreßbuch 1832 ff.; Adreßbuch von Schulz 1839.

und die Überprüfung des Systems der Zensur in Aussicht. Dieser Geist wurde auch vom Magistrat der Stadt unterstützt, das Florieren dieser Branchen und des Handels stand auch in seinem Interesse, durch den Messehandel und die Börse erlangte die Stadt bedeutende Einkünfte. Man sollte aber die Tatsache nicht vergessen, dass Sachsen in dieser Zeit Mitglied des Deutschen Bundes mit preußischer und österreichischen Dominanz war. Es galten die Beschlüsse von Karlsbad aus dem Jahre 1819, die nicht nur eine strikte Kontrolle vorgeschrieben, sondern Metternich auch ermöglicht hatten, gegen alle in Leipzig erschienenen Druckerzeugnisse vorzugehen, die er als gefährlich für die Gesamtinteressen des Reichs eingeschätzt hat.¹⁰

Wigand ist jahrzehntelang auf der Generalsammlung des Börsenvereins besonders aktiv. Er setzt sich mit den Brüdern Brockhaus, Friedrich und Heinrich für die Reform des deutschen Buchhandels ein, insbesondere für die Vereinfachung und Zentralisierung der Abrechnungsangelegenheiten und gegen den wilden Buchhandel und –druck. Er ist auch Gründungsmitglied des Leipziger Buchhändlervereins, dem Organ, das die Buchangelegenheiten der Stadt direkt vertritt. 1837 wird er auch in die Deputation gewählt, in der er zusammen mit Heinrich Brockhaus, Wilhelm Härtel und Salomon Hirzel den Kampf gegen die Pressezensur im Vormärz in den Mittelpunkt ihrer Arbeit stellt und ständig mit Petitionen die zweite Kammer des Sächsischen Landtags bombardiert.¹¹

¹⁰ Reinhardt, Paul: Die sächsischen Unruhen der Jahre 1830-1831 und Sachsen Übergang zum Verfassungsstaat. In: Fester, R. (Hg.): Historische Studien Bd. 8. Halle/Saale, 1916 S. 85. (zit. W. Reinhardt, Die sächsischen Unruhen).; Verfassungsurkunde des Königreichs Sachsen vom 4 September 1831. 4. Aufl. Leipzig, 1909.; Hermann, Eva: Buchstadt. zit W. S. 67-80, 207-211.; Dies.: Anti-úrbéri. zit W. S. 291, 294, 297.

¹¹ Verzeichnis der Mitglieder des Börsenvereins der Deutschen Buchhändler 1825-1866. (Sächs. StaL).; Klitzke, Gerd: Zur gesellschaftlichen Stellung des Verlegers Heinrich Brockhaus, insbesondere im Vormärz und in der Revolution von 1848/49. In: Röttsch, Helmut- Selle Karlheinz (Hg.): Beiträge zur Geschichte des Buchwesens Bd. 6. Leipzig, 1973. S. 15-24.; Lorck, Carl Berend: Die Druckkunst und der Buchhandel in Leipzig durch vier Jahrhunderte Leipzig, 1879. S. 170-171.; Ders. Geschichte des Vereins der Buchhändler zu Leipzig während der ersten 50 Jahre seines Bestehens 1833- 1882. Festschrift. Leipzig, 1883 S. 66; Kießhauer, O, F, Wigand, zit W. S.160.; Hermann, Buchstadt, zit W. S. 91-94, 140-142; Lipták, Die „Sammlung gemeinnütziger Kenntnisse“, zit W. S. 191-193.

Wigand setzte neben der Herausgabe deutscher progressiver Autoren, wie jener der Werke der Neuhegelianer und des Gesamtwerks von Feuerbach, die Herausgabe der in Ungarn verbotenen Werke der bedeutendsten Vertreter der ungarischen Reformbewegung fort. Zu diesen gehören auch das Stadium von Graf Széchenyi und die Balítéletek (Vorurteile) von Graf Wesselényi. Dieses letztere Werk gab er zur Irreführung der Wiener Zensur, mit einer falschen Ortsangabe im Impressum (Bukarest) heraus, vertrieben wurde es landesweit durch die Buchhandlungen seines älteren, in Pressburg lebenden Bruders, Friedrich Wigand sowie seines Schwagers Gusztáv Heckenast und anderer Kollegen.

Dies führte dazu, dass auf Druck Metternichs die sächsische Regierung im Jahre 1837 über alle ungarischen Manuskripte ein Druckverbot verhängte. Das Verbot wurde nach einer Intervention der am Druck ungarischer Werke interessierten Verlage 1843 aufgehoben, aber zur Kontrolle der Manuskripte wurde ein Zensor, der des Ungarischen mächtig war, ernannt.¹²

In den 40er Jahren des 19. Jahrhunderts beteiligten sich an der Herausgabe ungarischer Bücher auch durch ihre liberal-demokratische Weltanschauung bekannte, teilweise als Förderer von radikalen, revolutionären Ideen geltende Verleger, wie Ernst Keil, Friedrich Volckmar, Franz Koehler und Druckereien wie Friedrich Brandstetter, Bernhard Tauchnitz, Teubner, Breitkopf&Härtel. Als Übergangslösung ließ Wigand wegen der gerade etwas gemäßigteren politischen Verhältnisse auch in Halle, das zu Preußen gehörte, bei Eduard Heynemann Manuskripte drucken.

Mit den meisten Publikationen neben Wigand stand Mitte der vierziger Jahre Philipp Reclam, dessen Name neben der ungarischen auch für die Vermittlung der oppositionellen Literatur der slawischen Völker des Habsburgerreiches steht. Den Vertrieb der fertig gedruckten Werke übernimmt auf Kommissionsbasis oft Karl Franz Koehler, andere Male werden

¹² Vgl. Lipták, Dorotya: Die Rolle der Zensur im Verlags- und Pressewesen Ungarns im 19. Jahrhundert. In: Ducreux, Marie – Elizabeth & Svatoš, Martin (Hg.): *Libri prohibiti. La censure dans l'espace habsbourgeois 1650-1850*. Leipzig, 2005. S. 55-73.; MOL. Kanc. praes. 1833. Nr. 189, Nr. 1186, Nr. 1259, Nr. 1988., 1834. Nr. 2187.; Vízota, Gyula: A „Stádium” megjelenésének története (Zur Geschichte der Veröffentlichung des „Stádium”). Budapest, 1905.; Trócsányi, Zsolt: Wesselényi, Miklós. Budapest, 1965. S. 151-154.; Hermann: *Anti-úrbéri*, zit W. S. 298-300.; Dies: *Buchstadt*, zit W. S. 89-92, 104-139.

sie nach Brüssel in die Buchhandlung Vogler geschickt und von dort aus über geheime Kanäle nach Ungarn eingeschleust. Indem man die Buchrevisoren ausspielte, wurden diese dann in mehreren hundert Exemplaren in Pest durch Gusztáv Emich und Károly Geibel bzw. in Pressburg durch Schaiba und dem zu Hause verbliebenen ältesten Wigand-Bruder Friedrich an den Leser weitergeleitet. Dies verleitete Metternich zu folgenden Kommentar: „...die ausländischen Regierungen sind absolut machtlos gegenüber den dreistesten Praktiken des Leipziger Buchhandels. Wenn aber dieser Zustand besteht, wird die Selbsthilfe notwendig.“¹³

Eine neue skandalöse Wende trat ein, als Wigand mit der Genehmigung des ungarischen Zensors in Leipzig in der eigenen Druckerei die Flugschrift von Mihály Táncsics, dem radikalen Vertreter der ungarischen Reformbewegung, druckte, das die Auflösung der feudalen Bodenverhältnisse, die Verbesserung der sozialen Situation der Bauern forderte und diese Schrift seit Anfang 1846 in Ungarn auch noch erfolgreich vertrieb. Nach einer Eingabe Metternichs verordnete der österreichische Kaiser Ferdinand auf alle Veröffentlichungen von Wigand und Reclam für das gesamte Gebiet der KK. Monarchie ein Vertriebsverbot, da sie gefährliche Ideen verkündeten. Metternich setzte auch durch, dass die sächsische Regierung im Dezember 1846 wieder ein Verbot über den Druck ungarischer Werke verhängte.

Es war bereits ein Vorzeichen für die revolutionären Zeiten, dass die gesamte Leipziger Bücherbranche die zwei zum Opfer gemachten Verleger unter ihren Schutz nahm und ihrer Solidarität gegenüber dem sächsischen Innenminister in einer Petition Ausdruck verlieh. Der geschlossene Auftritt hatte auch andere Motive. Die Firmen befürchteten mit Recht, dass sich dieser strikte Umgang auch auf das Verbot von in anderen Ländern, die sich in Aufruhr befanden, entstandenen Manuskripten erstrecken könnte, was für sie empfindliche geschäftliche Einbußen bedeutet hätte. An die Spitze der Protestbewegung stellte sich die Firma der Gebrüder Brockhaus, die gerade

¹³ Zit. von K.Glossy: Literarische Geheimberichte aus dem Vormärz. In: Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft. Wien, 1912. S. 79. ; Hermann, Eva : Anton Philipp Reclams Wirken im Spiegel der gesellschaftlichen Verhältnisse seiner Zeit. In: . In: Röttsch, Helmut -Selle Karlheinz (Hg.): Beiträge zur Geschichte des Buchwesens. Bd. 6. Leipzig, 1973 S. 67-82. ; MOL. Kanc.gen. 1846. Nr. 12422.; MOL. Kanc. praes. 1846. Nr. 835.

durch die sich herannahende Herausgabe von zwei ungarischen Manuskripten betroffen war. Nach der ablehnenden Antwort der sächsischen Regierung wandte sich Heinrich Brockhaus als Abgeordneter mit einem Protest an die zweite Kammer des Landtages. Danach protestierte die Buchdruckerei Breitkopf & Härtel bei der zweiten Kammer in ähnlichem Geiste.

Die Buchbranche von Leipzig demonstrierte mit diesen Aktionen ihren Einsatz für die Sache der Ungarn und für den Schutz der eigenen wirtschaftlichen Interessen, aber die gemeinsame Angelegenheit führte noch nicht zum Erfolg. Die Freiheit der Presse und des Druckwesens brachte nach einem kurzen Taktieren der sächsischen Regierung die Märzrevolution 1848 mit sich – wie auch in Ungarn.¹⁴

Trotz des auf die sächsische Regierung mal offen, mal verdeckt ausgeübten Drucks von Metternich, seiner gut ausgebauten Zensoren- und Revisorenstruktur sowie seines gut organisierten Agenten- und Spitzelnetzes erschienen in der Zeit zwischen 1830 und 1848 in Leipzig an die 150 Schriften über Ungarn bzw. von ungarischen Autoren in deutscher und ungarischer Sprache. Dies zeigt die gemeinsame deutsche, ungarische, aber letztendlich europäische Sache im Kampf gegen die feudale Reaktion und für die bürgerliche, nationale Umgestaltung¹⁵ und den fachlichen und politischen Interessenbund der Akteure.

Die Beziehungen zwischen den beiden Städten rückten in der zweiten Hälfte des Jahrhunderts in eine neue Dimension vor. In den zwei Jahrzehnten nach der Niederschlagung der Revolution folgte für die Verlagsbuchhändler sowohl in Sachsen als auch in Ungarn eine schwere Periode. Nach der Niederschlagung der Revolution verlor das durch die revolutionäre Regierung emittierte Geld, die so genannten Kossuth-Noten, seinen Wert, so konnten die Pester Händler ihren gewöhnlichen Zahlungsverpflichtungen gegenüber Leipzig nicht nachkommen. Deshalb baten 9 Firmen im sog. „Pester zirkular zur Messezahlung 1848“ um ein

¹⁴ MOL. Kanc. praes. 1846. Nr. 211, Nr. 85.; MOL. Hth. Dep. rev. libr. 1846. Nr.175.; Deutsche Allgemeine Zeitung 1846. Nr. 90. in: DBSM. Archiv. H2.a. 74/39.; Börsenblatt für den deutschen Buchhandel 1846. S. 359.; Kießhauer, O.F. Wigand, zit W. S. 162-163.; Hermann, Buchstadt, zit W. S.191-197.

¹⁵ Reinhardt, Die sächsischen Unruhen, zit W. S. 85.; Verfassungsurkunde, zit W. S.24.; Hermann, Buchstadt, zit W. S. 67-80, 207-211.; Dies. Anti-úrbéri, zit W. S. 291, 294, 297.

Zahlungsmoratorium bzw. um die Umrechnung der Währung auf einem mäßigeren Kurs. Ihr Antrag wurde durch den Börsenverein zwar kollektiv abgelehnt, aber die persönlichen und vertraulichen Beziehungen hielten an und die Leipziger Verlage organisierten eine Hilfsaktion zur Unterstützung der ungarischen Kollegen.

Die Zahl der Pester Firmen, die eine Kommissionsbeziehung zu Leipzig pflegten, blieb im ersten Jahrzehnt konstant und fing danach an, langsam anzusteigen. 1865 kennen wir zwanzig. Die Verlagsbuchhändler sind in beiden Städten einer ständigen Beobachtung und Überwachung durch die Polizei ausgesetzt. Oft werden sie mit einer Gefängnisstrafe belegt, die sie dann in der Regel durch Geldstrafe ersetzen.

Allein Otto Wigand wird in zehn Jahren zwanzigmal auf diese Art und Weise verurteilt, er hält jedoch unbeirrt an seinen bisherigen Prinzipien als Verleger fest und tritt unter Anpassung an die Bedingungen in einer neuen Rolle auf. Die Firmenangelegenheiten überträgt er seinen Söhnen und besucht Anfang der 50er Jahre zahlreiche europäische Großstädte: London, Zürich, Luzern, Straßburg Paris, Prag und Budapest. Er wird zu einem der Vermittler der ungarischen politischen Emigration zwischen dem Ausland und der Heimat und unterstützt sie auch mit Geldspenden. Mit großem Risiko ist er bereit, ihre Manuskripte herauszugeben. Unter anderem auch die Briefe des Gouverneurs der Revolutionsregierung, Lajos Kossuth, aus der Widdiner Emigration mit dem Titel „Die Katastrophe in Ungarn“ wie auch die Memoiren des Generals der revolutionären Armee, György Klapka. Beide werden sofort verboten, und es beginnt ein Polizeiverfahren gegen Wigand. Ein ähnliches Schicksal teilen auch die ungarischen Publikationen von Reclam.¹⁶

Der Buchimport wird jedoch im Allgemeinen dadurch erleichtert, dass sich die Zollfreiheit 1853 im Sinne des Zollabkommens zwischen dem österreichischen und dem preußischen Reich auch auf die Bücher erstreckt.

¹⁶ Vgl. Lukács, Lajos: Magyar politikai emigráció 1849-1867. (Ungarische politische Emigration 1849-1867). Budapest, 1984. S. 35, 42.; Otto Wigand beherbergt György Klapka sogar in seinem Leipziger Heim. Im Jahre 1850 wohnt Klapka etwa 8 Monate bei ihm, solange die Vorbereitungen der Ausgabe seiner Erinnerungen im Laufen sind. Klapka, György: Emlékeimből. (Aus meiner Erinnerungen). Budapest, 1886. S. 322. ; Hermann, Eva: Anton Philipp Reclams Wirken im Spiegel der gesellschaftlichen Verhältnisse seiner Zeit. In: . In: Röttsch, Helmut-Selle Karlheinz (Hg.): Beiträge zur Geschichte des Buchwesens Bd. 6. Leipzig, 1973. S.83-85.; Kießhauer: O.F.Wigand zit W.S.173-175.

In Leipzig erlebt der Verlagsbuchhandel in den 60er und 70er Jahren des 19. Jahrhunderts dank dem liberalisierten Gewerbe und der Pressegesetzgebung seine expansive Phase. Dies bedeutet den Anstieg der Zahl der Firmen und stellt eine Zeit der Stabilisierung und Spezialisierung dar, die etwa bis 1880 andauert. Darauf folgt ein Konzentrationsprozess, die Riesenunternehmen tun sich aus dem Meer der großen und mittleren Unternehmen hervor. Was die Struktur des Kommissionsbuchhandels betrifft, bewahrt Leipzig seine unbestreitbar führende Rolle nicht nur in Deutschland, sondern auch in der Region Ost- und Mitteleuropa. Gleichzeitig holen die so genannten Nebenkommisionsplätze auf, unter ihnen Wien, das den Handel zwischen der Region und Leipzig filtern und vermitteln will. Dies wird zur Quelle zahlreicher Konflikte zwischen dieser Stadt und den übrigen Orten mit Zwischenbuchhandel innerhalb der Region.

In den 60er Jahren, nach dem Neoabsolutismus der Bach-Ära, erlebt der Buchhandel in Ungarn als einem Teil des Habsburgerreichs einen Aufschwung. Die Modernisierung im gesamten Reich, die Verbreitung der Errungenschaften der industriellen Revolution, die politische Konsolidierung nach dem österreichisch-ungarischen Ausgleich von 1867 und das danach in Kraft getretene Pressegesetz sowie das Gewerbegesetz 1872 und das Handelsgesetz 1876 beenden die Zunftbindungen des Gewerbes, machen den Weg für die Druckereiverlage frei und ermöglichen den freien Handel mit dem Buch. Die hektische Zeit der Bahnbrecher ist vorbei, es folgt eine ruhigere, ausgeglichene Zeit, die bis Anfang der 90er Jahre andauert.

1878 wird der Ungarische Buchhändler Verein gegründet. Dies ist eindeutig ein Zeichen der Verselbstständigung von Wien und vom seit 1859 existierenden Österreichischen Buchhändler Verein, in dem um diese Zeit etwa ein Fünftel der Mitglieder Ungarn sind. Der ungarische Verein besitzt ein Fachblatt mit dem Titel *Corvina*. Die Tatsache der Gründung wird sowohl vom Börsenblatt als auch von der Leipziger Illustrierten Zeitung begrüßt. Anfangs hat auch das österreichische Fachblatt, die Österreichische Buchhändler Correspondenz, nichts gegen diese Bestrebung, weil man damit rechnete, der ungarische Verein werde ähnlich funktionieren wie die zahlreichen Organisationen in den deutschen Städten, die den Börsenverein als richtungweisend betrachteten. Sie rechneten damit, dass mit der Zeit dann der österreichische Verein mit Sitz in Wien diese zentrale Rolle in der Österreichisch-Ungarischen Monarchie übernehmen würde.

Anfangs zögern die größten ungarischen Buchunternehmen, dem Verein beizutreten und sich den kollektiven Regeln zu unterwerfen, da sie um ihre Unabhängigkeit und die günstigen Positionen auf dem Markt bangen. Die Zahl der Mitglieder beträgt im Gründungsjahr 139, sie steigt bis 1908 auf 432.

Am Wortlaut der Satzung spürt man den Einfluss des Leipziger Börsenvereins und des österreichischen Vereins. Der Text der Originalsatzung blieb nicht erhalten, nur die im Jahre 1889 geänderte Version. Eine der wichtigsten Aufgaben ist die Klärung der Zahlungs- und Abrechnungsmethode zwischen Buchverlag und Händler, die Klärung der Situation des Sortimenters und des Kommissionärs und der Schutz der Interessen des Kommissionärs vor den sich immer mehr verbreitenden Teilgeschäften und modernen Antiquariaten. Sie möchten der immer wieder auftauchenden Praxis der Willkür ein Ende setzen, nachdem der Verlag nach individueller Einschätzung den Ladenpreis des Buches absetzt, was dann die Händler in eine ungünstige Situation zwingt. Sie setzen sich auch gegen die Praxis der Händler ein, die – um das Publikum für sich zu gewinnen – eine Preisspirale nach unten zur Folge hatte und zur Verzerrung des Wettbewerbs führte. Es wird der Vertrieb der durch die Regierung herausgegebenen Gesetze und der Kehrbücher ohne den Buchhändler verhindert.

Auf Grund des jahrzehntealten Gewohnheitsrechts entsteht 1884 der erste Gewohnheitsrechtskodex, der mit kleineren Änderungen bis 1922 gilt. Der durch den Verlag an den Händler zu gewährende Mindestrabatt wird geregelt, dieser beträgt bei neuen Büchern 25%, bei in Kommission übernommenen Büchern 20%. 1891 gibt es in Ungarn 215 Buchhändler, das heißt, ihre Zahl hat sich in 25 Jahren verfünffacht (Gelegenheitsverkäufer und Nebenerwerbstätige nicht hinzugerechnet). Die größten Firmen von Budapest wie Emich, Heckenast, Révai und andere werden Aktiengesellschaften.¹⁷

Leipzig und Budapest sind nicht nur durch Hunderte von Veröffentlichungen verbunden, sondern außer durch Otto Wigand auch

¹⁷ Satzungen des Ungarischen Buchhändler Vereins. Corvina 1889. S.86-95.; (Usancen Codex der ungarischen Buchhändler.) Corvina 1884. S. 78-79, 82-83.; Corvina 1888. S.91, 95-96, 109, 111-112, 116-117.; Gewohnheitsrecht des ungarischen Buchhandels .In: Jahrbuch der Ungarischen Buchhändler. Budapest, 1907. S.323-327. ; Lipták, Dorotya: Buchhändlerische und verlegerische Karrieren in Budapest während der Modernisierung im 19. Jahrhundert .Eine sozio-kulturelle Analyse. In: Leipziger Jahrbuch zur Buchgeschichte Bd. 11. Leipzig 2001/2002. S. 65-79.

durch weitere Persönlichkeiten wie Mór Ráth und Károly Edelman sowie Nándor Tettey. Mór Ráth eröffnet 1857 seine Buchhandlung in der Váci utca in Pest. Er kehrte aus Leipzig zurück, wo er beim Brockhaus Verlag tätig war. In seinem Referenzsschreiben über ihn schreibt Eduard Brockhaus: „Mit Vergnügen führe ich Herrn Moritz Ráth, mit dem ich in freundschaftlichen und verwandschaftlichen Beziehungen stehe mit einigen empfehlenden Wörtern bei meinen Collegen ein. Pest hat sich stets als ein für den Buchhandel besonders günstiger Ort bewiesen und ich bin überzeugt, dass Herr Ráth sein dort neu zu begründendes Etablissement mit Solidität, Thätigkeit und Intelligenz betreiben wird.“ Ráth erfüllt die Hoffnungen seines Gönners. Seine Buchhandlung war in den 50er und 60er Jahren die niveauvollste, ein ständiger Treffpunkt der ungarischen Schriftstellerszene und der politischen Elite. Als Verleger wollte er ihre Tätigkeit dem ungarischen Publikum nahe bringen.

Jahrzehntelang war er der Hauptkommissionär des Brockhaus Verlages in Ungarn. Er vertrieb zum Beispiel mit viel Erfolg die immer neueren Ausgaben des Brockhaus Lexikons und beteiligte sich auch an der einheimischen Verbreitung der durch die Zensur verbotenen ungarischen und ausländischen Literatur. Ein berühmter Fall war die Einfuhr und der Vertrieb des Werkes von Graf István Széchenyi mit dem Titel „Ein Blick auf den anonymen Rückblick“(??) als das neueste Leipziger Kochbuch. Ráth war ein Geschäftsmann der alten Garde, der die ethischen Regeln seiner Branche selbst unter dem immer gnadenloseren Konkurrenzkampf der Verlage strikt einhielt. Mit den aufstrebenden Großunternehmen konnte er nicht Schritt halten. Die Verlagsrechte an ungarischen Schriftstellern und wissenschaftlichen Autoren erwirbt ab den 80er Jahren der Reihe nach die Franklin Gesellschaft von ihm, auf deren Tätigkeit wir später eingehen werden.¹⁸

¹⁸ Szinnyei, József: Magyar írók élete és munkái. (Das Leben und die Werke ungarischer Schriftsteller). Bd.21. Budapest, 1906. S. 588-592.; DBSM Archiv Geschäftsrundschreiben 1857.; Steinhof, Károly: Ráth Mór. In: Magyar Könyvkereskedők Évkönyve (Jahrbuch der ungarischen Buchhändler). Budapest 1907. S. 5-27.; Voit, Krisztina: A legenda vége- Ráth Mórról. (Ende einer Legende über Mór Ráth). In: Rozsondai, Mariann (Hg). Jubileumi csokor. Tanulmányok Csapodi Csaba tiszteletére.(Jubileumsstrauss. Studien auf die Ehre Csapodi Csaba). Budapest, 2002. S.379-394.

Die Fäden des geschäftlichen Netzwerks laufen auch in der zweiten Hälfte des Jahrhunderts in den Händen der Verlagsbuchhändler der Brüder Wigand und Gusztáv Heckenast zusammen. Es gibt auch Beispiele dafür, dass ein Leipziger Buchhändler seine Heimatstadt verlassen muss und nach Pest umsiedelt. Zu diesen gehört Wilhelm Jurany, der einer Leipziger Händlerfamilie entstammte. Die Lehrjahre verbringt er im Geschäft von Georg Wigand, der 1834 seinem Bruder Otto nach Leipzig folgt und in erster Linie als Herausgeber reich verzierter Kunstbücher einen guten Ruf erreicht. Er betreibt Kommissionsgeschäft, Antiquariat und die Expedition des Verlagskatalogs. Als Geselle arbeitet er in Hamburg, Zürich, Stuttgart bei Metzler und Paris bei Dido, wo er auch Heine kennen lernt. Nach der Heimkehr eröffnet er sehr jung, mit 22 Jahren, eine eigene Buchhandlung und betreibt diese zwischen 1845 und 1849.¹⁹

Jurany identifiziert sich in seinen politischen Ansichten mit dem ausgesprochen radikalen Flügel des liberalen und demokratischen Kreises des Jungen Deutschland, und seine Tätigkeit als Sortimenthändler dient ebenfalls der Verbreitung dieser Ideen. Die Grundelemente davon sind die Schaffung und Verbreitung der vollen geistigen und physischen Freiheit, der Vermögenssicherheit des Individuums auf der Basis einer gerechteren gesellschaftlichen Ordnung. In seiner fünfjährigen Leipziger Tätigkeit gibt er etwa 70 Publikationen heraus, in erster Linie mit politisch-literarischer Schwerpunkt, aber wir finden unter ihnen auch historische Abhandlungen und lyrische Werke. Emblematischen Charakter unter diesen tragen die *Deutschen Blätter* (1848-49), die deutschlandweit zu einer Veröffentlichung der Radikalen wird sowie die Studien und Erinnerungen von Arnold Ruge aus Paris.

Als engagierter Protestant beteiligt er sich mit seinen Publikationen auch im kirchenpolitischen Feld mit solchen Flugschriften wie „Des Teufels Reise durch einen Theil des Protestantismus“. Auch die von ihm herausgegebenen Werke in ungarischer Sprache stehen mit dieser Weltanschauung

¹⁹ Sennowitz, Adolf: Visszaemlékezések Jurany Vilmosra. (Erinnerung an Wilhelm Jurany). In: Magyar Könyvkereskedők Évkönyve. (Jahrbuch der ungarischen Buchhändler). Budapest, 1893. S.1-15.; DBSM Archiv Geschäftsroundschreiben von Wilhelm Jurany 25.9.1845.; Börsenblatt für den deutschen Buchhandel 1845 ff. Anzeigen Nr. 7816.

in Einklang: „Politische Programm-Fragmente“ (1846) von Graf Széchenyi und das Werk des katholischen Priesters János Horatsik, der seine Leiden durch die kirchliche Hierarchie beschreibt und diese damit aufdeckt. Die Mehrheit seiner Arbeiten wird auf den Index gesetzt, aber aus geschickter geschäftlicher Überlegung lässt er dieses Verbot in einer bezahlten Anzeige bekannt geben. Die Königliche Kreisdirektion und das Polizeiamt Leipzig führen ständig Kriminaluntersuchungen gegen ihn. Nach der Niederschlagung der Revolution nennt ihn das Schulz-Adressbuch (Abtl. V. 1852) eine untergegangene Firma und es steht da: „der Verlag ist durch Ludwig Kittler beziehen“²⁰

1850 finden wir Juranyi bereits in Pest wieder, wo er die restlichen 43 Jahre seines Lebens verbringt. Warum Juranyi, der nun eine neues Leben und eine neue Existenz gründen musste, gerade die nachrevolutionäre ungarische Hauptstadt unter österreichischer Herrschaft wählte – während er in Brüssel, Zürich und Bern weit verzweigte Beziehungen hatte –, dazu können wir mangels Dokumente nur Vermutungen äußern. Hier schließt sich wieder einmal Otto Wigand der Geschichte an, der ihn ins Geschäft seines Schwagers Gusztáv Heckenast empfiehlt. Gusztáv Heckenast war aber, gerade mit den bitteren Erfahrungen der Zeit nach der Niederschlagung der Revolution, nicht der mutige, leidenschaftliche und risikobereite Mensch wie Wigand, Reclam, Jurany oder sein damaliger Kompagnon Lajos Landerer.²¹

Die Landerer-Heckenast Buchdruckerei und Verlagsbuchhandlung (1846) war mit ihren Publikationen in deutscher und ungarischer Sprache vor der Revolution einer der angesehensten Buch- und Zeitungsverlage in Pest. Landerer, der Abkömmling einer Druckereidynastie über mehrere Generationen, führte die Druckerei, und Heckenast organisierte den Buchverlag und den Vertrieb. Bei ihnen wurde das als Programm der ungarischen Revolution betrachtete Flugblatt „Was die ungarische Nation ver-

²⁰ Börsenblatt für den deutschen Buchhandel 1845. Anzeigen Nr.9455.; Börsenblatt 1848. Anzeigen Nr. 4789.; Schulz, Otto August: Adreßbuch für den Deutschen Buchhandel. 1852. V. Abtl.

²¹ Budapest Főváros Levéltára (Hauptstädtisches Archiv Budapest) IV.1308. Unterlagen des Gemeinderates Pest.Incolats Protokoll 1851-1873. Bd. 1. Nr. 139.

langt“ in 12 Punkten zusammengefasst, als das erste Produkt der freien ungarischen Presse veröffentlicht. Landerer musste sich nach der Revolution erst verstecken, später zieht er sich endgültig zurück. Heckenast hält aber die Firma mit Überlegung, Nüchternheit und ausgezeichnetem Gespür für das Geschäft – und nach einigen Meinungen auch mit guten Kontakten zum Hof in Wien –, wenn auch mit großen Schwierigkeiten, aber weiter am Leben. Anfangs zögert er, den kompromittierten Jurany einzustellen, aber 1851 überlässt er ihm die technische Leitung, in erster Linie die Führung und Organisation der Druckerei. Er selbst ist weiterhin der Verleger und hält die geschäftlichen Angelegenheiten in der Hand.

In den ersten anderthalb Jahrzehnten von Jurany's Tätigkeit erlebt die Firma von Heckenast eine bedeutende Änderung und Erweiterung. Das einstöckige Gebäude in der Innenstadt, in Egyetem Gasse 4., das die Firma beherbergt, wird auf drei Stockwerke erhöht und das Gaslicht wird eingeführt. Hier arbeiten das Verlagsbüro, die Buchhandlung, die Redaktionen, die Stein- und Buchdruckerei. Im letztgenannten werden neben den schon vorhandenen sechs durch Dampfmaschinen angetriebene Schnellpressen von Sigl aufgestellt.

Die Firma gehörte zu jenen mit der besten finanziellen Grundlage, ihre Kreditwürdigkeit war ausgezeichnet und sie bezahlte die Papierfabriken, Maschinenfabriken und Gießereien pünktlich. Jurany passte sich dem wohlüberlegten, vorausschauenden Führungsstil von Heckenast auszeichnet an, wobei er jedes frühere aufrührerische Benehmen missen ließ. Er war ein fleißiger, ehrlicher Mitarbeiter und wurde mit der Zeit zur rechten Hand von Heckenast. Als Anerkennung seiner Arbeit wird er von seinem Chef 1868 als Geschäftsteilhaber neben sich gestellt. Er war gleichzeitig ein sehr gebildeter, allerdings auch ein wenig verschlossener Mensch. Er kannte sich in der deutschen und französischen wissenschaftlichen und schöngeistigen Literatur gleichermaßen aus. Zu seinen Lieblingsautoren gehörten Paul Bourget, Gottfried Keller und Theodor Storm.

Die 60er Jahre des 19. Jahrhunderts bedeuten die Blütezeit der Firma Heckenast, die alle Bereiche des Buchverlagswesens umfasst, das Beste der ungarischen und ausländischen wissenschaftlichen und schöngeistigen Literatur, belletristische Serien, Zeitungen und Zeitschriften wie auch volkstümliche Veröffentlichungen. Auf Grund ihrer Kataloge haben sie in

der Zeit von 1860 bis 1873 572 ungarische Werke in 780 Bänden bzw. 180 deutsche Werke in 250 Bänden herausgegeben.

Anfang der 70er Jahre kommt es bei den Buchverlagen und in der Druckindustrie zu einer starken geschäftlichen Konzentration. Der Bedarf des modernen Staatsapparates und der Bürokratie sowie der Großunternehmen aus Industrie und Handel an Formularen und an Werbung wächst ununterbrochen. Die immer größer werdende ungarische Mittelschicht mit den Eigenschaften eines Bildungsbürgertums zeigt immer mehr Bedarf an der Publikation wissenschaftlicher Ergebnisse und an der Belletristik. An die Stelle der Familienunternehmen treten die Aktiengesellschaften.

Der alternde Heckenast verträgt die Lasten der Firmenleitung immer schwerer und mangels männlicher Nachkommen entscheidet er sich dafür, seine Firma einer neu zu gründenden Gesellschaft für 710.000 Ft zu verkaufen. Der Franklin Verein ungarische literarische Anstalt und Buchdruckerei nimmt seine Tätigkeit laut Eintragung ins Handelsregister am 13. März 1876 mit einem Grundkapital von 800.000 Ft auf. Die Gesellschaft ist eine Aktiengesellschaft, zu ihren Gründern gehören Nobilitäten der ungarischen Öffentlichkeit, Ökonomen, Schriftsteller, Politiker und Bankiers. Sie benennen sich nach Benjamin Franklin, der nicht nur als Politiker in die Geschichtsbücher einging, sondern war – wie auch auf seinem Grab zu lesen steht – „Drucker, sein zersetzender Körper, eine zerfallende alte Einbandtafel, aus der das Buch herausgefallen ist, aber es kommen noch die Zeiten, in denen das Buch in einem gezierten Einband erscheinen wird.“ Der erste Vorsitzende der AG war János Hunfalvy, der Begründer der ungarischen Erdkundewissenschaft.

Der Vorstand ernennt Wilhelm Jurany zum Geschäftsführer und später zum Generaldirektor. Seine Person ist Garant für die weitere störungsfreie Tätigkeit der Firma. Er setzt den Führungsstil und die Verlagsstrategie von Heckenast fort und verbindet die Vergangenheit und die Zukunft. Obwohl das Unternehmen ebenfalls von der großen, sich hinziehenden Krise des Jahres 1873 betroffen ist, wird die Druckerei unter der Mitwirkung des neuen Druckereichefs Lipót Hirsch modernisiert. Sie erreichten eine neue Buchstabengießerei und eine Stereotypie, nahmen Schnellpressen der Typen Alaret und Gally in Betrieb und kauften 1885 Rotationsmaschinen.

Sie entwickeln den so genannten Franklin-Buchstil, der durch den Kult des schönen Buchstaben geprägt ist.

Das Unternehmen hat anfangs wenig Umlaufkapital, deshalb nehmen sie bei der Kreditbank einen Kredit in der Höhe von 120.000 Ft auf. Juranyi reduziert die besonders kapitalintensive Herausgabe von Zeitungen. Als Ergebnis der harten Arbeit können sie den Umsatz des ersten Geschäftsjahres bis 1885 um 263 % übertreffen, sie erreichen einen Jahresumsatz von einer halben Million Ft. Während Juranyis Führung erwerben sie die bedeutendste ungarische wissenschaftliche Zeitschrift, die mit Unterstützung der Ungarischen Akademie der Wissenschaften erscheinende *Budapesti Szemle* von Mór Ráths Verlag. Sie geben auch die Publikationen der Kisfaludy Gesellschaft heraus, die eine Spitzenleistung der ungarischen und ausländischen Belletristik, Literaturgeschichte und der ästhetischen Arbeiten darstellt. Die Serie „Billige Bibliothek“ ist ein bahnbrechendes Unterfangen, das im Gegensatz zum Namen und zu den Serien der Konkurrenz in der Tat Meisterwerke für die Mittelschicht mit einem bescheideneren Einkommen und für die Studenten bietet.

Jurany kannte und kontrollierte jedes Detail des Geschäftes. Selbst als Generaldirektor dauerte seine Arbeitszeit von früh um acht Uhr bis abends um sieben, seine Belastbarkeit war legendär. Seine Mitarbeiter hielten ihn für einen energischen und standhaften Menschen, der das sichere Geschäft vor Augen hielt und ungern Risiken einging, deshalb hielt man ihn oft für altmodisch oder zu vorsichtig. Auf Grund all dieser Eigenschaften errang er dabei so unvergessliche Verdienste, dass die Franklin Gesellschaft bis zum Zweiten Weltkrieg unter den ersten drei Großverlagen Ungarns geführt wurde.

Nach seinem Tod im Jahre 1873 wird für eine Weile bei Franklin der Posten des Generaldirektors nicht besetzt. Sie erarbeitet neue Führungsprinzipien und eine offensive Marktstrategie und damit beginnt die zweite Periode der Franklin Gesellschaft, die bis zum Ende des Ersten Weltkrieges anhält.

Juranyi war in seinem Privatleben ein zurückgezogener Mensch, er beteilte sich nicht am öffentlichen Leben. Seine Lieblingsbeschäftigung war die Hausmusik auf seinem Harmonium. Seine Kinder folgten ihm nicht in der Berufswahl. Er verstand ausgezeichnet ungarisch und führte seine

Geschäftskorrespondenz auf Ungarisch. Aber er redete selten in dieser Sprache, was er mit seiner angeblich schlechten Aussprache begründete.²²

Im ausgehenden 19. Jahrhundert bis zum Ersten Weltkrieg erreichen die auf dem Buch basierenden Beziehungen zwischen Leipzig und Budapest eine neue Dimension. Dies hängt auch mit der Reform des deutschen Kommissionsbuchhandels, der Professionalisierung der ungarischen Buchbranche und der Tätigkeit des Vereins der Ungarischen Buchhändler zusammen.

Der Verein erklärt im Dezember 1906 in einem Beschluss, dass die Buchhändler, um sich der deutschen Praxis anzupassen, für ausländische Bücher statt der bisherigen 10% 5% Rabatt geben sollten. Falls das nicht passierte, könnten sie sich der Gefahr aussetzen, dass Leipzig eine Liefersperre einrichtet. Dies sei auch durch ihre geographische Lage begründet, da der Preis des Eisenbahntransportes das Anderthalbfache des österreichischen erreicht und zweimal so teuer ist wie in Deutschland. Aber auch die ungarischen Bücher könnten davon profitieren, meinte man, weil diese dadurch gegenüber den ausländischen eine günstigere Position einnehmen könnten. Wir haben über diese Jahrzehnte keine genauen Außenhandelsdaten, da die offiziellen Statistiken, die Bücher, Zeitungen und sonstigen Publikationen sowie die Stiche, Gemälde und Landkarten nicht weiter aufgegliedert sind. Der Trend des dynamischen Wachstums ist jedoch eindeutig zu beobachten.²³

²² Pallas Nagylexikona (Pallas Grosses Lexikon) Bd. 9. Budapest, 1895. S.1005.; Révai Nagylexikon (Révai Grosses Lexikon) Bd.11. Budapest, 1914. S. 79-80.; Vasárnapi Ujság (Sonntagszeitung) 1894. Nr.2. S. 25.; Révay, József – Schöpflin, Aladár: Egy magyar könyvkiadó regénye.(Roman eines ungarischen Verlegers). Budapest, 1938. S.70-78.; Kießhauer, Inge – Goldbeck, Dagmar: Zum Leben und Wirken des Verlegers Wilhelm Jurany in Leipzig und Budapest. Leipziger Jahrbuch für Buchgeschichte. Leipzig, 1995. S.233-244.; M. Baranyi, Nóra:A Franklin Nyomda százéves története. (Hunderjährliche Geschichte der Druckerei Franklin). Budapest, 1973. S. 45-47.

²³ Vgl. Ungarns Warenverkehr mit Österreich und anderen Ländern. Literarische - und Kunstgegestände (Bücher, Druckschriften, Kalender, Zeitungen, Farbedruckbilder usw.) Einfuhr in 1868: 1.611.967 Ft, in 1872: 2. 611.020 Ft. Ausfuhr in 1868: 347.322 Ft, in 1872: 1.199. 535 Ft. Hivatalos Statisztikai Közlemények. (Amtliche Statistische Mitteilungen) Jg. 7. Budapest, 1874. S. 280, 289.; Siehe noch dies. 1882-1886. Budapest, 1888. S. 996-997.

Es kommt auch im Kommissionsbuchhandel der Habsburgermonarchie zu einer erhöhten Konzentration. Nach Wien und Prag gilt Budapest als das drittgrößte Kommissionszentrum. 1880 halten 34 Budapester Firmen eine Kommissionsbeziehung zu Leipzig aufrecht, der Partner der meisten ist Karl Franz Koehler. Die bedeutendsten Buchhändler, wie zum Beispiel Frigyes Kiliáns königliche Universitätsbuchhandlung, vertreiben die deutschsprachigen Publikationen mit ungarischem Bezug über den Kommissionär F.A. Brockhaus, in erster Linie naturwissenschaftliche Zeitschriften, das Finanzielle Jahrbuch, den Magyar Compass. Eine ähnlich rege Aktivität entwickelt der Franklin Verein, der über Haessel die rechtswissenschaftliche, linguistische und politikgeschichtliche Literatur vertreibt.²⁴

Der Verein strebte seit der Gründung danach, dass die Budapester Buchhändler nicht nur durch ihr individuelles Recht Mitglieder des Börsenvereins sind, sondern auch kollektiv. Diese Frage wurde insbesondere aktuell, als nach den Reformen von Kröner auch der Österreichische Buchhändler Verein seine Satzung ändern musste und dies zu einer neuen Wettbewerbssituation gegenüber den Händlern des deutschen Vereins führte.

Die ungarischen Vertreter des Berufsstandes, die in hoher Zahl auch Mitglieder des österreichischen Vereins waren, empfanden die Dominanz, die Vormundschaft der Wiener Händler, ihre Zurücksetzung bei den wesentlichen Entscheidungen immer mehr als Belastung. Der österreichische Verein machte daraufhin eine Geste gegenüber den Ungarn und änderte den Namen 22 Jahre nach der staatsrechtlichen Entstehung der Österreichisch-Ungarischen Monarchie im Jahre 1889 in Österreichisch-Ungarischen Buchhändler Verein. Gleichzeitig machte er dem ungarischen Verein das Angebot, mit dessen 191 Mitgliedern kollektiv beizutreten.

Im Vorstand des ungarischen Vereins kommt es zu einer regen Diskussion. Insbesondere meinen Adolf Sennowitz, Lajos Aigner und Sámuel Révai, dass dadurch im Außenhandelsverkehr der ungarischen

²⁴ Gesamt- Verlags-Katalog des Deutschen Buchhandels von Adolf Russel's. Bd.13. Münster ab 1881. S. 115, 287-295, 313-319.; Keiderling, Thomas: Die Modernisierung des Leipziger Kommissionsbuchhandels von 1830 bis 1888. Berlin, 2000. S. 219-221, 224-225, 230-231, 233-234.

Bücher die Rolle Wiens als ein konkurrierendes Zentrum im Kommissionshandel in Zukunft nur wachsen würde und der polyglotte, freigeistigere Börsenverein, der ihre Interessen auch bis dahin gefördert hatte, die ungarischen Interessen besser vertreten würde. In einer höflichen Antwort wird die Einladung abgelehnt. Gleichzeitig sucht man den Kontakt zum Vorstand des Börsenvereins.

Es kommt zu einer lang andauernden Korrespondenz zwischen den Führungen der beiden Gremien, dem Vorsitzenden Albert Brockhaus und dem Generalsekretär und dem späteren Vizepräsidenten Viktor Raunschburg. Daraus geht hervor, dass der Börsenverein in dieser Frage einen ziemlich vorsichtigen Standpunkt einnahm, er wollte vermeiden, den Zorn des österreichischen Vereins auf sich zu ziehen und er schlägt den Ungarn vor, ihre individuelle Mitgliedschaft im gemeinsamen österreichisch-ungarischen Verein aufrecht zu erhalten. Die Verhandlungen ziehen sich in die Länge, es kommt der Erste Weltkrieg, die Rätediktatur dazwischen, die Monarchie bricht zusammen.

In den 20er Jahren des zwanzigsten Jahrhunderts erschwert die in Europa herrschende Inflation den Bücheraustausch mit dem Ausland. Schließlich tritt der ungarische Verein 1928 als Organverein dem Börsenverein bei, der den neuen Mitgliedsverein folgendermaßen einträgt: Landesverein Ungarischer Verleger und Buchhändler. Und damit entsteht die Gegenseitigkeit und Reziprozität zwischen den beiden Vereinen.

